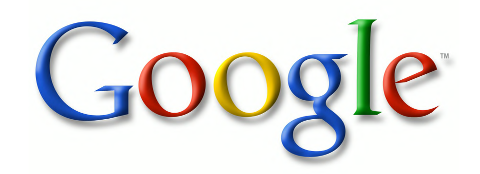
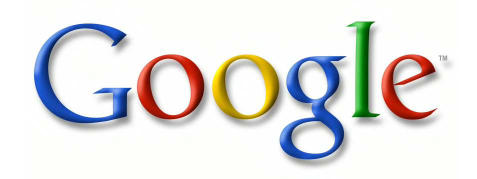








IX e



Mes Sentiments
et
Nos Idées avant 1870

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

Le Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

Mes Premières Armes Littéraires et Politiques. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

Non! l'Alsace-Lorraine n'est ni germaine ni germanisée. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

Païenne. — Un Rêve sur le Divin. 1 vol. in-18. 3 50

Jean et Pascal. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

MADAME JULIETTE ADAM

(JULIETTE LAMBER)

Mes Sentiments et Nos Idées avant 1870



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCV



Mes Sentiments et nos Idées

avant 1870

Lorsqu'une éclaircie se fait dans la vie sombre, il faut en jouir avec toutes ses puissances de gaîté.

En janvier 1865 nous étions installés depuis six semaines, mon père, ma mère, ma fille et moi, dans notre petite villa « Bruyères » au golfe Juan.

Du matin au soir et tard dans la nuit nous admirions la beauté d'un ciel toujours plus bleu ou plus fourmillant d'étoiles, d'une mer toujours plus doucement bercée et plus chantante.

Nos pins, chauffés par le soleil, embaumaient l'air de leurs senteurs vivifiantes mêlées au parfum des thyms et des romarins qui tapissaient la montagne.

Être propriétaire sur la Côte d'Azur passionne follement : la terre y est si vivante, si féconde! Elle se plaît à dépasser sans cesse l'espérance mise en elle. Et c'est une stupéfaction, lorsqu'on



Mes Sentiments

et

Nos Idées avant 1870

tout ce qu'on peut oser. Nous en avons assez des hésitations. Le moulinet n'a plus sa raison d'être, il faut les coups.

*
* *

Notre golfe est idéal en ce moment. Les journées sont si belles, si printanières que nous vivons dehors. Et nous sommes en janvier !

Les mêmes mots nous reviennent sans cesse à la bouche : « Comment ceux qui pourraient être ici restent-ils dans la boue, dans le brouillard ? »

Nous avons passé toute l'après-midi dans notre petite anse, que les gens du pays, pour me flatter, appellent : « Le port Lamber ! »

Ma fille jouait à creuser un lac sur le gravier. Nous étions, mon père et moi, assis sur les roches de granit rouge, enveloppés de soleil. Lui regardait tour à tour le ciel, la terre et l'eau. Moi je fermai à demi les yeux, aveuglée par la lumière qui faisait pour ainsi dire crépiter le sable sous l'afflux des étincelles d'or.

Un « coup de mistral », que nous ne sentions pas au fond de notre anse, soufflait avec colère sur les vagues qu'il bleuissait et soulevait. Les nuages fouettés se sauvaient, attirés par les Alpes aux crêtes neigeuses, mais dont les flancs nus aiment à se revêtir de ouate légère.

Nous remontons vers la maison fleurie. La route est balayée par le vent, les pins se cour-

bent les uns vers les autres avec des bruissements doux.

Ma fille nous les montre d'un joli geste et ajoute :

« Ils se disent des choses gentilles et s'embrassent. On voit bien qu'ils s'aiment. »

*
* *

Mon vieil ami Arlès-Dufour vient passer quelques jours avec nous, et c'est grande fête à Bruyères !

Malgré le vœu que nous avons fait avant son arrivée de ne pas lui dire un mot de « son Empire », lui-même nous provoque, car il est enchanté, ravi de Napoléon III, qui s'est, il y a dix ans, au moment du traité de commerce, laissé convaincre par lui de la nécessité d'une grande Exposition universelle. Arlès-Dufour nous apprend qu'une commission de quarante membres a été enfin nommée, présidée par son ami Armand Behic, composée de ses meilleurs camarades, dont Jean Dollfus, qui passe à Cannes ses hivers, Michel Chevalier, Cobden.

Et c'est un hosanna !

« Le rapprochement des peuples par les œuvres du travail et de la paix, c'est la fin des guerres, la fraternité des races. »

La civilisation, le progrès, la science, font partie du vocabulaire d'Arlès-Dufour impérialiste, comme de celui de mon père démocrate

socialiste, comme du mien républicaine de 1792. Comment discuter?

Nous enrageons un peu, mais alors nous accentuons les idées qui nous séparent, comme « la libération de la pensée », comme « l'absurdité de toute tradition ».

« Vous êtes grotesques, Lamber, votre fille et vous, nous dit Arlès-Dufour, car, en même temps que vous vous indignez tous deux contre le passé, vous avez la passion de l'ancien, du bibelot, des trouvailles d'antiquité, quand moi, je n'aime que le moderne.

— C'est vrai, il y a là contradiction, réplique en riant mon père, mais elle n'est qu'apparente. Les extrêmes se rejoignent comme le droit divin et le droit populaire, comme Jésus-Christ et Barbès, comme Homère et Proudhon.

— Êtes-vous assez insensé, mon cher ami! reprend Arlès-Dufour. Je suis sûr, hélas! que vos affreux amis de l'opposition vont tout blâmer dans notre Exposition. Ils ne pourront pas dire, en tous cas, qu'on ne s'y est pas pris assez tôt. Le décret initial date de juin 1863, et elle n'ouvrira qu'en juin 1867. Les nations les plus lointaines auront eu le temps de s'y préparer. Le prince Napoléon est le président de notre commission, Rouher en est le vice-président. Avec deux hommes aussi actifs, aussi énergiques, nous ferons des merveilles! »

Malgré l'autorité des mots : progrès, science, civilisation, nous protestons contre l'Exposi-

tion. Ce sera ou un insuccès pour la France ou un succès pour l'Empire. Dans l'un et l'autre cas, nous la condamnons.

Depuis la première exposition universelle à Sydenham, en 1851, Arlès-Dufour, comme toute l'école de Manchester, est fanatique d'expositions. Avec Bright, avec Cobden, il est convaincu que la fraternité des peuples de l'univers découlera du contact des intérêts commerciaux et industriels « groupés en de grandes assises », c'est l'une des phrases de celui dont je ne partage aucune idée, mais que je chéris comme un second père.

Arlès-Dufour, le lendemain de son arrivée, nous lit une lettre du général Türr, que j'aime beaucoup et vois souvent chez notre ami commun, Hongrois comme Türr, Szarwady.

La lettre est datée du 21 février, et Cobden l'envoie à Arlès-Dufour, accompagnée d'une curieuse brochure du général. Cette lettre est écrite en français. Quoique longue, je la reproduis tout entière, car elle note un état d'esprit d'autant plus curieux qu'il est celui de l'un des vaillants parmi les *mille* de Garibaldi.

« A Richard Cobden, député de Rochdale au Parlement anglais.

« Mon cher monsieur,

« Depuis plus de trente ans que l'Europe vous salue comme l'un des plus fervents apôtres du progrès social, vous avez proclamé la néces-

sité d'un pacte international qui réunira tous les peuples sous la bannière de l'humanité.

« Disciple et soldat de cette grande idée, je vous envoie un travail dans lequel vous retrouverez vos propres conclusions.

« Bien des politiques qui se prétendent sages vont s'écrier, je le sais : « Utopie, rêverie! » C'est avec ces grands mots qu'on a voulu de tout temps arrêter la marche du progrès, faible et puéril obstacle renversé par la force irrésistible de la vérité. La civilisation ne recule pas...

« Les temps sont mûrs pour l'*Association européenne,* conçue il y a plus de deux siècles par Henri IV et la grande reine Élisabeth.

« Quelques souverains mal inspirés tenteront seuls d'opposer une digue au flot qui monte, en essayant de maintenir sous le joug les nations frémissantes. Ce sera la lutte suprême dont le bon droit sortira vainqueur. Les nations sœurs fonderont sur le terrain d'une indestructible amitié l'édifice de leur mutuelle indépendance.

« Vous connaissez les paroles remarquables par lesquelles Sully explique le projet : « Association européenne », conçu par ce roi si justement populaire. « Ses vues, dit Sully, n'étaient pas inspirées par une ambition petite et misérable, ni bornées à un léger et bas intérêt. Il voulait rendre la France éternellement heureuse. Comme elle ne peut goûter cette parfaite félicité que si toute l'Europe la partage avec elle, c'était le bien de tous qu'il voulait faire et d'une ma-

nière si solide que rien à l'avenir n'en ébranlerait les fondements.

« C'est en se reportant à cette féconde tradition d'un grand règne que l'empereur Napoléon III voulait réunir en congrès tous les souverains, et dans quels magnifiques termes!

« Après avoir exposé la situation de l'Europe, la déchéance des traités de 1815, l'absence d'une base nouvelle pour l'édifice ébranlé de toutes parts, le danger permanent d'un semblable état de choses, le souverain de la France concluait par ces paroles solennelles : « Cessons « de nous opposer par d'étroits calculs aux légi« times aspirations des peuples. Ayons le cou« rage de substituer à un état maladif et pré« caire une situation régulière et stable, *dût-elle « coûter des sacrifices*. Réunissons-nous sans « système préconçu, sans ambition exclusive, « animés par la seule pensée d'établir un ordre « de choses fondé désormais sur l'intérêt bien « compris des souverains et des peuples. »

Et le général Türr terminait ainsi :

« Qu'il soit conclu au plus vite, le pacte international, et la paix régnera sur toute la surface de l'Europe. Tout ce qu'on est convenu d'appeler les questions extérieures disparaîtra des préoccupations publiques. La famille, la religion, la propriété, ces trois grandes bases de tout ordre social, seront solidement assurées. Les budgets dégrevés des énormes dépenses

qu'entraîne la paix armée cesseront de puiser à la source féconde de l'impôt qui devrait vivifier les campagnes au lieu de les inonder de sang. »

Arlès-Dufour chantait les louanges d'Henri IV, de Napoléon III, sur un ton dithyrambique. Mon père, après cette lecture, ne trouvait pas mot à dire. Son vocabulaire escamoté par un défenseur de la religion et de la propriété, — il hésitait un peu sur la destruction de la famille, — en vérité, c'était trop fort! Henri IV, Napoléon III entonnant l'hymne de la fraternité : « Les peuples sont pour nous des frères! » Paroles sacramentelles qui n'appartiennent qu'à tout bon républicain de 1848, non, c'était fou! Ce vol de principes, d'expressions, devenait criminel. Les « tyrans » pacifistes, il ne manquait plus que cela! Et la Révolution, la grande, l'immortelle, qui avait battu quatorze armées pour prouver qu'elle pouvait être victorieuse par les armes quand il lui plaisait de l'être, mais qui abhorrait la guerre, à quoi se reconnaîtrait-elle maintenant?

Arlès-Dufour répondait par le même mot à tous les raisonnements de mon père : « Jacobinisme! »

« Voyez-vous, Lamber, disait le vieux Saint-Simonien au vieux socialiste collectiviste, je préfère les pires tyrans aux gens comme vous et vos pareils. Vous n'êtes que des démolisseurs. Vous n'affirmez que des négations. Votre foi est

l'incroyance, votre conception sociale n'a pour base que l'effondrement, votre compréhension de la liberté n'est faite que d'exclusivisme, d'intolérance, d'autoritarisme farouche, de haine accumulée par les siècles ; les plus braves gens parmi vous sont capables par sectarisme de toutes les abominations. J'aime mieux mon empereur pacifiste...

— Pacifiste ! un homme qui n'engendre que la guerre !

— Après l'Exposition universelle, il n'y aura plus de guerre, c'est la conviction de Napoléon III, c'est la mienne ! »

*
* *

Ceux que nous appelions les utilitaires avaient beau jeu ; ils gagnaient chaque jour du terrain. L'évolution, la paix universelle ! les impérialistes qui nous côtoyaient n'avaient plus que ces mots à la bouche. A quoi bon faire une révolution quand l'auteur du régime de 1852 lui-même s'amendait et songeait à nous donner des libertés ?

Les exilés gémissaient. Charles Blanc m'envoyait des lettres de son frère. Mon père recevait d'un ami communication des doléances de Ledru-Rollin. Eugène Pelletan, Edmond Adam, Challemel-Lacour, m'écrivaient que Victor Hugo, que Schœlcher, les adjuraient de réagir.

« Réagir contre qui ? s'écriait mon père,

contre des gens qui vous ont pris votre porte-monnaie et vous proposent aimablement de vous le rendre.

« Quoi ! les mots, les idées, les faits, ne signifiaient-ils plus la même chose à quelques années de distance ? » écrivaient d'Angleterre ceux qui refusaient l'amnistie des mains de l'homme du 2 Décembre.

L'utopie, qui avait jusque-là rejeté les idéologues dans l'opposition, les rapprochait de l'utopiste qui était au pouvoir.

« Duruy, répétaient dans nos rangs les fameux utilitaires, nous arrache une à une toutes nos armes des mains. Avec quoi combattre ? N'a-t-il pas proposé à l'empereur l'instruction gratuite, et celui-ci ne l'a-t-il pas acceptée en principe ? Les ministres seuls limitent les réformes, mais qui peut affirmer qu'au prochain jour Napoléon III n'imposera pas sa volonté et ne portera pas au parti républicain, en lui enlevant son programme, comme le lui conseille Duruy, « un coup dont il ne se relèvera pas » ? Et alors que deviendra l'opposition ? Une formule creuse sans point de départ et sans but ! »

« Faites donc, maintenant, mieux que nous pour l'instruction primaire, me dit Mérimée, en m'interpellant sur la promenade de la Croisette, un jour que j'allais à une matinée du Cercle nautique.

— Duruy accouchera finalement d'une sou-

ris, répliquai-je, il n'y a qu'un régime de liberté qui puisse accorder la gratuité et de plus imposer l'obligation à l'instruction primaire.

— Il n'y a qu'un pouvoir fort qui puisse jamais se servir du mot « obligation ».

Je levai les épaules et j'allais quitter Mérimée quand il retint dans les siennes la main que je lui tendais, et me regardant bien en face :

« Non, en vérité, Juliette Lamber, vous qui êtes une libérale sincère, vous croyez que des Peyrat, des Challemel-Lacour, des Arago et leur progéniture jacobine, des Brisson, des Ferry, des Ranc, vous donneront la liberté s'ils gouvernent un jour? Ce sont des fils de Robespierre, de Saint-Just et de Marat. Si jamais ils sont au pouvoir, ils procéderont non seulement comme les terroristes, mais comme l'Église en ses plus sombres jours, car ils sont une Église eux-mêmes, ces fanatiques d'anti-cléricalisme, une Église plus petite que la grande, mais aussi dogmatique. Ils se croient des esprits libres et ils ne sont que des esprits qu'irritent les autres en ne subissant pas leurs formules. Entre les Églises des sectaires et les Églises des cléricaux, je ne fais aucune différence. Moi, je suis un esprit libre, je suis un libéral, je suis un anti-clérical sincère, tandis que... »

Victor Cousin venait vers nous ; il entendit les derniers mots de Mérimée.

« Encore le spectre noir! dit-il. Quelle hantise!

— Non, je parlais du spectre rouge.

— Hélas ! le spectre rouge est aux portes de l'Église, et Florence se rapproche tous les jours de Rome. Mais comme vous voilà belle ! ajouta Cousin en me regardant. On ne saurait être habillée avec plus d'élégance. »

Le compliment me flatta et je ne voulus pas être en reste. Je répondis à Cousin qu'il était le plus grand couturier du monde, car il vêtissait ses grandes dames des lumières magiques de son style.

« Flatteuse ! me dit Mérimée toujours goguenard, vous feriez mieux de conseiller à Cousin de prendre plus de soin de sa toilette. »

Le fait est que le chapeau et la houppelande du membre de l'Académie faisaient peu d'honneur aux lettres françaises. Ils frisaient la malpropreté tandis que passaient et repassaient sur la Croisette les Anglais brossés et rebrossés.

*
* *

Mérimée fut désolé de l'insuccès des projets de Duruy, peut-être parce que je lui reprochai leur échec avec un manque complet de générosité. M. Rouher avait fait une opposition passionnée à ces projets, sous prétexte de manque d'argent et soutenu par les autres ministres.

Ils parvinrent même à obtenir de Napoléon III une sorte de reniement de son appro-

bation. On inséra dans le *Moniteur du Soir* une note disant que « le rapport du ministre de l'Instruction publique n'avait été livré à la publicité que comme expression de son opinion personnelle. »

Duruy donna sa démission, mais l'empereur l'obligea à la retirer.

Mérimée, en me parlant du fait, ajouta que lui-même avait insisté pour que Duruy ne cédât pas la place à d'autres.

Fould, très lié avec Mérimée, quoique rarement du même avis, lui écrivait que le peuple n'est déjà que trop instruit et qu'on se repentira, plus tôt qu'on ne croit, d'avoir surchauffé l'intelligence des classes inférieures, qu'il vaut mieux faire de beaux monuments, admirés du monde entier, de belles routes, des chemins de fer, que d'encombrer le pays de valeurs dont il n'aurait pas le placement.

*
* *

Je reçois un grand nombre de lettres à propos de la mort du duc de Morny. Pour beaucoup de gens, c'est une catastrophe. Girardin m'écrit que l'Empire est gravement atteint par cette mort : « L'influence de Morny, me dit-il, était la soupape de sûreté. Devenu loyalement libéral, il voulait, répétait-il, faire oublier le 2 Décembre. Lui seul était capable « d'imposer » un ministère libéral, un ministère Ollivier

à la versatilité de Napoléon III, lui seul osait lui dire la vérité au milieu des mensonges de son entourage. C'est lui qui rectifiait les zigzags d'Ollivier. Morny, comme conseiller journalier, ajoutait Girardin, pouvait seul tirer parti à la fois de l'empereur et d'Ollivier pour le bien de la France. Ollivier, conduit par Morny, eût pu paraître un grand homme d'État. Sans Morny comme sauvegarde, il n'échappera pas à l'accusation prochaine ou tardive d'avoir inutilement trahi son parti. »

« Morny disparu, m'écrivait à son tour Mme d'Agoult, c'est le caractère de Napoléon III sans boussole. Il était la « tête » de l'Empire. Sa mort est un gros appoint pour notre parti. »

Je sus par d'autres lettres d'Edmond Adam, de Peyrat, de Duclerc, de Challemel-Lacour, qu'à leur avis la première assise de l'Empire était détruite.

La mort du duc de Morny, *les Propos de Labiénus*, coup sur coup, quels atouts dans notre jeu !

Ah! ces *Propos de Labiénus*, on ne peut s'imaginer quel événement, quel coup de foudre !

La Vie de César, publiée par Napoléon III, venait de fournir à Rogeard une arme classique maniée avec un art incomparable, et dont les blessures réjouissaient un parti aussi lettré que le nôtre. Quel régal, quel chef-d'œuvre que ces *Propos de Labiénus !*

L'érudition, le style, la plume tenue comme un fleuret déboutonné, donnaient une valeur combative à chaque mot. C'était bien là un pastiche, avec toutes les marques de la réalité. On croyait entendre ces propos sortir de la bouche même d'un vieux romain.

Mon père, qui connaissait Rogeard depuis longtemps et l'appelait le Justicier, parce que, fondateur avec Longuet de la petite revue de la *Rive gauche,* il avait attaqué Sainte-Beuve, About, les ralliés à l'Empire, mon père me lisait, me relisait les *Propos de Labiénus,* traduisant chaque mot en latin, me prouvant que ces Propos avaient dû être écrits d'abord dans la langue de Cicéron.

Mérimée dit au docteur Maure qui me le redit :

« Cette machine-là me fait l'effet d'une catapulte. C'est à faire sauter la place la plus forte dans notre pays de France. C'est furieusement fort et horriblement bien. »

Rogeard-Labiénus déclarait avec une ironie sanglante qu'on ne peut juger la prose de celui qui proscrit. Républicain sous Napoléon III, comme Labiénus sous Auguste, Rogeard-Labiénus cependant jugeait par leurs écrits et par leurs actes les deux Césars confondus.

Les allusions fourmillaient. Morny devenait Varus engloutissant les légions françaises au Mexique.

Le vieil étudiant « rive gauche » que j'avais

pour père, écrivit à Rogeard une lettre en latin pleine d'enthousiasme.

Rogeard répondit ce mot laconique : « Le succès est tel que rien ne peut y ajouter, à moins que César ne me proscrive ! »

Napoléon III commit la faute de poursuivre Rogeard, malgré les prières de Mérimée à l'impératrice, celles du prince Napoléon à l'empereur. Le prince, irrité de ce qu'on ne l'écoutait pas, allait répétant : « *La Vie de César* ne saurait être trop mal jugée, c'est un livre qui a compromis la famille ! »

Rogeard exilé fut plus sympathique encore. Professeur remarquable, fort honnête homme, il laissait à Paris des amis influents comme Ranc, comme Méline, et un groupe de « jeunes », dont sa parole chaleureuse avait fait « des soldats de l'avenir ».

*
* *

Quand je rentre à Paris, je trouve mon pauvre ami Gaston Paris accablé par une douleur qu'il ne peut vaincre. Il a perdu la meilleure, la plus incomparable des mères.

Chez Mme d'Agoult on ne parle que du dernier discours d'Emile Ollivier. Sa belle-mère elle-même laisse dire ce que tous répètent, que ce discours « est une profession de foi scandaleuse en faveur de l'Empire. »

La majorité à la Chambre en est aussi stupé-

faite que la gauche. Tous les « petits Ollivier » s'écartent de lui, sauf Adalbert Phillis, Gambetta et deux ou trois inconnus. La formule de l'opposition naîtra plus tard de ce discours d'Émile Ollivier. L'Empire libéral, y compris le plébiscite, datent de là. C'est une conversion totale !

Il faut avoir entendu les discussions passionnées, les révoltes, les excommunications de cette époque pour comprendre à quel degré de haine nous étions parvenus, nous victimes et défenseurs des victimes du 2 Décembre.

*
* *

On se querelle aussi pour ou contre *Germinie Lacerteux,* des Goncourt. Mme de Pierreclos, nièce de Lamartine, dont mes lecteurs des volumes précédents connaissent l'esprit et la « libre parole », comme dit Mme d'Agoult, Mme de Pierreclos est scandalisée par *Germinie Lacerteux* et elle scandalise à son tour lorsqu'elle en parle, car elle ne craint pas les mots pour traduire ses impressions.

« C'est Lucrèce Borgia graillonnante, s'écrie-t-elle, et elle se met en colère lorsqu'on compare les Goncourt et Flaubert et qu'on veut faire des premiers les chefs du réalisme.

« Ah ! non, dit-elle, faire de la réalité, ce n'est pas choisir la route où il y a le plus de « sentinelles », pour m'y faire marcher. Généraliser

des exceptions sales, c'est l'ordure ordurière, voilà tout. »

Les partisans des Goncourt, rares d'ailleurs parmi nos amis, où l'on est en majorité idéaliste, reprochent à Mme de Pierreclos le « réalisme de ses critiques ». L'un deux l'interpellant l'autre soir chez moi, elle répondit :

« Ah les malfaiteurs! on ne saurait trop les injurier bassement. Vous verrez où ils vous mènent ; ils vous feront regarder les plaies honteuses avec curiosité. On parle de chirurgie! Quand un chirurgien a une plaie en main, il la nettoie et y colle sur l'heure un pansement qui la couvre et la cache ; mais les Goncourt en étalent le pus et la gangrène, et ils semblent poursuivre le but d'infecter les petites plaies de rencontre avec la grande qu'ils promènent. »

*
* *

Nous quêtons pour offrir une médaille à Mme Lincoln. L'assassinat d'un « président » nous met hors de nous. Qu'on assassine les « tyrans », c'est admissible, mais le chef d'un État républicain, c'est l'abomination de la désolation!

« Le « Pacifisme » d'un empereur, dit mon père, l'assassinat d'un Président républicain par des républicains, je ne comprends plus, je deviens fou! »

C'est *le Phare de la Loire* qui a ouvert une souscription à deux sous au nom de Victor Hugo, de Louis Blanc, de Chauffour-Kestner, de Flocon, de Greppo, de Quinet, de Schœlcher, d'Eugène Pelletan, de Michelet, de Littré.

Il faut faire honneur à nos chers héros exilés ou combattants de la bonne cause. Je quête, je quête jusque dans la rue! La souscription atteint le chiffre de 80,000 francs, et nous n'avons réellement accepté que deux sous par souscripteur.

Je reçois d'Alexandre Weill « de la part de notre grand mort », de la part de Meyerbeer, une place de baignoire pour l'Opéra.

Enfin on donne *l'Africaine!* Le retard de plusieurs mois, causé par la construction du vaisseau, me permet d'assister à la première représentation.

L'Africaine ne voit le jour que vingt ans après sa naissance, c'est à cela peut-être qu'elle doit sa perfection. Meyerbeer l'a faite et refaite.

La carte de Weill avec le numéro de la baignoire est placée dans un petit coffret avec un bouquet de violettes. Sur le ruban qui noue ce bouquet, sont écrits deux mots qui me touchent profondément : « Le dernier! »

« Elle viendra à la première de mon *Africaine,* où qu'elle soit, n'est-ce pas? » avait dit Meyerbeer à Weill.

J'accomplis ce vœu avec émotion, et ma joie est grande du grand succès de *l'Africaine.*

C'est le vieux Fétis qui, sans se soucier de ses quatre-vingts ans, a mis l'œuvre en scène. Faure est merveilleux en Nelusko, Marie Sasse passionnante en Selika, Naudin superbe en Vasco.

Alexandre Weill, toujours cancanier, me dit que Mme Fétis... et Challemel-Lacour sont dans une baignoire près de la nôtre.

Le lendemain, nous allons en nombre *au Supplice d'une femme*. Quelle histoire que celle de cette pièce ! Pour ma part, je l'ai lue deux fois transformée par Girardin, qui l'a refaite quatre fois. Quatre fois refusée, il la donne à Dumas fils qui la modifie au point que Girardin ne la reconnaît pas et ne veut plus la signer.

Dumas déclare qu'il a seulement retouché la pièce. Ce sont des attaques, des réponses, des contre-attaques, des polémiques sans fin qui nous divisent et contribuent à piquer la curiosité publique, à passionner les spectateurs.

La pièce jouée, moi qui l'avais lue avant les retouches, je donne raison à Dumas fils. Je me dispute avec Girardin, le lendemain, à un déjeuner chez Mme d'Agoult ; il m'injurie sans me convaincre, bien entendu.

Régnier, Lafontaine, Mme Favart, de notre avis à tous, ont admirablement joué cette pièce très difficile à interpréter parce qu'elle est haletante.

*
* *

Joli vernissage! Nous y admirons bruyamment notre ami Guillaumet avec son *Soir dans le Sahara*, qui est du reste médaillé.

Quoiqu'elle doive sa décoration à Napoléon III, je suis heureuse de voir Rosa Bonheur décorée de la Légion d'honneur.

Il y a un très bel Henner. Un ami me dit : « C'est toujours la même chose. » Je réponds : « Oui, un Henner! »

Ma Picardie! La voilà superbement poétisée. *L'Ave Picardia nutrix* de Puvis de Chavannes provoque des appréciations contradictoires qu'on formule très haut, de façon offensive de part et d'autre.

Le portrait de Devink de Robert Fleury est fort admiré. Guillaumet me dit qu'il est dommage que le fils de Robert Fleury, Tony, n'ait rien exposé. L'an dernier, son *Enfant embrassant une image* était bien joli!

Mais quelle horreur et aussi quels rires! Voici *l'Olympia* de Manet. Nue, étendue, accoudée sur un drap blanc. Derrière elle une négresse tient un bouquet. Sur le drap blanc un chat noir déteint et laisse la trace de ses pattes sales.

Germinie Lacerteux en littérature, le chat noir aux pattes sales en peinture, c'est complet! O idéal, idéal! Je vais revoir Picardia!

*
* *

Liszt, tonsuré en avril, vient à Paris dans son costume d'abbé. Il déjeune chez Mme d'Agoult. C'est la première fois que les célèbres amants se revoient. Louis de Ronchaud, qui est resté l'ami fidèle des deux au moment de leur rupture et depuis, et qui a « négocié » l'entrevue, me la raconte.

Il est stupéfait qu'on puisse s'être à ce point aimé, à ce point détesté, et qu'on se retrouve avec ce calme, qu'on cause de ses enfants morts ou vivants avec cette sérénité.

« Souriants, avec un peu de moquerie d'eux-mêmes, ils se regardent, me dit Ronchaud. Moi seul entre eux je suis ému. Ce qui leur plaît à chacun, c'est qu'ils ont gardé leur beauté ; il leur est agréable de voir et de montrer à « l'autre » qu'il leur « reste » quelque chose de leur allure, de leur suprême distinction. Nélida, Béatrice, Arabella est plus grande dame qu'elle ne l'a jamais été. Liszt a encore toute sa fière élégance, et l'on sent, on devine qu'ils se disent : « La séduction se comprend, s'explique ! »

« Mme d'Agoult, ajoute de Ronchaud, ayant brusquement demandé à Liszt pourquoi il s'est fait abbé, il répondit :

« Pour ne pas me marier ! »

Liszt avait promis à la princesse Wittghens-

tein de l'épouser si elle devenait veuve. Le prince mort, elle lui rappela sa promesse; il n'a pas voulu être « le mari de la princesse ».

*
* *

Mes amis sont fidèles au « soir » que j'ai chaque semaine. Leur assiduité me ravit. Le sauvage Toussenel, l'anti-mondain Peyrat, Edmond Adam, Challemel-Lacour, Eugène Pelletan, Duclerc, quand il est à Paris, Charles Blanc, Louis Jourdan, de Reims, d'Artigues, Edmond Texier, Henri Martin, Hippolyte Carnot, Gaston Paris, Hetzel, Burty, Castagnary, Paul de Saint-Victor, Louis Ulbach, les Arago, Etienne et Emmanuel, Arthur Arnould, Alexandre Bixio, Garnier-Pagès, son gendre Dréo, Laurent Pichat, Mme de Pierreclos, Mme Le Barbier de Tinan; Mme Adam-Salomon, Ernest Hamel, Victor Lefranc, Neftzer, Alexandre Weill; les uns venant chaque semaine, les autres de loin en loin. Mon vieil ami Arlès-Dufour grimpe mes étages à mon « soir » dès qu'il arrive de Lyon.

Nous le faisons endiabler avec son Exposition, ses visites aux Tuileries, son empereur, la corruption de l'Empire, dont nous avons toujours quelques nouveaux faits à citer.

« Je confesse, nous dit-il un jour, que le pouvoir, comme tous les pouvoirs, gangrène un peu.

— Excepté celui de la République, s'écrie Peyrat. Les gens de 92 et de 93 n'ont pas été gangrenés, ni ceux de 1848.

— Le pouvoir monarchique étant plus vieux, vous pouvez choisir de plus nombreux exemples. Vous, républicains, vous n'en avez que deux! Or, dans la proportion, il serait facile d'établir qu'il y a eu plus de monarchies honnêtes que de malhonnêtes. Je reconnais qu'un Cavaignac est le type de la plus haute moralité, mais si les républicains n'étaient pas supérieurs comme vertu, leur gouvernement anonyme, sans responsabilités, pourrait devenir la honte des hontes! »

L'un de mes derniers soirs a été particulièrement intéressant. Notre ami le docteur Clavel, fort au courant des projets de Massol, de Brisson et du Groupe de la future « Morale Indépendante », organe dont Clavel nous annonce enfin la prochaine apparition, nous a parlé avec enthousiasme du travail des loges maçonniques, qu'il dit admirable et colossal.

« On reprend en sous-œuvre dans les loges, nous confie le docteur Clavel, la politique française, et l'on y établit les responsabilités les plus lointaines. La répartition historique de ces responsabilités sera faite avec une justice implacable, surtout par la loge de Massol, de Brisson, et de Caubet : « la Massolerie ». La catholisation de la France par Clovis servira de point de repaire à une action en sens inverse qui

extirpera le cléricalisme jusqu'en ses premières racines.

— Bravo! dit Peyrat. Brisson est la jeune incarnation rêvée des principes de *l'Avenir national;* c'est le jacobin pur, inaltéré, inaltérable.

— Pourquoi s'arrêter à Clovis et ne pas remonter au déluge? dit Saint-Victor. Les malheureux noyés ont certainement été les victimes d'un Dieu clérical. Qui sait s'ils ne pratiquaient pas quelque morale indépendante.

— Un corps-à-corps avec les traditions pour des gens qui s'enorgueillissent d'avoir eu des ancêtres au mieux avec Salomon et de descendre d'Hiram, ajouta Duclerc, c'est drôle.

— Les enfants d'Hiram ne renoncent pas à leurs traditions, répliqua vivement Clavel. Ils veulent déblayer en France les traditions chrétiennes pour ensuite inaugurer les leurs. »

Peyrat et Clavel s'entendent à merveille pour faire tourner toute discussion au profit du Robespierrisme.

« C'est très bien, dit Peyrat, nous remplacerons le culte catholique par celui de la déesse Raison. »

On discute alors sur les principes de la liberté.

« Croire, ne pas croire, être libre, » dit Saint-Victor.

Peyrat n'aime pas ça.

« La liberté avant tout, répète Eugène Pelletan, approuvé par les deux tiers de nos amis.

— La République d'abord, répond Peyrat. Et puis après...

— Après, quoi? demande Duclerc.

— Après qu'on aura extirpé toutes les erreurs, alors...

— Et qui est-ce qui triera les vérités des erreurs?

— Nous!

— Vous, infaillibles!

— S'agit-il, oui ou non, de culbuter l'adversaire?

— Oui; mais, pourtant, j'aime à savoir pour qui et pourquoi je culbute l'adversaire.

— Pour appliquer les principes de la grande Révolution.

— Celle de 92 ou celle de 93?

— Oh! dit Peyrat, pas la Révolution comme Quinet vient de la comprendre, pas la Révolution avec réserve contre ce qu'il y a de plus puissant en elle. Michelet, qui est bien autrement humain que Quinet, a accepté la Révolution, non châtrée de la Terreur.

— Quoi! la Révolution française, s'écria Duclerc, ne peut être détachée de ses férocités?

— Férocités *nécessaires!* répliqua Peyrat.

— Et qui pourront le redevenir.

— Parbleu! »

Quand Duclerc et Peyrat discutent, c'est un renvoi d'arguments si subit que nous écoutons sans interrompre. Il n'y a d'ailleurs pas place pour une phrase, pour un mot.

Challemel-Lacour nous raconta ce même soir qu'il y avait brouille entre Quinet et Michelet à cause du livre de Quinet récemment paru. « Madame Michelet, qui n'aimait pas cette vieille amitié, est aux anges de penser qu'elle ne retournera plus à Veytaux, ajouta Challemel. C'était pourtant bien amusant de voir ensemble les deux grands amis, de les écouter. Michelet, spirituel, disant des extravagances que Mme Quinet prenait à la lettre, à la grande joie de Quinet. Ah ! ce verger du parc descendant doucement, avec sa pente gazonnée, vers le lac, l'adorable coin !

« L'amour de Michelet et de Quinet pour la nature était tel, continuait Challemel qui se sentait écouté, qu'une fleur, un chant d'oiseau, une libellule, une mouche, leur faisaient improviser le plus délicieux des romans. Hélas ! le voilà terminé, le poétique livre d'histoire naturelle que les deux historiens composaient en causant l'un pour l'autre.

« Quinet accuse la Révolution « du déséquilibre de la France; elle a subi, dit-il, les terroristes comme elle subit Napoléon III par abandon d'elle-même. » Michelet au contraire a fait l'histoire de la Révolution avec béatitude. L'écart de la pensée politique entre les deux vieux amis est absolu. Ils ne se comprennent plus, ils ne se rencontreront plus ; ils jugent et marchent chacun en sens inverse.

— Tant pis pour Quinet, tant mieux pour

Michelet, repartit Peyrat. Nous n'avons pas besoin de garder dans nos rangs des gens qui démolissent nos propres constructions, et Challemel est certainement de mon avis. Ces constructions sont ce qu'elles sont, il faut s'y loger. La troisième République doit-être bâtie sur les fondations de la première. La seconde est enfantine ; elle n'a pas compris qu'un gouvernement doit mettre sa durée au-dessus de ses principes. »

Le vieux Garnier-Pagès qui était là ce soir-là protestait de toutes ses forces.

« Ce n'est pas la première République qui rendra la troisième possible, c'est la seconde et son honnêteté en face de la corruption impériale. Périsse la République plutôt que les principes par lesquels on peut toujours la faire renaître, ajouta-t-il scandalisé.

— La durée avant tout, par tous les moyens, s'écriait Peyrat, notre programme futur doit tenir dans ces quelques mots de Saint-Just : « Ce qui constitue la République, c'est la destruction de tout ce qui lui est opposé ! »

— La République, c'est la mise en jeu de toutes les libertés assimilables par une société, répliqua Garnier-Pagès.

— Cette République-là est vieux jeu et ne vaut pas quarante-cinq centimes, reprit Peyrat agressif. Mon cher Garnier-Pagès, vous avez toujours été un naïf.

— Dites un nigaud, vous le pensez, Peyrat.

— Peut-être bien ! N'avez-vous pas été nigaud le jour où, en 1857, vous vous êtes retiré de la lutte électorale en cédant la place à Émile Ollivier ? Que vous en semble, franchement ?

— J'ai fait ce que j'ai fait avec la logique de l'esprit d'opposition pour que le candidat de l'Empire ne soit pas nommé.

— Quelle différence faites-vous donc aujourd'hui entre un candidat du Gouvernement et M. Émile Ollivier ?

— Aucune ! répond Garnier-Pagès en riant. Je ne fais de différence qu'entre vous et moi. Si vous avez deviné, en 1857, ce que deviendrait Émile Ollivier, ce dont je doute fort, c'est que vous êtes sorcier, et je ne le suis pas ! »

Le docteur Clavel interrogé à nouveau sur l'époque de l'apparition définitive de la *Morale indépendante* nous dit que ce sera en juillet. On a enfin réuni les fonds nécessaires, grâce à la Massolerie. Massol, Caubet, Brisson, dirigeront et rédigeront la revue.

« Il faut enfin prouver, dit Clavel, que la morale est indépendante des religions qui la faussent.

— La morale indépendante de la religion, dit Saint-Victor, n'est accessible qu'aux esprits très élevés, très aristocratiques dans le sens supérieur du mot. Si vous vulgarisez l'idée de l'indépendance de la morale, vous déchaînerez les appétits et les passions sans frein des êtres inférieurs.

— Voyez Tolain, Murat et Fribourg, ajouta Garnier-Pagès, qui sont des démocrates sincères, des ouvriers : ne viennent-ils pas de déclarer aux socialistes « que la religion est une manifestation de la conscience humaine respectable comme toutes les autres manifestations. »

— La religion est une ligature de la pensée ; il n'en faut plus ! dit Clavel.

— Tolain, Murat et Fribourg, ajouta Peyrat, sont des héritiers des bêtises de 1848. »

Garnier-Pagès, Edmond Adam, Duclerc. Bixio, protestèrent ; ils étaient hommes de 1848 et le parti pris des jacobins de les ridiculiser les agaçait.

« Pourquoi s'attarder et s'irriter en des discussions byzantines sur la religion, la morale, etc.? reprit Eugène Pelletan ; ce qui vaut mieux, c'est de marcher à la conquête de la République! Telle que nous la comprenons aujourd'hui, avec l'expérience de 93 et de 48, religion, morale, s'enchevêtrent, sans brisures, sans chocs, sans heurts, dans le large mouvement d'esprit que provoque la liberté. »

Peyrat l'arrêta violemment : « Tolain, Murat, Fribourg, quoique jeunes sont de « vieilles barbes, » dit-il. Ne vont-ils pas prêchant la patience aux travailleurs? Un Raoul Rigault, un Germain Casse qui terrifient les bourgeois en leur décrivant des ouvriers destinés à tuer les « réacs » et les riches, voilà qui fait faire du chemin à nos idées. Raoul Rigault, en même

temps qu'il remue les masses, rend docile le bourgeois. Les Protot, les Humbert, voilà des hommes utiles qui prêchent « les abattis de la Forêt Noire ».

« Plus on souffle la haine, plus la République est proche. Les démagogues nous servent mieux que les socialistes qui sont prêts aux « essais loyaux ». « La loi sur les coalitions vaut la peine d'être expérimentée, répète M. Fribourg, par les travailleurs, artisans, cochers de fiacre et ouvriers d'État, » qu'il se vante de conduire. Je préfère à Fribourg le blanquiste Genton qui s'écriait hier : « Je suis pour celui qui dit : « Il faut lâcher les tigres. »

Nous trouvions Peyrat étonnant; aucun de mes amis ne s'indignait violemment contre lui. Peyrat jacobin, s'appuyant au besoin sur Marat, personnifiait l'une des forces de la lutte contre l'ennemi qui nous hypnotisait, ne nous laissant voir que lui, et rien en dehors de lui.

J'avais, selon mon habitude, pris des notes sur les conversations de cette soirée, et je ne trouve aucune trace de révolte dans nos esprits contre le terrorisme de Peyrat.

Chez la plupart d'entre nous les traditions de libéralisme, le respect des nuances de l'opinion républicaine, dominaient, mais nous étions sensibles aux reproches de tiédeur des plus avancés comme Peyrat, comme Ernest Hamel, qui nous appelaient « des empotés », ennemis des idées de « justice, de délivrance des préjugés ». Ranc

avait trouvé une injure dont il nous foudroyait de loin, du quartier latin : « bourgeois libertaires ».

*
* *

Gaston Paris qui, peu à peu, à force d'énergie, parvient à dominer la douleur qui l'a broyé à la mort de sa mère, m'apporte un volume de son plus cher ami Sully Prudhomme : *Stances et Poèmes*. Il m'en lit plusieurs morceaux, et mon admiration lui fait autant de plaisir que s'il s'agissait d'une œuvre de lui.

Je lui demande d'où vient un tel poète. Il me stupéfie en me disant qu'il a été employé à l'usine du Creusot, puis clerc de notaire. Gaston Paris ajoute que son ami est un lettré, un philosophe, un savant, un orateur. C'est à la conférence La Bruyère qu'il a conquis ses admirateurs.

Gaston Paris, lié avec Sainte-Beuve, lui a envoyé le volume de Sully Prudhomme accompagné d'une lettre émue. Sainte-Beuve vient d'en parler avec enthousiasme dans son dernier Lundi que Gaston Paris a en poche et où le *Vase brisé* est cité.

Je demande à notre ami commun de m'amener celui qu'il chérit, dit-il, à l'égal d'un frère. Ils viendront tous deux le lendemain.

*
* *

La physionomie de Sully Prudhomme est d'une grande douceur. Je lui dis combien j'admire *Stances et Poèmes* que j'ai littéralement dévoré. Sa modestie est grande. Son livre, croit-il, ne vaut pas le bien qu'on en pense, et il sait que l'amitié de Sainte-Beuve pour le père de Gaston Paris, pour Gaston Paris, lui a seule dicté ce qu'il a écrit sur les pauvres petits vers d'un débutant.

« Vous parlez comme un écrivain qui peut faire mieux encore, Monsieur, lui dis-je, faites donc! Mon admiration peut monter à de plus hauts degrés. J'ai une folie : celle d'admirer. »

Sa timidité vaincue, le jeune poète s'échauffe, parle de haute philosophie, de science, avec une rare éloquence, une clarté, que je n'ai connues qu'à lui, et qui attachent à tout jamais à son esprit.

*
* *

La guerre du Mexique apporte un appoint précieux à notre lutte contre l'Empire.

J'habite si près du Corps-Législatif, qu'en quittant les séances, plus d'un de mes amis, député ou journaliste, lorsqu'un incident de quelque intérêt s'est produit, vient me conter les

nouvelles sur la Terrasse des Tuileries où je suis de quatre à sept heures, lisant, tandis que joue ma fille.

M. de Morny n'est plus là pour se défendre, et on l'attaque durement. Les « bons Jecker » résument aujourd'hui l'aventure désastreuse du Mexique et nos amis les jettent toujours avec le même succès à la face de nos adversaires.

Je causais un jour du Mexique avec ma vieille amie, Mlle Beuque, à la Librairie fouriériste. Elle me raconta que Victor Considérant, très lié avec Bazaine, lui avait envoyé copie d'une lettre adressée par lui au commandant en chef de l'expédition du Mexique. Elle me donna cette copie que je lui demandai.

Victor Considérant conseillait à Bazaine de réembarquer son expédition, ajoutant qu'il rendrait par là à la France toutes les sympathies du Mexique et qu'on lui saurait gré aux Tuileries de sa décision.

« C'est votre droit de chef d'expédition à une telle distance de prendre cette responsabilité, affirmait Considérant. Si vous laissez un jour de plus entourer votre position par les circonstances qui marchent à grands pas sur elle, vous ne serez plus maître de la situation et elle deviendra misérable. Tout sera perdu, même l'honneur ! et vous serez forcé de vous rendre à discrétion ou de commettre quelque lâche vilenie... »

« Aujourd'hui, disait Mlle Beuque, les pré-

dictions de Considérant, ne se réalisent que trop.

— Oui, ajouta Toussenel, qui entrait sur les dernières paroles de ma vieille amie. Considérant a été prophète et Bazaine a dépassé la mesure des « vilenies » explicables par la situation. Cet homme est odieux, l'ambition le ronge. Il pousse Maximilien aux actes de violence pour le compromettre, il l'humilie et le révolte par son arrogance; il rançonne la municipalité de Mexico pour qu'elle exècre le malheureux empereur. Je le soupçonne de tramer quelque criminelle intrigue pour remplacer Maximilien. Je sais de lui des traits qui prouvent que son âme est basse.

— Considérant aime beaucoup Bazaine; il le croit rancunier, violent, mais foncièrement loyal.

— Et Considérant se connaît en hommes, » reprit Toussenel goguenard.

Je répète à ma vieille amie et à Toussenel, mot pour mot, une confidence que Mérimée me fit cet hiver avant la mort de Morny, et qui les frappe beaucoup tous deux :

« Morny, m'avait dit Mérimée, était convaincu, et il avait fait passer cette conviction dans l'esprit de l'empereur, que les États-Unis sont une menace pour l'Europe. Il eût voulu qu'un empire fût créé au Mexique, empire protecteur et soutien des grandes et petites républiques latines, et constituer par le groupement une

puissance capable de résister aux États-Unis. »

Toussenel haussait les épaules.

« Les États-Unis, dit-il, feront tôt ou tard ce qu'ils voudront en Amérique. Nul ne les empêchera. Inutile de les défier et de s'inscrire auprès d'eux comme ennemis. On peut organiser les républiques sud-américaines en confédération, mais à la condition de ne pas commencer par faire la conquête de l'une d'elles. Je trouve pour le moins grotesque, ajouta Toussenel, qu'on nous répète sur tous les tons que nous n'avons plus d'ennemis et qu'on s'en aille en chercher au bout d'un autre monde. Le pays blâme l'expédition du Mexique, c'est pour lui un accroc à ce qu'on lui répète et qu'il entend croire : que « l'Empire, c'est la paix ! »

« On nous a fait une France détrempée qui craint les averses, une France soldat du pape et athée en même temps. Elle ne s'intéresse plus qu'à la prochaine foire universelle. Quant à nos intérêts extérieurs, elle s'en soucie comme d'une pomme verte. Lequel, parmi nos grands politiciens de l'opposition, s'en occupe autrement que pour attaquer ce que fait l'Empire ? Est-ce qu'ils ont un programme, eux ? une prévision ? L'ennemi unique leur paraît être aux Tuileries ; ils se contentent de le harceler, ils l'ahurissent, mais, sauf M. Thiers, qui donc parle à la France des dangers qui s'amassent au dehors ? Moi, j'ai peur pour la France, et je l'aime encore plus que je ne hais l'homme de

Décembre. Je voudrais voir au parti républicain un grand programme de politique extérieure, qui permettrait au pays de juger celle que « l'homme du paupérisme, le rêveur, l'ami des Anglais et du pape, la dupe de la Prusse, l'ennemi de l'Autriche, l'ami de la Turquie, le vainqueur de la Russie, » nous fait faire. Ah! je ne chercherais guère, moi, si j'avais à rédiger le programme de la France au dehors. Je prendrais, partout, en tout, le contre-pied de ce que projette Napoléon III. »

Après la sortie de Toussenel, ma vieille amie, lui et moi, nous parlons de *la Morale Indépendante*. M[lle] Beuque est une intime de Massol et elle aime beaucoup Brisson qu'elle a connu chez les Coignet, où il a été d'abord employé.

Toussenel recommence une autre sortie, à propos de *la Morale indépendante*.

« La morale indépendante ou la libération de l'esprit humain, dit-il. Le monde de la pensée intérieure transformé! « La Massolerie », pionnière de la renaissance philosophique, politique, sociale, va entrer en ligne : attention! Massol redevient grand prêtre d'une morale tirée du saint-simonisme, et on a vu combien elle était belle, rue Taitbout et à *Ménilmontant,* la morale saint-simonienne! Je flaire du juif dans cette affaire-là. Le roi tyrien, Hiram, qui a tant contribué à bâtir le Temple de Jérusalem, renaît de ses cendres en Massol. Massol rebâtira un Temple; de même que l'architecte fut assassiné

par ses ouvriers, le Grand Architecte de l'univers sera aussi assassiné. Ce crime recouvrira quelque mythe du judaïsme et du maçonnisme associés. Massol-Hiram rebâtira le nouveau Temple pour les *Juifs, rois de l'époque*. Cette *Morale Indépendante* continuera l'ancien *Producteur* saint-simonien. N'oublions pas que notre ami Massol, homme convaincu et sincère, est resté le disciple d'Enfantin dernière manière; or, le susdit, en fait de morale, affectionnait la plus indépendante : celle qui ne demande qu'à ficher le camp ! Je vous le dis en vérité : le saint-simonisme est l'allié du capitalisme malfaisant, et il suscitera une question sociale dangereuse, tandis que le fouriérisme, par ses principes d'association du capital et du travail, dénouerait cette question sociale au profit de tous.

« N'en a-t-on pas assez des négations ? ajouta Toussenel avec violence, ne voit-on pas que le peuple a plus que jamais besoin de principes dirigeants ? Et c'est à l'heure où il est en marche, où il monte à l'assaut de la vie publique, qu'on lui enlève la lumière haute qui le guidait. La masse française est accessible à tout ce qui l'élève, et l'on ne songe qu'à l'abaisser. Qui donc, Seigneur, a un intérêt à cela ? Il faudrait apprendre au peuple son histoire en cette belle forme à laquelle il est si sensible, et l'on ne travaille qu'à le faire rompre avec ses plus nobles traditions.

« Le type de l'homme politique futur est

pour moi môssieur Émile Ollivier, reniant ses indignations premières pour les transformer en viles flatteries, fils conscient ou non du saint-simonisme qui se contentait de « dégager chaque jour l'élément progressif » des choses, sans relier la veille au lendemain. Cela fera des hommes qui dégageront chaque jour l'élément progressif favorable à leur ambition, qui ne s'inquiéteront pas plus des principes que d'une bulle de savon. Nous les voyons déjà apparaître. Ils n'auront à la bouche, comme leur initiateur Émile Ollivier, que des mots dont ils accapareront l'essence à leur profit, n'en prenant que la lettre et les sonorités. Indépendants en morale, en principes, en foi quelle que soit sa forme, ils auront des formules creuses, vidées par eux de leur vraie signification : telle je vois votre génération, ô Juliette Lamber!

— Il y a beaucoup de vrai dans ce que dit Toussenel, ajouta Mlle Beuque, et je suis heureuse de n'être plus jeune. J'aime mieux mes vieilles idées que les nouvelles. Massol me répète sans cesse que je suis naïve dans mon culte pour Fourier, mais je réponds : « Cependant, je vois nettement deux choses : le mal fait par le saint-simonisme, et le bien fait par le fouriérisme. »

*
* *

Challemel-Lacour vient causer avec moi sur

la terrasse des Tuileries. C'est une faveur à nulle autre seconde. J'en suis à la fois surprise et ravie, car je ne connais pas de causeur seul à seule aussi merveilleux. Il possède à un égal degré les deux éloquences de l'orateur et du causeur.

Je lui redis les navrantes prédictions de Toussenel, et, quoiqu'il soit bien plus critique que créateur, bien plus destructeur que constructeur, il ne me console pas. Lui aussi s'attriste. Il trouve les jeunes trop détachés des vieux. Challemel-Lacour est resté le lien entre les exilés et nous tous abstentionnistes. Il cherche avec Laurent Pichat à souder exilés et abstentionnistes avec les jeunes. Ils veulent renforcer les cadres du parti républicain, rapprocher les groupes de la « Rive gauche », de la « Jeune France », au moins de *l'Avenir national.* C'est presque impossible. Les vertus des Quinet, des Louis Blanc, des Ledru-Rollin, des Schœlcher, celles des Carnot, des Grévy, la grandeur géniale de Victor Hugo, font sourire les « Rive gauche ».

Et même l'*Avenir National,* l'organe du jacobinisme, que protège Ranc, que dirige Peyrat, reste l'organe des « vieux ».

A la Chambre, pour Challemel-Lacour, le parti républicain fait de moins en moins belle figure. Jules Favre ne rappelle que Jérémie, Pelletan se met trop souvent en colère, Ernest Picard ne vise qu'au mot d'esprit, Jules Simon

est trop peu sûr, il va sans cesse d'Ollivier à Thiers. C'est toujours l'homme de la lettre à Charras, exaltant l'abstention à l'heure où il se dispose à prêter serment !

Nous, les abstentionnistes, on imagine comment nous jugeons Émile Ollivier. Pour Challemel, pour moi, c'est le traître !

Sans doute, les jeunes se détachent de lui, nous avons cette consolation, mais ils ont puisé dans sa fréquentation le goût des possibilités, des accommodements. La chaîne des idées est de plus en plus fragile entre eux et nous.

« Et, me répéta Challemel, il faudra, pour empêcher la brisure complète, publique, entre les jeunes et nous, que ce soit nous, d'âge intermédiaire, qui nous convertissions aux formes d'idées, aux procédés politiques de nos descendants ! Vous n'imaginez pas le ton sur lequel ils nous parlent chez Pichat. Ils le haussent, ce ton, en raison de notre âge. Plus on se rapproche de 1848, plus on est malmené. C'est cette infatuation des jeunes qui a permis à Émile Ollivier d'être ce qu'il est, sans que son entourage l'ait exécuté dès le début de sa conversion à l'Empire. Les jeunes ont l'horreur des principes absolus, de l'intransigeance, de l'intégralité qui fait de nous, il faut le proclamer, des caractères.

« Le salon de Laurent Pichat est curieux, ajoutait Challemel, tant on y constate chez les jeunes la diversité de jugement et l'indiscipline.

Il leur faut à tout prix un chef, et je ne crois pas que Ferry le devienne. Je vois plutôt poindre Gambetta : malheureusement, s'il a l'étoffe d'un chef, il n'en a pas la tenue. A côté de Floquet, de Ferry, de Spuller, de Méline, de Ranc, de Schœrer-Kestner, c'est un débraillé. »

Nous échangeons, tristement, Challemel et moi, nos découragements. Peyrat devient par trop maratiste et terroriste ; il fait se cabrer les ex-collaborateurs du grand *National*, Edmond Adam, Duclerc, Hauréau, Littré, le vieux Thomas. On n'est d'accord avec Peyrat, dans le clan des anciens « gants jaunes », que quand il s'agit de larder de coups d'épingles Girardin, « l'assassin de Carrel ».

« On pardonne beaucoup de choses à Peyrat, dit Challemel, à cause de sa campagne anti-cléricale. L'Église a, en vérité, pris trop ardemment parti pour le 2 Décembre et pousse trop bruyamment aux mesures de réaction. »

C'était lutter alors contre l'Empire que de lutter contre les prêtres.

Taine, qui avait souffert à l'université de la réaction du 2 Décembre, prenait une influence toujours plus grande sur l'esprit de la jeunesse. Gaston Paris, Sully Prudhomme, en parlaient avec admiration. Tous les jeunes, chez Laurent Pichat, discutaient les idées de Taine avec passion.

Taine était alors en pleine hostilité, non seulement contre le catholicisme, mais contre le

christianisme. Les évêques et les préfets, aux yeux du grand philosophe-critique, comme on l'appelait, étaient les instruments d'un même despotisme.

Un courant d'opinion irrésistible nous entraînait dans le sens des idées de Taine.

Chose curieuse à noter, c'était parmi nous, les païens, qu'on trouvait les moins ardents contre le christianisme. Ménard, Saint-Victor, de Ronchaud, me déclaraient qu'il fallait craindre l'épidémie des destructions d'idées élevées. La « morale indépendante » ne les attirait pas.

Pour Taine, l'Église catholique devait disparaître. L'absolutisme sous toutes les formes lui était odieux, et il donnait de loin la main aux « sectaires de la Morale indépendante », comme les appelaient parmi nous les idéalistes.

Nous avions, nous les abstentionnistes, un point commun avec Taine. Comme lui, nous méprisions la politique. C'est ce que les jeunes « Rive gauche » lui reprochaient à lui comme à nous. A mesure que la nouvelle génération, se rapprochant plus ou moins d'Émile Ollivier, acceptait l'action sous n'importe quelle forme, nous nous isolions, restant fidèles à nos grands chefs, Ledru-Rollin, Victor Hugo, Quinet, Louis Blanc, Schœlcher. Les vieux, de loin, n'avaient plus d'autorité que sur nous.

Lorsque nos grands exilés, que nous admirions et honorions, envoyaient un rappel aux principes, les jeunes, dans les réunions, les

traitaient de « sectaires ankylosés ». La chaîne se brisait entre les traditions et les actes des républicains de combat. C'était, répétaient Edmond Adam, Duclerc, Hetzel, Garnier-Pagès, gros de conséquences pour les moralités et les freins de la future république. L'indépendance en morale et en tradition menaçait de remplacer les principes.

De soi-disant jeunes républicains professaient certaines théories, portaient certains jugements que nos adversaires, les plus accusés par nous d'immoralités politiques, eussent dû pouvoir seuls porter et professer. Les jeunes échappaient aux enseignements élevés, allaient répétant qu'ils avaient l'horreur des chimères sentimentalistes, qu'ils entendaient ne plus juger chaque fait suivant une formule, mais selon ses résultats possibles.

C'était la condamnation absolue des idées de notre groupe et de celles des exilés qui continuaient, malgré les moqueries des jeunes, à refuser l'amnistie.

*
* *

Le docteur Maure m'envoie une lettre de Mérimée, datée, de Biarritz, le 7 septembre, qu'il trouve intéressante pour moi et pour Neftzer.

Après avoir chargé son vieil ami d'une location d'appartement à Cannes, Mérimée ajoute :

« Mon dessein, si tant est qu'on ait des desseins quand on vit à la cour, serait d'aller voir M. Fould, vers le 20 de ce mois, à Tarbes, et de revenir avec lui à Paris, pour, de là, partir fin d'octobre ou au commencement de novembre pour votre pays de soleil.

« Ici, le soleil ne nous manque pas et jamais je n'ai eu aussi chaud. Nous attendons la reine d'Espagne, la princesse Marie, et Dieu sait combien de grands hommes et de grandes femmes. L'empereur, qui est tout à fait bien, doit arriver la semaine prochaine. Peut-être aurons-nous encore M. de Bismarck, qui appelle Biarritz sa fontaine de Jouvence. Pour ma part, je ne m'en trouve pas trop mal, je n'étouffe guère. Je bois, mange et dors comme une personne naturelle.

« Adieu, mon cher docteur,

« P. Mérimée. »

Je lus cette lettre à Neftzer.

« Oui, me dit-il, Bismarck est flatteur pour Biarritz. Il machine la guerre contre l'Autriche, c'est clair comme le jour, mais il voudrait savoir, au cas où il déciderait son souverain, ce que ferait la France. Or, l'énigmatique Napoléon III lui-même ne le sait pas. A ses yeux, les deux adversaires sont de même force, et il croit qu'il aura toujours temps de prendre parti pour l'un ou pour l'autre lorsque les combat-

tants seront l'un ou l'autre épuisés. Ce qu'il veut au fond, c'est que Venise revienne à l'Italie. Il ne songe qu'à justifier sa promesse : « Libre des Alpes à l'Adriatique ». L'intérêt de la France dans la rencontre de la Prusse et de l'Autriche, il n'y pense même pas! Ce satané Bismarck finira par persuader à Napoléon III que la question de la Vénétie, qui est son idée fixe, ne peut se dénouer que par une victoire de la Prusse. »

Toussenel passe sur la terrasse des Tuileries et s'y arrête. Il me parle d'une lettre de Considérant à Mlle Beuque. Considérant cite dans cette lettre une phrase que Bazaine lui a écrite sur Maximilien : « A force de menacer ses ennemis de les faire fusiller, il finira par se faire fusiller lui-même. »

On a appris, en effet, aujourd'hui que Maximilien avait déclaré hors la loi et justiciable de la cour martiale les insurgés pris les armes à la main ou faisant partie des bandes armées.

« Si jamais l'insurrection devenait triomphante, ajoutait Toussenel, elle se servirait du texte et de l'exemple donné par Maximilien. Je vous le répète, l'aventure du Mexique finira mal, très mal. »

Le soir, je dîne chez mes amis et parents Vilbort. Lui est toujours correspondant du *Journal d'Anvers* à Paris et du *Siècle* pour l'étranger. Je cite le mot de la lettre de Bazaine à Considérant et les réflexions de Toussenel. Un rédac-

teur de *l'Indépendance Belge* est parmi les invités. Il me demande l'autorisation d'y publier ce que je viens de dire. J'y consens volontiers. J'aime beaucoup Berardi, son directeur. *L'Indépendance Belge* est l'un des journaux d'opposition les mieux faits pour la défense de nos idées; quand on le laisse passer, c'est un vrai régal.

Mon ennemie, Mlle Clémence Royer, a de grands succès à *la Revue Germanique* et à *la Revue Moderne*. On parle beaucoup de sa valeur scientifique. Mme d'Agoult trouve faibles toutes les expressions d'admiration à propos des articles de Mlle Clémence Royer. Et si je suis là, elle ajoute : « Cela vous désole, jalouse Juliette. »

Ce qui me désole, ce ne sont pas les succès de Mlle Clémence Royer, dont je n'ai guère envie de méconnaître la grande valeur intellectuelle, c'est la façon d'être de Mme d'Agoult avec moi, façon que j'attribue à la haine dont Mlle Clémence Royer m'honore.

Mme d'Agoult est étrange et m'accable sans cesse de reproches, mais si vaguement formulés que je ne puis en démêler les motifs.

Chaque fois que je sors de chez ma grande amie, pour laquelle je me sens la même affection, j'ai une angoisse que je ne puis chasser. Son amitié pour moi subit des atteintes graves. Elle me soupçonne sans cesse et trouve dans tous mes actes des prétextes de blâme.

Je n'ose lui demander une explication avant mon départ pour Bruyères. Il me semble que je cours le risque d'une explosion, qu'elle la la cherche ! Mon absence, peut-être, aura raison de ses impressions mauvaises et me rendra son amitié. Je sens que cette espérance est la der nière.

Je charge Edmond Texier, pour lequel je quitte Paris plus tôt que d'habitude, car les travaux de la maison que je construis pour lui ont besoin d'être surveillés, de me défendre auprès de Mme d'Agoult. De quoi? Je n'en sais rien !

*
* *

J'emporte à Bruyères toute une cargaison de brochures et d'instructions pour des plantations extraordinaires. J'ai fait ce printemps la connaissance de Georges Ville et j'ai assisté à ses conférences au champ d'expériences de Vincennes. C'est un méridional ardent et si convaincu, qu'il est impossible de ne pas se laisser soi-même convaincre par lui. Je ne lui trouve que deux défauts graves pour mon républicanisme. Il est le protégé personnel de Napoléon III et il ressemble étonnamment à M. de Morny, lequel ressemblait à « l'homme de Décembre ».

A part ça, c'est un novateur. Il a imaginé un genre de culture qu'il appelle « intensive ». Sa formule est celle-ci :

Faire produire à une quantité de terre donnée, et quelle que soit sa qualité, le double de récolte que produit habituellement la meilleure des terres la mieux cultivée.

Les expériences démonstratives de Georges Ville parviendront-elles à entamer la routine de nos paysans? Il me semble entrevoir la fin des grandes misères. Le pain sera tellement à à bon marché qu'on ne pourra plus mourir de faim. L'acide phosphorique, la potasse, vont devenir les grands bienfaiteurs de l'humanité.

J'ai vu à Vincennes des épis de blé d'une grosseur fabuleuse, des plantes d'une hauteur stupéfiante. Je rêve de cet appel à la vie végétale qui répond avec une puissance illimitée.

J'envoie à mes chères vieilles tantes un sac de l'engrais qu'emploie Georges Ville avec une longue explication. Quand elles verront leur récolte doublée, elles crieront au miracle.

* * *

Arrivée à Bruyères, je déballe tous les livres apportés pour distraire mon père qui, à mon grand chagrin, s'ennuie loin de Paris. La beauté du golfe Juan, dès la fin de la saison dernière, lui devenait indifférente.

Tout cet été, mon père m'a fait le reproche d'habiter la rive droite, quand la vie littéraire, philosophique, politique, sociale, artistique, que sais-je encore? est sur la « rive gauche ».

Il a une passion pour Louis Ménard, « autrement grec que les Phocéens et les Ligures des bords de la Méditerranée. Ménard lui manque, Ménard le grand helléniste, le grand poète, le grand savant qui lui nomme au Quartier-Latin, en les lui présentant, les hommes de l'avenir. »

Mon père a connu cet été Leconte de Lisle, auquel Ménard a inspiré le culte de la Grèce; M. François Coppée, qu'il trouve à la fois poète poétique, et poétique poète, avec ses grands yeux rêveurs, sa taille élégante et fragile; M. Catulle Mendès, « Apollon en personne », dit Ménard; Albert Glatigny, l'auteur des *Vignes folles*, maigre entre les maigres, et que mon père veut que j'invite à Bruyères « pour l'engraisser »; Xavier de Ricard, l'initiateur des « incomparables Parnassiens ».

L'auteur de mes jours a souvent rencontré André Lemoyne, que je connais, qui va chez Mme d'Agoult, mais qui n'est « lui-même, paraît-il, que de l'autre côté de l'eau ». L'éternel étudiant que j'ai pour père est étonnant et quelque peu inquiétant. Il affirme que je suis une lettrée « caduque, tournée vers le passé, n'aimant et ne goûtant que ce qui meurt de vétusté », que lui seul est jeune, aime ce qui s'élabore, fermente et bout. André Lemoyne lui a donné ses *Roses d'Antan* pour moi, et mon père goûterait beaucoup plus ce volume s'il n'avait été couronné par l'Académie française : cela trouble son jugement.

Mon père, bien plus au courant que moi des nouvelles écoles, me parle aussi d'un écrivain, le plus excentrique de tous, qui d'ailleurs lui déplaît, Barbey d'Aurevilly. Il l'a vu chez la « célèbre libraire du Quartier Latin, Mme Gaut », à laquelle il m'oblige d'acheter tous mes livres, n'admettant pas qu'on puisse les prendre ailleurs.

Le costume de Barbey d'Aurevilly révolte l'austère démocrate qu'est mon père.

« Il est habillé, me dit-il, en homme de cour : gilet de soie, jabot, cravate de dentelle, habit d'étoffe superbe dont il est à peu près impossible de décrire la forme. C'est l'aristocrate en personne, mise, parole, écrits. »

Comme Barbey d'Aurevilly m'a fortement attaquée à l'époque où ont paru *mes Idées anti-Proudhoniennes,* mon père se plaît à me le dépeindre comme un grotesque. Je ne l'aime guère, M. Barbey d'Aurevilly, mais je lui trouve un talent agressif de grande valeur.

J'appelle mon père aujourd'hui : « le Parnassien », ce dont il est très flatté, mais ma mère est désolée, parce qu'il a tout l'été « passé les ponts ». Elle l'a surnommé « le rouge de la rive gauche », et il répond que c'est un titre.

Nous avons lu ces derniers jours les *Chansons des Rues et des Bois*. Mon père en est fou, c'est ce que Victor Hugo a fait de plus génial, dit-il, après *Napoléon le Petit* et *les Châtiments,* bien entendu. Moi, je fais des réserves. Mérimée,

ces derniers jours, m'a bêché Hugo si outrageusement que j'ai défendu ses *Chansons* plus que je n'en avais envie. Il trouve de la folie dans ce livre, et il m'a cité des vers insensés qu'il a, à la fois, détachés et réunis. Son esprit affiné, sa critique coupante, sont des armes terribles qui transpercent une œuvre de part en part.

Mais lorsqu'il prétend que Ponson du Terrail lui est nécessaire après Victor Hugo, que ses descriptions de crimes le reposent des tensions de cerveau que lui donne l'auteur des *Chansons des Rues et des Bois,* je me fâche, hélas! bien inutilement, car mes colères politiques ou littéraires amusent Mérimée. J'arrive à le soupçonner d'exagérer sa pensée pour les provoquer.

Mon père nous lit haut une *Vie de César,* de Lamartine. Les attaques contre Brumaire et Décembre y sont d'une violence superbe qui complète à la française les propos latins de Labiénus.

Venant de M. de Lamartine, cette réponse hautaine à l'œuvre de Napoléon III sera fort sensible à notre « tyran ».

Girardin, que j'ai vu très peu à Paris, et qui se faisait rare chez Mme d'Agoult, à cause de la maladie de sa fille qu'il a d'ailleurs perdue à Biarritz, m'écrit que la *Vie de César* de Lamartine a été un véritable chagrin pour l'impératrice et pour son entourage. L'empereur n'en a dit qu'un mot :

« C'est bien, mais vraiment trop partial. »

Gaston Paris m'envoie les épreuves de son histoire de Charlemagne. Je n'ai encore que le début, l'époque embryonnaire de l'épopée, mais on peut déjà juger de l'ampleur, de la supériorité du savoir, avec lesquels le sujet sera traité. Ce sera l'œuvre maîtresse d'un érivain auquel mon affection fraternelle, de plus en plus grande, souhaite un succès proportionnel à sa conscience littéraire et à sa valeur.

*
* *

Edmond Texier arrive avec ses filles pour habiter sa maison à peine achevée qu'il baptise du joli nom de *Brimborion*.

Il est ravi d'une installation dont je lui ai épargné tous les ennuis. C'est un charmant voisinage. Trois jeunes filles égaient notre solitude.

Séchan, le peintre bien connu, le grand décorateur de *Robert le Diable*, est à Bruyères; mon père et lui ne se quittent pas. Le côté « vieux rapin » de Séchan plaît au vieil « étudiant ». Mais tous deux ne cessent de se quereller, Séchan étant républicain modéré et mon père « démocrate-socialiste-collectiviste ».

Séchan et son gendre Diéterle ont fait le plan de la maison d'Edmond Adam, dessiné tous les meubles, les cheminées, les plafonds. Ils ont incrusté la façade et mis en tuyaux de

cheminée des faïences, des terres cuites, de deux faïenciers qu'ils protègent, qui ont créé un genre original et qu'on appelle les Deck.

Edmond Adam arrivera à Noël. La jeune colonie se prépare à le fêter. Il en sera la sauvegarde.

« Lorsque de la route, dit Edmond Texier, les malfaiteurs en passant apercevront sa haute et fière silhouette, pas un n'osera venir rôder autour de nos maisons. »

Edmond Texier nous raconte la chute d'*Henriette Maréchal.* La pièce des Goncourt a croulé comme le *Tannhauser,* parce qu'une grande dame, cette fois « impériale », la princesse Mathilde, la protégeait. C'est un jeune ingénieur polytechnicien, surnommé Pipe-en-Bois, et qu'Edmond Texier connaît, qui a commandé le vacarme. Pipe-en-Bois, de son vrai nom Georges Cavalier, a magistralement dirigé la claque... des sifflets à la première d'*Henriette Maréchal.* Les mots : « Athénien de Paris », « abonné de la Revue des Deux-Mondes », ont soulevé des tempêtes.

Texier dit qu'*Henriette Maréchal* était fort bien jouée, les rôles ayant été admirablement distribués à Delaunay, Bressant, Lafontaine, Mme Plessis, Dinah Félix.

Les amis de la princesse Mathilde applaudissaient à outrance, ce qui excitait d'autant les jeunes du « Quartier ».

On racontait que le comité de lecture avait

été « forcé » par ordre souverain de recevoir la pièce. Aussi était-ce Napoléon III, représenté par sa cousine, qu'on sifflait plutôt que la pièce des Goncourt.

Pour des raisons identiques, *Gaëtana*, d'Edmond About, était tombée. Au théâtre on n'admettait pas les « ralliés ».

Texier nous fait rire aux larmes un soir, en nous racontant *la Famille Benoîton*.

Séchan, qui s'intéresse fort à la poterie primitive de Vallauris, nous dit qu'on pourrait faire mieux que ses protégés Deck avec une terre comme celle-là. Je lui parle du jeune Clément Massier, aux tâtonnements mais au progrès duquel nous assistons, et il se passionne comme nous pour les essais de ce petit potier qui a la passion de son art, qui est un artiste et qui, si son père consentait à lui donner un professeur traditionnel, quelque ouvrier italien descendant des Étrusques, deviendrait grand.

Mais une nouvelle affreuse m'arrive. Mon ami Bixio, Alexandre Bixio est mort! Une dépêche d'Hetzel, une autre de Gaston Paris, m'annoncent cette mort. Je suis atterrée.

Bixio, notre Bixio est mort, lui si vivant, lui que nous appelions « l'indestructible », que Mérimée avait fait son légataire universel, lui si solidement dévoué à ses amis, si courageux, si sensé, si bon républicain, si patriote, si influent sur nos esprits, est-ce possible? Quel vide dans nos rangs!

C'est Bixio qui avait fondé avec Buloz la *Revue des Deux-Mondes,* et seul, *la Maison rustique,* le *Journal d'agriculture* et la librairie agricole qui l'enrichit.

Le duel de Bixio et de Thiers, au moment de l'élection présidentielle, est resté célèbre.

Amis la veille comme anciens rédacteurs du *National,* ils se battirent avec rage.

Bixio fut ministre de l'Agriculture de Louis-Napoléon devenu président et au succès duquel il avait contribué en abandonnant pour lui Cavaignac. Il trouva une force dans sa faiblesse pour le « Prétendant » lorsque, choisi plus tard par Cavour comme négociateur secret entre lui et Napoléon III, il put servir la cause de l'Italie, sa première patrie.

Bixio était le frère de Nino Bixio, le second de Garibaldi, et Génois d'origine. Pauvre cher Bixio, il a été pour moi un ami incomparable, et je le pleure...

*
* *

Je surveillais les ouvriers dans le jardin d'Edmond Adam que j'achevais, et je me disais que lui aussi devait souffrir de la mort de Bixio, son plus cher ami.

Mais, qui arrive, tout courbé, sur la route? C'est Mérimée. Il me voit et monte. Nous avons tous deux des larmes dans les yeux.

Nous nous serrons la main et nous répétons ensemble :

« Pauvre Bixio ! Est-ce possible ? »

Mérimée ajoute :

« Ce n'était pas pour moi un ami, mais l'ami. Et quel ami ! La triste chose que vivre au delà d'un certain âge ! On est planté au tournant de la route pour compter ceux qui passent encore et ceux qui ne passent plus... »

Nous causons longuement sur la haute terrasse du Grand-Pin, en face de la mer. Le temps est splendide, le ciel et l'eau sont d'un même azur. Tout attriste Mérimée. Il ne voit que des ombres dans cette éblouissante lumière. La mort de Morny est un malheur irrémédiable, Rouher n'est qu'un « trompette », le prince Napoléon un agité. Thiers devient dangereux, Émile Ollivier met le ver dans les moralités politiques de son parti, mais il perd en même temps l'Empire.

« Regardez cet homme au front fuyant qui, à son âge, ne peut se passer de lunettes, continue Mérimée. C'était un merveilleux instrument dans les mains de Morny, mais aujourd'hui ! Et cependant nous devons le retenir à tout prix, nous ne pouvons le rendre à nos adversaires, vous le rendre... Il nous faut flatter ses vanités. Pour moi, cet homme fait tout à rebours. Il fausse, par son ralliement, et l'avenir du parti qu'il quitte, et celui du parti dans lequel il entre. Je suis libéral, anti-clérical,

mais je n'aime pas les ponts faits aux transfuges. »

Nous revenons à Bixio :

« Comment, vous si impérialiste et lui si républicain, pouviez-vous être liés à ce point? demandai-je à Mérimée.

— Bixio était républicain autoritaire, et moi impérialiste libéral. Vous n'imaginez pas à quel point cela se ressemble. Sur toutes choses, sinon sur toutes gens, nous pensions exactement de même. Il voulait le peuple souverain régnant, mais ne gouvernant pas. Moi aussi. Lorsque la masse est maîtresse unique de ses destins, qu'elle n'a, pour la gouverner, que des serviteurs et non des maîtres, elle retrouve ses appétits brutaux, elle est reprise par ses instincts de tyrannie, et la pire, la plus insupportable tyrannie, est celle des masses. C'est pourquoi j'ai peur du suffrage universel sans une autorité qui le domine. Le suffrage universel maître du gouvernement s'acharne contre la liberté. Nous l'avons bien vu en 1848 : il devint la proie des meneurs et exclut l'élément pondéré du pays de la participation aux affaires de l'État. Ne riez pas. Les Républiques ont toujours fini par être oppressives et conduites par une faction en minorité. Dieu vous garde de voir un jour se réaliser votre idéal. Vous auriez les mêmes déceptions que les républicains sincères de 1789 et que ceux de 1848.

— Nous avons à notre apport deux expé-

riences contradictoires, répliquai-je : la terreur et la sentimentalité. Entre les deux périls nous trouverons la sauvegarde.

— Croyez-moi, mon enfant, le 18 brumaire et le 2 Décembre ont sauvé la France de la désagrégation. L'Empire, c'est la paix politique.

— Et la guerre étrangère, l'invasion.

— La République, c'est la révolution, l'anarchie, à moins qu'elle ne soit celle que rêvait Bixio : autoritaire.

— Je ne comprends une république que libérale. C'est la république autoritaire, la république des factions, qui conduit à l'oppression pour sombrer dans l'anarchie.

— Il n'y a qu'une monarchie qui puisse être libérale, parce qu'elle a des contre-poids d'autorité nécessaires, entendez bien cela, très jeune madame, ne l'oubliez pas ! »

Et Mérimée me parla avec sa bonté, avec sa maîtrise, du livre de nouvelles que je prépare : *Dans les Alpes*. Il me rapporte le manuscrit d'un *Chasseur d'aigles* que je lui ai envoyé et qu'il trouve bien, ce dont je suis très fière.

*
* *

Gaston Paris m'écrit combien sont grands les regrets que laisse Bixio. Sa mort a été admirable. Bixio, médecin, a vu venir sa fin. Il en a calculé les heures.

Des disparitions comme celles de Jean Reynaud, de Bixio, sont douloureuses, mais laissent en l'âme de ceux qui les pleurent le respect et l'amour de leur figure idéalisée.

La lettre de Gaston Paris contenait cette belle pensée : « Il s'est endormi dans les bras mobiles de la mort. »

Mon père a maintenant une passion qui succède à celle des poètes dú Luxembourg, laquelle succédait elle-même aux jeunes politiciens « rive gauche ». C'est M. Paul Bert, sa physiologie expérimentale, ses greffes animales. Ah! s'il habitait un jour le quartier des Écoles, du Luxembourg, de la Sorbonne, du collège de France, de la « rive gauche », enfin! plutôt que celui des Tuileries, du Corps législatif, de la place de la « Concorde », de tout ce qui lui est odieux, de tout ce qui est un défi à « ce qui se passe », comme les « Champs-Élysées ». Mais il a une fille qui est un tyran, et il ne peut vivre dans le vrai, le seul Paris, être un pilier des cours de M. Paul Bert et, à l'occasion, de ceux de Claude Bernard!

Quand je combats le matérialisme, le scientifisme à outrance de mon père avec mon paganisme, il me répond :

« Les dieux s'en vont, tous les dieux. Croirais-tu par hasard les tiens ressuscités par la reprise de la *Belle Hélène*? La nature ne veut plus qu'on la spiritualise sous aucune forme. Elle s'abandonne aux savants qui ne

voient en elle que la matière, et se laisse explorer avec complaisance dans ses plus infimes détails, dans tous ses éléments de vie. La matière, ses lois, ce que peut l'homme avec ses forces, avec ses dons, voilà ce qui doit être notre unique recherche. Et ça, c'est la science, la grande science, la seule, la vraie, l'unique, l'immortelle science. Tout le reste n'est que vision et fiction. La science, c'est la paix dans l'intelligence, c'est la sécurité, c'est la certitude absolue.

Et encore, et toujours nous recommençons à discuter. Et Paris, Paris, le « quartier », reviennent à nouveau, et Paul Bert réapparaît! Pourvu que mon père trouve une outrance en quelque chose. une « affirmation inaccessible aux esprits faibles », selon son expression, il s'attache à elle. Être « plus avancé » que les autres, en avant ou en arrière, c'est là son bonheur. Être grec, c'était le retour, l'avancée en arrière, et cela le distrayait des mécomptes de ses avancées en avant. Mais aujourd'hui, paraît-il, la science est devenue un sacerdoce dans des mains comme celles de M. Paul Bert. La science est aux chercheurs dont le but n'est pas d'exalter leur personnalité, mais de *trouver* le secret de toutes choses. La science, la science! Nous n'entendons plus que ce mot.

« Cette science-là, dit Séchan, voulez-vous mon opinion franche, mon cher Lambert? Elle me bassine! »

*
* *

Edmond Adam arrive, et nous le fêtons avec joie. Nous l'aimons tant! La pendaison de sa crémaillère se fait en grande pompe dans sa villa Florentine.

Texier prononce un véritable discours, d'un esprit, d'une gaîté, qui nous ravissent.

« Je profite, dit-il, d'une pendaison luxueuse du Grand-Pin pour pendre à mon tour l'humble crémaillère de Brimborion! J'ajoute ma fête à celle-ci pour qu'elle soit double. Quelqu'un de vous va-t-il s'en plaindre?

— Non, non, » s'écrie-t-on.

Séchan fait son rapin. Nos enfants rient, mon père même déclare que jamais il ne s'est plus amusé.

Au contact de notre joie à tous de vivre en cet admirable pays, il y reprend un peu goût. De même qu'Edmond Texier l'a distrait quelques jours à son arrivée en lui parlant de littérature et de théâtre, de même Edmond Adam l'intéresse en lui parlant de politique.

Mais c'est plutôt du découragement qu'Edmond Adam nous apporte. L'esprit des jeunes l'inquiète de plus en plus. La politique des « bénéfices », c'est son mot, tente plus les « nouveaux » que celle des sacrifices. Les hommes de 1848 sont de plus en plus repoussés. Lorsque les exilés reviendront, personne n'ira à eux de

la jeune génération. Il n'y a guère qu'Eugène Pelletan qui, par sa fougue, d'une part, et son respect des traditions de l'autre, serve encore d'intermédiaire entre les jeunes et ceux que ces derniers appellent les « bonzes ». Vivant, ardent, passionné, ses interruptions à la Chambre, ses apostrophes stupéfiantes et en même temps la correction de ses discours, lorsqu'il les écrit et les récite, étonnent les « jeunes » qui trouvent en lui un instrument utile et feignent parfois de l'écouter lorsqu'il leur reproche leur dédain et leur ingratitude envers leurs devanciers.

A la Chambre, Pelletan est devenu la « bête curieuse ». On se le montre des tribunes. Ses amis de la gauche tremblent quand il improvise; ils en ont peur. Rien ne le lie à rien. C'est un indépendant avec toutes les qualités et tous les défauts que comporte le terme.

Dévoué à ses amis, il ne faut pas cependant qu'ils s'avisent de troubler par leurs actes son jugement sur eux. On l'a bien vu le jour où il a exécuté Lamartine, qu'il défendait avec tant d'énergie jusque-là. Il l'appelle : « l'homme tombé. » Les rêves de loterie, de combinaisons financières de Lamartine, lui sont odieux, et ce n'est qu'avec colère qu'il en parle.

*
* *

Notre colonie réunie commente, à un déjeu-

ner, à Bruyères, le discours impérial du 1er janvier 1866, discours ultra-pacifique. Napoléon III déclare qu'il gardera une neutralité absolue dans les affaires d'Europe ; il en a assez, du Mexique ; il annonce qu'il rappellera avant peu ses troupes, et il se hâte d'en prendre l'engagement, car on parle à mots couverts d'une intervention des États-Unis qui imposent une date fixe à l'évacuation.

Napoléon III fera bientôt savoir à Maximilien, par le baron Seillard, qu'il ait à se maintenir par ses seules ressources à Mexico. Cet abandon sera, de l'avis de tous, l'écroulement du fameux empire du Mexique.

Quant à la paix européenne, elle est de plus en plus fragile. Le pronunciamento du général Prim en Espagne rapproche la révolution de nos frontières.

« De l'avis de Neftzer, nous dit Edmond Adam, le comte de Bismarck prépare la guerre. Il agite l'opinion en Autriche, la détrempe à l'aide des éléments germaniques dévoués à la Prusse, travaille l'Italie contre l'ennemi, contre « l'étranger » qui occupe encore la Vénétie, intrigue partout. Cet homme devient un danger européen, ne cesse de répéter Neftzer, qui ajoute : « Il a le diable dans l'âme. »

Nous avons souvent à déjeuner notre cher vieux docteur Maure, Edmond Adam, Edmond Texier, ses filles ; Séchan, qui est maintenant au Grand Pin, et répète sans cesse que Bruyères

ne va pas à la racine de l'un des arbres de la terrasse d'Edmond Adam.

Le docteur Maure ne perd pas l'habitude d'avoir toujours sa « dernière lettre de monsieur Thiers ». J'en ai souvent une de Girardin, mais qu'il est difficile de lire devant Edmond Adam. Lui en reçoit de plus nombreuses de Peyrat, de Challemel-Lacour, de Laurent Pichat, de Pelletan, etc.

Girardin m'écrit que le tonneau de l'Empire semble n'avoir plus de fond depuis la mort du duc de Morny. « Il avait, dit-il, sonné le glas du régime autoritaire, mais il n'a laissé derrière lui que des gens faits pour ramener l'empereur à ce régime. »

Le recul, en effet, s'accentue. M. de Persigny tonne et déclare que les réformes libérales sont contraires aux principes de l'Empire et lui apparaissent comme de dangereux traquenards. Napoléon III, dont les conseillers favoris alimentent les craintes, proclame solennellement, à l'ouverture de la session, qu' « il faut se garer des esprits inquiets qui confondent l'instabilité et le progrès ».

Waleswki, à l'ouverture de cette session, a prié ses collègues de faire « que la Constitution demeure la loi suprême ».

L'autorité impériale, ébranlée, a peur des secousses.

Dans une lettre au docteur Maure, M. Thiers lui parle du tiers parti qu'on appelle spirituelle-

ment « le parti Thiers », et lui dit que ses collègues commencent à avoir l'ambition de conquérir une place à côté des dix-sept de la gauche, qu'ils seront avant peu quarante-cinq, et qu'alors il faudra compter avec eux pour l'obtention des libertés politiques.

M. Thiers ajoute que plus Napoléon III est pacifique, plus la Prusse arme vigoureusement et qu'elle prépare visiblement une guerre contre l'Autriche, d'accord avec l'Italie.

Les lettres de Neftzer à moi, celles de Challemel-Lacour à Edmond Adam et de Louis Jourdan à Edmond Texier sont d'accord sur ce point avec M. Thiers et avec nos impressions.

Bismarck n'a qu'une hésitation. Il veut que ce soit l'Italie qui déclare la guerre à l'Autriche s'il y a rupture avec elle. La mission du général Govone à Berlin précise les faits. Il y va pour signer un traité d'alliance avec la Prusse.

Eugène Pelletan a prononcé un discours retentissant, et il m'envoie, quelques jours après ce discours, une sorte de mémoire, d'un intérêt passionnant, sur l'état de la société telle que l'Empire l'a faite, et des documents très curieux qui n'ont pu trouver place dans son discours.

La saison de Cannes, cet hiver, a été très mauvaise, parce qu'on a fait courir le bruit qu'il y avait eu des cas de choléra. Les villes de la côte d'azur, rivales entre elles, sont féroces, et l'on colporte volontiers chez chacune d'elles

le bruit que les autres ont des épidémies dangereuses.

*
* *

Mais nous rentrons subitement à Paris en mars. Mon père a la pierre, ce qui explique l'inquiétude, l'irritabilité de son caractère. Il souffre depuis longtemps, sans nous le dire. Il faudra lui faire l'opération dans quelques semaines. Notre voisin, le docteur Voillemier, ami de mon père, qui habite la rue Royale, nous rassure et nous dit qu'avec un tempérament aussi sain et aussi fort que celui de mon père il n'y a aucun danger.

Je vois Neftzer des premiers, et il me dit :

« Avais-je raison ? Voilà Bismarck qui envoie une circulaire aux agents de la Prusse en Allemagne, accusant l'Autriche de ne pas tenir ses engagements, et qui, en même temps, prépare une proposition de réformes fédérales aux États germaniques, découvrant avec audace son but par ces deux actes complémentaires.

« Le pauvre « Cassandre » commence à être moins ridiculisé, ajoute Neftzer. Peyrat convient qu'il est un peu « oppressé », qu'il sent que la France pourrait bien devenir la dupe de la Prusse et de l'Italie. »

Girardin vient me voir et m'apprend la grande nouvelle. Il achète *la Liberté* avec une combinaison qu'on appelle bientôt celle des

trois G : Girardin, Gibiat, Gentil. Il a fait en 1857, me dit-il, un livre qui avait ce titre : *La Liberté,* ce qui lui paraît un bon signe. Ce qui lui en semble un moins bon, ce sont les deux avertissements de *la Presse* à cause de deux articles de Duvernois, qui, décidément, selon Girardin, joue le singulier rôle de voir Napoléon III et d'écrire à la façon des agents provocateurs.

« Tout est démanché dans l'esprit de l'empereur, ajoute Girardin, il a du goût pour la liberté, mais il n'a pas l'énergie de l'imposer. »

Comme Millaud fait un journal à un sou, Girardin va mettre *la Liberté* à deux, 36 francs par an. De l'avis de Girardin, le journalisme perd toutes ses traditions ; il ne crée plus l'opinion, il la subit. C'est pour lui le commencement de la soumission plate au suffrage universel. Comment conseiller ce qu'on ne conduit plus? Il faut se faire lire et donner au public, non ce qu'on croit bon pour lui, mais ce qu'il vous demande : serait-ce insensé !

Girardin est convaincu qu'il faut à ses lecteurs du nouveau, coûte que coûte. Il continue à chercher et à trouver son « idée par jour », et il excelle à soulever des polémiques avec un prestigieux talent pour l'attaque et pour la riposte, une souplesse d'argumentation, qui le rendent insaisissable, qui le font lire mais rarement écouter.

Il est monté contre Bismarck, plus encore

que Neftzer, et projette une formidable campagne contre lui en faveur de la paix.

« La sécurité de l'Europe, répète-t-il, dépendra de la résistance qu'elle opposera aux gigantesques projets de bouleversement de ce moderne Attila, tout prêt à déchaîner ses hordes barbares. C'est un féodal grossier, violent, ennemi, au fond, de toute liberté, un hobereau prussien, ce qui est tout dire. Je ne l'épargnerai pas.

« Entre nous, me confia Girardin, Thiers pourrait assurer le succès de ma campagne, mais il obéit à un sentiment blâmable. Il ne veut pas prévenir à temps Napoléon III, c'est mon intime conviction. Du moment qu'un traité offensif et défensif est signé entre l'Italie et la Prusse, il faut en dénoncer le but sur l'heure. Vous devriez faire dire à Thiers tout ce que je vous dis par votre ami de Reims, qui a été autrefois son secrétaire et qui est le représentant des princes d'Orléans à Paris. Thiers croirait que l'avertissement vient d'eux et il agirait peut-être. Il n'est que temps ! »

Je répétai à de Reims les paroles de Girardin, et il vit M. Thiers qui, à la tribune, après l'interpellation d'Émile Ollivier sur l'incurie du gouvernement dans la question du Slesvig, flétrit les injustices, les iniquités commises contre le Danemark et signala le danger que l'alliance de l'Italie et de la Prusse fait courir à la France.

Mais c'est seulement le 3 mai que M. Thiers donne tous ses arguments et prononce un grand discours sur la politique extérieure. La Chambre tout entière l'applaudit, comprenant qu'il dit des paroles prophétiques. Inoubliable séance, à laquelle j'assiste et qui incruste en mon esprit tous les avertissements de Neftzer.

Pour qui a vécu les années suivantes, cette séance reste le point de départ des faits accomplis ensuite. M. Thiers y dénonce les visées de la Prusse avec une clarté qui fait passer dans nos veines le premier frisson de la défaite. Il prédit la reconstitution de l'Empire germanique comme au temps de Charles-Quint, s'appuyant sur l'Italie et non plus sur l'Espagne, et enserrant la France dans un cercle de fer.

« L'unité italienne, dit M. Thiers, a pour conséquence l'unité allemande. Il faut arrêter la Prusse et défendre à l'Italie de s'allier à elle, sous peine de l'abandonner aux colères autrichiennes. »

M. Thiers savait que le traité italo-prussien était conclu. Il justifiait ce que m'avait dit Girardin et intervenait trop tard. Napoléon III, acculé, s'enferra davantage. Ne pouvant plus reculer, il précipita les choses follement et commit la faute irrémédiable, qu'il n'eût jamais dû commettre, de dire publiquement à Auxerre qu'il « détestait les traités de 1815 ».

Après cette déclaration, l'Italie et la Prusse n'avaient plus à s'inquiéter ni à se gêner!

*
* *

Mon vieil ami Arlès-Dufour m'écrit qu'il est inquiet, que ses amis d'Allemagne subissent l'influence de Bismarck qui veut la guerre. Il me parle des infamies commises au Slesvig. Il a l'horreur de la guerre, c'est un pacifiste militant, mais aussi l'Autriche est coupable de trop de félonies. Au fond, Arlès-Dufour aime la « jeune Prusse », comme nous avons aimé la « jeune Italie ».

Il est très lié avec la reine Augusta, dont il loue les sentiments de « grande humanité », et il rêve des œuvres humanitaires avec elle.

Girardin attaque la diplomatie impériale, « sa bêtise », avec une violence extrême. On lit ses articles, mais on ne s'impressionne pas de ce qu'il écrit. Il le sent bien et déclare que la presse est de plus en plus impuissante.

Le pauvre Neftzer, qui a cependant de l'autorité, ne peut lutter dans *le Temps* contre l'entraînement public en faveur de la Prusse; c'est que les agents de Bismarck à Paris sont légion, et que plus d'un, insoupçonné, est notre ami.

*
* *

L'opération de la pierre que mon père devait subir est retardée. Une saison de Contrexéville, ordonnée par Voillemier, a fort amélioré son

état. Me voilà rassurée et heureuse; mais mon père attriste ma joie en me disant :

« Promets-moi que tu ne me feras partir à Bruyères que le 1er décembre et pour revenir à Paris le 1er mars, sinon j'habite le Quartier Latin dès cet automne. Puisque je suis mieux portant, mais avec une menace toujours suspendue sur ma tête, je veux vivre désormais de la vie de la science! »

Ma mère ne me seconde en rien pour combattre ce parti pris de mon père, et elle me répète cet éternel refrain qui a tant de fois désolé ma grand'mère : « Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute! »

Voilà notre vie de famille troublée, ses ressources diminuées, car mon père, si je pars sans lui avec ma fille, ne viendra pas me rejoindre à Bruyères, je le prévois. Nous allons avoir deux installations d'hiver au lieu d'une. Mon père est un fanatique, il n'entend à rien dès qu'une forme de ses « toquades » est en cause.

Je dîne chez mes amis Szarwady, où l'on trouve tous les exilés Hongrois, les Italiens célèbres qui viennent à Paris, des Autrichiens, des Allemands. Szarwady envoie des correspondances à un grand nombre de journaux étrangers. L'un des plus intimes de notre tant regretté Bixio, il est aussi, comme l'était Bixio, l'ami de Nigra, l'ambassadeur d'Italie à Paris. Nigra vient, le soir, un instant, nous le questionnons.

« L'Autriche offre la Vénétie à l'Italie, nous répond Nigra, à la condition qu'elle reste neutre. En même temps Bismarck ergote sur le sens du traité du 8 avril, signé par le général Govone; il prétend que la Prusse, d'après ce traité, n'est pas obligée de déclarer la guerre à l'Autriche si elle attaque l'Italie, mais que l'Italie est tenue de déclarer la guerre à l'Autriche si elle attaque la Prusse. »

Les jours suivants, je me passionne pour les événements qui se multiplient. Je vois Neftzer, qui me dit que le sort futur de la France se joue à cette heure. Je vois Szarwady, qui voit Nigra.

Napoléon III a fait appeler l'ambassadeur d'Italie et lui a dit que la cession de la Vénétie serait faite à la France qui la rétrocéderait à l'Italie.

« Nigra, me dit Szarwady, insiste auprès de La Marmora pour qu'il accepte. Ah! si Bixio était là, ajoute-t-il, il serait déjà parti pour Florence et, en invoquant le nom de Cavour avec l'autorité que lui donnait la confiance que Cavour avait en lui, il eût déjà obligé Victor-Emmanuel à rompre avec la Prusse. »

Un soir, chez Szarwady, le général Türr est là.

« L'empereur Napoléon, me dit-il, n'a jamais cessé de conseiller à l'Autriche de céder la Vénétie à l'Italie. Elle s'y résout trop tard. Maintenant sa décision ne peut que précipiter la guerre.

— Mais est-ce que la Prusse, mon général, n'a pas elle-même dénoncé son traité avec l'Italie, en lui donnant une fausse et abusive interprétation ?

— Je connais La Marmora. Il ne pourra, malgré la tentation qu'il doit en avoir, renier la signature de l'Italie. L'Autriche sera battue, et ma patrie, la Hongrie, en bénéficiera peut-être plus encore que l'Italie. »

Ce tournant de l'histoire devait nous être fatal. Ce n'est pas à moi de raconter ce qui suivit. Et cependant je pouvais le faire dès ce moment, car Neftzer me l'annonçait avec une telle netteté que, dès les premières heures des réalisations prédites par lui, j'en pouvais voir toutes les conséquences.

« Napoléon III est un rêveur, disait Neftzer ; il est doux, croit au progrès et à la possibilité de décréter le bonheur de l'humanité. C'est ce caractère qui l'a fait s'attacher à l'utopie des nationalités. »

*
* *

Grande émotion parmi nos amis journalistes. *Le Courrier du Dimanche* est menacé de suppression. Ce serait désolant, c'est vraiment le seul journal qui serve de soupape à nos indignations. Les autres ont par trop peur du deuxième avertissement.

Quand je retrouve Berlioz, il est en efferves-

cence. Mes inquiétudes sur la santé de mon père m'ont empêchée de recevoir et de voir mes amis à mon arrivée. Rejoindre Berlioz n'est pas facile. Il faut lui donner rendez-vous à certains jours seulement.

On a monté, sur ses conseils, trois représentations de *Don Juan* à la fois : à l'Opéra, aux Italiens, au Théâtre-Lyrique.

Quelques jours après mon arrivée, j'avais vu le *Don Juan* des Italiens avec la Patti, Mme de Lagrange, delle Sedie et Nicolini, et j'en étais enthousiaste. Berlioz me dit que la Patti chante adorablement, mais « qu'elle ne comprend pas ».

Je lui parle aussi de l'Opéra, où je suis allée le mois dernier. J'ai entendu Faure, incomparable dans le rôle de don Juan, mais seul au milieu de médiocres.

« C'est vrai, me répond Berlioz, aussi, ce qu'il faut entendre à tout prix, c'est le *Don Juan* du Théâtre-Lyrique. L'exécution en est idéalement parfaite. »

J'avais retrouvé Mme d'Agoult bonne pour moi comme par le passé. De Ronchaud m'ayant conseillé de ne pas la voir dès mon arrivée, je tardai un peu, lui ayant écrit que la santé de mon père me préoccupait et que je craignais une opération. Elle s'était informée, par de Ronchaud, plusieurs fois de mon cher malade.

Enfin je vais remercier Mme d'Agoult. Le hasard fait que je lui parle de Berlioz et de ce qu'il

m'a dit à propos du *Don Juan* du Théâtre-Lyrique.

« Justement, me répond-elle, Berlioz m'a fait désirer voir ce *Don Juan*, et je lui ai promis d'y aller ce soir. Je vous offre une place dans ma loge. J'ai prévenu Berlioz et il y sera. »

J'accepte avec joie.

Mme d'Agoult est une amie de la première heure de Berlioz. Durant toute la représentation, il ne quitte pas notre loge.

Nul n'exprime avec plus d'éloquence que Berlioz sa passion du grand art. Il se transfigure lorsqu'il admire. Lui si froid, si amer, si aisément dédaigneux, si cruel à l'occasion pour ce qui n'est qu'à demi bien, goûte avec ivresse ce qu'il trouve parfait.

C'est une vibration de tout son être, de courtes exclamations ravies, des silences religieux durant lesquels ses yeux versent leur flamme intérieure. Il scrute votre émotion et ne vous pardonnerait pas de n'être point aussi ému que lui.

Depuis *Orphée* et mon évanouissement, depuis *Alceste* et [illegible]mes dont Chenavard lui a parlé, [illegible] affection [illegible] mon [illegible]

Quand nous quittons Berlioz, je lui dis :

« Merci d'avoir été là. J'ai mieux compris et senti à côté de vous et par vos yeux.

— Il serait content, » me répond Berlioz.

Il, c'est Mozart, son Mozart.

*
* *

Nous gémissons tous sur les contradictions de la politique impériale à l'égard de l'Autriche et de la Prusse. On dit que Napoléon III a conclu un traité secret avec l'Autriche. En cas de victoire de cette dernière, elle prendrait la Silésie à la Prusse et donnerait la Vénétie à l'Italie.

Et l'empereur continue à répéter en toute occasion qu'il gardera la neutralité. M. Drouyn de Lhuys ne peut lutter contre les influences contradictoires qui se disputent l'esprit de Napoléon III depuis les premiers jours de 1866. On le dit d'ailleurs à la fois inquiet et découragé.

Je suis en correspondance avec Büchner. Mon père a la passion de ses livres et me force à les admirer.

« C'est l'un de ces Allemands, me dit Neftzer, qui aident à la politique de Bismarck par l'indépendance de leur esprit, qui nous parlent sans cesse du libéralisme prussien, de la féodalité autrichienne, de sa tyrannie contre les nationalités. A les entendre, la Prusse veut des

états délivrés de tout joug, etc., etc. Nous gobons ces théories, renouvelées des nôtres, qui nous viennent en retour et nous paraissent supérieures, quand ce sont de simples pastiches nullement sincères. »

Voici la dernière lettre que j'ai reçue de Büchner, et que Gaston Paris m'a traduite, car il m'écrit en allemand quoiqu'il parle fort bien le français.

« *Darmstadt, 24 mai 1866.*

« J'ai été très heureux d'apprendre que mon livre vous est exactement parvenu, et que vous êtes vous-même dans un bon, très bon moment, sauf la maladie de votre père, qui, j'espère, n'aura pas trop de gravité. J'ai reçu aussi exactement le livre de votre ami, le docteur Clavel, et je vous prie de lui transmettre mes meilleurs remerciements.

« Avez-vous déjà lu la nouvelle *Revue encyclopédique*, qui est consacrée à la philosophie matérialiste et dirigée par A. Regnard? On m'a envoyé le premier cahier, et je suis très satisfait des articles qu'il contient.

« Peut-être, *si la guerre ne vient pas à la traverse*, irai-je à Paris l'hiver prochain pour faire des cours.

« Avez-vous continué, depuis que je vous ai vue, vos travaux littéraires? Il me serait aussi agréable qu'intéressant d'en avoir par vous des nouvelles. Je suis moi-même, pour le moment,

littérairement inactif, mes occupations quotidiennes ne me laissant malheureusement aucun repos.

« Mes salutations les plus amicales,

« Louis Büchner. »

Peyrat lui-même convient que la guerre est proche et qu'elle ne peut avoir pour nous aucun bon résultat, empêtrés comme nous le sommes au Mexique et bien peu en état moral et matériel de jouer le rôle d'arbitre, appuyé sur une situation forte et indiscutée.

L'un de ces derniers jours, Jules Favre a dénoncé avec éloquence l'état d'anarchie où est le Mexique. M. Jérôme David a déclaré que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Nous sommes révoltés, et quand nous nous rencontrons ou réunissons, c'est à qui lèvera les bras au ciel et répétera qu'en aucun temps on n'a vu pareille incurie, on n'a constaté pareille inconscience, que notre pauvre pays ne voit rien, ne sait rien, qu'il dort d'un sommeil épais pour se réveiller un jour dans un trop réel cauchemar.

Coup sur coup la Prusse, qui ne cesse d'armer, a feint de considérer comme une déclaration de guerre le vote par la diète de la mobilisation de l'armée fédérale. M. de Bismarck a envoyé un ultimatum à la Saxe, au Hanovre, à la Hesse, ne leur accordant que douze heures

pour répondre, puis il a commencé la mobilisation de l'armée prussienne, tandis que l'armée bavaroise était mise sur le pied de guerre.

Les puissances : la France, la Russie et l'Angleterre ont proposé un congrès pour régler les différends entre l'Allemagne et l'Autriche; mais il est trop tard. M. de Bismarck n'a cessé de vouloir la guerre avec l'Autriche. La rupture des négociations est déclarée.

C'est la guerre!

Mes amis hongrois disent que le général Benedeck, choisi par François-Joseph pour être opposé à la Prusse n'est pas de taille à commander en chef. Il est hongrois, et ils le connaissent comme un bon divisionnaire, très brave, mais ne lui croient pas la capacité d'un chef d'armée. L'empereur d'Autriche s'est grossièrement trompé, assure-t-on, en envoyant en Italie l'archiduc Albert, qu'on dit grand stratégiste, et qui eût été nécessaire en face des généraux prussiens, tandis que le général Benedeck eût suffi en Italie.

« L'Autriche sera battue, répète Neftzer. Notre tour viendra après! »

On se révolte, mais Neftzer commence à avoir trop souvent raison pour qu'on ne s'inquiète pas de ses paroles.

Nous louons à Enghien, pour ajouter au mieux de mon père, une petite maison de campagne. Plusieurs fois nos amis Neftzer et Peyrat y viennent dîner et s'y disputent. Neftzer, bien

entendu, est « Autrichien », et Peyrat « Prussien ».

Tout Paris est pour la Prusse, et bientôt la France applaudit à la défaite de Sadowa.

Edgar Quinet, du fond de l'exil, Prévost-Paradol, Hervé, Neftzer, Girardin n'ont pas cessé de sonner la cloche d'alarme.

Paris illumine à la nouvelle de la cession de la Vénétie à Napoléon III.

Les correspondants de la plupart de nos journaux s'étaient fait un honneur de suivre la campagne derrière l'armée prussienne. Mon ami et quelque peu cousin Vilbort, correspondant du *Siècle*, avait ses petites entrées dans la tente de M. de Bismarck.

Le *Journal des Débats* recevait ses renseignements de M. Petruccelli della Gatina, qui devint plus tard un ennemi acharné de la France.

Floquet, correspondant du *Siècle* en Italie, se montrait d'une hostilité passionnée contre l'Autriche.

L'Opinion Nationale, organe du prince Napoléon « le libéral », à laquelle collaboraient Edmond About, Sarcey et un grand nombre de « jeunes », partisans de la politique des résultats, publiait, sous la signature de son directeur Adolphe Guéroult, des articles où l'on trouvait des phrases comme celles-ci :

« Nous sommes pour l'amoindrissement de l'Autriche, parce que l'Autriche est une puissance catholique qui doit être supplantée par la

Prusse, boulevard du protestantisme dans le centre de l'Europe. Or, la mission de la Prusse est de protestantiser l'Europe, comme la mission de l'Italie est de détruire le pontificat romain. Voilà les deux raisons pour lesquelles nous sommes tout à la fois pour l'agrandissement de la Prusse et pour l'agrandissement de l'Italie. »

On le voit, le complot contre la France catholique date de loin.

Neftzer protestant, moi païenne anticléricale, nous étions d'accord sur le danger que tant d'idées fausses, répandues par la Prusse, entretenues par elle, faisaient courir à la France.

Plus tard, mon très noble ami, le comte de Beust, me fit le récit de tous les faits de cette époque, de toutes les intrigues qui avaient abouti à la défaite de l'Autriche et à la nôtre.

Le désarroi en Europe paraissait complet. Seule, la Prusse était en possession d'elle-même, consciente du but qu'elle s'était fixé de longue date, sans négliger un seul des moyens directs ou indirects, loyaux ou déloyaux qui pouvaient l'y conduire.

L'Autriche voyait enfin combien elle avait eu tort de dédaigner les conseils de M. de Beust avant l'affaire des duchés, et de ne pas défendre avec le ministre saxon l'indépendance de la Confédération. Le comte de Beust est l'auteur de la théorie des *trois tronçons* dont M. Rouher usa comme sienne plus tard.

Il avait vu la Saxe convoitée à la fois par la Prusse et par l'Autriche, mais sachant la rapacité de la Prusse plus âpre et ses moyens d'action plus puissants, il essaya en vain de faire contrepoids à l'ambition de Berlin par celle de Vienne, et à celle de toutes deux par la Confédération.

Dans la guerre du Danemarck, la Prusse fut odieuse, et M. de Beust protesta de toutes ses forces contre sa cruauté; il réclama pour les populations du Slesvig le droit de disposer d'elles-mêmes.

M. de Bismarck, me disait-il plus tard, le combattit rageusement, s'appliquant à faire échouer toutes ses combinaisons et à le compromettre. Le ministre prussien poursuivit de sa haine, heure par heure, le ministre saxon, et M. de Beust fut le seul ministre d'État allemand auquel M. de Bismarck ne permit pas de prendre part aux négociations qui suivirent Sadowa.

La situation de la France provoquait alors une lettre de la reine de Hollande publiée depuis, et les « supplications » — un autre mot serait insuffisant — de M. Drouyn de Lhuys, qui conseillait à son souverain de prendre le rôle de médiateur entre les belligérants, et d'appuyer ce rôle par l'envoi d'une armée sur le Rhin.

Je ne résiste pas au désir de citer la lettre si connue de la reine de Hollande, écrite le 18 juillet, lettre identique en plus d'un point à celle

que Neftzer me dicta à cette époque mais que malgré sa prière j'hésitai à envoyer à Mérimée.

« Vous vous faites d'étranges illusions ! Votre prestige a plus diminué depuis cette dernière quinzaine qu'il n'a grandi pendant toute la durée du règne. Vous permettez de détruire les faibles ; vous laissez grandir outre mesure l'insolence et la brutalité de votre plus proche voisin ; vous acceptez un cadeau (la Vénétie) et vous ne savez pas même adresser une bonne parole à celui qui vous le fait. Je regrette que vous me croyiez intéressée dans la question et que vous ne voyiez pas le danger d'une puissante Allemagne et d'une puissante Italie : *c'est la dynastie* qui est menacée, et c'est elle qui en subira les suites. Je le dis, parce que telle est la vérité que vous reconnaîtrez plus tard. Ne croyez pas que le désastre qui m'accable dans ma patrie me rende injuste ou méfiante. *La Vénétie cédée, il fallait* secourir l'Autriche, marcher sur le Rhin, imposer vos conditions. Laisser égorger l'Autriche, c'est plus qu'un crime, c'est une faute. »

L'influence du prince Napoléon changea les dispositions de Napoléon III que M. Drouyn de Lhuys avait fini par convaincre. Le « Palais-Royal » fut une fois de plus fatal aux Tuileries.

Edmond Adam vient me raconter que M. Thiers l'a ému par un véritable désespoir. Il répète à tout venant : « C'est aujourd'hui un duel à mort avec l'Allemagne. Notre écrasement

n'est que trop certain. Les Teutons (cette fois unis aux Romains), prendront ce siècle-ci leur revanche de la défaite que leur a infligée Marius à la barre de la montagne Sainte-Victoire. »

Edmond Adam, qui jusqu'à cette conversation avec M. Thiers était vaguement prussien, et qui avait plus d'une fois souri de ce qu'il appelait « les foudres de Neftzer », devenait inquiet; mais M. de Bismarck nous envoyait de si bons amis et de si habiles « reptiles » que bientôt, quoique l'inimitié contre l'Autriche et la sainte alliance fut apaisée, les hommes de notre parti continuèrent de se préoccuper bien autrement de leurs luttes entre eux et de celle contre l'Empire que du roi de Prusse!

*
* *

On avait oublié le Mexique, et l'on apprend que Maximilien, voulant abdiquer — il n'était donc pas si assuré de son pouvoir que l'affirmait M. Jérôme David — l'impératrice Charlotte s'y était opposée et qu'elle avait quitté Mexico pour venir à Paris rappeler à Napoléon III ses promesses.

Cette pensée agite l'opinion et l'émeut aussi. L'aventure dans laquelle on a poussé ce malheureux archiduc autrichien et cette pauvre princesse devient tragique.

Le Courrier du Dimanche est supprimé pour

une lettre de Prévost-Paradol dans laquelle se trouvait cette phrase, hélas! trop vraie :

« La France est une dame de la cour très belle, aimée par les plus galants hommes, qui s'enfuit pour aller vivre avec un palefrenier. Elle est dépouillée, battue, abêtie un peu plus tous les jours. »

Nous sentons peser sur nous une sorte de dépression morale. On s'indigne de moins en moins. « Si nous ne réagissons pas violemment, nous irons nous décomposant, » dit Toussenel.

Depuis que notre parti a admis le mensonge du serment à l'homme du 2 Décembre, on a trouvé plus d'une vilenie faisable.

Il y a une femme de talent et de noble caractère que je trouve souvent chez Mme d'Agoult : Maria Deraisme, qui est résolue à s'attaquer, dit-elle, à tout ce qui nous détrempe. Elle a organisé des conférences, et, dans sa première, traité : *Thérésa et son époque,* comme il convenait de les traiter. Elle nous a parlé d'un premier théâtre où a chanté la Muse de la voyoucratie : *le Café Moka,* puis de l'Eldorado et enfin de l'Alcazar, où la chanteuse des bas-fonds a le plus grand succès.

Les mêmes belles dames qui ont applaudi la Patti dans *la Traviata,* se pâment au *Canard Tyrolien,* à *la Gardeuse d'Ours,* à *la Femme à Barbe,* à *C'est dans l' nez qu' ça m' chatouille.* Au reste ses enthousiastes l'ont appelée « La Patti de la canaille ».

Thérésa est pour nous l'une des expressions de la bassesse du goût qui résulte de « la corruption de l'Empire ». La siffler, c'est siffler l'impérialisme.

Edmond Texier me raconte que, ces derniers jours, Edmond Adam, d'une avant-scène où il était avec Lévy-Crémieux à l'Alcazar, a crié un gros mot, après une chanson de Thérésa, et s'est fait expulser.

A la bonne heure!

Mme de Metternich prend des leçons de Thérésa et porte son répertoire aux Tuileries. On peut se figurer en quels termes nous parlons d'une cour où l'on chante dans l'intimité des chansons d'Alcazar!

Neftzer amène à l'un de mes soirs un «jeune», Spuller, qui plaît beaucoup à mes vieux amis. Élevé à la campagne par un père agriculteur, il s'honore d'être paysan. Il appartient au groupe que dirige celui dont on parle de plus en plus : Gambetta.

Spuller est un modeste. L'enveloppe est épaisse, mais l'esprit le plus délié qui soit. Fort instruit, il a le double talent d'un orateur et d'un écrivain. Il ira très loin, parce qu'il se plaît au second rang. Les bourrasques ne le déracineront pas aisément.

Inscrit au barreau de Paris il y a quelques années, il est devenu presque aussitôt journaliste et écrit dans une feuille qui se publie à Francfort : l'*Europe*.

Il dit s'être beaucoup plu parmi nous et demande à être « un fidèle ».

On raconte devant Hetzel une scène violente qui a eu lieu à Saint-Cloud entre l'empereur et l'impératrice Charlotte. Hetzel, exilé longtemps en Belgique, connaît la malheureuse princesse, dont la nature ambitieuse et exaltée ne pourra supporter une déchéance et qui mourra de douleur ou deviendra folle, dit Hetzel, si Maximilien est chassé ou tué. C'est elle qui a poussé son mari à accepter la couronne; il refusait, ayant été hanté, dans l'île de Lacroma, qu'il habitait souvent, près de Raguse, par des rêves sinistres et par des prédictions de mort violente en pays étranger.

Spuller nous intéresse fort en nous parlant du congrès socialiste de Genève et de l'organisation définitive de l'Internationale.

« C'est toujours, nous dit-il, au profit des étrangers que nous participons à ces extravagances faites par des gens dont le but est de nous compromettre vis-à-vis de la partie éclairée des autres nations, et de nous faire jouer le rôle de croquemitaine. »

Neftzer est sinistre. Il nous désole par sa tristesse. Son chagrin a été en augmentant depuis la dissolution de la Confédération germanique, depuis que l'empereur n'a pas voulu assister à la fête nationale pour l'anniversaire de la réunion de la Lorraine à la France, depuis que par lâcheté, malgré l'insistance de M. Benedetti et

de M. Drouyn de Lhuys, pour qu'il pose la question des compensations à accorder à la France, Napoléon déclare qu'il attendra la paix avant de réclamer ces compensations.

Aussi la réponse à cette veulerie ne se fait-elle pas attendre. M. de Bismarck ose tout, nous apprend Neftzer. Il vient de livrer aux petits États de l'Allemagne le secret des convoitises de François-Joseph et de Napoléon III avant la guerre, l'Autriche voulant la Silésie et la France le Luxembourg. Ces petits États ne jurent plus que par la Prusse si forte et si désintéressée.

Le docteur Clavel nous annonce que l'empereur, qui était parti très malade pour Vichy, et qui en est revenu brusquement pour recevoir l'impératrice Charlotte, est atteint d'une affection extrêmement grave; mais Clavel nous est connu pour exagérer ce qu'il lui plaît de croire possible, et nous ne l'écoutons qu'à moitié.

Mon père va enterrer son ami Bergeron, accusé en novembre 1832 d'avoir tiré des coups de pistolet sur Louis-Philippe. Bergeron avait longtemps collaboré au *Siècle*, sous le nom d'Émile Pagès, ce qui faisait écrire à Girardin, en novembre 1840, qu'il y avait au *Siècle* des régicides.

Au festival de Berlioz, Bergeron souffleta Girardin. Celui-ci, qui refusait de se battre depuis qu'il avait tué en duel Armand Carrel,

déféra Bergeron aux tribunaux et le fit condamner à trois ans de prison.

Bergeron était de Chauny, et alors dans les mêmes idées que mon père, mais lorsqu'il eut purgé sa condamnation, il renonça au journalisme, et entra à la compagnie d'assurances : « La New-York ».

Mon père trouvait depuis lors son ami Bergeron « le régicide », scandaleusement embourgeoisé.

« Tout ce qui est avancé te fait reculer, lui répétait mon père. Un révolutionnaire devenu un satisfait, c'est une honte. »

Le soir du jour où il revint d'enterrer son plus vieux camarade, quoiqu'il eût un vrai chagrin, mon père nous dit d'un ton bourru :

« Je ne sais pourquoi je me désole d'avoir enterré Bergeron. Est-ce qu'il ne l'était pas depuis longtemps? Il s'est tout simplement mis au point ». Et il ajouta avec irritation : « L'esprit pratique s'empare des plus nobles natures autrefois en révolte constante, et qui s'abaissent aujourd'hui jusqu'à la vulgaire utilité.

— Ne serait-ce pas, mon cher père, que Bergeron s'était assagi et que toi, tu deviens chaque jour plus exagéré?

— Tu n'as pas osé dire fou, mais tu le penses.

— Je t'aime certainement assez pour le penser et trop pour le dire. »

La vérité est que quand mon père n'était pas là, le soir, à l'heure du dîner, je craignais qu'il

ne se soit fait arrêter avec des manifestants quelconques, comme il avait déjà failli l'être lors des troubles au jardin du Luxembourg.

*
* *

Depuis que la paix avait été signée à Prague, Neftzer nous répétait que les petits États de l'Allemagne s'apercevaient qu'ils n'étaient plus que des annexes de la Prusse. M. de Bismarck se dévoilait et réalisait le mot qu'il avait dit au général Govone : « Je suis plus prussien qu'allemand ». La Prusse traitait l'Allemagne en pays conquis.

M. Drouyn de Lhuys se désolait de voir la France jouer de plus en plus le rôle de dupe, et, en désaccord complet avec l'empereur, il quitta le ministère des Affaires étrangères.

En attendant M. de Moustier alors en fonctions comme ambassadeur à Constantinople, M. de la Valette ministre de l'Intérieur fit l'intérim et attacha son nom à la plus lamentable des circulaires diplomatiques dans laquelle il démontrait à nos agents « que la France n'a rien à craindre de la Prusse, » et où il développait la théorie des grandes agglomérations et des grandes unités.

« C'est la fin de tout, nous dit Neftzer quelques jours après. Cette circulaire et le départ de Drouyn de Lhuys, m'enlèvent même le plus lointain espoir des réparations. Il n'y a plus

qu'à attendre la catastrophe. Ah! si je pouvais me terrer d'ici-là. »

Ce qui nous chagrinait le plus, nous qui avions, à un moment donné, presque oublié la France pour l'Italie, c'était l'état d'esprit où nous la voyions. Elle, la vaincue de Lissa et de Custozza, elle, qui, livrée à ses seules ressources, eut subi une paix déshonorante, peut-être la reprise des conquêtes de 1859, elle se montrait blessée de devoir la Vénétie à Napoléon III, et ne pardonnait pas à la France de ne pas lui avoir obtenu ses frontières de l'Adriatique.

Tout nous devenait découragement, à nous qu'on pouvait appeler les républicains fidèles à leurs principes. Nous perdions de jour en jour notre confiance en l'avenir. La République, possible elle-même, nous inquiétait, car nous sentions que nous ne pourrions la devoir qu'aux pires surprises d'événements fatals à la France.

« Il n'y a que la science sur laquelle on puisse s'appuyer sans crainte qu'elle vous désillusionne ou vous apporte un doute, » répétait mon père, qui passait sa vie aux bibliothèques, pour se mettre au courant des travaux antérieurs de Paul Bert et de Claude Bernard.

J'ai aussi ma part de consolation. J'ai enfin obtenu ma séparation de corps et de biens avec M. La Messine, après des procédures sans nombre qu'il s'est plu à multiplier. Ma fille est bien à moi, rien qu'à moi, et je n'ai plus la

crainte que son père puisse me la prendre, fût-ce quelques semaines par an. S'il veut la voir, ce sera moi ou quelqu'un des miens présent. Au reste, il n'y tient guère, étant plus occupé de ses bâtards que de sa fille légitime.

Mon père profite de ce jugement, pour me dire que me voilà tranquillisée, que je n'ai plus besoin de protection, et que notre vie commune est de moins en moins nécessaire. Et il ajoute :

« Pourquoi ne viendrais-tu pas habiter aussi près du Luxembourg que tu l'es des Tuileries? Pour ta fille, ce serait la même chose.

— Parce que, là où tu serais au milieu de tous tes amis, je serais loin des miens.

— Tu me les préfères?

— Comme toi les tiens!

— La vie intellectuelle est éteinte de ce côté-ci de l'eau.

— Elle me paraît trop surchauffée de l'autre. »

Et ainsi, peu à peu, nous essayions en paroles de nous détacher d'une vie commune qui cependant nous était douce et chère, malgré les suspicions, les drames, les jalousies, les scènes dont ma pauvre mère, avec son douloureux caractère, l'agrémentait.

Mais ce qui devait arrêter mon père dans ses résolutions de séparation, ce n'était pas seulement sa fille qu'il aimait, c'était sa petite-fille, dont l'esprit calme et sage le faisait « bisquer », disait-il, employant un mot de Chauny, mais qu'il adorait.

*
* *

Aurélien Scholl, que je vois de temps en temps, a un duel avec Paul de Cassagnac. On parle beaucoup de ce jeune homme, que son père, Granier de Cassagnac, n'a pu arracher au journalisme, malgré tout ce qu'il a tenté pour cela, et qui se pose en pourfendeur par la plume et par l'épée.

Je l'ai vu au théâtre, ces derniers jours. Il parle haut, « poitrine », comme nous disons, porte une crinière de fauve, est superbe, et regarde les femmes avec la même hardiesse qu'il regarde les hommes. Nos amis politiques le trouveront plus d'une fois sur leur chemin, flamberge au vent.

Mme de Pierreclos me ramène Louis Ulbach, ou « la perle d'un salon », comme elle l'appelle : c'est un fantaisiste qui n'était pas venu chez moi depuis longtemps. Il écrit au *Figaro*, sous la signature de Ferragus, des portraits que lit tout Paris. Celui d'Haussmann est un chef-d'œuvre.

Le salon de Mme d'Agoult est moins animé, cet automne. Quelques-uns des amis que Daniel Stern m'a donnés me sont devenus, quand je suis à Paris, plus fidèles qu'à elle. Je crains qu'on le lui dise. Girardin m'en causait l'un de ces soirs, rue de Presbourg, en ajoutant que lui

seul a pris le contre-pied des autres, et vient plus souvent chez Mme d'Agoult que chez moi où l'on ne rencontre que des « National », Edmond Adam, Hauréau, Duclerc, et des « purs », comme Peyrat, Clavel, etc.

Ce soir-là, il me dit que Mme d'Agoult est par trop marmoréenne, qu'elle s'occupe trop peu ou trop individuellement de ceux qui fréquentent son salon, que les étrangers illustres qui passent prennent l'habitude d'aller chez lui, comme nos amis chez moi, que nous nous efforçons tous deux d'être vivants, et que c'est ce qui attire.

Il me raconte l'animation de sa dernière soirée, dans laquelle il a soulevé une discussion entre Renan, qu'on n'appelle plus que « l'auteur de *la Vie de Jésus* », et Caro.

Girardin, qui est croyant à ses heures, me dit qu'il a développé l'idée, l'empruntant à il ne sait qui, que Dieu est nécessaire au gouvernement temporel des masses, que l'homme ignorant, s'il n'a pas au moins peur des au-delà de la vie, devient, de simple brute qu'il est, une bête fauve.

« Si la religion, a répliqué Caro, est nécessaire aux gouvernements, combien elle est aussi nécessaire à la littérature ! »

« Les uns s'indignent, me raconte Girardin. D'autres applaudissent à une parole comme celle-là, et la soirée vit, s'anime, est inoubliable. L'habileté pour un maître de maison est de

mettre en présence ceux qui peuvent « grouper des écoutants ».

Et il continuait :

« Émile Ollivier est aussi un bon excitant, parce qu'il a de nombreux contradicteurs et des ennemis violents. Moi-même, je m'emballe. L'une de mes discussions avec Nigra a passionné. Il conseillait haut l'alliance prussienne, affirmait qu'il fallait s'entendre avec Bismarck. Je fulminai, vous me voyez d'ici. Le prince Napoléon, présent à ma sortie, soutint Nigra. Il a nié la Prusse autrefois, et maintenant il l'exalte. Il a dit tout haut chez moi, le soir de cette discussion, que « l'empereur est trop mou, trop faible, « qu'il faut être quelque chose avec quelqu'un, « qu'à continuer cette politique extérieure de « promesses vaines, d'échappatoires, et cela « même avec des irrésolutions, c'est autrement « grave qu'à l'intérieur, et qu'on se retrouvera « un jour isolés dans le danger. »

« Je lui ai répondu carrément, ajoute Girardin : « Monseigneur, si la France est isolée un « jour, elle vous le devra surtout, à vous. Si « vous l'aviez laissée dicter les conditions de la « paix à la Prusse et circonscrire ses ambitions « avec un ultimatum appuyé sur une armée « du Rhin, comme le conseillait M. Drouyn de « Lhuys, la France se serait assurée de l'Autriche, et l'avenir serait moins inquiétant. »

Mme d'Agoult tantôt était charmante avec moi, comme aux jours les meilleurs de notre

amitié, tantôt dure, me répétant des mots dits dans le salon de Girardin ou dans le mien, qui semblaient viser le sien.

Pouvait-elle comparer ma petite chambrée à son salon, à celui de Girardin ?

Quant à Girardin, il avait toujours eu un salon, et c'était même le seul qui l'eût accueillie, elle, à son retour à Paris, après sa rupture avec Liszt.

Mon tout petit salon n'était qu'une « annexe », comme elle l'appelait au début. Elle-même m'avait conseillée de l'avoir, quand je n'y songeais pas, et m'avait enseigné l'art de le maintenir. Je le lui rappelai un jour.

« J'ai eu tort, me dit-elle, et j'aurais dû prévoir que vous étiez une ambitieuse, et que vous vous serviriez de mon salon comme d'une étape.

— Mais, ma grande amie, ce malheureux petit salon ne pèserait rien s'il fallait le sacrifier à votre affection. »

J'avais des larmes dans les yeux, elle me sentit sincère, m'embrassa, et je crus avec joie tout nuage entre nous dissipé.

Mais une indiscrétion coupable de Mme de Pierreclos, qui redit à une amie un propos tenu chez moi par Gaston Paris, à propos de *l'Histoire des Pays-Bas*, que Mme d'Agoult avait commencée, réveilla toutes ses rancunes.

« Pas plus que Quinet, avait dit Gaston Paris, Daniel Stern ne fera rien qui vaille avec

l'Histoire des Pays-Bas, laquelle histoire est le moins bon des livres de l'auteur d'*Ahasvérus.* »

J'avais répondu à Gaston Paris :

« Mais l'auteur de *la Révolution de 1848* peut au contraire, à mon avis, faire sur l'histoire des Pays-Bas le meilleur de ses livres. »

Or, on avait répété à Mme d'Agoult tout le contraire. C'était moi qui avais dit qu'elle ne ferait rien qui vaille.

Elle m'écrivit une lettre très dure. J'appelai aussitôt notre ami commun, M. de Ronchaud, pour qu'il fût un arbitre entre nous, pour qu'il interrogeât Gaston Paris, Mme de Pierreclos, l'amie qui avait répété le propos à l'envers.

« Ne faisons rien à cette heure. Elle est trop montée contre vous, me dit-il tristement. Partez pour le Midi sans la voir. Écrivez-lui au jour de l'an, comme si rien ne s'était passé entre vous; j'aurai tout l'hiver pour arranger les choses. »

Je pars avec ma fille, inquiète de l'amitié de Mme d'Agoult; sans mon père, que je laisse à Paris dans une disposition d'esprit qui me désole. Il ne nous rejoindra pas, je le sens. Notre appartement est trop haut pour lui, il le prendra en grippe quand il ne nous y retrouvera pas à chacune de ses rentrées. Il appelle la rue de Rivoli la rue « impériale ». Il la dit infestée par les allées et venues de l'empereur et de l'impératrice. Il rêve d'un entresol autour du Col-

lège de France, de la Sorbonne; il a dû en visiter déjà plusieurs.

Mais mon Alice est devenue pour moi une amie. Je puis causer de tout avec elle. L'union de nos cœurs est complète. Notre adoration mutuelle comble les vides qui s'imposent à nous. Malgré son infinie tendresse pour son grand-père, ma fille le juge.

« Il aime trop le rouge de la rive gauche, me dit-elle, pour aimer comme nous l'aimons le bleu de Bruyères. »

*
* *

Classés dans une même généralité, mon père et moi, nous sommes tous deux républicains, et pourtant nos idées s'écartent de plus en plus les unes des autres. Entre un républicain humanitaire et scientifique et une républicaine idéaliste et nationale, l'abîme se creuse au point qu'on se demande si un événement quelconque, même la proclamation de la République, le comblera jamais.

Mon père croit qu'il va pouvoir se livrer tout entier à sa passion scientifique, il se trompe. La jalousie maladive de ma mère trouvera à s'exercer aussi bien et mieux encore loin de moi, car je parvenais souvent à en dériver les courants.

Je ne suis pas la seule à être triste. Mme de Pierreclos est brouillée avec sa sœur, Valentine

de Cessiat, qui, depuis la mort de Mme de Lamartine, règne et gouverne rue de la Ville-l'Évêque. Elle a supprimé les samedis politiques, auxquels venaient de fidèles amis comme Odilon-Barot, David d'Angers et vingt autres. Elle n'a gardé que le dimanche. Les habitués du samedi ne viendront plus, et c'étaient les plus importants et les plus dévoués.

« Pourvu que les chiens restent, m'écrivait Mme de Pierreclos, mon oncle sera satisfait. J'en arrive à croire que l'amour excessif des bêtes supprime en partie celui des gens. »

Tandis que Victor Hugo accroît dans l'exil sa réputation d'écrivain génial, M. de Lamartine, à Paris, n'a plus que des lueurs.

Je lis *les Travailleurs de la Mer*. Quelle puissance d'images! Nos ennemis politiques répètent que la grande mer pouvait être plus grande sous la plume d'Hugo, que Déruchette rappelle trop Fantine des *Misérables*, que c'est une histoire trop simple pour un si large cadre.

La meilleure critique qu'on puisse faire de ces critiques, c'est de souhaiter à leurs auteurs d'écrire quelques-unes des pages des *Travailleurs de la Mer*.

Un ami de mon cher ami Louis Ménard, qui habite Cannes, demi-professeur, demi-poète, M. Bellet, est un fanatique du Parnasse contemporain. Il possède tout ce qui a été publié par Lemerre. Ménard lui écrit qu'il le charge de faire de moi une enthousiaste sans réserve.

Je ne connais que les vers de Sully Prudhomme, d'André Lemoyne, de Coppée, et tout ce qu'a écrit Leconte de Lisle, et je trouve que cela suffit à mon admiration.

J'ai l'oreille et l'esprit remplis de toutes les balivernes qu'on raconte sur la pléiade parnassienne, sur « leur culte du mot et leur haine de l'idée ». Jamais groupe d'écrivains n'a été plus « moqué ». Longtemps on ne les a pas lus, mais quelques vers, triés pour alimenter les goguenardises, circulaient à la grande joie de ceux qui écartent le plus possible les occasions d'admirer.

On racontait cependant une chose à la fois ridicule et touchante : que les aînés du groupe parnassien, Baudelaire, Leconte de Lisle, Théodore de Banville, publiaient dans le Parnasse de mauvais vers pour faire ressortir ceux des cadets : Heredia, Armand Silvestre, Georges Lafenestre, Paul Arène !

Alphonse Daudet, Theuriet, Glatigny, Villiers de l'Isle-Adam, ajoutaient à la valeur du Parnasse.

« Et pas un qui ne soit un écrivain, qui n'ait une originalité d'artiste, une supériorité comme poète, disait Bellet. Un mouvement d'opinion se dessine largement en faveur du groupe parnassien, c'est incontestable, et le triomphe du *Gringoire* de Théodore de Banville aux Français est la preuve que les temps sont venus. Ah ! si Hugo était en France, celui dont les Par-

nassiens disent : « Toute poésie vient de lui et « retourne à lui », qu'il aurait tôt fait de les mettre en belle lumière.

— Ce jour-là, répondis-je à Bellet, Leconte de Lisle, qui n'aime guère Victor Hugo, s'écarterait d'eux. Mais nous sommes loin, hélas! du retour de nos grands exilés. Les Parnassiens n'ont besoin aujourd'hui de personne. L'heure de la justice a sonné pour eux comme pour leur éditeur, dont la collection des grands écrivains de France est goûtée de tous. Sa trouvaille de mettre les notes à la fin du volume, au lieu d'en surcharger les textes, l'élégance et le goût des éditions, a le plus grand succès. »

Bellet m'apporta, volume par volume, les Parnassiens. Je lus ainsi tout ce qu'ils avaient publié. Trois très belles lettres de Louis Ménard firent de moi, sauf quelques réserves, une admiratrice convaincue des Parnassiens et une ardente propagandiste.

Mme Sand m'envoie son *Monsieur Sylvestre* et me prie de lui en écrire mon sentiment, sans flatterie aucune et « sans souci de modération exagérée pour ses œuvres précédentes ».

Je lis *Monsieur Sylvestre* et j'ai une opinion très nette. Il me semble que l'esprit quelque peu cru de Flaubert et, hélas! celui de Goncourt, mordent sur George Sand! Cela me choque, je m'en indigne et j'écris mon impression sincère, que je termine par une invocation à l'idéalisme

et à sa prêtresse, priant les dieux de la garder du réalisme.

Les critiques de « la jeune personne » amusent beaucoup Mme Sand.

Enfin, quelque chose met en gaîté nos amis, et les nouvelles les plus comiques m'arrivent de toutes parts sur une œuvre de Glais-Bizoin : *le Vrai Courage*.

Girardin a eu le flair de ce que cela pouvait être et il a refusé à Glais-Bizoin de le lire d'abord et de le faire lire ensuite chez lui. Il a affirmé à Glais-Bizoin qu'une pièce de théâtre, surtout un drame, devait être représentée et non débitée dans un salon, que cela la tuait.

Le Vrai Courage fut refusé par la censure, sans être lu probablement. Glais-Bizoin, en cette occasion, plus qu'en aucune circonstance de sa vie, bénéficia de son titre de républicain, car sa pièce, autorisée et peut-être jouée, l'eût à tout jamais classé parmi les grotesques.

Le Vrai Courage vit la rampe à Genève. Girardin y envoya Hector Pessard pour en rendre compte dans *la Liberté*. Jules Claretie y alla pour *l'Avenir National*, Guérin pour *l'Opinion Nationale*, Lambert pour *le Nain Jaune*, et je ne sais plus qui pour *le Siècle*. Au retour, chacun d'eux a eu, dans ses conversations, un succès de fou rire, car leurs critiques écrites ont épargné le républicain.

Mais la chose cocasse est que *le Vrai Courage* a servi de manifestation anti-impériale. Jules

Barni, exilé à Genève, a bu dans le banquet qui a suivi la représentation :

« Aux œuvres moralisatrices que défend la censure du deuxième Empire, fruit du gouvernement du 2 Décembre. »

Girardin, de Ronchaud, Louis Jourdan, Peyrat, Mme de Pierreclos, m'écrivent sur *le Vrai Courage*, (ou *la Famille Saint-Potain*), ajoute Mme de Pierreclos. Voici ce qu'on m'en raconte :

« Le capitaine de Saint-Potain, fils de l'amiral de Saint-Potain, aime la belle Clorinde de Saint-Potain, laquelle, de son côté, a un faible pour Valentin de Saint-Potain.

« Le capitaine de Saint-Potain, jaloux de Valentin de Saint-Potain, l'accuse, dans sa haine, d'avoir dit qu'en 1830 « le grattoir de la peur avait effacé les armoiries de ses ancêtres ». Valentin de Saint-Potain riposte et accuse le capitaine de Saint-Potain d'avoir chanté *la Marseillaise*, coiffé du bonnet de la Liberté.

« Le capitaine de Saint-Potain, en fureur, nie le fait et affirme que le prétendu bonnet était un foulard mis pour se garantir du rhume.

« Valentin de Saint-Potain réplique : « Un rhume le 25 juillet, par une chaleur de vingt-cinq degrés. »

« Bref, le capitaine de Saint-Potain, après avoir dit à Valentin de Saint-Potain qu'il en a menti, le provoque, mais le philosophe libéral n'admet pas le duel. Cependant, il envoie son domestique Gabao chercher des pistolets de sa-

lon. Gabao rapporte les pistolets. Valentin de Saint-Potain fait alors demander par le dit Gabao sa montre au capitaine de Saint-Potain. Il la prend, la suspend par la chaîne, la vise et la fait voler en éclats.

« Une montre de Bréguet, qui m'a coûté mille écus, s'écrie le capitaine de Saint-Potain désolé.

— Voici la mienne, également de Bréguet et de mille écus, répond noblement Valentin de Saint-Potain. »

« Clorinde de Saint-Potain comprend ce qu'a voulu prouver Valentin de Saint-Potain, qu'il aurait tué son rival comme il a brisé sa montre. Elle admire sa magnanimité et l'épouse. »

Trois actes comme cette scène, et les Genevois n'ont pas ri ! On ne peut pousser plus loin la galanterie de l'hospitalité. En revanche, ç'a été un fou rire dans tout Paris.

« Ai-je du flair, m'écrit Girardin, mon salon était perdu si j'avais fait lire cela. Il s'appelait pour un quart de siècle « le Salon des Saint-Potain. »

« C'est une concurrence aux *Funérailles de l'Honneur,* ajoute, à son récit de la pièce, Mme de Pierreclos. Quel dommage que la censure ait refusé ces Saint-Potain ! On se serait dilaté un peu la rate, qui tend de plus en plus à se rétrécir. On manque de Saint-Potinisme à Paris en ce moment. Nous devenons lugubres. Jouissez bien de votre lumière azurée. »

*
* *

Charles Blanc m'écrit qu'il a beaucoup contribué à la nomination d'Hébert comme directeur de l'École de Rome, qu'il ira le voir et s'arrêtera à Bruyères.

Edmond Adam arrive ces jours-ci au Grand-Pin. Edmond Texier ne viendra passer que quelques jours.

Gaston Paris, avec lequel je n'ai cessé de me quereller à Paris, cet été, à propos des Prussiens, m'envoie au golfe Juan l'un de ses protégés et ami très malade, M. Brachet. Ce jeune homme est l'auteur d'une étude sur les Trouvères tourangeaux au XIII[e] siècle. Il s'est logé, avant de m'apporter la lettre de Gaston Paris, dans une bastide à mi-côte du golfe. Je crains que ce soit un très pauvre asile, et j'envoie mon fidèle brigasque André voir la bastide. C'est une hutte de pierre sans plancher, avec un lit qui n'a qu'une paillasse, pas de draps. La porte n'a qu'un loquet, et des Piémontais viennent parfois passer la nuit à côté du pauvre Brachet. Il mange à une cantine infecte d'ouvriers qui travaillent à une route.

J'écris à Gaston Paris ces détails. Il me répond en me suppliant de caser son ami malade. Mais j'y ai une peine infinie. Ses ressources sont restreintes ; il n'a que cent francs

par mois et il lui faut cinquante francs pour ses livres, etc. J'ajoute à ses cinquante francs de pension cent francs à son insu et je trouve à Brachet la table et le gîte chez de braves gens du golfe, dans une chambre très ensoleillée, très propre. Il mangera bien chez les Carbonel et sera soigné comme un coq-en-pâte.

Le docteur de Valcourt, bon et désintéressé, le soignera.

Alice et moi, nous décidons que nous ne nous achèterons pas de robe ce printemps.

Gaston Paris m'est profondément reconnaissant de ce que je fais pour son ami et, dans sa dernière lettre, il ajoute à ses remerciements : « Brachet en vaut la peine. »

Edmond Adam m'amène mon père et ma mère. Nous sommes, ma fille et moi, dans une joie folle. Nous avions tellement peur que mon père ne vienne plus; mais notre joie est de courte durée, parce que nous sentons bien que c'est le dernier séjour de mes parents au golfe Juan. Ma mère déclare que le voyage la tue, que l'agitation de ma vie, ajoutée à celle de mon père, lui est insupportable, qu'elle veut être seule chez elle, qu'elle en a assez de ne pas gouverner sa maison. Ces trois mois nous sont à tous un enfer.

Edmond Adam me dit qu'il a failli amener Castelar et Szarwady au Grand-Pin. Castelar, le grand orateur espagnol, l'exilé, qui, condamné à mort, s'est réfugié à Genève, puis à Paris.

C'est un vibrant, aussi républicain que nous le sommes, mais plus « diplomate » que nous. Il approuve les jeunes qui se rapprochent de l'Empire. « En politique, répète-t-il, il ne faut pas bouder. » Mais qu'il est attachant! Sa valeur comme historien, comme critique, comme journaliste, est incomparable.

Et avec cela, quelle flamme patriotique l'anime! On devient plus patriote soi-même au contact de son ardent patriotisme.

Szarwady, paraît-il, est dans la joie. Le choix fait par François-Joseph du comte de Beust, l'ancien ministre saxon, comme ministre des Affaires étrangères, le ravit. Le comte de Beust est le seul homme d'État d'Europe qu'on puisse opposer à M. de Bismarck, disent les Hongrois, et ils sont convaincus qu'il saura trouver pour la Hongrie un *modus vivendi* qui réconciliera la nation magyare et l'Autriche, réconciliation qui fortifiera cette dernière et libérera les Hongrois d'un joug odieux.

Edmond Adam nous parle aussi des inquiétudes qu'on a sur Maximilien. Il s'est réfugié à Orizaba, et l'on ne doute plus de la fin tragique de cette misérable aventure.

Ce sont les dernières nouvelles; et encore qu'Émile Ollivier se rapproche de plus en plus de l'Empire, qu'il voit personnellement l'empereur, à ce qu'on affirme, et qu'un changement de ministère est imminent. Les réformes sont prochaines et la gauche se demande quelle

attitude elle prendra au moment de ces réformes.

On dit que l'adresse serait remplacée par « le droit d'interpellation accordé sous certaines conditions », que les ministres à portefeuille pourraient prendre part aux débats des Chambres. La presse échapperait au service administratif et serait soumise aux tribunaux correctionnels, le droit de réunion octroyé, etc., etc.

Edmond Adam, qui nous révèle ces projets, ajoute :

« C'est la lutte contre le despotisme facilitée, la victoire certaine à échéance, mais les moralités républicaines à tout jamais entamées et l'abstention probablement insoutenable, même pour nous; c'est Ollivier en route pour une présidence du Conseil, c'est le parti républicain entrant, tout en combattant l'Empire, dans ses souliers et subissant toutes les désagrégations imposées par son héritage.

— Ce n'est pas dans les souliers, c'est dans les savates de l'Empire qu'entrera le parti républicain, » ajoute mon père.

Mérimée me fait sa visite. Il est le plus triste de nous deux de « l'état d'esprit » de la jeune France. Le langage que tiennent les petits crevés le scandalise au delà de ce qu'on peut imaginer. Mérimée est très patriote, et le dégoût du militarisme des jeunes hommes lui paraît le plus grand danger que la France puisse courir.

« Ils ont peur d'avoir à se battre, me dit-il, et que restera-t-il de nous, de notre caractère, des héroïsmes de notre race, quand nous boucherons nos oreilles au bruit des sonneries militaires? C'en sera fait de notre génie, de notre âme nationale, de notre physionomie, de nos forces. »

L'an dernier, Mérimée n'a pas joui à l'aise de son séjour à Cannes, craignant d'avoir à retourner à Paris pour ce qu'il appelait « la loi des serinettes », c'est-à-dire la loi sur la propriété musicale dont il était le rapporteur. Cette année, il n'a accepté aucune charge et il vivra en paix tout l'hiver « si le grand mécanicien » le lui permet.

Le surlendemain de la visite de Mérimée, le docteur Maure vient nous annoncer la mort de Victor Cousin et nous en conte le détail.

Il a été frappé d'apoplexie, à déjeuner, en mangeant une côtelette de porc qu'il tenait tout entière à la main et dont un énorme morceau lui est resté aux dents. Il a râlé vingt-quatre heures. Lui, Maure, Mérimée, Barthélemy Saint-Hilaire, se sont tour à tour succédé auprès de l'agonisant.

Le docteur Maure, vieux voltairien, nous dit :

« Cousin a dû mourir en état de grâce, car il passait sa vie à édifier ses servantes par sa piété. »

J'attends Hetzel, qui vient pour quelques

semaines au golfe Juan. C'est l'un des amis les meilleurs, les plus spirituels, les mieux renseignés, qu'on puisse avoir. La petite colonie va être souriante dès son arrivée.

Il nous apprendra tous les dessous des derniers événements qui se sont accomplis depuis le départ de Paris d'Edmond Adam et depuis que les réformes annoncées par notre cher voisin ont été faites.

Hetzel nous dit que le groupe des amis d'Ollivier comptait sur un ministère libéral, mais que Forcade la Roquette, Rigaud de Genouilly, Niel succédant à Chasseloup-Laubat, Béhic, Randon, ces chassés-croisés n'ont donné de satisfaction à personne. Comme l'a écrit Clément Duvernois, « la démission éclatante des ministres aboutit à leur rétablissement ».

On a pesé sur l'empereur, pour écarter les hommes nouveaux, et l'on va travailler à défaire ce qui est à peine ébauché, répète-t-on.

« La lettre du 19 janvier promettait vraiment l'Empire libéral, et c'est la journée des Dupes, » écrivait M. de la Gueronnière dans la *France*. « On l'effare, disait Émile Ollivier, pour lui faire peur de la liberté ».

A la Chambre et au Sénat, la majorité plaisantait sur les fameuses réformes :

« Réformes de comédie !

« Attrape-nigauds !

« Noyade de l'Empire libéral ! »

Telles étaient, nous racontait Hetzel, les

exclamations des couloirs qui accueillaient au passage les libéraux.

Et les ragots de s'engendrer et de se multiplier.

Les amis d'Ollivier affirment qu'il a refusé le pouvoir, et conseillé à Napoléon III de garder Rouher. Celui-ci, furieux, cherche son rival, l'interpelle violemment, et lui déclare qu'il ait sur l'heure à rétracter son propos.

« Quel propos ?

— Que c'est vous qui avez conseillé à l'Empereur de me garder.

— Je nie avoir jamais prononcé de telles paroles ! »

La gauche est furieuse du retrait du droit de l'adresse, le droit d'interpellation étant soumis à une autorisation préalable, ce qui fait la situation plus insupportable qu'auparavant.

« Que l'abstention, le refus d'accepter une part des responsabilités dans de telles intrigues a plus de noblesse, dit Edmond Adam, et sauvegarde mieux le caractère d'un parti ! L'habitude des compromissions nous perdra.

— En somme, nous dit Hetzel, on ignore tout ce qui s'est passé entre Émile Ollivier et Napoléon III ; mais je sais, par Mérimée, qu'il a fait, un moment, partie d'une combinaison Persigny-Walewski. M. Thiers, qui seul triomphe, répète à qui veut l'entendre ceci : « Comment celui qui a proclamé qu'il serait le spectre du 2 Décembre peut-il devenir son sauveur ? »

petit homme continue à se tenir en parfait équilibre entre la majorité chancelante, et la minorité ahurie. »

Il faut entendre Hetzel conter ces ragots dont je ne donne qu'un résumé fort sec. Un mot dit de certaine façon, la bonne grâce maligne avec laquelle les personnages principaux sont présentés, le sel d'esprit dont il les saupoudre tous, sa façon de faire vivre d'un trait chaque comparse, font d'Hetzel un conteur et un causeur incomparables.

Je questionne un jour Hetzel sur Gaston Marie, l'auteur des *Lettres de mon Moulin*, publiées dans *l'Événement*.

« Gaston Marie, me répond Hetzel, c'est Alphonse Daudet, le très jeune parnassien qui n'a connu que des succès depuis le début de sa carrière littéraire. Il est l'un des écrivains les plus spirituels du *Figaro*. Tout le monde parle de lui dans notre milieu, mais on le connaît à peine. Il a vingt-cinq ans, il est très beau, très bon, plein d'esprit, sans vanité aucune, malgré tous les droits qu'il aurait de s'infatuer. Mon ami Quatrelles collabore avec Alphonse Daudet à une pièce : *Frère aîné*, et il en parle avec enthousiasme.

« Le premier succès d'Alphonse Daudet au théâtre, continue Hetzel, a été *l'Œillet blanc*, représenté il y a deux ans aux Français. C'est un acte exquis. Je l'ai vu jouer. Comme c'était M. de Morny qui l'avait fait recevoir, cette

pièce n'a pas eu le succès auquel elle avait droit, et, s'il avait vécu et qu'il ait assisté à la première représentation, *l'Œillet blanc* aurait été probablement sifflé. »

Un beau soir, à Bruyères, c'est une indignation violente qui s'empare de nous tous. Pendant qu'Hetzel et Edmond Adam retournent bruyamment les dominos, que mon père et ma fille jouent au trente et un, que ma mère travaille au crochet, je lis mon journal, et je fais haut mes réflexions.

Ce que je découvre dans *l'Avenir national* m'arrache une exclamation de révolte :

« Qu'y a-t-il? me demande-t-on.

— Il y a que Vandal, le directeur des postes, a envoyé une circulaire à ses employés, et que sous prétexte de saisir un manifeste du comte de Chambord il leur recommande de *surveiller* les lettres. C'est la honte des hontes. Probablement, cela est sous-entendu, ceux qui *surveilleront* le plus, c'est-à-dire ceux qui trahiront le mieux le secret des lettres et feront le plus substantiel rapport, auront les plus sérieux avancements. C'est une prime scandaleuse à la délation.

— Ce n'est plus la corruption impériale, dit Edmond Adam, c'est le cynisme impérial.

— Le mal moral que fait un tel gouvernement, ajoute Hetzel, ne se guérira jamais. »

*
* *

Brachet vient se plaindre à moi des Carbonel; ils l'exploitent, le nourrissent mal, etc. Par exemple, c'est trop fort! Et il croit ne leur donner que cinquante francs! J'ai une furieuse envie de lui dire ce que je fais pour lui depuis trois mois.

Je cours chez les Carbonel, Brachet me disant qu'il les a quittés. On me montre sa chambre, c'est une écurie. Impossible d'imaginer ce qu'il a pu faire d'une pièce propre, blanchie à la chaux, avec un lit neuf couvert d'un dessus blanc, d'une toilette peinte en blanc garnie de faïence rose, de meubles de bambous blonds et de grands rideaux de mousseline blanche.

Le travail pour arriver à salir ainsi tout cela aurait été colossal pour certaines gens. Brachet a dû l'accomplir sans s'en apercevoir. Les Carbonel n'en veulent plus entendre parler. Il est parti lui-même. Bon voyage! Ce qu'ils ont fait pour moi, ils ne le referaient plus à aucun prix. D'ailleurs il va beaucoup mieux; on l'a si bien soigné malgré la difficulté de vivre avec lui!

« Nous l'attendons autre part avec ses cinquante francs, » ajoutent les Carbonel.

Brachet retourne à sa bastide. C'est maintenant le printemps. Les fleurs d'oranger qui commencent à s'ouvrir embaumeront sa masure.

Quel drôle de garçon ! Avec une réelle valeur il est indécrottable. C'est le mot.

Edmond Texier est à Brimborion. Il vient achever un livre qui aura plus tard un vrai succès : *le Journal et les Journalistes.*

Quel dommage qu'Hetzel s'en aille ! Des causeries entre Texier et lui, c'est un régal, tant la dépense d'esprit est savoureuse.

L'heure de notre départ approche. Je retiens quelques jours encore mon père en lui promettant de partir moi-même plus tôt cette saison. L'Exposition universelle l'occupe énormément ; il est ravi d'habiter la « rive droite » pour la circonstance. Cette bienheureuse exposition le détourne en ce moment de son scientifisme. Nous sommes tranquilles jusqu'à l'automne. Mon père n'a jamais vu d'Exposition universelle. Je suis sûre qu'il en connaîtra tous les détails. Alice et lui font des projets dévorants. Ils iront partout, dans tous les coins, rien ne leur échappera. Mes deux enfants s'entendent cette fois à merveille.

Mme de Pierreclos m'écrit l'une de ses lettres si vivantes et si drôles. Depuis que la tribune est rétablie elle va souvent au corps législatif. Elle ne comprenait pas une assemblée sans tribune, elle, la nièce du « divin orateur », de Lamartine. Elle me conte par le menu la lutte entre Émile Ollivier et Rouher, qui a ceci de plaisant que ce sont ceux qui exècrent M. Rouher et aiment le moins Émile Ollivier qui se

passionnent le plus pour et contre, contre et pour.

« Girardin, me dit Mme de Pierreclos, lâche Ollivier, qui s'est laissé rouler et dépasser dans sa course au portefeuille. Vous savez, quand Girardin lâche, avec quelle cruauté il exécute. Aussi prétend-on que cette fois ce n'est qu'un lâchage et non une exécution. Saint-Victor, qui a causé hier soir au théâtre avec Girardin, m'a dit tout à l'heure que la manœuvre est évidente, que le directeur de *la Liberté* ne peut pas rompre avec le seul pilier possible de l'Empire libéral. Il fait semblant de le jeter par-dessus bord, mais il garde en mains le pan de son habit. Il le larde de mots comme celui-ci : « Vous êtes devenu ministériel au lieu de devenir ministre, vous avez peut-être encore droit à notre estime, mais plus à notre concours. » Tout cela est bénin-bénin quand on pense à ce que Girardin peut mettre de vitriol au bout de sa plume.

« La vraie colère, la violente haine de Girardin, est contre Rouher. Son article sur *les Destinées meilleures,* mot de Rouher à la tribune, disant que la France, depuis l'Empire, marche vers des destinées meilleures, cet article a été si cruel, si *bien ça,* que Rouher l'a « senti passer », comme on dit dans votre beau Midi.

« Aussi Girardin, sans doute à sa grande joie, car je l'ai vu tout rayonnant, a-t-il été traduit en police correctionnelle et gratifié d'une amende de 10.000 francs. Ce n'est pas cher

pour avoir prouvé que l'Empire nous conduit à des destinées plutôt mauvaises.

« On ne parle, depuis un mois, que du malheureux Maximilien. Par ce temps d'exposition, voilà le véritable *Exposé*. Les adieux de Bazaine à Mexico et à ses habitants lorsqu'il les a quittés ont révolté tout le monde. Impossible de dire plus cruellement qu'on abandonnait Maximilien sans retour. C'est un double crime que cette expédition du Mexique et ce lâchage si lâche d'un prince avec lequel on s'était engagé. On a appris coup sur coup ces jours-ci l'investissement de Queretaro, où Maximilien s'est enfermé, en même temps que l'embarquement de nos troupes à la Vera-Cruz. Vous verrez, ma chère Juliette, qu'on apprendra l'exécution de Maximilien le jour d'une fête aux exposants. Cette mort portera malheur à la France.

« Non, vous ne pouvez vous imaginer l'indignation de nos amis, celle des amis de Thiers lors du discours de l'empereur à l'ouverture des Chambres. Cet inconscient a osé dire qu'il « envisageait avec satisfaction les événements de 1866 », et cela est devenu un mot d'ordre pour ses partisans.

« J'étais ces derniers jours à la Chambre, le 14. Vous n'avez pas l'idée de ce qu'ont été les accusations de Thiers. Il a, une à une, dénoncé les fautes de l'Empire durant la guerre de 1866 avec une précision terrifiante. Il a affirmé qu'il

nous fallait 1.200.000 hommes si nous voulions conserver la paix. Ses prédictions donnent la chair de poule, et nous la laisseront si le coq gaulois ne se réveille pas.

« L'un des mots de M. Thiers est terrible : « Il n'y a plus une seule faute à commettre. « Prenez garde! »

« Ollivier a essayé de relever le moral de la majorité mis à mal par M. Thiers. Il a dindonné avec sa queue de paon. Il est d'un servilisme envers la politique de l'Empire qui n'a d'égal que celui de M. Rouher.

« Mme d'Agoult est étonnante à propos de son gendre. Je l'ai entendue de mes oreilles dire qu'il a une âme de traître, et elle ne permet pas même aux autres de l'appeler transfuge.

« Neftzer, avec qui j'ai déjeuné hier chez Mme d'Agoult, en compagnie de Challemel-Lacour, d'Hippolyte Carnot, de Ronchaud, nous a dit que la théorie des trois tronçons de M. Rouher n'est pas de lui, mais du comte de Beust, alors qu'il était encore ministre saxon et que la Confédération germanique était intacte. Mais aujourd'hui, deux de ces tronçons étant réunis sous l'autorité du roi de Prusse, la balance est inégale, et là est le danger.

« Attention, petite Juliette! Vous n'êtes pas en faveur. Je ne jurerais pas qu'à votre retour vous ne subissiez une bourrasque qui vous écarte à tout jamais de la rue de Presbourg.

« Edmond Texier vous répétera qu'hier Mme d'Agoult, à laquelle il parlait de la quinzaine qu'il venait de passer au golfe Juan, lui a dit :

« Je ne vous demande pas de nouvelles de Bruyères, ne tenant pas à en avoir.

« Arrivez pour l'Exposition. Vos amis vous consoleront de la perte d'une amitié capricieuse en vous prouvant la fidélité de la leur.

« Comtesse de Pierreclos. »

*
* *

Nous sommes rentrés à Paris pour la grande « ouverture ».

L'Exposition! Les souvenirs de 1855 me reviennent en foule. J'ai, depuis, habité une première fois et j'habite aujourd'hui encore cette rue de Rivoli dont j'avais tant rêvé alors. Je suis aux premières loges pour voir tous les mouvements entre les Tuileries et l'Exposition.

Le jour de « l'ouverture », mes amis arrivent en nombre, et mon balcon est tout entier occupé.

Voici l'empereur en habit noir avec le grand cordon de la Légion d'honneur; voici l'impératrice en robe changeante, mantelet de dentelle, capote noire et blanche avec une haute aigrette sur une couronne de fleurs impériales

révoltées de l'être, j'ai dit une couronne de violettes. Le prince impérial est malade.

Mon père n'est pas là. Il a trouvé un moyen extraordinaire d'entrer à l'Exposition, où le public n'est pas admis, grâce à un ouvrier de la manufacture de Saint-Gobain auquel il a sauvé la vie à l'hôpital de Chauny et qui l'a déguisé en camionneur. Il a vu de loin descendre de voiture, sur leurs pieds comme de simples mortels, « nos tyrans ». C'est pour lui l'appellation solennelle de Napoléon III et d'Eugénie, qu'il nomme dans la vie courante M. et Mme Badinguet, du nom du maçon de Ham.

Il a vu aussi le prince Napoléon, la princesse Mathilde, le prince de Galles, le prince d'Orange, le comte de Flandre, le duc de Leuchtenberg, puis M. Haussmann, puis M. Schneider, le nouveau président de la Chambre, qui n'est pas précisément joli, paraît-il, et fait regretter physiquement Walewski.

Mon père a circulé en tous sens. Il a vu les engins avec lesquels on creuse le canal de Suez, puis un « ascenseur », une chose avec laquelle on pourra monter un escalier en deux minutes, comme sur un monte-plat. Il a vu les machines avec lesquelles on perce le mont Cenis. Il est enthousiaste d'une statue de Napoléon mourant — il ne l'admire qu'ainsi, dit-il. Il a vu, il a vu ! Il n'en peut plus. Il a faim. Douze heures d'exposition, c'est beaucoup.

« Oh ! non, ce n'est pas beaucoup, ajoute

mon père. Il me faudra plus de deux mois pour voir ce qu'il y a d'intéressant, d'essentiel à voir.

— Prends ton temps, lui dit ma mère, n'avale pas tout en un jour, selon ton habitude. Et puis, tu as Alice à conduire, et moi, car je suppose que Juliette ira avec ses amis. »

C'est une pointe que je ne relève pas, selon mon habitude.

« Si j'ai à vous faire visiter l'Exposition à Alice et à toi, il me faudra quatre mois.

— Va pour quatre mois. Qu'as-tu d'autre à faire?

— J'ai à connaître l'Exposition « mieux que personne », et vous allez me rogner mon temps.

— Tu es tout plein gentil, grand-père, dit Alice.

— Ce n'est pas pour toi que je dis cela. Je te prendrai quand tu voudras.

— Alors, c'est pour moi seule qu'est la réserve? dit ma mère, piquée. C'est bien. Je ne mettrai pas les pieds à l'Exposition! »

Scène, drame de famille.

Paris est en joie. On ne parle plus de rien sérieusement. Après l'Exposition, les affaires sérieuses! On ne songe qu'au plaisir. C'est d'ailleurs ce que viennent demander à Paris les provinciaux et les étrangers.

On est fort agité, dans le monde littéraire, à propos d'une séance au Sénat. Sainte-Beuve

a voulu défendre Renan qu'attaquait monseigneur de Ségur d'Aguesseau dans la discussion sur la loi de l'enseignement. Sainte-Beuve a superbement essayé de lutter contre ceux qui voulaient l'obliger à se taire. Spirituel, aimable, pondéré, très respectueux des moralités, à quelque religion qu'elles appartiennent, on l'a traité comme un anarchiste et on l'a empêché de parler.

Hetzel me dit que Mérimée est furieux.

On joue *la Grande-Duchesse de Gerolstein*, et cela ne doit pas ajouter à la belle humeur de notre grand ami. Je dis à Hetzel, qui le voit fréquemment :

« Rappelez donc à Mérimée ce que je lui ai prédit quand il riait de voir mes dieux païens ridiculisés dans *la Belle Hélène*.

« On ne respectera plus rien après cela, lui répétais-je, et l'on ridiculisera jusqu'à vos dévotions, celles de la Patrie.

— Ce qui l'exaspère surtout, me répond Hetzel, ce sont les moqueries de Rochefort sur « les généraux d'écurie et d'alcôve, sur les stratèges de cotillon ». Il répète à tous ceux qu'il voit ou rencontre qu'un pays où l'on « blague » l'armée est un pays qui court à la défaite, que nous, républicains, notre crime est de détester l'armée ; quand je lui parle des grands généraux de la première République dont a bénéficié le premier Empire, il me répond avec colère qu'il n'y a plus de formation, d'éclosion militaire

possible dans un parti où l'internationalisme prend le dessus, qu'avec le suffrage universel sans contre poids d'autorité, c'est peu à peu la honte nationale et l'anarchie.

Mérimée m'avait déjà récité cette homélie à Bruyères. Il ne la voit pas, il ne la sent pas, il ne la comprendra jamais, notre République lavée des souillures impériales!

On rit beaucoup de l'aventure d'Hortense Schneider, qui est entrée en voiture découverte à l'Exposition en jetant aux gardiens le nom de « grande duchesse de Gérolstein ».

Je suis certaine que Mérimée n'en rira pas.

*
* *

Le croirait-on? L'Exposition a passé au second plan dans les milieux politiques depuis que M. de Moustier a confessé, à la suite d'une demande d'interpellation, que le gouvernement impérial a l'intention de s'annexer le grand duché du Luxembourg, après toutefois que les populations auront été consultées.

On croit parmi nous que, quoi qu'il advienne, la France court à un échec. Ses prétentions ne seront pas acceptées par la Prusse victorieuse, qui aujourd'hui tient haute la dragée dans toutes les questions. D'interpellations en interpellations, de dépêches envoyées en dépêches communiquées, nous apprenons que la garnison prussienne sera retirée du Luxembourg, mais

à la condition que la France renonce à la cession à son profit.

On négocie avec la Prusse en vue de la neutralisation, et notre échec est ainsi constaté. Les fameuses compensations que Napoléon III devait réclamer lui sont soufflées. Des négociations s'ouvrent, mais ayant pour base la neutralisation du Luxembourg sous la garantie de l'Europe. C'est bien la défaite diplomatique la plus complète qui soit. Le plénipotentiaire prussien M. de Bernstorff, dit à qui veut l'entendre, à Londres, que le siège de M. de Bismarck est fait sur la question, et que rien ne modifiera ses résolutions.

*
* *

Cette fois, Gounod ne nous reparlera plus de ses « fours », à cause de l'insuccès de la *Reine de Saba*, qu'il a sur le cœur. Déjà le succès de *Mireille* l'avait un peu consolé, celui de *Roméo et Juliette* est fait pour effacer toute trace d'amertume du passé.

Je plains beaucoup Mme de Pierreclos, qui est vraiment malheureuse. On sait qu'un projet de loi avait été déposé en avril pour donner une récompense nationale à M. de Lamartine.

Son oncle en était réduit aux plus petits expédients, à force d'en avoir rêvé d'extraordinaires. Livré aux usuriers, lorsqu'on essayait de le tirer de leurs mains, qu'on lui prouvait

qu'il avait été odieusement exploité, volé, il répondait :

« Dû ou indû, ce qui est au compte de M. de Lamartine doit être payé, sa parole étant engagée. »

Émile Ollivier avait été choisi par la commission de la Chambre comme rapporteur du projet de récompense nationale à offrir à M. de Lamartine.

Lorsque le 8 mai Émile Ollivier présenta son rapport, M. de Lamartine sortit écrasé par ce document. Il concluait à une donation de 500.000 francs, transformée en pension de 25.000 francs de rente.

M[me] de Pierreclos est profondément humiliée de tout ce qui se dit sur la situation de son oncle, et qui a été provoqué par le très maladroit plaidoyer d'Ollivier. Il a trouvé moyen de mettre face à face, non le pays et M. de Lamartine, mais le critique de la *Vie de César* en face de son impérial auteur, et d'écraser le grand écrivain sous la magnanimité de *Napoléon le Petit*.

Notre ami Aimé d'Artigues, qui a été très lié avec Bazaine, nous entretient longuement de lui à l'un de mes soirs, et nous dit avec quel cynisme il parle de Maximilien.

Cette cruauté scandalise au moment où le malheureux empereur mexicain est sur le point de tomber au pouvoir des Juaristes. Cela prend un air de complicité qui révolte.

D'Artigues nous raconte une bien vilaine histoire de Bazaine, à propos de sa première femme. Il paraît que c'est un homme méprisable, et qui a l'amour excessif de l'argent.

Mme Sand m'écrit au sujet des *Idées de Mme Aubray,* dont elle est enthousiaste. Elle jouit des succès des autres, bien plus que des siens, tous ses amis le savent. Ses amis? Me compterai-je un jour parmi eux? Resterai-je l'ami de Daniel Stern?

Je n'ai pas encore eu le courage d'aller voir Mme d'Agoult. Il me semble que j'irai à la recherche et au-devant de l'irrémédiable.

*
* *

Mon avocat m'écrit qu'il a une ennuyeuse communication à me faire de la part de mon mari, qui ne consent à céder ses droits de communauté sur les livres que j'ai publiés avant notre séparation que moyennant une somme de 15.000 francs. Et il me donne rendez-vous le jour même, à huit heures du soir.

Je n'en aurai donc jamais fini avec cette exploitation!

Après le dîner, nous partons, ma fille et moi, et nous allons au triste rendez-vous. Je n'ai pas encore parlé de cette désagréable nouvelle à mon père et à ma mère, mais j'en ai parlé à ma fille, si réfléchie, et qui sans cesse m'interroge dès qu'elle me sait attristée au sujet de son père.

Mon avocat me dit qu'il ne voit pas le moyen de me soustraire à cette nouvelle exigence, qu'il discutera le prix, mais que la loi est formelle, tout travail de la femme devenant partie de la communauté, et le mari ayant le droit d'en toucher le produit.

Je le quitte désolée d'avoir à demander encore ce sacrifice à mon père, et surtout à ma mère.

Alice et moi, nous n'avons pas le courage de rentrer. Nous allons aux Champs-Élysées. Paris est en fête, Paris s'amuse, chante, rit. Nous sommes d'autant plus navrées, ma fille et moi, et des larmes nous viennent aux yeux. Nous fuyons cette gaîté offensante et nous montons vers l'Arc de l'Étoile. Lentement, nous redescendons.

Le concierge, quand je passe, me remet une lettre. J'y lis le mot « pressante », mais que m'importe! J'ai assez de soucis pour ne pas y ajouter ceux des autres. Je jette la lettre « pressante » sur ma table de travail, et je couche ma fille qui me dit un triste bonsoir accompagné d'un : « Pauvre petite mère! »

Mon père et ma mère reposent depuis longtemps, couchés qu'ils sont chaque soir à dix heures.

Je ne puis dormir. L'idée de la lettre « pressante » me revient. L'écriture se dessine tout à coup à mon esprit avec une physionomie connue. Je me lève et j'ouvre cette lettre...

Elle est de Me Mathieu !

« Chère Madame, me dit-il, j'avais au milieu des paperasses dont je termine l'examen, chaque soir, une lettre d'Algérie qui m'apprend que votre mari M. La Messine est mort depuis six semaines... Voilà l'affaire de la communauté simplifiée.

« Votre etc... »

Mort, mon mari, est-ce possible? Je suis libérée de cet odieux boulet, libérée... J'en éprouve une joie tellement violente que je ne puis la garder seule. J'entre brusquement, chez ma fille et je la réveille en criant : « Ton père est mort ! »

Elle croit que je délire. Je lui montre la lettre de Mathieu.

Nous nous embrassons follement. Nous sommes délivrées !

« J'avais tant peur qu'il me prenne un jour à toi, » me dit Alice.

Et elle se précipite hors de son lit, ouvre une porte et crie à ses grands-parents :

« Mon père est mort, mon père est mort ! »

Papa se lève. Et dans le singulier costume où nous sommes tous trois, nous bénissons, moi les dieux, mon père la destinée.

« Tu es libre, libre, Juliette, répète papa. Mon enfant chérie, pardonne-moi de t'avoir si mal défendue contre cet homme. J'en avais peur ! Je craignais pour toi les ressources de sa

malfaisance, et je n'osais pas le braver; c'est notre ami Arlès-Dufour qui va être content. Et je sais quelqu'un qui ne sera pas fâché que je devienne son beau-père. »

J'ai pensé, moi aussi à celui que j'aime depuis longtemps de toute mon âme...

Nous ne nous recouchons que vers le matin. Et que de projets !

« Cette fois, j'habite le Quartier Latin, » m'a dit mon père.

Ma mère n'a cessé de nous répéter :

« Et si c'était une fausse nouvelle ! »

Sitôt levée, j'envoie une dépêche à mon vieil ami Arlès-Dufour :

« Mon mari est mort. »

Et une autre à Edmond Adam :

« Je suis veuve. »

Et lui, Français entre les Français, qui pourtant m'avait parlé un jour de se faire naturaliser en Suisse pour devenir mon mari, accourt dès qu'il a reçu la dépêche.

« Est-ce bien vrai ? » répète-t-il.

Et tout de suite solennel et riant à la fois, il attire mon père un peu loin de moi. Il lui demande ma main.

« Accordé ! » crie mon père.

Nous sommes tous émus aux larmes, même ma mère.

Et ce sont les jours suivants des conversations sans fin sur l'avenir qui est à nous maintenant.

Je reçois de tous mes amis des félicitations, et pas un seul compliment de condoléances.

Les meilleurs, qui viennent m'embrasser et qui tous savent que j'aime Edmond Adam, ajoutent chacun : « Je veux être de la noce. »

Girardin force la demi-consigne. Il est chez moi en même temps que Mme de Pierreclos et que de Ronchaud.

« Je vous remarie, mais, cette fois bien, très bien, me dit Girardin.

— Et moi mieux encore, ajoute Mme de Pierreclos, je la donne à un chevalier, à celui qu'elle aime, à Edmond Adam.

— A mon ennemi, réplique tristement Girardin.

— Quand elle sera mariée à Edmond Adam, je suis certain qu'il l'empêchera de me voir et de m'écrire. Il n'y a que la veuve de Carrel qui m'ait pardonné, tous les « National » m'exècrent comme au jour de la mort de leur ami. Et cependant j'en ai souffert plus qu'eux. »

Nous parlons de Mme d'Agoult. Je leur demande un conseil sur ce que je dois faire, comment je lui apprendrai mon veuvage :

« Elle le sait par moi, me répond M. de Ronchaud, je lui ai dit que je venais vous féliciter, mais elle ne m'a chargée de rien pour vous. »

Girardin trouve que Mme d'Agoult devient fantasque, dure, ingrate envers l'amitié.

« Alors, je le répète, que faire? »

Tous trois sont d'accord que je dois la voir sans la prévenir, et cela le plus vite possible.

Deux heures plus tard, non sans émotion, je suis chez Mme d'Agoult. Elle me reçoit aimablement d'abord. Je lui fais part de mon veuvage, je lui dis ma joie.

« Le malheur d'être veuve, me dit-elle avec dédain, c'est qu'on a l'envie stupide de se remarier. J'imagine que vous ne ferez pas cette sottise. Une femme qui pense doit rester libre et maîtresse absolue de sa pensée, vous entendez, Juliette?

— J'ai besoin de bonheur plus que de liberté, » répliquai-je.

Elle s'emporte de façon violente, m'appelle provinciale, sotte, me prédit qu'avant deux ans je cesserais d'écrire pour faire mes comptes de ménage; puis, se contredisant, elle ajoute que je suis une ambitieuse et veux jouer un rôle, avoir le premier salon politique de Paris, salon qui tuera le sien. Elle me fait les reproches les plus injustifiés et les plus cruels, m'accuse de ne l'avoir jamais aimée, m'humilie, m'indigne, et je la quitte sur une phrase incohérente, cruelle, qu'il est impossible de redire et qui se termine par ces mots : « Je ne veux plus vous voir. »

Je sors de chez Mme d'Agoult exaspérée. La scène qu'elle m'a faite reste pour moi inexplicable. Je quitte, résolue à ne la revoir jamais, celle qui, sans cet accès de folle méchanceté,

eût toujours été pour moi la grande amie aimée, admirée.

J'en demande pardon à sa mémoire. J'aurais dû comprendre qu'elle avait ce jour-là un accès de folie. Deux ans plus tard, à la même époque, après une scène semblable à celle que j'avais subie et qu'elle fit à notre ami le docteur Clavel, Mme d'Agoult, Daniel Stern, entrait chez le docteur Blanche.

*
* *

De mon balcon, je vois et je verrai passer l'un après l'autre les hôtes de l'empereur, le tsar Alexandre II, le roi de Prusse, le fameux Bismarck, la bête noire de Neftzer, l'ex-ami de Mérimée, puis M. de Moltke, que Büchner m'a dit un jour être le plus grand stratégiste du monde, puis, plus tard et tour à tour, le roi des Belges, la reine de Wurtemberg, le roi de Suède, l'empereur d'Autriche, le Sultan.

On raconte qu'Alexandre II a été visiter le Palais de Justice et que l'un des jeunes avocats, tout le monde dit que c'est Floquet, lui a crié : « Vive la Pologne, monsieur, » au moment où il remontait en voiture.

C'est dommage, car, parmi les souverains, l'empereur de Russie est le plus beau, le plus sympathique, et tout Français devrait se rappeler que, si la France n'a pas été démembrée,

c'est au père d'Alexandre II, Alexandre Ier, que nous le devons. Et puis il est notre hôte. On pourrait être plus brave en allant lui crier : « Vive la Pologne ! » à Pétersbourg.

Plus tard, il était plaisant d'entendre Floquet et Gambetta se quereller de façon amicale à propos de ce cri du 3 juin 1867. Floquet disait à Gambetta :

« Tu ne peux pas nier que ce soit toi qui as crié : « Vive la Pologne, monsieur ! »

— Eh bien ! après, quand tu répéterais vingt fois la même chose, répondait Gambetta, quand tu aurais cent témoins, tu ne détruiras pas la légende et tu n'en resteras pas moins celui qui a crié : « Vive la Pologne, monsieur ! » à l'empereur Alexandre II. Et alors pourquoi ta sempiternelle protestation ? C'est ce cri célèbre qui fait maintenant ta figure, ta fortune politique, et tu devrais à tout jamais en endosser la responsabilité. »

Nous avons une incroyable malchance quand il s'agit de la Russie. Alexandre II, après la revue de Longchamp, avait désiré passer avec l'empereur par le Champ de Mars, par l'Exposition. Tous deux en revenaient, lorsqu'on entendit une détonation... Un attentat !

M. Raimbeaux, écuyer de l'impératrice, avec une présence d'esprit rare, lance son cheval sur le meurtrier et l'écarte... C'est un Polonais, du nom de Berezowski, qui a tiré un coup de pistolet presque à bout portant sur Alexandre II.

Voilà Floquet moralement complice de cet attentat.

On raconte que M. Raimbeaux avait prié le comte Poniatowski de lui céder son service dans l'escorte de la voiture impériale, sans cela c'est un Polonais qui peut-être eût sauvé, d'un attentat polonais, la vie de l'empereur de Russie. Mais aurait-il eu le sang-froid de M. Raimbeaux ?

Un cheval de l'attelage impérial a eu la poitrine traversée par une balle et une dame a été blessée de l'autre côté de la voiture.

J'ai vu de ma fenêtre Alexandre II rentrer aux Tuileries, et, derrière, un remous de la foule qui suivait indignée et criait : « Vive l'empereur de Russie ! »

J'apprends que M. de Bismarck est allé à *la Grande-Duchesse de Gérolstein* et qu'il a bruyamment ri.

J'écris à Mérimée :

« Eh bien ! notre hôte prussien s'est fort amusé à *la Duchesse de Gérolstein,* en se moquant de l'armée française. »

Mérimée me répond par un billet aussi court que le mien.

« Pas du tout. Bismarck a ri des petites cours allemandes dont il connaît mieux que personne les ridicules. Ce n'est pas de la France qu'il s'est moqué, mais de l'Allemagne ! »

Napoléon III n'avait aucune méfiance du trio prussien.

Guillaume lui paraissait un brave homme, Bismarck un bon vivant, de Moltke une spécialité distinguée.

Seul, le maréchal Lebœuf, dans une visite à Versailles, avait été frappé de certains mots, de certaines attitudes ; il fit part de ses observations à l'empereur, qui en sourit et le rassura.

Napoléon III était à ce point confiant qu'il ne songea même pas à parler de politique générale à ses hôtes. Est-ce que le traité de Londres n'avait pas définitivement réglé la neutralisation du Luxembourg. Pourquoi avoir l'air de bouder ?

Je rencontre, le lendemain de l'échange de nos deux billets, Mérimée dans sa rue.

« Votre affreux Bismarck a une figure brutale de carnassier, lui dis-je.

— Et de l'esprit comme quatre, de l'esprit méchant, j'en conviens. Les femmes se le disputent... comme causeur, car il n'a pas l'ombre de galanterie.

— Au moins, est-ce qu'en partant il donnera un bon pourboire à la domesticité diplomatique de l'Empire qui le sert si bien ? »

Mérimée me menace de la main et me quitte sans un bonjour.

En rentrant, un embarras de voitures m'a placée sur le trottoir, durant deux minutes, en face de ce Bismarck que Neftzer m'a appris à détester.

Nos regards se sont croisés. Le sien est dur,

le mien n'a pas dû être tendre. Je ne sais pourquoi, malgré moi, j'ai dit haut : « Vive la France! » L'a-t-il entendu?

Les fêtes succèdent aux fêtes, les galas aux galas!

*
* *

Nous nous marierons, Edmond Adam et moi, au printemps prochain, à notre retour du Midi. Il a tenté l'impossible pour trouver un appartement dans ma maison et n'a pu y réussir. Je quitterai donc ma chère rue de Rivoli, mais je ne veux pas aller rue Le Peletier, où demeure mon futur mari. Il me dit que son rêve serait d'habiter le boulevard Poissonnière, dans la maison Sallandrouze, en face de Brébant, chez qui il aime à inviter ses amis, qu'un appartement y est à louer. Il voudrait, dès maintenant, préparer notre home avant son départ pour le golfe Juan, où il compte venir en même temps que moi.

Je ne verrai plus, le soir, s'illuminer les Champs-Élysées comme pour une fête perpétuelle, je n'entendrai plus, le matin, les roucoulements des colombes. Mais bien vite, à cette pensée, je me trouve injuste.

Cependant, un tout petit nuage assombrit notre horizon de bonheur.

« Nous habiterons le Grand-Pin, me dit un jour Edmond Adam.

— Moi, quitter mon Bruyères! Jamais! »

Nous sentons qu'il y aura là, de part et d'autre, un gros sacrifice à faire. J'adore mon petit chalet et Edmond Adam vient de bâtir son nid si élégant avec amour.

« N'en parlons pas maintenant, » dis-je avec prière.

Edmond Adam nous invite à dîner un soir chez Brébant : Peyrat, Duclerc, Challemel-Lacour, Neftzer, de Reims, d'Artigues, de Ronchaud, Mme de Pierreclos et moi.

« C'est un premier dîner de fiançailles avec les intimes, dit-il en conviant nos amis.

— On sera follement gai, a répondu Mme de Pierreclos.

— On sera heureux pour deux, » répond de Ronchaud.

Le soir du dîner, d'Artigues parle avec admiration du monstrueux canon Krupp qui est à l'Exposition.

« C'est la bête de l'Apocalpyse, répond Neftzer, les Prussiens nous l'ont envoyé comme emblème. Si ce que représente ce canon était traduit, je vous jure qu'il ne provoquerait pas votre admiration.

— Nous sommes vraiment à la paix, dit de Reims, on l'achète assez cher et nous n'avons pas à nous impressionner de la vue d'un canon monstre.

— Ah! oui, la paix, réplique Neftzer, dites plutôt la haine et la guerre, avec ce canon Krupp!

— Et *l'Hymne à la Paix*, est-il fait pour rien? Répétez ce nom de François Coppée, gens de lettres, dit Challemel, il a déjà une valeur. Son hymne est, ma foi, une très, très belle chose.

— Neftzer, demanda Peyrat, continuez-vous à être l'ennemi secret de l'Exposition?

— Je continue! Mon opinion est que c'est une foire pour les uns, un trompe-l'œil pour les autres.

— Ingrat! Et la bière de Dreher introduite dans les brasseries, ce n'est rien, malheureux? »

Nous cessons alors d'être graves, et l'esprit ne manque pas à la plupart d'entre nous.

*
* *

La reprise du *Marquis de Villemer* à l'Odéon amène George Sand à Paris. L'interprétation est, dit-on, excellente. Berton, Reynald, Mlle Lia Félix, Mlle Antonine, Mme Lambquin, sont parfaits.

Ma brouille avec Mme d'Agoult m'autorise, aujourd'hui, à voir George Sand. Je lui écris, lui rappelant ce qu'elle m'a fait dire par le capitaine d'Arpentigny, « que je ne pourrai la voir, la connaître, devenir son amie, tant que je serai liée avec Mme d'Agoult, parce qu'il ne faut pas que je puisse entendre dire du mal de l'une ou de l'autre par l'une ou par l'autre. »

Mme Sand me répond : « Venez demain, à trois heures, rue des Feuillantines, 97. »

Je connaissais tous les hommes célèbres de mon temps. Malgré ma passion d'admirer, je n'étais pas de celles qui se prosternent humblement, fût-ce devant le génie.

Mais, à la pensée de voir le lendemain George Sand, mon émotion avait une intensité qui allait jusqu'au malaise. Allais-je l'aimer comme j'avais aimé Mme d'Agoult? avec respect, avec enthousiasme, avec tendresse, avec cet amour filial pour une maternité intellectuelle qui vous guide et vous fortifie? Et m'aimerait-elle comme m'avait aimée Mme d'Agoult, si longtemps bienfaisante à l'esprit de « petite Juliette ».

Comme j'étais troublée en allant rue des Feuillantines! Mon cœur battait, ma gorge se serrait. J'eus, un moment, l'envie de retourner chez moi, d'envoyer un mot de regret à George Sand, me disant que j'allais faire la plus sotte figure du monde.

J'entre, et me voilà en face de George Sand!

Assise dans un grand fauteuil, qui la faisait paraître toute petite, elle avait les deux bras appuyés sur une table et roulait une cigarette.

Je m'approchai. Elle ne se leva point. D'un geste, elle me montra le siège où je devais m'asseoir, tout près de la table. Ses grands yeux doux m'enveloppaient, m'attiraient. Mon émotion allait croissant.

Je fis un grand effort pour la saluer d'un mot.

Je ne trouvai rien, mon cœur se gonfla plus fort.

Elle alluma sa cigarette et commença à la fumer. Elle aussi paraissait faire un effort pour me parler, mais, pas plus que moi, elle ne trouvait quelque chose à dire.

Je sus plus tard combien elle était timide vis-à-vis de ceux qu'elle voyait pour la première fois.

Alors, me sentant idiote, ne pouvant plus contenir mon émotion, je fondis en larmes.

George Sand jeta sa cigarette, tourna autour de la table et me tendit les bras. Je m'y jetai avec cette tendresse filiale que je désirais tant ressentir, tendresse à laquelle, encore à cette heure, je suis restée dévotement fidèle.

Après notre effusion, devenue très confiante, je lui parlai de ma brouille avec Mme d'Agoult. Je contai la scène violente qui avait eu lieu entre nous.

Mme Sand m'écouta, me questionna et me dit que cela lui paraissait incompréhensible.

Nous parlâmes alors de moi, et je sentis sur l'heure combien mon autre grande amie me serait, elle aussi, bienfaisante.

Ah! si je pouvais dire et bien redire tout ce qu'il y avait de délicatesse de sentiments, de noblesse de cœur, d'élévation morale, de haute compréhension de la vie, de sérénité conquise au prix des plus cruelles écoles, des plus douloureuses épreuves, en George Sand!

La « fête » de Paris l'attriste un peu. C'est trop d'emportement vers le plaisir, trop de vulgarité dans le choix des amusements.

Elle voudrait voir les jeunes hommes des jeunes générations parler à cette foule qui se rue aux spectacles, où elle rit niaisement, d'autre chose que de la politique qui l'ennuie.

« Les moralités publiques sont reléguées au second rang, même dans l'esprit des chefs actifs de l'opposition, me dit-elle.

« Si, en 1848, la passion du principe intégral a été poussée jusqu'à l'absurdité, aujourd'hui, les facilités morales sont acceptées jusqu'à la négation des révoltes de la conscience. »

Pour Mme Sand, les protestations bruyantes contre les deux morales de M. Nisard, sont puisées dans le mouvement mécanique des oppositions et non dans la révolte des noblesses d'âme.

Mme Sand applaudit au courage de M. Thierry, qui a repris *Hernani* aux Français, pièce où les sentiments un peu boursouflés ont beaucoup de hauteur. Les jeunes de l'opposition vont l'entendre pour l'applaudir et il leur en restera quelque chose. Delaunay, Maubant, Bressant, Favart y sont d'ailleurs incomparables et contribuent à un succès dont Mme Sand est tout heureuse pour l'exilé.

« Hugo aura une consolation littéraire, me dit-elle, lui qui souffre tant de la politique et sent la pauvre France s'éloigner de plus en plus de ceux qui sont loin. »

Je quitte Mme Sand, après deux heures de confidences, emportant mon culte pour elle et son amitié.

Le théâtre, les courses, les « cabarets », comme les appelle Mme de Pierreclos, à laquelle on ne ferait pas dire un restaurant ou un café, parce qu'elle aime à se servir des mots du XVIIIe siècle, ne désemplissent pas. Les glaciers aussi sont combles le soir, surtout le café Napolitain et Imoda, tout près de nous, rue Royale. Nous nous retrouvons là souvent, à la sortie du théâtre.

A l'Opéra, M. Perrin fait preuve d'une maîtrise de direction que tout le monde reconnaît; on y chante *Don Carlos*, où Faure est superbe. Dans les autres théâtres, *Roméo et Juliette,* le triomphe de Mme Carvalho, *Hernani, les Idées de Madame Aubray* font concurrence à *la Grande-Duchesse de Gérolstein,* cette ineptie dangereuse, à Thérésa, aux insanités des opérettes; mais les étrangers, s'ils vont une fois aux pièces sérieuses, « pour les avoir vues », n'y retournent pas, ils assaillent les scènes où l'on rit bassement et courent à Mabile, à Musard, où se recrutent les aventures. Et ils retournent chez eux, répétant que Paris est la ville de la plaisanterie grasse, du plaisir, de la débauche, la Babylone moderne! Ils n'y ont trouvé que l'écume qui est à la surface.

Autour du lac, les petits gommeux sont en extase devant les grandes élégances du prince

Murat, du prince de Sagan, du marquis de Galliffet, revenu du Mexique, où il s'est conduit en héros, avec le grade de lieutenant-colonel, du marquis de Massa, du prince d'Arenberg, du marquis du Lau, du baron de Heeckeren, par lequel Edmond Adam, qui est resté lié avec lui, sait tant de choses des coulisses impériales, du beau Gaiffe, si spirituel, ami si sûr, qui n'a pas d'ennemis et qu'on s'arrache.

Mme de Metternich, dans sa daumont jaune, fait toujours sensation aux Champs-Élysées et au Bois.

A Longchamp, la victoire du cheval français Fervacques a été du délire. Alice et moi, nous avons vu aux Champs-Élysées le retour des courses. L'enthousiasme se manifestait sous toutes les formes les plus excentriques de cris, de chansons, de hourras.

« Patriotisme qui ne soulève que la poussière, dit, à dîner, mon père. Virus d'Albion, dont le but est de corrompre l'admirable peuple parisien par le jeu. »

A l'un de mes soirs, Edmond Texier nous narre l'arrivée du Sultan et brode une foule d'histoires sur le harem qu'il traîne à sa suite.

De Reims, toujours très renseigné par les princes d'Orléans, dont il est l'ami et le chargé d'affaires officieux, nous raconte que le prince Napoléon, qui n'a voulu voir ni le tsar ni le roi de Prusse et revient d'Italie, est stupéfait d'apprendre que l'empereur n'a parlé de politique

extérieure ni à Bismarck ni à Gortchakoff.

Il répète à qui veut l'entendre que « c'est renversant, que c'est l'impéritie poussée jusqu'au gâtisme ».

De Reims nous conte aussi que l'Exposition devait contenir des merveilles chinoises pillées au Palais d'Été. L'amiral Coupevent des Bois, qui les a vues après le pillage à Pékin, les lui a décrites. Lesdites merveilles ont disparu sans qu'on sache ce qu'elles sont devenues. On a comblé le vide avec de la pacotille.

Et nous levons les bras au ciel. « Ah ! la corruption impériale ! »

De Reims, lié avec le duc Decazes, sait par lui que le prince Gortchakoff a beaucoup parlé à M. de Moustier de l'Orient, mais il est parti inquiet de la venue du Sultan, disant qu'un accueil chaleureux en France le grandirait aux yeux de ses sujets, qu'il y faut veiller, que l'entente de la France et de la Russie tient au tact de la diplomatie française.

Le duc Decazes ne cesse de répéter à de Reims que Morny était le talisman de Napoléon III, qu'il avait à moitié conclu l'alliance russe au sacre d'Alexandre II ; que la France, appuyée sur la Russie, sur l'Italie, en bonnes relations avec l'Angleterre, était maîtresse de la politique européenne, et c'est pourquoi le duc Decazes voit la main de Bismarck dans l'attentat de Berezowski.

Hetzel nous donne le fou rire avec des his-

toires de Mérimée sur Sainte-Beuve. La nomination au Sénat du grand critique en lui octroyant par année trente mille francs a bousculé l'économie de son ménage intérieur. Il est le plus heureux-malheureux des hommes. L'histoire de son costume de sénateur est drôle au possible. Il l'a essayé vingt fois pour s'habituer à le porter, le voulant tantôt « plein d'aisance », tantôt élégamment juste. « Il est d'ailleurs parfaitement ridicule avec cet habit, » prétend Mérimée, quoiqu'il se soit définitivement arrêté au « plein d'aisance ». En somme, c'est la princesse Mathilde inspirée par Mérimée qui a fait nommer Sainte-Beuve père conscrit.

« Cela aurait manqué aux joies de ma vie, s'il ne l'avait pas été, » dit Mérimée. Ses discours sont des chefs-d'œuvre d'esprit et d'incohérence. Le Sénat, pour ces deux causes, ne peut les supporter. L'incohérence horripile les gens sensés et l'esprit énerve les imbéciles. Son dernier discours, à propos des bibliothèques populaires, a été plein de verve, mais il a enterré la question. »

Je raconte mal ce que nous a conté Hetzel. Le mélange des mots, des faits et gestes de Sainte-Beuve, jugés par Mérimée et redits par Hetzel, c'est chose impossible à rendre.

Edmond Adam nous apporte la nouvelle de l'exécution de Maximilien. Il est mort en héros. On sait le fait depuis plusieurs jours au Comptoir d'Escompte, mais au ministère des Affaires-

Étrangères, on le connaît seulement depuis hier. On veut le tenir secret à l'empereur et à l'impératrice jusqu'à demain, après la distribution des récompenses. Le pourra-t-on ?

* * *

Napoléon III et l'impératrice président la cérémonie de la distribution des récompenses aux exposants. Ils ont appris le matin la mort de Maximilien, ils sont terrifiés, défaillants, tandis qu'éclatent de toutes parts les acclamations enthousiastes de la foule.

Nous allons, le soir, mon père, ma mère, ma fille et moi, à l'Odéon, dans une loge que m'a envoyée Mme Sand. Edmond Adam vient nous y rejoindre. Il a vu cet après-midi le baron de Heeckeren, qui lui a dit :

« L'empereur est frappé. Très superstitieux, il croit qu'ayant reçu la nouvelle de la mort de Maximilien à l'heure du summum de ses succès, c'est la déveine qui commence. Ce qui l'attriste le plus, ajoute le baron de Heeckeren, c'est que cette lamentable campagne du Mexique, à propos de laquelle il a pris conscience de l'insuffisance de l'armée, ne devienne un obstacle à la réorganisation militaire. Napoléon III aurait prononcé aujourd'hui, affirme le baron de Heeckeren ces paroles textuelles : « Après ce dénouement tragique de la guerre du Mexique,

on ne voudra pas me mettre en mains de nouvelles forces. »

Le duc Decazes, par de Reims, nous supplie Duclerc, Edmond Adam, et moi, d'essayer de faire comprendre à Arago qu'il ne doit pas défendre l'assassin d'Alexandre II, de façon à faire admettre des circonstances atténuantes, qu'Alexandre II en serait à tout jamais irrité, et que nos ennemis pourraient lui faire croire que le peuple français tout entier le déteste.

Arago répond qu'il est le défenseur de son client et n'a rien autre à voir et il fait admettre des circonstances atténuantes.

Alexandre II quitte Paris en même temps que le roi de Prusse. Il ira à Darmstadt près de son beau-frère, se reposer de ses fatigues officielles et des plaisirs de Paris dans un milieu malveillant pour la France.

Après l'incident du Palais de Justice, l'attentat, l'indulgence de la condamnation de Berezowski, Alexandre II ne voulut plus se souvenir, à son retour en Russie, que de la guerre de Crimée et de l'insurrection de Pologne.

Les prévenances dont on entoura le Sultan durant son séjour à Paris, ajoutèrent à l'irritation du Tsar; Bismarck, dont on retrouvait partout l'inspiration diabolique, sut amener des incidents qui détruisirent, dans l'esprit d'Alexandre II, jusqu'à la trace de ce qui avait pu le charmer à Paris.

Nefftzer suit toutes les intrigues de Bismarck

avec une clairvoyance qui finira par s'imposer à tous nos esprits. Il a une haute opinion du comte de Beust, lequel relève l'Autriche de façon miraculeuse, la réconcilie avec la Hongrie. Or, sait-on, dit Nefftzer ce qui en advient? que Bismarck n'a plus qu'une idée : s'allier avec l'Autriche vaincue pour en ôter la possibilité à la France.

Après un discours de M. Thiers contre l'expédition du Mexique, ne voilà-t-il pas Ollivier qui revient à l'opposition? Il reproche au ministère d'avoir fait banqueroute complète au programme libéral du 19 janvier.

Je rencontre Girardin qui me dit :

« Nous allons repêcher Ollivier.

— Jolie besogne, pour qu'il vous noie un jour avec lui.

— Je sais plonger et lâcher qui s'accroche à moi, comment voulez-vous qu'on parvienne à me noyer? »

Ainsi que l'avait supposé Napoléon III à la nouvelle de la mort de Maximilien, la Chambre refuse de voter l'augmentation de l'armée, malgré l'intervention passionnée de M. Thiers qui voit dans la Prusse victorieuse une menace terrible et immédiate pour la France.

« Vous voulez faire de la France une caserne? » crie Eugène Pelletan au maréchal Niel.

Jules Ferry et Jules Simon sont allés en Allemagne. Ils y ont été reçus, affirment-ils, avec un enthousiasme qui exclut toute possibi-

lité de guerre entre la France et ce pays. Et ils répètent l'un à la Chambre, l'autre partout, que les chiffres qu'on donne de l'armée prussienne sont faux.

Arlès-Dufour vient un jour me raconter qu'il a vu quelques instants auparavant la reine de Prusse, avec laquelle il est de vieille date en excellents rapports, et qui est en ce moment à Paris.

« Très précieuse, un peu poseuse, m'apprend Arlès-Dufour, la reine Augusta, petite-fille de Charles-Auguste de Saxe-Weimar, a beaucoup de goût pour la littérature française. Amie de Gœthe, elle aime la philosophie, les lettres, et c'est une causeuse exquise. Elle se déclare admiratrice des splendeurs de la cour des Tuileries, touchée de la politesse qu'on lui montre, et qui ne va pas, ajoute-t-elle à Arlès-Dufour, sans une certaine antipathie pour la Prusse.

— Je crois, dit la reine à Arlès-Dufour, qui insiste pour que je redise à mes amis les paroles mêmes d'Augusta, que le marquis de Moustier, que M. Rouher, que Napoléon III ne veulent pas la guerre avec nous, mais qu'une certaine partie de l'armée, que l'impératrice la veulent.

— L'impératrice! pourquoi Votre Majesté pense-t-elle cela? demande Arlès-Dufour.

— Parce que tout à l'heure, en me ramenant à l'ambassade dans sa voiture, elle a répondu à l'une de mes interrogations : « Nous vous ferons la guerre! » Et Arlès-Dufour lève les bras au ciel, d'autant plus haut qu'il a cru aux

bienfaits pacifiques de l'Exposition universelle.

Je répète donc ce que m'a dit Arlès-Dufour à qui veut l'entendre, et d'abord à Nefftzer.

« Je la vois venir vers nous à pas de géant, cette guerre! me répond Nefftzer; mais, franchement, je n'aurais pas cru l'impératrice assez imprévoyante, assez insensée pour la désirer! »

Bientôt l'entrevue de Salzbourg dissipe les craintes qui envahissaient notre groupe. L'empereur d'Autriche et Napoléon III se seraient entendus sur tous les points : maintenir l'intégrité de l'empire ottoman, et surtout empêcher la Prusse de devenir une grande Allemagne. L'accord entre les deux empereurs serait uniquement basé sur la paix.

Là encore l'impératrice a eu un mot malheureux :

« M. de Beust est trop vif, trop pressé de conclure, » dit-elle.

Ce mot blessa et découragea le comte de Beust qui me le redit plus tard en ajoutant :

« Il fallait se hâter. Nos armements étaient à peine ébauchés que déjà la Prusse était prête. Tandis que l'impératrice me trouvait trop pressant, l'empereur m'accusait de manquer d'initiative. Que vouliez-vous qu'on fît avec une pareille politique? »

* * *

Je dîne chez Szarwady avec le général Türr.

Notre sympathie à tous deux est assez vive pour que nous nous sentions en confiance. Le héros hongrois et garibaldien nous raconte qu'avant la guerre de la Prusse et de l'Italie avec l'Autriche, lui l'aide de camp de Victor-Emmanuel, l'ami de Kossuth, de Klapka, de Garibaldi, est appelé par M. de Bismarck à Berlin. Autorisé par le roi d'Italie, il s'y rend.

M. de Bismarck a organisé une mise en campagne des libéraux de tous les pays dont il exploite l'influence, au profit de la Prusse. Türr travaille avec lui, croyant servir à la fois l'Italie et la Hongrie contre l'Autriche.

Un jour il voit dans les yeux de M. de Bismarck qu'il songe à la guerre contre la France.

Il lui dit :

« Si vous faites la guerre à la France, je suis avec la France! »

Bismarck se contient.

« Non, dit-il, mais eux la veulent. »

Et il raconta au général que, dans une conversation avec le général Ducrot, au moment de son séjour à Paris durant l'Exposition, celui-ci ne lui avait pas caché qu'il désirait la guerre avec la Prusse.

« Et pourquoi voulez-vous nous faire la guerre? demanda Bismarck!

— Parce que nous sommes les coqs!

— Eh bien, je vous ferai poules! » répondit Bismarck.

Garibaldi, me dit encore le général Türr,

demandait alors à Bismarck de l'argent et des hommes, et Bismarck le contait haut, ayant intérêt à ces indiscrétions. Il plaisantait notre ambassadeur à Berlin en lui prouvant que nous avons été dupés en 1859, que l'Italie ne reçoit pas d'autre conseil que les siens en politique, et que, naturellement, il la poussait, dans la question romaine, à ne pas tenir compte du traité du 15 septembre, et à mettre Napoléon dans l'embarras.

De Reims vient un matin me lire une consultation de M. de Kératry, adressée au duc d'Aumale, datée du 17 août, dans laquelle M. de Kératry prévoit une guerre avec la Prusse et la perte de deux ou trois provinces frontières.

De Reims est chargé de nous lire à tous cette consultation que le duc d'Aumale admire, et qu'il conseille de faire publier, s'il se peut. Mais Neffizer nous dit toutes ces choses depuis plus de trois ans.

C'est durant que le professeur Sée engageait Napoléon III à prendre garde à la maladie dont il était atteint, à chercher le calme repos à tout prix, que de Reims nous communiquait une lettre de Kératry au duc d'Aumale, jointe à sa consultation sur la guerre prochaine, et ainsi conçue :

« Au moment d'une crise, l'apparition du héros d'Algérie auquel ses compagnons d'armes ne feraient pas défaut, donnerait une forme aux aspirations hésitantes, et entraînerait, à la

suite de ses meilleurs chefs, l'armée, lasse des tergiversations impériales. »

L'angoisse de l'avenir commençe à étreindre les âmes des plus optimistes, malgré les assurances du discours d'Arras, dans lequel Napoléon III nous a présenté le tableau le plus anodin de la politique européenne.

Bismarck agitait toute l'Allemagne à la suite de l'entrevue de Salzbourg, et poussait Garibaldi à l'action. Celui-ci, qui ne rêvait que guerre, s'en allait à Genève au congrès de la Paix. Il était reçu triomphalement, et sa voiture disparaissait sous les fleurs. Ce congrès de la Paix, d'ailleurs, grâce aux agents de Bismarck, semblait avoir été réuni pour soulever les questions qui pouvaient provoquer la guerre, en excitant toutes les haines.

Garibaldi, nommé Président honoraire de ce congrès, terminait son discours en disant :

« Nous avons le devoir d'aller à Rome, et nous irons bientôt. »

Au cours de sa harangue, Garibaldi louait Genève d'avoir été la première à attaquer « cette institution pestilentielle qui est la papauté! »

Cependant on disait Garibaldi et Mazzini en désaccord, quoique tous deux en entente parfaite avec M. de Bismarck. Mazzini blâmait certaines déclarations de Garibaldi trop hâtives et par conséquent révélatrices. Et Garibaldi répondait en appelant Mazzini « le révolutionnaire en chambre ».

Rattazzi, alors au pouvoir, avait le très grand tort, dont il se repentit trop tard, de plaisanter « le malheureux blessé d'Aspromonte », le « héros des deux mondes ».

Cavour mort, toute la politique italienne, officielle ou révolutionnaire, prit la direction de Berlin, et M. de Bismarck fut alors certain de gagner une double partie d'échecs dans laquelle lui seul faisait mouvoir tous les pions. Ce qu'il soignait particulièrement, c'étaient les motifs d'irritation du peuple italien contre la France.

Il donnait de l'argent à Garibaldi, et celui-ci négociait avec la compagnie Rubattino, en vue d'une descente sur les frontières romaines.

Le comte Armand, notre chargé d'affaires à Rome, M. de Malaret, notre ambassadeur à Florence, écrivaient qu'une agression de Garibaldi était imminente.

Mes amis et moi, nous restions les ennemis résolus du pouvoir temporel, mais nous n'avions plus le même entrain pour acclamer Garibaldi et pour ne voir dans la politique européenne qu'un intérêt : celui de l'Italie *une !*

Garibaldi voulait la révolution à Rome, Victor-Emmanuel voulait l'occupation, M. de Bismarck voulait l'une ou l'autre, ou l'une et l'autre, tandis que Napoléon III n'opposait à ces courants de plus en plus forts que l'irrésolution.

Nigra, qui avait de l'influence dans notre

milieu, nous dépeignait la situation inextricable de Victor-Emmanuel, placé entre les troubles révolutionnaires s'il laissait faire, et l'impopularité aboutissant à la révolution s'il n'agissait pas lui-même à Rome.

De son côté Napoléon III ne se sentait pas sur un lit de roses, pris entre l'alternative de renoncer à la politique séculaire de la France, de blesser les convictions catholiques de la majorité du pays, ou de devenir l'ennemi de l'Italie, pour laquelle la France avait fait tant de sacrifices et qu'il aimait.

Mais des troubles ont lieu à Florence, à cause de l'arrestation de Garibaldi.

La maison du président du Conseil, de M. Rattazzi, est saccagée. La foule, M. Crispi en tête, proteste violemment contre l'arrestation de Garibaldi. Nous-mêmes, nous n'admettons pas cette arrestation. Un internement à Caprera, passe encore. La prison pour le héros, cela, non! Peyrat pense à nouveau, comme Guéroult. *L'Avenir national* et *l'Opinion nationale* pourraient échanger leurs articles, et nous recommençons notre campagne contre la papauté. Nous répétons avec Peyrat : « Le cléricalisme, c'est l'ennemi, » l'ennemi de la France et de l'Italie en même temps.

Thiers et Nefftzer parlent maintenant dans le vide. On ne les écoute plus. Quelques semaines plus tard, Garibaldi envahit le territoire pontifical.

*
* *

Mme Sand a voulu connaître Edmond Adam. Elle l'a accueilli en ami. Ils ont beaucoup parlé de 1848. Quand nous la quittons, elle dit à Adam, de moi : « J'ai longtemps attendu cette fille adoptive, » et à moi, d'Adam : « Il a une main loyale, et vous devez être fière de lui donner la vôtre. »

Après de telles paroles, très émus, nous nous sentons plus heureux encore et nous disons qu'il faut que Mme Sand vienne au golfe Juan, que nous la gâterons, que nous serons fous de joie de l'avoir à nous seuls.

Je retourne le lendemain assurer à notre grande amie qu'elle a deux cœurs entièrement à elle. Je lui fais notre double invitation et je lui décris mon Bruyères modeste et gai, le Grand-Pin si élégant et si confortable.

Elle me répond que c'est chez moi qu'elle viendra. Et me voilà aussi joyeuse qu'Edmond Adam va devenir jaloux.

Mme Sand désire aussi connaître ma fille. Elle adore les enfants et me parle avec amour de sa petite Aurore.

Je lui amène mon Alice, de qui elle se fait aimer en une heure, et à laquelle elle donne le nom de Topaze, à cause de son teint chaud que le soleil de Provence brunit encore.

En sortant de la rue des Feuillantines, « Topaze » me dit :

« Oh! moi, j'avais bien vu, quand j'étais petite, que j'avais déplu à Mme d'Agoult, et j'ai très bien vu que je plais à Mme George Sand. »

Jamais ma fille ne m'avait parlé jusque-là de sa visite à Mme d'Agoult.

Je dîne, invitée par Mme Sand, chez Magny, avec les Goncourt, Gustave Flaubert, Dumas fils.

On parle de la mort de Baudelaire. Edmond de Goncourt raconte sa folie de jouissance, « sa pourriture », et son frère Jules ajoute une histoire salée qui révolte Mme Sand.

« Vous savez, dit-elle, que je déteste ce genre de conversation, qu'elle me dégoûte.

— Oh! alors, nous allons la la la recommenmencer, répète Flaubert.

— Je te le défends! » s'écrie Mme Sand.

Flaubert rit de son beau rire. Il a la tête entre les épaules et de longs cheveux bouclés; ses grands yeux sont bleus avec une lentille très noire, de longs cils, la figure rouge, une forte moustache à la Vercingétorix, et il porte fièrement sa haute taille.

D'une bonté qui donne à tout instant sa preuve, il est cruellement à l'affût du ridicule. Gare à vous, si vous avez écrit une phrase incorrecte ou sotte, ou à double sens. Il l'a retenue et il vous la répète sur le ton le plus ironique du monde.

Mme Sand, qui veut que l'impitoyable et exquis Flaubert devienne mon ami, lui a donné à lire mes *Récits d'une Paysanne*.

Il les a lus, les goûte et me le prouve d'abord aimablement. Puis, tout à coup, avec ce ton que je n'ai connu qu'à lui, il me dit, à ma grande confusion, personne jusqu'ici ne s'en étant aperçu :

« Mais pourquoi donc votre « batteur en grange », qui a perdu un bras dans l'engrenage d'une machine à battre, prend-il, à un moment donné, une tirelire à deux mains ? »

Rire général. Je ris moi-même de si bon cœur que Flaubert me regarde d'un œil favorable quand je lui dis gaiement :

« Merci, maître ! »

Mme Sand et Dumas ont leur tour, et ils rient d'eux-mêmes comme j'ai ri de moi. Mais les Goncourt prennent un air digne et froissé quand Flaubert leur cite quelques phrases de leur dernier livre ; aussi sommes-nous gênés pour en rire.

Mme Sand parle de mes *Idées Antiproudhoniennes* de façon à mettre ma modestie à une trop rude épreuve. Je demande grâce.

« Épargnez-moi, ma grande amie. Comment une pauvre petite recrue peut-elle avoir une valeur à côté de maîtres comme Flaubert, comme vous, comme Dumas fils, comme les Goncourt...

— Attrape ! réplique en riant Mme Sand.

Voyez l'insolente jeunesse : elle me place après Flaubert.

— Et moi après vous, reprend Dumas, ce que j'accepte.

— Et nous les derniers, dit Edmond de Goncourt, ce que nous n'admettons pas. »

Je ne réponds qu'à M[me] Sand.

« Je place Gustave Flaubert avant vous comme perfection de style, mais pas comme imagination.

— C'est donc une chose d'un ordre bien élevé que l'imagination?

— Oui, la vôtre.

— Vous croyez cela? Demandez donc à Flaubert en quelle estime il la tient, mon imagination?

— Gustave Flaubert, madame, dis-je en regardant Flaubert dans les yeux, n'osera pas diminuer en moi l'admiration passionnée que j'ai pour le plus grand écrivain femme de mon temps. Il faut apprendre le respect aux jeunes, toujours enclins à l'irrespect.

— Ça te la coupe! dit M[me] Sand à Flaubert.

— Elle a raison, répond Flaubert simplement.

— Elle a tort dans tout ce qu'elle jabote, réplique Dumas, et j'espère bien qu'elle n'a aucun talent. Est-ce qu'avec cette tournure et cette frimousse on doit s'appliquer à devenir un bas-bleu?

— Pardon, jeune Alexandre, riposte ma-

dame Sand, je te prie de veiller sur ton dédain pour les bas-bleus !

— Vous êtes George Sand, vous, reprend Dumas, un génie inconscient, un cœur comme il n'y en a eu, il n'en est, et il n'y en aura jamais plus sous la calotte des cieux, vous...

— Boum, badaboum, badaboum ! répète en riant Mme Sand. Je parie que tu vas prêcher l'amour à cette « Juliette ».

— Certainement ! On n'est pas écrivain quand on a cet ensemble-là.

— On est amoureuse, n'est-ce pas ?

— Vous dites crûment le mot que je lui aurais enveloppé.

— Mon enfant, n'écoutez pas ces gens-là. Vous n'avez qu'à lire ce qu'ils font des femmes « amoureuses », des Mme Bovary, des Mme Aubray, des Germinie Lacerteux ; ils sont incapables de donner un bon conseil.

— Il faut aimer, aimer, aimer ! » s'écrie Dumas.

Et Flaubert et les Goncourt répètent :

« Il faut aimer !

— Je n'ai pas attendu l'heure de votre « bonne parole » pour savoir cela, répliquai-je en leur faisant à chacun signe de la tête. J'aime à aimer qui j'aime, et celui que j'aime aime à me voir écrire, pour que, petite, je grandisse.

— L'imbécile ! » dit Dumas.

Je me révolte.

« Quelle drôle d'idée d'affirmer devant moi

qu'on ne peut pas aimer parce qu'on est écrivain, ajoute en riant Mme Sand.

— Il y a du vrai, dit Edmond de Goncourt.

— Jamais de la vie, riposte George Sand, car, ce qu'on peut jusqu'ici reprocher aux femmes écrivains, c'est justement d'avoir trop aimé. Et la preuve, dedans moi-même, je la *treuve !*

— Vous, vous n'avez jamais aimé qu'une figuration des héros futurs de vos livres, quelque chose comme des marionnettes que vous avez habillées dans le style pour leur faire répéter votre pièce, dit Dumas. Est-ce que c'est aimer, ça?

— Voyons, reprit Flaubert, nous quatre, écrivains de valeur, sommes-nous de grands amoureux?

— Je ne sais pas, je m'en moque pas mal, répliqua Mme Sand, mais c'est bête de dire, pour ne citer que les dernières, que Mme de Staël, Mme d'Agoult, Mme de Girardin et moi, nous n'ayons pas été de grandes amoureuses. Je trouve, au contraire, qu'il y a maintenant à prouver qu'une jolie femme écrivain peut avoir beaucoup de talent et rester une simple épouse aimante et fidèle, tout comme d'autres.

— Il y a là une étude à faire, » dit Jules de Goncourt.

Mme Sand avait beaucoup parlé. D'ordinaire elle écoute, prenant un plaisir extrême à souligner, par une courte exclamation ou par un

franc rire, les mots d'esprit qu'elle relève et goûte comme personne.

La conversation continuant, on en vint à parler de « mémoires ». Flaubert déclara qu'il détestait ce genre de littérature, que les *Mémoires* de Mme Sand étaient la plus mauvaise de ses œuvres.

« C'est mon avis, dit Mme Sand, et on ne me ferait pas les relire pour une plante unique à trouver. »

Flaubert qui n'avait commencé la conversation que pour la fin, ajouta avec sa brutalité habituelle :

« Les mémoires des Goncourt ne vaudront pas mieux que les autres, quoiqu'on prétende qu'Edmond sténographie la conversation intéressante sous la table et sur le poignet gauche de sa chemise. »

Edmond de Goncourt protesta :

« J'espère vivre assez pour voir si vous publierez votre récolte de ce soir, ajouta Flaubert qui, en bon dogue, ne lâchait pas prise quand il mordait, notre conversation en vaut la peine, surtout la mienne.

— Quand vous aurez fini de nous prendre pour tête de turc, répliqua Jules de Goncourt, je vous promets de vous trouver moins... c'est-à-dire plus amusant. »

Flaubert allait répondre :

« Tais-toi, lui dit Mme Sand ; je vois poindre sous ta moustache une grosse mauvaiseté.

— Qu'il y aille, dit Edmond de Goncourt en riant, on lui rendra non seulement la monnaie, mais la pièce entière. »

Dumas coupa l'incident par le récit d'une histoire cocasse que lui avait contée Renan sur Sainte-Beuve. Une grande dame russe, éprise de l'auteur des *Lundis* et en correspondance tendre avec lui, avait prié Renan d'amener Sainte-Beuve à un dîner que le mari de la dame désirait offrir à son rival chez Bignon.

Ce mari, un Russe superbe, inquiet de l'enthousiasme de sa moitié pour Sainte-Beuve, disait à Renan :

« Je sais que je cours un danger, mais j'aime mieux en finir de façon ou d'autre. »

Renan amène Sainte-Beuve ! Soupir bruyant et rassuré du mari, yeux très ronds de la belle dame, qui répète à satiété durant le repas, Sainte-Beuve dépensant toute sa verve :

« Non, ce que j'aime votre esprit, monsieur de Sainte-Beuve. »

Et le mari de répéter :

« Ce que nous aimons votre esprit, ma femme et moi, monsieur de Sainte-Beuve? »

Mais il fallait entendre Dumas fils contrefaire Renan, Sainte-Beuve, le mari et la dame.

Nous rions aux éclats.

*
* *

Je n'oublierai jamais l'une des soirées que je

passai seule avec Mme Sand chez elle. Nous devions aller à l'Odéon toutes deux, mais le spectacle étant changé par suite de la maladie subite d'un acteur, elle me dit :

« Restons chez moi et causons, ma chère Juliette. »

Causer seule avec ma grande amie était pour moi un rêve. Et ce rêve fut réalisé au delà de tout ce que j'ambitionnais.

Longtemps silencieuse, fumant des cigarettes qu'elle jetait dans un vase rempli d'eau après en avoir aspiré quelques bouffées, elle parut songer. Je ne parlai pas, déjà habituée à ses silences, lorsqu'elle me dit comme pour résumer ce à quoi elle avait pensé.

« Je veux que ma vie serve à une autre, à la fille d'adoption que je choisis, à vous, mon enfant. Je vous conterai à mesure que nous nous connaîtrons mieux, que nous causerons davantage, par quels chemins, d'autant plus rudes que je les cherchais plus doux, j'ai gravi l'existence.

« Les milieux m'ont longtemps dominée jusqu'à m'opprimer. Je n'ai essayé de me retrouver que quand je me suis sentie véritablement trop hors de moi-même. Pour un rien qu'ils me donnaient, les autres me prenaient tout entière.

« La bonté qui doit être une vertu clairvoyante et pondérée, était en moi un élan tumultueux, torrentiel, qui n'aspirait qu'à se

répandre. Sitôt qu'on m'inspirait une grande pitié on me possédait.

« Je me précipitais sur l'occasion d'être bienfaisante avec un aveuglement qui me faisait le plus souvent provoquer le mal. Quand je m'examine, je vois que les deux seules passions de ma vie ont été la maternité et l'amitié.

« J'ai accepté l'amour qui s'offrait sans le chercher, sans le choisir et ainsi lui ai-je apporté, en ai-je exigé tout autre chose que ce qu'il me donnait. J'aurais pu trouver des amis, des fils, dans ceux qui ont obtenu de moi l'amour.

« Après les deux premiers choix, je n'avais plus le droit d'imposer l'amitié. Il faut de l'autorité morale pour cela. Les hommes n'aiment en amis, qu'à regret. Ils entendent, eux, qui peuvent éprouver le plaisir avec la première femme venue, faire bénéficier leurs sens des affections tendres qu'ils éprouvent.

« Durant ma jeunesse, je n'ai vécu que dans un monde artificiel où chaque individu faisait écho à l'autre, où tous voulaient sentir, éprouver, aimer, penser autrement que le bourgeois et que la vile multitude. Nous perdions pied à chaque instant avec le mépris de la rive, ne voulant nager qu'au large, au-dessus de l'insondable. Loin des foulés, loin des bords, toujours plus loin ! Combien de nous se sont perdus corps et biens ?

« Ceux qui souffraient, qui refusaient de se

noyer, qui se débattaient, étaient rejetés à la côte, reprenaient pied, redevenaient des gens comme les autres par leur contact avec la terre et surtout avec les gens sensés ou les humbles. Combien de fois me suis-je reprise au milieu des paysans? Combien de fois Nohant m'a-t-il guérie et sauvée de Paris?

« Aujourd'hui, mon enfant, la vie que nous avons vécue, moi et les hommes de ma génération, de mon milieu, n'est plus possible. Il n'y a plus trace de cette caste artistique qui succédait à une caste militaire, qui, elle-même, avait succédé à une caste aristocratique. La France s'est fondue et, selon la loi divine, tout y est dans tout. On n'écrit plus, on ne pense plus, on ne peint et ne sculpte plus que pour le grand nombre.

« Vus par plus de gens, lus par plus de lecteurs, jugés par plus de connaisseurs, les artistes s'appartiennent moins, vivent davantage de la vie générale, subissent d'autres exigences. Mêlés à la foule, au monde, ils ont moins de passions folles pour l'idéal, plus d'appétits communs avec la masse; ils sont tenus à plus de vertus bourgeoises. Ils souffrent certainement moins que nous, sont moins éprouvés par la cruauté des désillusions, parce qu'ils ont moins d'illusions; ils ne sont point torturés par l'irréalisable comme nous l'étions, mais, ils ont bien moins de chance de rencontrer la calme sagesse du renoncement. Ils ne connaissent pas la désespérance, ils gardent l'agitation.

« Sont-ils plus heureux que nous? Je ne sais. Vivant exclusivement en nous, nous avons eu l'expérience des douleurs que nous nous imposions et nous avons atteint des hauteurs morales inconnues. De même le peuple Athénien, vivant sur soi, atteignit les hauteurs philosophiques. Notre grande faute fut de mêler les sens à nos ardeurs sentimentales, à nos étreintes de l'idéal. »

Je rentrai chez moi et j'écrivis cette confidence de George Sand, que je crois avoir reproduite non seulement dans son esprit, mais dans sa forme. Je retrouve encore aujourd'hui l'émotion reconnaissante emportée ce soir-là. Un pareil entretien devait avoir sur ma vie une influence définitive. A partir de cette heure, ma grande amie maternelle a été mon guide. Les lettres qu'elle m'adresse dans sa correspondance publiée, prouvent qu'elle se plaisait à exercer sur moi son influence. D'autres lettres d'elle, inédites, qui trouveront leur place au cours de ces pages, le prouveront mieux encore.

*
* *

Notre avis à tous est que l'Empire s'effrite. Quoi qu'il advienne, il est entamé et ne peut plus prendre que des résolutions dangereuses pour lui, qui diminueront encore ses chances de solidité.

Si Napoléon III tente une seconde expédition

de Rome, il perdra comme amie la cour de Florence et jamais il ne fera pour le pape ce que celui-ci désire.

On raconte que le général Fleury, revenu de sa mission à Berlin, en sait très long sur le compte de M. de Bismarck; il est convaincu que le monstre prussien emploie les moyens les plus inavouables pour brouiller toutes choses en Italie, tandis qu'il affirme s'en désintéresser complètement et ne vouloir entendre rien sur ce sujet. Il répète que les affaires intérieures de la Prusse l'absorbent. D'ailleurs, affirme-t-il, « son unique désir est de rester en bon termes avec la France ».

Szarwady sait de source certaine que Mazzini possède la preuve d'un accord secret entre Napoléon III et Victor-Emmanuel, par lequel ce dernier s'engage à ne pas aller à Rome. Or, cette preuve, Bismarck a fait l'impossible pour l'avoir et la marchande encore. Un tel document lui serait précieux pour exciter le peuple italien contre le roi et contre l'empereur.

Paris est à cette heure beaucoup plus occupé de *l'Œil crevé* que de la question angoissante de l'expédition de Rome. Cette fois, je crois que le dernier terme de la folie est atteint. Le théâtre où l'on joue cette bouffonnerie insensée est bien nommé Folies dramatiques. *La Belle Hélène, la Duchesse de Gérolstein,* sont dépassées. Mérimée doit être content. Paris se « meurt de rire ».

L'empereur d'Autriche vient à Paris. Je le vois plusieurs fois passer sous mes fenêtres. Malgré quelques cris de : vive Garibaldi! Paris le reçoit bien et il le conquiert par son discours à l'Hôtel-de-Ville, en disant : « De nos jours, les rapports d'amitié et le bon accord entre les souverains ont une double valeur lorsqu'ils s'appuient sur la sympathie des peuples. »

La visite est bonne, dit Nefftzer; mais saura-t-on en tirer parti? L'empereur est autrement soucieux des bons rapports qu'il convoite d'avoir avec la Prusse que de ceux qu'il a avec l'Autriche. Or, à lire les journaux d'outre-Rhin, à suivre ce qui se passe, l'Allemagne, dirigée par la Prusse, devient de plus en plus notre ennemie. Malheureusement à cette heure nous confondons l'Empire et le militarisme et pour affaiblir l'Empire nous affaiblissons l'armée. On s'apercevra trop tard que c'est un crime de lèse-patrie de les confondre.

Cet Empire est-il assez coupable! répète-t-on autour de moi ; ne va-t-il pas envoyer une armée, réunir la flotte pour soutenir le pouvoir temporel du pape? Encore une guerre à contre-sens. Il ne fallait pas essayer d'unifier l'Italie, ou il ne faut pas rendre son unification impossible en allant à Rome. Napoléon III n'est qu'un fléau pour notre France. L'inertie ou l'action en sens contraire, est-ce avec cela qu'on donne à un pays la force et la sécurité dont il a besoin? Pauvre France, où va-t-elle?

*
* *

Mme Sand vient souvent à Paris pour voir sa chère Esther Lambert, femme du peintre des chats, de celui-là qui, installé à Nohant pour quelques semaines, y resta des années.

« Esther », comme nous l'appelons a une grossesse tardive. Elle a plus de quarante ans et Mme Sand est fort inquiète de cette grossesse.

Le grand accoucheur de Paris, le docteur Depaul, ayant été consulté, a déclaré qu'il faudrait faire l'opération césarienne et sacrifier la mère ou l'enfant.

Mme Sand, chargée de parler à « Esther » de façon indirecte d'un cas qui avait nécessité une pareille opération, celle-ci comprit, à l'émotion de Mme Sand, qu'il s'agissait d'elle-même et répondit :

« C'est la mère qu'on doit sacrifier et l'enfant qui doit vivre. »

Mme Sand me raconta cette scène avec des larmes dans les yeux, désespérée d'une situation si tragique. Eugène Lambert est, paraît-il, fou de douleur.

Très émue, je parlai à mon père en rentrant à la maison, de ce cas extraordinaire. Il se mit à rire.

« Conduis-moi sur l'heure à Mme Sand, si tu crois que nous la trouverons chez-elle, me dit-il. Quoique je lui en veuille de 1848, elle

est si amicale pour toi, que je consens à la voir, certain de calmer ses craintes.

Mme Sand m'avait demandé à connaître mon père, mais je lui avais dit sincèrement :

« Il vous reprocherait vos jugements sur ses amis de 1848, qu'il a un moment exécrés et qu'il déifie aujourd'hui. »

Mme Sand m'avait répondu en riant : « Remettons l'entrevue à plus tard. »

En chemin, mon père me demande quel est le grand accoucheur qui a déclaré que l'amie de Mme Sand n'accoucherait pas.

« Le docteur Depaul, » lui dis-je. Il ne me répondit qu'un mot : « Tant mieux. »

Nous arrivons. Mme Sand est chez elle. Je précède mon père, et je dis à ma grande amie :

« Mon père, un vieux praticien, qui a fait des centaines d'accouchements, est là, désireux de vous rassurer sur Esther Lambert.

— Me rassurer? qu'il entre.

— C'est Jean-Louis Lambert, Madame, qui vient raconter à George Sand une histoire égayante. »

Mme Sand sourit, il s'assied et commence :

« J'étais le médecin de vingt villages, chirurgien, accoucheur, rebouteur au besoin. Parmi les cas extraordinaires très nombreux que j'avais eu à soigner, l'un d'eux me troubla. Ce fut une première grossesse d'une femme de quarante-sept ans, mauvaise grossesse de plus en plus inquiétante. Ma cliente avait de l'aisance.

Je l'amène à Paris au docteur Depaul. Il examine la femme, me prend à part et me dit : « C'est le cas le plus précis que j'aie vu et qui exige l'opération césarienne. Êtes-vous de force à la faire?

— Oui, et si des complications surgissent, je vous appellerai.

— Entendu. »

« A mon retour, après avoir, en chemin, rassuré la femme, je confie la situation au mari. Il me dit sans une hésitation :

« Je vous défends de consulter ma femme, il faut sacrifier l'enfant. »

« L'époque de l'accouchement approchait. J'étais prêt, assisté de l'un de mes confrères de Noyon. Ma cliente habitant à égale distance de lui et de moi, nous devions être prévenus chacun de notre côté, et arriver en même temps. L'avant-veille, certains symptômes m'avaient fait écrire au docteur Depaul.

« Attendez-vous à être appelé au prochain jour à Cuts. Et je lui donnai l'itinéraire à suivre. Une heure de chemin de fer, voiture à Noyon, et l'adresse.

A six heures du matin, le lendemain du jour où toutes mes dispositions sont prises, j'entends sonner. J'ouvre la fenêtre de ma chambre. Un homme est à ma porte à cheval.

« C'est pour Mme Louis X...

— Je m'habille et je pars.

— Ne vous pressez pas, monsieur Lambert,

me dit l'homme, è veut vous voir pour vous dire qu'elle a accouché toute seule avec la sage-femme d'un gros garçon ! »

« J'écrivis au docteur Depaul une lettre qui dut ne lui être nullement agréable, car il pouvait me faire commettre un crime inconscient, mais un crime! pour peu que l'accouchement eût été laborieux. »

Mme Sand demanda son chapeau et nous conduisit, mon père et moi, chez Esther Lambert.

Il recommença son histoire, et Eugène Lambert s'écria :

« Nous devons être parents pour que vous m'apportiez cette lueur dans ma sombre nuit.

— Je réponds de cette délivrance-là, dit mon père, en voyant Mme Lambert, et je me tiens à votre disposition au grand moment.

— Merci, merci, merci, » répéta Mme Sand en nous quittant.

*
* *

Les événements se précipitaient en Italie. Garibaldi avait engagé sa parole à Rattazzi de se considérer comme prisonnier à Caprera. Mais Rattazzi ayant donné sa démission, Garibaldi profite de l'interrègne gouvernemental, et passant en canot à travers sept navires chargés de le surveiller, il s'embarque sur un bateau américain, arrive à Florence, harangue la foule enthousiasmée de sa hardiesse, s'entend avec les

députés de la gauche, refuse d'écouter Cialdini qui le supplie en vain de ne pas créer au roi des embarras insurmontables, et part ostensiblement pour Pérouse se mettre à la tête de l'insurrection qui marche sur Rome.

L'expédition française commandée et décommandée deux fois, part de Toulon, et deux divisions sous les ordres du général de Failly, débarquent à Civita-Vecchia.

Ainsi, la France prend parti pour le Saint-Siège contre l'Italie. On ne peut imaginer en quel état d'exaspération nous sommes; notre amour pour nos frères latins nous revient tout entier et avec d'autant plus de violence, qu'il s'y adjoint notre haine contre l'Empire.

Hetzel nous dit que Mérimée prétend qu'on devrait faire combattre en champ clos Garibaldi et le Pape, pour régler leur différend, qu'ils sont aussi dangereux l'un que l'autre, aussi fanatiques. Que l'un veut détruire, et l'autre immobiliser, et que c'est désolant de voir tout mis en question par l'entêtement de deux sectaires. Il déplore le traité qui oblige Napoléon III à envoyer ses troupes défendre le pape. Comme Hetzel lui disait : « Les traités sont faits pour être violés quand ils ne correspondent plus aux exigences nouvelles. »

— C'est de la tartuferie, répondit Mérimée, le droit est le droit; l'honneur, l'honneur; parce que Bismarck ne respecte pas la signature de la Prusse, est-ce une raison pour que la

France renie la sienne? Le malheur, ajoute Mérimée, c'est que si on voit commencer cette expédition, nul ne sait quand on la verra finir. »

Mérimée reste très ému de la mort subite de Fould, avec lequel il était extrêmement lié.

Szarwady vient me demander de trouver pour sa femme une villa non loin de Bruyères, ses enfants ayant besoin de soleil. Edmond Texier veut louer Brimborion. Les choses s'arrangeront vite.

Szarwady me dit que Beust eût triomphé, et que l'entrevue de Salzbourg eut porté ses fruits, si Bismarck n'avait travaillé à amener une situation inextricable en Italie, afin d'abattre, avant qu'ils ne soient à maturité, les fruits d'un accord avec l'Autriche.

*
* *

Au moment de mon départ, j'ai la promesse de Mme Sand qu'elle viendra au golfe Juan passer quelques semaines à la fin de l'année. Elle descendra chez moi malgré l'insistance d'Edmond Adam, plus luxueusement intallé. Mais il admet ce que lui dit Mme Sand, qu'elle me préfère à lui jusqu'à ce que je devienne sa « moitié », et qu'alors, elle nous confondra.

Avant que je quitte Paris, mes meubles sont portés boulevard Poissonnière, comme ceux d'Edmond Adam, et il reste quelques semaines

pour ordonner ce qui doit être fait en notre absence.

A notre retour, j'habiterai, avec ma fille, cet appartement durant les deux ou trois jours qui précéderont notre mariage, et Edmond Adam descendra chez son cher Brébant. Nous serons en face.

Mon père est installé rue Saint-Jacques. Tous ses vœux sont comblés. Ma fille et moi, nous le quittons sans chagrin, en le voyant à ce point heureux.

A Bruyères, j'ai le contre-coup des événements. Mes petits brigasgues me disent que dans la montagne on voulait empêcher André et Périnette de venir « servir des Français ».

Nous allons chercher notre sœur, ont-ils dit.

« Pourquoi est-ce que les Français viennent se battre contre Garibaldi, quand ils disent être les amis de l'Italie? » me demandent-ils tous trois.

Edmond Adam arrive quinze jours après moi. Il m'apporte une brochure que m'envoie Nefftzer, et à laquelle ce dernier attache un grand prix : *La Question romaine devant l'histoire*, d'Edgar Quinet. Cette brochure conclut en développant l'idée que le gouvernement impérial fait le jeu de la Prusse en voulant d'une part que la théocratie soit une puissance, et de l'autre que l'Italie se forme, ayant dans ses entrailles un pouvoir ennemi qui appelle journellement l'étranger.

L'Empire expose la France aux plus grands dangers. Depuis 1859, Napoléon III s'était imaginé qu'un accord se ferait entre le Vatican et le gouvernement de Florence. Sa diplomatie y travaillait avec ardeur, mais elle s'était sans cesse butée aux résistances passionnées du Vatican, pour une forme de transaction, quelle qu'elle fût.

Adam m'apporte aussi nos lectures de l'hiver : *Hommes et Dieux*, de Saint-Victor, *les Odeurs de Paris*, de Veuillot, *Notes de Thomas Graindorge, sur Paris*, de Taine, *Monsieur de Camors*, d'Octave Feuillet, *le Capitaine Corcoran*, d'Assollant, *Calendau*, de Mistral. J'avais l'impatience de dévorer tous ces beaux livres dont on ne cessait de parler autour de moi, mais je ne lis qu'à Bruyères.

Edmond Adam me dit que l'Exposition s'est clôturée sans incidents.

Il est allé dire adieu à M. Thiers. Celui-ci accuse Nigra d'avoir donné à son gouvernement des espérances que rien ne justifiait, sinon des paroles imprudentes de M. Rouher et de s'être mis en mauvaise posture près du ministre des Affaires étrangères de France, M. de Moustier, par-dessus la tête duquel il passait trop volontiers.

Après la politique, les ragots. Il y en a un sur Aurélien Scholl, qui avait épousé une demoiselle Perkins, fille d'un brasseur de Londres, enthousiaste de son esprit. Mais ce même esprit

avait fini dans l'intimité par énerver à tel point la jeune femme, qu'elle n'en pouvait plus entendre un trait sans avoir une crise de nerfs.

Elle disait de Scholl : « Il se moque de tout, son scepticisme me devient odieux. Elle ne pouvait lire ses *Coulisses* du Figaro sans être horripilée, répétait-elle à qui voulait l'entendre par cette « spirituelle méchanceté ».

Scholl m'envoie par Edmond Adam ses *Nouveaux Mystères de Paris*. J'aurai grand'peine à l'en remercier et à lui en faire un maigre compliment, c'est du médiocre tout pur.

Le *Nain jaune* va mourir pour la troisième fois, paraît-il. Edmond Adam m'apprend que fondé par Cauchois Lemaire en 1814, toutes ses résurrections ont été brillantes, et ses fins lamentables. Avec Spuller, Weiss, Ranc, Frédéric Morin, voire Barbey d'Aurevilly, il a eu de derniers beaux jours; mais Ganesco, directeur du *Nain jaune*, lâche l'opposition, et tous ses grands rédacteurs le quittent.

En revanche, me dit Edmond Adam, *le Gaulois*, de Henri de Pène et de Tarbé, devient très curieux avec des collaborateurs comme About, Sarcey, Assollant, et toute l'École normale qui y écrit à cette heure. Hector Pessard y entre. Le programme du *Gaulois* est de devenir le journal du Tiers-État libéral, ennemi de la Révolution. Texier est en pourparlers pour faire partie de sa rédaction.

Edmond Texier m'écrit qu'il a rencontré

Sarcey et About, à qui il a demandé s'ils avaient quelque chose à me faire savoir, et qu'ils lui ont répondu :

« Dites à la farouche républicaine qu'elle devrait envoyer une nouvelle au *Gaulois*, que ce serait charmant de voir son nom à côté du nôtre. »

Le docteur Maure et Mérimée viennent me voir, l'un annonçant l'autre, le docteur Maure se faisant toujours voiturer, et Mérimée venant à pied de Cannes.

Mérimée, arrivé hier, n'a pas encore digéré la dépêche du général de Failly : « Les chassepots ont fait merveille. »

« Les six cents Garibaldiens morts, dit-il, c'est six millions d'Italiens irrémédiablement ennemis de la France. Il y a une chose que Garibaldi ne nous pardonnera jamais, c'est l'énervement dans lequel l'a mis le crépitement des chassepots qui, au lieu d'attirer invinciblement le héros au combat, lui a fait prendre, à lui, à son fils, et à son état-major... le chemin de fer! En voilà un qui aurait dû se faire tuer. Il a manqué à Mentana la plus belle occasion de sa vie, et cette fuite détruira un jour tout son passé légendaire.

« Quant au pape, vous croyez qu'il nous aura une reconnaissance de ce que nous avons fait pour lui? Pas du tout. Le ciel, en nous déléguant au service de sa cause, nous a fait beaucoup d'honneur. »

Mérimée me parle de notre cher Tourgueneff et du succès de *Fumée* dans le *Correspondant*. C'est lui qui a corrigé les épreuves de la traduction que Mérimée a faite. Nous voudrions attirer Tourgueneff à Cannes, mais, quand ses « amis de Paris » le laissent libre, il va en Russie. Mérimée me dit qu'à la prochaine traduction qu'il fera d'une œuvre de Tourgueneff, il mettra une condition : celle de la traduire, lui présent à Cannes.

« Edmond Adam ou moi, nous serions si heureux de lui offrir l'hospitalité, dis-je. Et puis, ajoutai-je un peu hésitante, il aime tant George Sand, et elle vient, cette fin d'année ou au commencement de l'autre, passer quelques semaines ici.

— Chez vous ? me demande Mérimée.

— Oui.

— Vous me préviendrez, afin que je ne tourne pas autour de Bruyères quand elle y sera.

— Je vous préviendrai. »

*
* *

Mon père m'écrit : « Te souviens-tu qu'au moment du procès de *Madame Bovary* et des fameux « attendus » de l'avocat général Pinard, je t'ai envoyé un quatrain et t'ai prédit que ledit Pinard serait ministre. »

Pinard est ministre ?

Mme Sand, qu'Alice et moi nous tourmentions dans notre impatience de la voir à Bruyères, nous répond la lettre un peu décevante qui suit :

« Chères enfants,

« Depuis quinze jours notre maison ne désemplit pas. C'est la saison où c'est toujours comme ça. Je ne peux donc pas songer à m'en aller avant le 15 décembre. Et mon travail, qui doit être livré ce jour-là, n'est pas prêt. J'aurai un bon coup de collier à donner pour être chez vous avant le jour de l'an, car il faudra bien que je m'arrête quelques jours à Paris pour affaires indispensables. Ne me grondez pas. Je n'ai pas le choix. Je ne peux pas mettre mes amis à la porte et faire que les jours aient plus de vingt-quatre heures. Cela, ce n'est pas ma faute ; il y a longtemps que j'aurais institué des jours de quarante-huit heures, si je l'eusse pu, car la vie est certainement trop courte de moitié pour ce que nous avons à y faire. Vous êtes des amours, de marquer tant d'impatience de me voir. Pourvu que je ne vous ennuie pas bien vite avec mon *impersonnalité* imbécile. Je ferai tous mes efforts pour être moins nulle, mais il faut vous attendre à peu de ressources et de vitalité intellectuelle. C'est un état physique et non un parti pris.

« Voilà bien des jours passés sans avoir de vos

nouvelles, c'est ma faute, mais on mène ici une vie enragée, les marionnettes tous les soirs et le souper après. Ma petite Aurore tout le jour sur mes genoux et ne voulant pas me lâcher, du monde à amuser et des affaires à arranger. Pas une heure pour écrire. Êtes-vous bien portantes? Est-ce que le froid, qui pique déjà fort ici, ne vous atteint pas du tout là-bas?

« M. Adam est-il près de vous? Est-ce que je vais retrouver ma Topaze grandie?

« Trouve-t-on à Cannes du papier pour écrire, du papier pour les plantes et de l'encre, de l'encre possible? Il me semble qu'à Cannes, qui est *pourri* d'étrangers, on doit être fourni de tout.

« Bonsoir, mille baisers et tendresses,

« GEORGE SAND. »

Allons-nous enfin la voir et l'avoir? Alice et moi, nous ne parlons que d'elle!

Dans un jardin d'orangers, au bout de la Croisette, où je vais acheter des oranges et des mandarines pour Mme Sand qui les adore, je rencontre Mérimée. Nous parlons de l'Italie.

« La politique impériale est inextricable, me dit-il. D'un côté, le parti démocratique et libéral, encore tout ému des souffrances légendaires de l'Italie, ne peut admettre qu'on sacrifie son unité au pape, au « cléricalisme » contre lequel il lutte passionnément; de l'autre côté, le parti ultramontain en veut encore aujourd'hui

à l'empereur de ses premières hésitations, et s'inquiète de sa sympathie persistante pour l'Italie. Il craint que finalement le pape soit abandonné et Rome évacuée. De plus, M. Thiers harcèle l'empereur, qui attache une importance énorme à son opinion, et vous verrez, quelque jour, ce sanglier de Rouher, forcé par le tiers-parti, répéter les mots du petit homme et déclarer que l'armée française ne quittera pas Rome, quoi qu'il arrive, tant qu'elle sera menacée par les revendications de l'Italie.

« Je sais par mes lettres, ajoute Mérimée, que ce fatal discours, qui créera l'irrémédiable, sera prononcé avant peu. Je vous avoue franchement que j'en ai peur. Si M. Rouher affirme que l'occupation de Rome sera indéfinie et que la France défendra à tout jamais le pouvoir temporel et l'intégrité du territoire papal, c'est l'Italie et la Prusse un jour unies contre nous.

« M. Thiers nous menace de cette alliance, si nous ne faisons pas une politique papiste. Je prévois ladite alliance bien autrement certaine si l'Italie ne conserve aucun espoir de posséder Rome un jour.

« Les Italiens, d'ailleurs, si on les défie, n'auront plus rien à ménager, et au lieu d'admettre, à un moment donné, un terrain d'entente, ils briseront tout. La politique papiste aura un ennemi violent et puissant dans le prince Napoléon. Il y faut prendre garde! Cavour, où est Cavour? « Si nous pouvons assu-

« rer l'indépendance du pape, disait-il quelques « jours avant sa mort, la France ne fera pas « d'opposition. En tout cas, les bienfaits que « nous avons reçus de la France nous font une « loi de respecter sa volonté. »

« Hélas ! comment songer à une politique de détente, d'arrangements, de possibilités, avec l'entêtement de ce pape ? reprit Mérimée.

« Voulez-vous que je vous le dise ? moi, qui ai ri des prédictions de votre ami Nefftzer : je suis plus qu'inquiet, j'ai de l'angoisse. On sent de toutes parts la colère monter à mesure que l'incohérence est plus grande en haut lieu. M. Thiers s'emporte pour un rien, et sa nervosité se communique à tout son parti. M. Rouher est vraiment trop épais pour jouer les Don Quichotte, et trop terrien pour mettre sans cesse flamberge au vent. A lire ses discours, on se demande s'il ne perd pas la tête et ne dit pas tout juste ce qu'il devrait taire. Quant à M. Émile Ollivier, c'est un phraseur qui plaide, en avocat, le pour après avoir plaidé le contre. Jamais je ne pourrai croire que cet homme a été convaincu, à un moment donné, au milieu de ses variations politiques.

« Hélas ! Nefftzer et vous n'aviez que trop raison. Bismarck, seul, sait ce qu'il veut et où il conduit les autres ! Avec cela, il a une puissance de corruption infernale, et personne ne sait acheter une conscience ou une feuille publique comme lui. »

Et Mérimée ajouta :

« Je trouve que nous sommes dans le même état qu'avant 1848, état dangereux s'il en fut, où l'on veut, sans savoir quoi, quelque chose qui soit autre chose. »

Plusieurs jours après notre rencontre à la Croisette, dans le jardin d'orangers, M. Rouher prononçait le fameux : « Jamais ! » M. Sella demandait au parlement de Florence que, pour répondre à ce défi, le parlement proclamât « Rome capitale ! »

Edmond Adam me donne à lire une brochure du fils de l'un de mes amis, qu'il a connu à Angers, alors qu'il dirigeait *le Précurseur*. Cet ami était magistrat inamovible et s'appelait Allain Targé. Son fils, substitut de l'empire, a donné sa démission parce qu'on voulait l'obliger à faire une chose à laquelle sa conscience répugnait.

Cette brochure a pour titre : *De l'Organisation de nos Forces militaires*. Bien entendu, l'auteur combat, comme tous le font dans notre milieu, le projet du maréchal Niel avec une surabondance d'arguments dont quelques-uns, dis-je à Edmond Adam qui admire ladite brochure, remontent au déluge.

Allain Targé a épousé Mlle Villemain. Il a collaboré activement au *Courrier du Dimanche*. Il écrit maintenant à *l'Avenir national*. Edmond Adam a une grande estime pour ce jeune qui n'a pas hésité à briser une très belle carrière,

plutôt que de consentir à une complaisance indigne d'un magistrat scrupuleux.

La discussion sur les projets du maréchal Niel est une torture aujourd'hui pour les patriotes, qui ont souffert les mille morts de l'année terrible.

Jules Favre, Magnin, Jules Simon, Kératry, prononcent des paroles qui durent leur remonter plus tard à la gorge avec des brûlures. Je ne puis moi-même relire les notes que je pris à cette époque sans éprouver une douleur rétrospective insupportable.

Partagée entre mon patriotisme, croissant au contact des sombres prévisions de Nefftzer, et mes opinions politiques, j'ai beaucoup souffert dès cette époque, ce qui me préparait à souffrir plus encore au moment de nos grandes épreuves.

Hetzel m'écrit que le jeune auteur si irrésistible, dont nous avons parlé au printemps, à propos de sa collaboration avec Quatrelles, qu'Alphonse Daudet vient d'avoir, dans *Frère aîné*, un franc succès au Vaudeville, que, chose rare, tout le monde paraissait ravi d'être ravi, tant les deux collaborateurs sont aimés.

Hetzel me parle aussi d'une grosse scène qui aurait eu lieu entre Guéroult et le prince Napoléon; que Guéroult, à la suite de cette scène songerait à quitter *l'Opinion nationale*.

« Si Guéroult quitte *l'Opinion*, ajoute Hetzel, le journal ne vivra pas trois mois, et le bon gros

Sarcey a bien fait d'abandonner *l'Opinion* pour *le Temps*. Ses Lundis sont de plus en plus goûtés. Je ne connais personne dans les lettres qui ait cette sincérité, ce bon sens, cette fécondité. Tout ce qu'il écrit a une allure, une gaieté bien françaises. Et puis, j'aime son manque de parti pris. Ce qui est bien lui paraît bien, sans autre raison. La loyauté littéraire, mon enfant, est aussi nécessaire aux facultés de l'écrivain qu'elle est indispensable pour attacher le lecteur à l'auteur. Sarcey est l'un de ceux pour lesquels « il n'y a que cela. »

« Sarcey m'a demandé votre dernier livre qu'il n'a pas reçu, quoiqu'il lui ait été envoyé, j'ai retrouvé son nom sur nos listes. Je le lui ai écrit, car il nous boudait, et cela ne lui va pas, à ce bon gros, de bouder. Écrivez-lui, et n'oubliez pas de joindre à votre lettre une dédicace qu'il puisse coller sur son exemplaire. »

*
* *

Cette année 1868 s'ouvre tellement riante pour moi que j'y vois tout en beau.

En s'éveillant ce premier de l'an, mon Alice, dont la bonté grandit avec sa taille mignonne, a tout bas murmuré à mon oreille :

« Mère chérie, je te souhaite ce que tu as. »

J'ouvre, dès le matin, une lettre de mon père qui m'écrit :

« Je suis le plus heureux des hommes, et je chante à toute heure du jour mon hymne à la science et à l'humanité consciente. »

Edmond Adam sait si bien me dire comment il m'aime, comment il m'aimera quand je serai sa femme, que je l'en aime, s'il se peut, davantage.

Je suis heureuse autant qu'on peut l'imaginer.

Mme Sand va venir passer un grand mois dans mon Bruyères. Que puis-je désirer d'autre et de plus au monde?

M. Thiers lui-même, dans sa dernière lettre au docteur Maure, lui dit qu'enfin notre armée est suffisante pour arrêter l'ennemi, que derrière elle le pays aura le temps de respirer et d'organiser tranquillement ses réserves. Napoléon III peut donc déclarer aux Chambres que « nos ressources militaires sont à la hauteur des destinées de la France ».

Mais des ombres passent. Nefftzer affirme que nous ne sommes pas en état de résister à l'Allemagne si elle nous attaque, et qu'elle s'y prépare... Il me l'écrit pour mes étrennes. Est-ce que ses craintes perpétuelles ne tournent pas à l'idée fixe?

Mme Sand retarde son voyage. Viendra-t-elle? La présence de sa fille Solange, Mme Clésinger, en bonne fortune à Cannes, l'inquiète peut-être. Si elle m'interrogait, je la rassurerais.

Je ne vois aucun ami de Solange. Personne

ne lui en parlera, et il y a mille chances pour qu'elle ne l'aperçoive même pas.

Au départ de Paris, quand Mme Sand m'avait promis de venir à Bruyères, elle m'avait dit :

« A la condition que je ne rencontrerai chez vous ni Solange ni Mérimée. »

Je lui ai répondu :

« Pour Solange, je l'ai en sainte horreur, car c'est elle qui répand le plus de calomnies sur vous et qui se plaît, avec un art de méchanceté inouïe, à les faire rebondir quand elles sont lancées. Pour Mérimée, je sais qu'il vous évitera avec plus de soin que vous n'en mettrez à l'éviter. »

Mme Szarwady, avec ses enfants, est arrivée à Brinborion. Je ne sais si j'ai dit que Mme Szarwady est Wilhelmine Klauss, la célèbre pianiste. On entend dans le lointain des flots d'harmonie que le chant des vagues accompagne.

Mme Clésinger a dit à l'un de mes amis qu'elle saura bien empêcher sa mère de venir chez moi, que Mme Sand refusant de la voir depuis une année, il lui est impossible d'admettre qu'elle lui inflige ici cette humiliation.

Mme Sand m'avait parlé plus d'une fois de sa fille. Elle souffrait cruellement de sa conduite. Le pire est que des questions d'argent étaient parfois mêlées à ses liaisons. Mme Sand, qui était rien moins que riche, ayant toujours tout donné et si peu gardé, lui faisait une rente de 6.000 francs pour qu'elle n'ait pas le prétexte

de la pauvreté pour commettre certains actes.

J'ai plusieurs fois rencontré Mme Clésinger. Elle est grande, très belle personne, avec des traits masculins ; elle ne peut passer inaperçue, tant elle frappe par quelque chose de personnel, d'original, de particulier. Elle a beaucoup d'esprit, trop cru, dit-on. L'intelligence éclate dans sa physionomie et la hardiesse dans ses yeux.

Lors de la séparation de Solange avec Clésinger, c'est à Clésinger que Mme Sand donnait tort. Solange aimait son mari, et lui l'avait beaucoup désirée. S'il eût été moins grossier, moins brutal, le ménage aurait pu n'être pas désuni ; mais Clésinger traitait par trop sa femme « en modèle ».

Après sa séparation, Solange, qui n'avait jamais été bonne, était devenue mauvaise.

« Chaque fois qu'elle arrivait à Nohant, me disait Mme Sand, il ne lui fallait pas huit jours pour nous rendre à tous la vie impossible. Elle entrecroisait de façon si perfide et si habile ses dénonciations de chacun à chacun, que l'on finissait par se détester sans pouvoir en trouver une raison majeure. Jusqu'aux coqs devenaient plus batailleurs, jusqu'aux chiens étaient plus hargneux durant le séjour de Solange.

« Dans son enfance, ajoutait Mme Sand avec chagrin, elle a été d'une cruauté extrême pour les animaux ; ne l'ai-je pas trouvée un jour riant aux éclats des bonds d'une grenouille qu'elle

avait écorchée vive. C'est une nature d'aigle. Dans les Pyrénées, elle narguait les précipices au point de m'affoler.

« Lorsque enfant je lui parlais de Dieu, elle me riait au nez. Maurice, qui était, tout petit, la bonté et le dévouement personnifiés, prêchait sa sœur et lui reprochait sans cesse sa méchanceté. »

Dans le voyage à Majorque, où Mme Sand conduisit Chopin si malade, Maurice crut remarquer que Solange, arrivée à Palma, était visiblement meilleure. Elle avait beaucoup souffert de la traversée, et Maurice dit à sa mère : « Elle a rendu son venin. »

Mme Sand m'écrit le 12 janvier :

« Le temps est impossible pour voyager, surtout pour moi qui ne suis pas vaillante en cette saison. Qui pouvait prévoir un pareil hiver? On n'en faisait plus. Celui-ci est solennel, superbe en l'air, mais, par terre, un pied de neige et un froid! Dans ce moment, par surcroît de malheur, ma belle-fille est souffrante, et je crains de la quitter. Enfin il y a quelqu'un à Cannes (une personne qui me touche de près), et près de qui je n'aime pas à me trouver en province. Vous me comprenez. J'attends donc qu'elle parte, que chez moi on se porte bien, et que moi-même je sois en état de partir sans maux d'entrailles, chose très grave pour moi. Tout cela n'est pas ma faute, et mon désir d'aller à à vous n'est pas moins vif, au contraire. J'irai,

mais fixer le jour est encore impossible. J'ai fort à faire à Paris et je ne puis m'y rendre. Il faut cinq heures pour gagner le chemin de fer à présent, trajet que nous faisons ordinairement en deux heures.

« Que ma Topaze s'apaise. Je l'aime et *brûle* du désir de la voir.

« La personne dont je vous parlais m'a écrit pis que pendre sur votre climat, sur votre habitation perchée dans les airs, etc... N'allez pas croire que je me soucie de tout cela. S'il fait froid aussi dans le Midi — et je m'y suis toujours attendue — je m'en moquerai quand je me porterai bien, et ce n'est pas votre soleil qui m'attire, c'est vous. Donc, aussitôt que je le pourrai, j'irai vous embrasser comme je vous aime, c'est-à-dire de tout mon cœur, et aussi ma cruelle Topaze, et aussi Adam. »

*
* *

M[me] Sand va enfin venir. Elle me prie de m'informer de la personne qui accompagne M[me] Clésinger. Je lui écris que c'est le prince X... qui la « promène », et elle me répond :

« Justement, le promeneur actuel de cette dame est le plus grand fou et le plus grand sot qui existe, malgré beaucoup d'esprit, de talent et de bonté. C'est lui qui prétend que tous les maîtres, et Rubens, et Raphaël, et Rembrandt,

et Van Dyck, et *tutti quanti* sont des ânes et qu'il en sait plus long qu'eux, lui qui n'en sait rien de rien et fait charmant ou détestable selon le hasard, en outre il n'a aucune idée des convenances morales quelconques, et ne manquerait pas de venir me parler comme si de rien n'était. Il faut absolument qu'ils soient partis pour que je parte. Mes paquets sont toujours là qui me regardent d'un air d'impatience. Avertissez-moi, chère enfant, dès que ces voyageurs seront en route. Je vous aime et vous embrasse tous trois.

« G. Sand. »

Je confesse que j'aurais volontiers envoyé au diable Solange et son « promeneur ».

Avec quelle joie je reçois coup sur coup ces deux lettres de Mme Sand.

Nohant, 7 février.

« La difficulté est levée. Mon fils me conduit chez vous. Il saura bien, au besoin, empêcher les persécutions et les bravades. Et puis, ce n'est pas le *Monsieur* que nous pensions. Et puis, *quoi qu'il arrive,* je veux tenir ma promesse, car c'est mon cœur qui vous l'a faite, et le soleil, et la mer, et le beau ciel venaient pardessus le marché.

« Mon fils vous demande la permission de se présenter comme mon *alter ego*. Quant à son gîte, si vous n'avez pas, Adam ou vous, un

petit coin, ne vous en inquiétez pas. Nous savons qu'il y a un hôtel tout près. Il me laissera chez vous au bout de quelques jours, car sa petite femme, qui lui donne gracieusement la volée, ne saurait rester longtemps seule.

« Nous partons d'ici lundi prochain. Nous resterons à Paris trois ou quatre jours, moins si nous pouvons. Enfin, nous serons chez vous vers le 15, et ce sera pour moi une fête de vous embrasser.

« Que ma chère Topaze me garde son plus beau sourire, et Adam son plus beau oua, oua. A vous de cœur, chers amis,

« G. Sand. »

Voici la seconde lettre :

Nohant, 7 février.

« Chère enfant, c'est de Paris que je vous écrirai le jour et l'heure de mon arrivée. Mon fils ne veut pas vous encombrer, vu qu'il emmène un *enfant* de vingt-cinq ans, le fils de notre regretté ami Planet, qui est d'une faible santé et qui a désiré faire cette promenade, aller et retour avec lui. Ils logeront ensemble à l'hôtel qui est près de vous, ou plus près s'il y a un coin à louer pour quelques jours. Je vous demanderai seulement de leur assurer leur gîte le plus tôt possible.

« Autrement, ils se caseront à Cannes, ou à

Antibes, qui me paraît plus près du golfe Juan.

« Enfin, c'est donc décidé et bien sûr cette fois que je vais vous embrasser.

« G. Sand. »

P. S. — Je pars pour Bruyères avant la fin de la semaine, vendredi ou samedi.

Le « oua, oua », d'Edmond Adam, qu'il me paraît utile d'expliquer, était la voix du « bon chien », Madame Sand ayant l'habitude de l'appeler son cher Terre-Neuve, son bon chien. Elle disait volontiers, qu'après le chien, l'animal qui lui paraissait le meilleur était l'homme, quand il avait dans la physionomie quelque chose du chien.

*
* *

Nos amis, à Paris, se passionnent, à propos des débats sur une nouvelle loi concernant la presse. Émile Ollivier réclame la liberté entière, il soutient « le principe de l'impunité de la presse », tandis que M. Granier de Cassagnac déclare qu'il croit à l'incompatibilité entre la sécurité, la stabilité du gouvernement et la liberté de la presse.

Pelletan m'écrit une lettre plaisante sur le « four » de Louis Adhémar, marquis de Guilloutet et de son amendement.

« *11 février 1868.*

« Homme de grande façon, l'air d'un seigneur, me dit Pelletan, M. de Guilloutet est devenu, par ce mot, l'homme le plus ridicule de la Chambre.

« Il a proposé un amendement dans lequel se trouve une phrase qui devient le thème de toutes les goguenardises. La France entière rit « du mur de la vie privée » et de l'amendement Guilloutet. Vous même, vous en avez ri avec Adam, quoique tous deux vous ayez envie, bien envie de vous nicher ensemble derrière ce mur, ô mes tourtereaux !

« Je vous confesse, ajoute notre ami, que l'amendement n'était pas en soi si ridicule, mais le marquis de Guilloutet étant impérialiste et son amendement étant fait pour nous priver de l'une de nos armes, ç'a été un tolle général.

« M. de Guilloutet, n'étant pas orateur et manquant d'aménité, chacun de ses mots fut épluché avec goguenardise. On le chansonna à Montmartre.

« Berryer et Thiers, me dit Pelletan, vous savez que je ne les porte en mon cœur ni l'un ni l'autre, ont été admirables dans la discussion de la loi. Ce serait injuste de ne pas le reconnaître.

« A la sortie des séances, nous sommes tous

acclamés. Ah! ma chère amie, croyez-moi, les temps sont proches! L'Empire s'en va. Dites-le bien à Adam, qui doit venir nous aider à la Chambre, après les élections prochaines, à donner les derniers coups de sape et à démolir la forteresse croulante. Nous la verrons, nous la verrons, dame Juliette, notre République, et ce sera la grande, la vraie, la noble, la forte, la triomphante, la troisième! Le chiffre trois est fatidique, ô grecque, et le bel avenir social et politique découlera de la vilaine besogne que nous faisons à cette heure.

« Votre ami à tous deux et bientôt au ménage.

« EUGÈNE PELLETAN. »

*
* *

Enfin, la voilà! nous allons la chercher à Cannes, par un jour superbe. Elle a laissé Paris dans le brouillard et elle est ravie. Elle a embrassé ses amis en passant à Toulon et salué de loin son Tamaris.

Je ne connais pas Maurice Sand, mais au bout d'une demi-heure, déjà nous taquinons d'un commun accord, son ami Planet, qui, très discret, hésitait à accepter mon hospitalité. J'ai trois chambres d'amis et rien de plus facile que de garder Planet.

Mme Sand trouve Bruyères charmant et elle me dit bien vite qu'elle va trop s'y plaire.

« Si ce n'était pas trop, dit Topaze, ce ne serait pas assez. »

Maurice Sand et moi, nous nous appelons déjà : « mon cher confrère », car il m'apporte un très beau roman : *le Coq aux Cheveux d'Or*, qui mérite autre chose que l'oubli. Maurice achève en ce moment un autre roman : *Miss Mary*.

Jamais fils n'a plus aimé sa mère que Maurice Sand. Elle est son orgueil, son maître, son camarade, son amie. Il lui est adorablement paternel, il la soigne, l'amuse, la protège.

Maurice Sand a un grand goût pour la première République militaire, pour le premier Empire, et on l'appelle : le *Sargent*. Il a tous les talents, toutes les connaissances. On ne peut s'imaginer à quel point il est lettré, savant et artiste.

Il a eu pour précepteurs littéraires, Mallefille et Pelletan ; pour maître en peinture, Delacroix.

Paris l'ennuyait. Il a gardé toute sa vie, sauf dans les seules dernières années, sa passion pour Nohant. Ses camarades ont été : le peintre des chats, Eugène Lambert et Edouard Cadol, qui restèrent à Nohant, l'un quinze ans et l'autre huit.

Le bagage artistique de Maurice Sand est considérable. Il a illustré des œuvres de Mme Sand, la série des Légendes rustiques, illustré Rabelais avec génie, car il est rabelaisien autant qu'un Français peut l'être.

Sans vanité, sans ambition, Maurice Sand n'a pas cultivé, comme il eût pu le faire, les dons qu'il a reçus en abondance de tous ses atavismes.

Arrière-petit-fils de Dancourt, le comédien, il est stupéfiant lorsqu'il parle théâtre ou qu'il organise une représentation; il sait et peut tout en ce genre. Maurice de Saxe lui a légué sa passion de la guerre, sa science de stratégiste, et Planet nous raconte, qu'il fait mouvoir, dans son théâtre de marionnettes, des milliers d'hommes qui évoluent et donnent l'illusion complète de toutes les péripéties d'une bataille.

Masques et Bouffons, dont il a fait les dessins, dont le texte, si curieux, est de lui, suffirait à la réputation de tout autre. Que dire de son livre : *le Monde des Papillons*, qui est le dernier mot de la science d'observation d'un amoureux de la nature.

La gaieté, l'esprit de Maurice ont une séduction irrésistible. Mme Sand ne peut se passer de cette gaîté, de cet esprit, et elle en jouit avec un abandon adorable.

Un jour qu'elle félicitait son fils en termes passionnés, de quelque pages de *Miss Mary*, qu'il nous avait lues :

« Si je n'étais pas ton fils, répondit en riant, Maurice, peut-être me trouverait-on une valeur.

— Tu as plus de talent que moi, » répliqua Mme Sand avec conviction.

Il protesta si violemment, si indigné, que sa mère finit par dire avec une douceur touchante :

« Ne te fâche pas, ne t'emporte pas pour si peu de chose, Maurice. C'est bien entendu, j'ai plus de talent que toi... »

Maurice Sand est marié à la petite-fille de Raoul Roche, à la fille de Calamatta.

« Lina, me dit Mme Sand, est une belle fille, comme jamais belle-mère n'en a eue. Elle possède toutes les qualités d'épouse, de mère, de fille. Elle est artiste, elle est poète. Elle est femme d'intérieur, elle excelle à recevoir, elle est tendre et dévouée. Savez-vous qu'elle est sur le point d'accoucher de son second enfant, et pour que Solange ne me gâte pas mon séjour ici, car elle ne craint que Maurice, c'est elle-même qui a voulu que son mari m'accompagne. »

Alice questionne Mme Sand, tout le jour, pour qu'elle lui parle d'Aurore, sa petite fille. Elle a de si adorables mots à conter d'elle que ma fille ne se lasse pas de l'interroger et de l'écouter.

Il faut vivre avec George Sand pour savoir à quel point elle est simple, toujours satisfaite, toujours préoccupée des autres, ne laissant jamais deviner ou surprendre en elle une fatigue ou un souci.

Aussi, la gaîté de Maurice aidant, Alice et moi, qui ne sommes pas tristes, Planet, « élevé à rire à Nohant », comme il dit, Adam, heu-

reux de nous voir tous de si belle humeur, Bruyères est-il la maison la plus joyeuse qu'il y ait sur le littoral.

Nous baptisons gaiement une barque, qu'Adam m'a offerte au premier de l'an, dont Mme Sand est la marraine, et qu'on appelle *la Fadette*. Nous allons à l'île Sainte-Marguerite avec cette *Fadette* et nous y déjeunons sur l'herbe, par un jour splendide, que Maurice chante de façon moitié burlesque et moitié poétique.

Mme Sand m'ordonne de bénir mes Dieux païens pour le beau jour dont ils nous favorisent, et je le fais sur le ton de l'improvisation de Maurice.

Le lendemain, nous déjeunons aux Gorges-du-Loup, dans le torrent même, sur une large pierre autour de laquelle l'eau gronde, se culbute et s'effrange en écume neigeuse. Mme Sand est dans l'admiration de notre climat, supérieur à celui de Tamaris.

Mme Sand me demande une invitation pour son ami Edmond Plauchut, frère du colonel qui est à Nice. Elle nous raconte un naufrage d'Edmond Plauchut aux îles du cap Vert, dans lequel il sauve une cassette où sont des lettres de George Sand à lui adressées, lettres qui lui conquièrent l'amitié du gouverneur des îles et son rapatriement avec dix-huit de ses compagnons d'infortune.

L'histoire de la cassette ne peut pas entrer dans l'esprit d'Adam qui interroge sans cesse

« le naufragé » et finit par le faire enrager au point que cela tourne en véritable scie.

Plauchut, ami de nos amis, devient notre ami à la première visite et il rit d'un bon rire aux interrogations du grave Edmond Adam sur le sauvetage de sa cassette ; mais Mme Sand se fâche. Elle tient à ce qu'on prenne au sérieux ce naufrage dans lequel dix-neuf personnes ont été sauvées par ses lettres. Elle n'admet pas que son bon « oua, oua ! » soit méchant et qu'il appelle Plauchut « le naufragé des salons ».

Malgré tout, c'est le naufrage de Plauchut et l'élégance de Planet qui fournissent le plus de ressources à nos moqueries.

Dans nos promenades, Mme Sand nous fait courir, Alice et moi, pour lui cueillir des fleurs et des plantes, cela nous amuse beaucoup. Elle nous remercie avec tant de joie lorsque nous lui apportons une rareté !

Un jour, dans une excursion au cap d'Antibes, je grimpe au phare de Notre-Dame et, comme elle s'est assise, je jette sur sa jupe ma récolte. Elle pousse des exclamations victorieuses, appelle Maurice. J'ai trouvé une fleur qu'on ne trouve qu'en Judée !

« Vous entendez *Juillette*, — on m'appelle Juillette, — *qu'en Judée !* me dit Mme Sand. Il faut à tout prix me retrouver la plante. »

Je cours, je cherche, je vais, je reviens, je me rappelle qu'il n'y avait qu'une fleur, je ne connais pas la feuille, je n'arrive à rien. Maurice

Mme Sand a été avant tout une amie et une mère : une amie adorée et honorée, une mère idolâtrée du plus admirable des fils.

Et par-dessus tout elle a été un honnête homme, car jamais elle n'a trompé, ni menti, jamais elle ne s'est mise à l'abri d'un semblant et n'a manqué à dire courageusement la vérité. Je n'ai connu personne qui ait plus jalousement fait honneur à sa parole, qu'elle fût facile ou dangereuse à tenir.

Oh! ma noble, ma grande, ma tant aimée amie, je donnerais le meilleur de la vie qui me reste pour que mon témoignage vous apporte ce respect qu'on vous dispute et qu'aucun de ceux qui vous jugent ne mérite plus que vous?

Oh! ma mère spirituelle, vous qui avez dépensé tant de trésors de générosité que nul d'entre nous n'a pu vous rendre, qui avez toujours donné sans rien recevoir, soyez bénie entre tous et entre toutes pour le bien que vous avez fait avec une surabondance toujours inépuisée.

Vivre aux côtés de Mme Sand, c'était vivre dans un monde de belles chimères, d'utopies attirantes, de rêves sans fin. La lumière émanait d'elle sur toutes choses, et qu'elle était bien dans son cadre sous ce ciel si haut et comme enveloppée de tout cet azur.

Elle l'aimait, ce bleu, et elle se rappelait dans mon Bruyères, son Tamaris, où elle avait, disait-elle, « guéri tous ses maux de jeunesse et

plaçait l'héroïsme dans la passion, on s'imaginait qu'il fallait voyager dans de nouveaux sentiments avec la furie qu'on met aujourd'hui à voyager dans les cinq parties du monde. »

La puissance d'aimer de George Sand ne s'est pas manifestée dans la passion seule. L'amie a toujours été d'une fidélité, d'une bonté, d'un dévouement que nul de ceux qu'elle a aimés n'ont retrouvé dans d'autres amitiés. Et quelle conseillère pour ceux qu'elle a aimés comme ses enfants. Quelle clarté de vision pour diriger les autres selon leur nature.

On ne trouve dans les amours de George Sand à leurs débuts que l'amitié ou la pitié. La bienfaisante, la guérisseuse dominaient en elle et ce qu'elle croyait la passion était un composé de sentiments tous étrangers aux emportements du cœur et des sens.

Dans les deux seules aventures, avec Mérimée et avec Alfred de Musset, où l'amour ait exigé d'elle de la sensualité, elle n'a pu y satisfaire. Tout ce qu'on a écrit sur Elle et Lui, les lettres publiées prouvent qu'elle ne savait, en amour, apporter que du dévouement et de la tendresse. Ce n'était pas cela que voulaient un libertin et un débauché.

Mérimée n'a été si insolent avec elle et Musset ne l'a quittée que parce qu'elle n'apportait dans l'amour que son intelligence, son âme et son cœur. Elle était amante et ne savait pas être maîtresse.

d'elle commentant Virgile, ma grand'mère et son mariage si romanesque, sa passion des romans, ma mère avec son caractère inquiet, mais n'aimant peut-être les « drames de famille » que par une sorte de sensualité du raccommodement, mon père, utopiste s'il en fut, prêt à donner tout ce qu'il possédait pour le peuple, type de ces exaltés de 1848 que George Sand a si bien connus et peints avec leur besoin à tous de discourir sur ce qu'ils éprouvaient, louaient, blâmaient, soupçonnaient, espéraient, et cela avec de grands mots, de grandes phrases déclamatoires, derrière lesquelles ils cherchaient sans cesse le bien, le bon, le juste, le vrai, sincèrement, dans les petites comme dans les grandes choses.

Et Edmond Adam, n'était-ce pas l'une des grandes figures de Mme Sand, avec ce courage, cette droiture, ce désintéressement, cette chevalerie, cette force douce, ce sentiment de l'honneur, cet amour de la patrie qui en eussent fait à toutes les heures de sa vie, selon les circonstances, un héros?

Mme Sand n'a-t-elle pas sans cesse peint l'effort vers le mieux, vers la compréhension de la nature par l'homme. Son œuvre, tout entière est saine, moralement éducatrice et vraiment humanitaire dans le sens le plus élevé du mot.

Un temps qui se personnifie en George Sand vaut autrement que celui qui aboutit à Zola. Il

est démodé ce temps-là, l'autre est en décomposition !

Dans l'œuvre entière de George Sand on retrouve toutes les questions qu'elle s'est posées à elle-même. En écrivant elle interrogeait, c'est pourquoi elle a mêlé si souvent sa propre existence à celle de ses héros. Ce qu'elle faisait dire à ses personnages lui devenait une expérience ajoutée à ce qu'elle s'était dit à elle-même en une circonstance à peu près semblable. Elle aimait tour à tour à se dépersonnaliser dans ses héroïnes ou à les personnaliser en elle, ajoutant à ses observations réelles celles de son imagination.

Et dans ce large cerveau, dans ce grand cœur, peu à peu se classaient les connaissances expérimentales de la passion dans toutes ses résistances, dans tous ses entraînements. Une conscience réfléchie et savante complétait une bonté sans limites et fixait en elle une sérénité venue de son œuvre et de sa vie, qui nous a tant avertis, tant garés, tant fortifiés, nous, ses amis.

George Sand s'est sans cesse élevée, complétée, elle a un peu plus vécu dans certaines idées, un peu plus écrit sur d'autres, elle n'a jamais rejeté ni abandonné celles qui lui paraissaient supérieures. Elle n'a pas un seul instant cessé d'être philanthrope, sociale, démocrate, libérale, amie des petits, des humbles, consolatrice secourable à ceux qui souffraient. Elle a aimé la

nature avec un amour toujours égal jusqu'à sa dernière heure ; elle a passionnément adoré l'art sous toutes ses formes ; elle en parlait avec une compétence rare, sans préjugés d'époque, qu'il se soit agi de peinture, de musique, de lettres.

Et je n'ai jamais connu âme vivante, prenant jour par jour possession d'elle-même, de façon plus complète et plus haute.

Cet ordre moral, cette unité de pensée et de but, cet effort élevé de l'esprit, que recherchait et qu'atteignait George Sand, donnaient à son caractère une égalité parfaite.

Chaque matin, elle descendait tard, vers midi, pour le déjeuner, ayant accompli la tâche qu'elle s'était proposée la veille.

Quelque promenade que nous eussions faite dans la journée, quelque fatigue que nous eussions prise, elle travaillait la nuit, durant les mêmes heures.

Je me couchais tard comme elle. Ma chambre était au-dessous de la sienne, je l'entendais et je croyais la voir ranger tout ce qu'elle avait dérangé. Ses cigarettes, un verre d'eau, lui suffisaient durant ses longues veillées. Elle était si peu occupante, notre grande amie, ne désirant jamais rien et se servant elle-même !

A déjeuner, l'après-midi, à dîner et jusqu'à dix heures, nous l'avions entièrement à nous. Sa gaieté constante encourageait la nôtre. C'étaient des rires sans fin pour des mots d'esprit ou très bêtes et, durant les promenades à pied ou

en voiture, des histoires abracadabrantes qu'on commençait, qu'on reprenait et continuait tour à tour ; c'était, le soir, des petits papiers sur lesquels on écrivait de nobles sentences qu'on jetait dans une corbeille ou des absurdités ayant la forme de demandes et de réponses, dont l'imprévu, la drôlerie, nous amusaient follement.

Mme Sand, qui prétendait n'avoir pas d'esprit, traçait de sa superbe écriture les pensées les plus cocasses, qui devenaient de petits chefs-d'œuvre.

On décernait des prix à la fin de la soirée. C'était le *Sargent*, dans un style troupier, qui distribuait en paroles les plus mirifiques récompenses, jusqu'à un royaume !

Le plus souvent, ce prix donné, ou plutôt promis, était mérité par Mme Sand.

Quand nous lui disions en chœur qu'elle avait plus d'esprit que nous tous, elle riait et répondait :

« Oui, en écriture, tout de même, je suis moins idiote. »

Mme Sand a promis d'aller une après-midi à Brinborion entendre Wilhelmine Klauss, madame Szarwady.

« Puis-je vous jouer du Chopin ? demande l'incomparable pianiste à George Sand.

— Non, je vous en prie ! Je ne sais comment vous comprenez Chopin et vous pourriez, malgré votre talent, me donner une impression pénible. »

Et Mme Sand goûte plus délicieusement sous ce beau ciel, en face de cette mer, Beethoven, Pergolèse, tout ce que Mme Szarwady lui a joué.

*
* *

Nous étions seules un jour, assises sur les rochers du petit port Lamber, Mme Sand et moi. La *Fadette* se balançait sur les premières vagues, le temps était admirable. Ma fille jouait à Brinborion avec ses jeunes amis Szarwady. Maurice, Adam, Planet, Plauchut, faisaient sur ma terrasse une partie de boules, et nous les entendions pousser des cris de joie ou de fureur, selon leur adresse ou leur maladresse.

Nous causions de l'admirable paysage que nous avions sous les yeux. Les Alpes, couvertes de neige, étaient enveloppées d'azur.

La senteur des roses de nos jardins, des mimosas embaumait l'air. Nous parlions de nos amis communs. Elle avait reçu une lettre d'Hetzel, qui la chargeait de ses amitiés les plus tendres pour moi. Elle me demanda comment il était devenu mon éditeur. Je lui contai l'histoire du refus de *Mes Idées antiproudhoniennes*, qui la fit beaucoup rire.

A un moment de la conversation, je lui rappelai que, plusieurs années auparavant, elle avait autorisé Hetzel, qui venait me voir à Chauny en allant à Bruxelles, à me lire une lettre dans laquelle elle se défendait contre des

accusations sans cesse renouvelées à propos de sa cruauté envers Alfred de Musset, de son infidélité au malheureux « enfant », sacrifié par une amante adorée à un bellâtre italien, tandis que le malade délirant, cloué au lit, était impuissant à châtier les coupables. Je répétais, presque mot pour mot, les termes mêmes de la lettre de George Sand à Hetzel.

Sa physionomie prit une expression de révolte que je ne lui avais jamais vue et je regrettai avec chagrin mon indiscrétion.

« Pardon, à genoux, ma grande amie.

— Pardon de quoi?

— De vous avoir parlé de Lui. »

Elle ne répondit pas et resta longtemps absorbée. Tout à coup, elle releva la tête et, fixant sur mes yeux troublés ce beau regard qui, souvent éteint, semblait faire des réserves de lumière pour vous envelopper plus puissamment à certaines heures, elle me dit :

« Parlons-en! J'ai toujours vu les choses prendre, à la longue, leurs proportions réelles, le bien reconnu pour le bien, le mal pour le mal. Je ne sais à quoi attribuer l'injustice continuelle et sans cesse surgissante, qui me frappe à intervalles rapprochés et qui menace de me poursuivre après ma mort, à propos d'Alfred.

« Il est la meilleure action de ma vie. Les motifs qui m'ont fait être avec lui ce que j'ai été sont tous généreux, je vous l'affirme, et vous, vous me croirez! Jamais, à aucun mo-

ment, je n'ai eu d'autre pensée que de le sauver de lui-même. Cet enfant de génie, perdu par l'horrible ivresse, par la débauche, qui détruisent le corps, le cœur et l'âme, m'a fait une pitié qui m'a prise tout entière. J'ai voulu l'arracher à ses vices et je lui ai donné ma vie comme on la donne pour un sauvetage. Il était si noble, si délicat et si simplement bon à certaines heures qu'il devenait impossible de ne pas l'aimer jusqu'au sacrifice de soi pour le disputer à l'avilissement.

« Mais comment vous décrire avec les mots que vous pouvez entendre, mon enfant, le spectacle qu'il me donnait de lui à d'autres heures? Imaginez un être abject vomissant à la fois les paroles cyniques et le vin bu, me répétant, à moi, tout ce que le vocabulaire des lieux mal famés peut fournir pour salir l'imagination. Oh! la honte, l'humiliation, le dégoût de ces scènes, la révolte contre ces insultes qui blessent mortellement en vous ce que vous avez de fierté, de dignité. Ces scènes, ces insultes, comment ai-je pu les subir et tant de fois les pardonner?

« Aucune action de ma vie à Venise n'a fait souffrir Alfred d'une souffrance qui venait de moi jusqu'à notre rupture. Et cette rupture est venue de lui, par lui; il l'a voulue, il l'a scellée par des mots et par des actes irréparables, me disant et me prouvant, par d'ignobles confidences, qu'il ne *m'avait jamais aimée!*

« Mais, plus tard, quel repentir, quelle douceur de tendresse, quelle ingéniosité d'affection j'ai eus de lui.

« L'enfant malade, je l'ai guéri de sa maladie, il a fait jaillir en moi tous les sentiments de la sœur, de la mère; mais qu'avait à faire l'amante dans une lutte journalière avec les filles?

« J'ai parlé de rupture, non! le terme n'est pas exact s'il veut dire séparation d'âme, car mon dévouement tendre pour Alfred s'est trouvé fortifié par notre séparation de corps.

« Pour sauver sa vie en danger, j'ai véritablement donné la mienne, car, alors, je n'avais pas de santé, et c'était le thème de ses plus cruels reproches. Ne m'avait-il pas dit un jour :

« Les filles savent n'être jamais malades, et, en même temps qu'elles vendent le plaisir, donner la gaieté; vous, vous êtes lamentable en toutes choses. »

« Ce que je n'ai pu faire moralement, je l'ai fait physiquement. Je l'ai arraché à la mort, je l'ai sauvé! »

George Sand se tut. J'étais dans une émotion que je ne puis dépeindre. Je pleurais. Mes mains tremblaient en se tendant vers elle. Ma grande amie m'attira sur son épaule, m'embrassa, et, d'une voix plus grave, en quelques mots qui me parurent être tout à la fois une prière et un ordre, elle ajouta :

« Mon enfant, ma fille choisie, vous vivrez plus que moi. Lorsqu'on m'accusera devant vous de déloyauté, de manquement à la parole donnée, d'une vilenie quelle qu'elle soit, lorsqu'on essaiera de flétrir ma conscience, lorsqu'on affirmera que, sœur de charité, garde-malade, j'ai pu ajouter, au délire de celui que je soignais, une vision odieuse, vous répondrez aux *hommes* qui affirmeront cela : « George Sand, si elle a perdu le droit d'être jugée en femme, a conservé celui d'être jugée en homme, et, en amour, elle a été le plus loyal d'entre vous. Elle n'a trompé personne, n'a jamais eu à la fois deux aventures ! Sa seule culpabilité a été de choisir, dans une existence où l'art tenait la plus grande place, la société des artistes, et d'avoir préféré la morale masculine à la morale féminine, et je me hâte de vous confesser, ma Juliette, que, pour une femme, c'est une infériorité que se déféminiser.

« Retenez bien ceci, vous qui vivez entourée d'hommes comme je l'ai été, qui êtes aimée et sans doute adorée par beaucoup d'entre eux, parmi les premiers de votre temps, retenez ceci : « Lorsque l'homme est supérieur, il est pour la femme exceptionnelle un ami enviable ; il est le même amant pour toutes les femmes, et souvent le plus parfait pour la femme la plus vile et la plus bête. J'ai l'expérience de l'amour, des amours, hélas ! bien complète. Si j'avais à recommencer ma vie, je serais chaste ! »

*
* *

Mme Sand m'avait suppliée d'être implacable pour ceux qui désireraient la connaître et tenteraient de se faire présenter un à un. Elle n'admettait qu'une chose : que je réunisse le petit nombre de mes amis intimes et que je les lui présente tous à la fois.

Cependant, elle fit quelques exceptions sur la prière de Maurice qui réclamait des sujets de caricatures. C'est ainsi qu'il croqua le vicomte de Vilain XIV, lequel, spirituellement, se laissa faire, et une Anglaise excentrique, qui rêvait de savoir de George Sand lequel de ses livres elle préférait, qui le lui demanda et qui reçut cette réponse : « Je ne me rappelle pas ce que je fais, et je ne me suis jamais relue. Je suis donc incapable de me juger sur un volume ou sur tous. »

Le grand jour de la présentation de mes amis et amies à George Sand arrive. L'une d'elles, une jeune femme russe très enthousiaste, Mme de N..., l'intéresse particulièrement. Elle lui dit qu'en Russie son influence a été prépondérante sur les romanciers.

« Je le sais un peu, répond Mme Sand.

— J'ai préparé mon petit discours, demande spirituellement Mme de N... Permettez-vous que je l'improvise? »

Mme Sand sourit et incline la tête.

« Nous avons pour vous une admiration presque dévote, ajoute Mme de N... Nous sommes fanatiques de Lélia et de tous vos romans, depuis les plus simples comme vos romans champêtres, jusqu'aux plus abstraits. Vous avez en Russie, depuis un quart de siècle, la première réputation d'écrivain français. Ce que nous aimons en vous, outre le style, outre l'art du romancier, c'est l'imagination, le rêve, la foi dans l'idéal, cette bonté infinie qui filtre à travers toute votre œuvre, et aussi l'utopie, la sainte utopie si chère aux âmes slaves. Notre Tourgueneff a beaucoup écrit sur vous dans nos Revues et dans ses lettres particulières. De celles-là je connais un grand nombre, car je suis l'allié de Tourgueneff par un frère. Il parle de vous en fervent. Il vous appelle « voyante ». Il dit que la beauté d'âme de vos personnages, cette pureté dont vous les auréolez, même quand ils ont côtoyé le vice, vous ne pourriez les dépeindre ainsi si vous n'aviez pas en vous tant de beauté morale. Il vous honore autant qu'il vous admire, mon allié Tourgueneff, et, en Russie, aucune des calomnies répandues sur vous n'a trouvé d'échos. Nous vous vénérons, car vous nous apparaissez comme une pratiquante de la plus haute des vertus, la plus religieuse, la bonté! »

Nous écoutions tous ce joli discours, qui ravissait Maurice et faisait visiblement plaisir à Mme Sand. Elle répondit :

« Tout ce que vous me dites du « caractère » — et elle appuya sur le mot — qu'on me prête en Russie me flatte infiniment.

— Je n'ai pas achevé, ajouta Mme de N... Mais je n'ose continuer.

— Dites, dites! » fut le cri général de la petite assemblée.

Nous nous étions peu à peu rapprochés de George Sand et de Mme de N..., et nous formions cercle autour d'elles deux.

« Alors, je reprends ma « conférence sur George Sand », dit gaiement Mme de N..., très flattée de son succès. Mes compatriotes exceptionnels se croient une mission à cette heure. Ils ont des combinaisons d'idées très confuses encore, mais qui s'éclairciront dans la recherche ardente que nous faisons de l'idéal. On ne peut comparer l'état de nos esprits qu'à celui de la France avant 1848. Rien d'étonnant à ce que nos yeux se soient fixés sur George Sand plus que sur tout autre, et qu'elle soit pour nous un guide, car elle a soulevé hardiment les grands problèmes sociaux qui nous passionnent.

— Est-ce que ma conception de l'amour n'a pas beaucoup choqué les idées morales en Russie? demande Mme Sand.

— Sans doute. Mais l'irresponsabilité de la passion est acceptée par la plupart de nos romanciers. Je dois vous avouer que plus d'une femme russe s'est signée en vous lisant et s'est demandée avec effroi s'il n'y avait pas en vous

un peu trop du démon de la révolte contre les lois sociales et contre les opinions reçues, mais elles se sont quand même laissées conquérir.

« Je me rappelle l'une de mes sœurs dévorant *Jacques* au fin fond du gouvernement de Smolensk, et me mettant sous les yeux ce passage : « Si l'espèce humaine fait quelques progrès vers la justice et la raison, le mariage sera aboli, un lien bien plus humain et non moins sacré remplacera celui-là, et saura assurer l'existence des enfants qui naîtront d'un homme et d'une femme sans jamais enchaîner la liberté de l'un et de l'autre. » Ah! Madame, quelle fulgurance dans ce *Jacques !*

« Ce sont des mots à brûler des yeux orthodoxes, me dit ma sœur, mais je sens qu'ils contiennent tout ce que les sentiments de l'avenir peuvent contenir de plus hardi, et je veux les regarder en face. »

« Je répondais à ma sœur : Que craindre avec un tel guide? Il y a en George Sand, à travers son culte exclusif de la passion, une telle dignité, de telles qualités morales, qu'elle ne peut entraîner une âme féminine saine, vers les aventures basses. »

« Ce que j'aime le plus à chercher dans votre œuvre, madame, c'est tout ce qui se rapporte à l'amour libre. Vous êtes un réformateur et ce que nous voulons, nous, femmes russes, c'est connaître les aspirations d'un grand esprit nous inspirant confiance sur les solutions pos-

sibles dans l'avenir à propos des conflits de l'individu et de la société. Or, chez vous, nous trouvons les formules les plus courageuses et les plus sincères, car vous avez osé conclure.

— J'ai dépeint, décrit plus que je n'ai conclu, répliqua Mme Sand. Je n'ai ni le courage ni la responsabilité que vous croyez dans l'importance que j'ai donnée à l'amour libre. Songez que je suis née à la vie littéraire à l'époque où les Saints-Simoniens avaient prêché aux jeunes imaginations la loi du plaisir et le fouriérisme classé socialement la « papillonne » ; où le romantisme avait fait la plus large place à la passion débordante. A cette époque nous vivions dans un monde enfermé, où seules toutes ces idées fermentaient. Ce milieu de grands artistes, de réformateurs, se croyait la phalange sacrée tenue à l'exemple, aux expériences, méprisant les conventions des « arriérés » du bourgeoisisme.

« La loi de la vie, c'était la passion comme c'est aujourd'hui le scepticisme, et la passion, je la défendais dans sa noblesse, dans sa fidélité, dans sa mission d'élever au-dessus du plaisir et du caprice. Moi, que vous trouvez si hardie, j'obéissais plutôt à l'instinct de conservation des sentiments les plus hauts. On m'a crue l'une des femmes les plus « avancées » de mon temps. Je l'ai tout simplement suivi dans sa marche. J'ai subi son impulsion, et je l'ai accompagné, conduite par lui.

« Jean-Jacques, Bernardin de Saint-Pierre, avaient semé dans nos âmes des sentimentalités à l'infini; Napoléon, des héroïsmes. Le tout bouillonnait follement mêlé en nos cerveaux et vous me trouvez inquiète aujourd'hui des conséquences de nos conceptions de « justice et de liberté ». Que notre expérience française vous serve : soupesez les résultats possibles avant de suivre vos impulsions. »

*
* *

Mme Sand, durant son séjour à Bruyères, recevait les épreuves de son roman : *Mademoiselle Merquem,* de *la Revue des Deux-Mondes,* et se montrait souvent blessée et surtout scandalisée, outrée des corrections de M. Buloz. En général, elle réécrivait son propre texte.

« Quand donc une âme charitable fondera-t-elle une autre grande revue? me dit un jour Mme Sand. Ce monopole de *la Revue des Deux-Mondes* est fatal à la littérature française, fatal aux talents qui naissent, qui éclosent trop tard, qu'on oblige à se défier de leur jeunesse, à l'imputer à crime. Ce que Buloz exige et impose aux jeunes est intolérable. Si les Goncourt n'étaient pas si personnels, voilà des lettrés assez riches pour fonder une grande revue rivale.

— La revue des Goncourt, ma grande amie, pourrait être utile aux jeunes hommes, mais

pas aux jeunes femmes, car ils ont l'un de ces mépris pour notre sexe!

— Pourquoi Adam et vous ne fonderiez-vous pas cette revue secourable aussitôt votre mariage? Adam a été journaliste, il est homme politique, vous êtes littéraire; lui, avec son sens critique et son bon sens, serait un directeur parfait, vous, avec votre ardeur, votre passion d'admirer, vous découvririez de jeunes valeurs, vous auriez, comme je l'ai toujours eue, la joie de mettre *les autres* en lumière. Vous possédez, Adam et vous, toutes les qualités nécessaires pour le but à atteindre, et je vous aiderais de grand cœur.

Ce sont ces paroles de Mme Sand qui me revinrent plus tard en mémoire, après la mort d'Adam. Mme Sand lui parla de ce projet, mais il lui répondit qu'il n'avait qu'une idée : rentrer dans la politique, dès qu'il le pourrait.

Un matin, à déjeuner, Mme Sand nous lit une lettre de Louis Blanc qu'elle vient de recevoir. Louis Blanc est en pleine polémique avec Michelet, à propos de *l'Histoire de la Révolution*. Louis Blanc soutient Robespierre, et Michelet soutient Danton. Louis Blanc affirme avoir trouvé à Londres des documents que Michelet n'a pu connaître.

Mme Sand nous parle de Louis Blanc dans des termes où perce autant d'affection que d'estime. Elle le juge avec ses réelles grandeurs, dit-elle, et ses petitesses. Elle l'aime et l'honore,

mais elle fait ses réserves, le trouvant à la fois génial et puéril, d'une intelligence très élevée, et d'un caractère enfantin, presque visionnaire parfois, et naïf à l'excès, attachant et insupportable. Elle est son amie, la meilleure depuis 1848, et la seule qui lui dise la vérité. Son intimité est complète avec lui, et le ton de leurs lettres est très particulier. Louis Blanc, si soupçonneux, si inquiet de tout ce qui peut « le trahir », est avec George Sand d'une confiance absolue. Il souffre en exil de plus en plus. Sans Hugo et sans Schœlcher, il reviendrait, me dit Mme Sand, mais il n'aura jamais le courage de faire seul, tout à coup, si en arrière de ceux qui sont rentrés, si en avant de ceux qui ne rentrent pas, un acte personnel et hardi. Il croirait que le monde va se renverser sur lui.

Nous allons à Nice, à Monaco, à Menton. Mme Sand a toute sa gaieté, tout son entrain. Elle exprime sans cesse son enthousiasme pour « la Riviera » qu'elle n'a pas vue depuis tant d'années, surtout depuis qu'il y a de l'eau, et que les jardins deviennent d'une beauté paradisiaque.

Elle achète à Nice du corail pour tous ses petits présents, et, sans Maurice, elle se ruinerait.

« Songe, lui dit-il, que dans un mois tu auras une seconde petite-fille ou un petit-fils, et garde quelque chose pour le vêtir. »

Mme Sand écoute son fils, mais l'appelle : « accapareur d'héritage ».

A Monte-Carlo, Mme Sand est émerveillée par les jardins, mais Maurice y fait l'une de ses farces désopilantes. Avec un sérieux extravagant, il accoste les gens, leur raconte qu'il est du Berry, qu'il vient jouer, qu'il ne sait pas comment il faut s'y prendre. Parmi les gens auxquels il s'adresse, les uns le bousculent, l'appellent imbécile ou farceur; les autres s'arrêtent et le conseillent. Nous mourons de rire. Nous finissons par le fuir, mais il vient nous raconter ses conversations, et nous sommes malades, nous demandons grâce.

Nous entrons dans les salles de jeux, Maurice est tellement drôle, il fait en jouant des réflexions si cocasses qu'on l'expulse. Nous le suivons. Mme Sand en sortant nous dit « que l'odeur de la passion du jeu » lui donne des nausées.

Menton lui plaît beaucoup, et elle rêverait d'aller en voiturin jusqu'à Gênes, mais le temps de son départ approche.

La chère Lina écrit bien que « Bonne mère » a tout le temps de revenir, qu'elle est heureuse de savoir qu'on s'amuse à Bruyères, qu'elle va aussi magnifiquement que possible, mais elle est forcée de convenir que la petite Aurore demande quand sa « bonne mère » rentrera, et il n'y a plus que cinq semaines pour que sonne l'heure de la délivrance. En cas de surprise, elle conseille le retour dans une dizaine de jours.

Nous partons tous pour Toulon, Mme Sand

veut nous conduire aux gorges d'Ollioules, à la chartreuse de Mont-Rieux, à Tamaris.

A Toulon, le capitaine Talma, fils de Talma, ami de longue date de Mme Sand, nous attend; le capitaine Lagé nous invite, à bord de *la Valeureuse*, à déjeuner le lendemain. Poncy, l'ancien ouvrier maçon, qui n'a eu pour toute instruction que les cours de l'école primaire et qui s'est senti poète en lisant l'*Athalie* de Racine, m'intéresse autant qu'il intéresse Mme Sand. Je lis le soir ses *Marines*, qu'il me donne, et je suis émerveillée d'une valeur conquise au milieu de tant de difficultés. Poncy est aujourd'hui secrétaire de la Chambre de commerce de Toulon, et, comme il le dit lui-même, il est bien plus que cela : « l'ami de George Sand ! »

Aux gorges d'Ollioules, Mme Sand est heureuse de mon admiration.

« Vous voyez que j'avais aussi de jolies choses autour de Tamaris, *Juilliette* des Bruyères ! » me dit-elle.

Je marche à côté de Mme Sand, avec ma fille, et elle fait à Topaze un petit cours de géologie, puis peu à peu elle s'adresse à moi et elle ébauche l'une de ses théories demi-scientifiques et demi-personnelles qui me charment et m'instruisent tant.

Chaque couche terrestre, chaque émiettement de roche produisant la même flore, elle, géologue, dit-elle, peut peindre sans les connaître tous les aspects d'une région, tous ses

effets de lumière. Plusieurs de ses romans dont les sites sont décrits avec vérité, de l'avis de ceux qui les connaissent, n'ont jamais été visités par Mme Sand.

« Ce qui n'empêche pas, dit Maurice intervenant, que le grand George a pris plus souvent des vues d'après nature qu'au travers des paillettes de mica. »

Nous visitons, le second jour, l'abbaye de Mont-Rieux et nous emportons notre déjeuner; chacun de nous a son panier. Nous mangeons sur l'herbe. La troupe se compose d'Edmond Adam, de Maurice Sand, du capitaine Talma, d'Edmond Plauchut, de Planet, de Mme Sand, de Topaze et de moi.

Mme Sand a toute sa verve. Elle constate que notre union est complète, que nous pouvons devenir le noyau d'une abbaye de Thélème, et cette abbaye, elle la construit en imagination, semblable à celle de Mont-Rieux. On discute sur les heures du lever, du coucher, sur ce que chacun fera et à quoi il est propre. On me confiera le ménage, le bien manger.

« Et le bien boire, » ajoute Maurice sensible au bon vin français.

Planet, Plauchut, le capitaine Talma approuvent.

Ma fille, qui fait merveilleusement le « piffe-raro », distraira la société par ses danses et arrangera les fleurs, art dans lequel elle excelle. Maurice installera ses marionnettes et fera une

collection de papillons, que nous vendrons très cher aux Anglais. Adam lira les journaux pour tenir l'abbaye au courant des choses du dehors et il fera oua, oua! pour nous garder des intrus qu'il n'aime guère. Plauchut voyagera pour nous rapporter des épices rares, pour nous gagner de l'argent par ses trafics, mais il ne fera plus naufrage! ajoute Adam.

Le capitaine Talma fournira le poisson. Planet s'occupera de vêtir la communauté à la condition qu'il ne nous habille pas couleur tabac, sa couleur favorite, et qu'il n'oblige aucun des membres masculins de l'ordre à porter des pantalons à petits ponts et des cravates mirifiques. Mme Sand, « propre à tout », dit-elle, ne fera plus d'écritures, mais beaucoup d'essais pour transformer des plantes sauvages en plantes potagères.

Comment l'abbaye de Thélème s'évanouit-elle en fumée, et comment à la fin du déjeuner s'était-elle transformée en une roulotte avec laquelle nous visitions la France tout entière et donnions des représentations de pièces inédites portant tour à tour les noms des auteurs : George Sand, Maurice Sand et Juliette Lamber? L'explique qui pourra!

On parle de gaieté et Mme Sand déclare qu'il est urgent de créer des cours de gaieté pour les générations nouvelles, que les jeunes, comme Planet, se portent mal parce qu'ils ne sont pas assez gais.

La gaieté est la meilleure hygiène de l'esprit et du corps, dit Mme Sand; se porter bien n'a pas d'autre raison que la gaieté. » Et la discussion commence pour n'en finir plus. Le capitaine Talma et Edmond Adam, tous deux mélancoliques, protestent contre la gaieté perpétuelle. L'un des deux, approuvé par l'autre, a l'imprudence de dire que l'extrême gaieté, comme l'entendent parfois Mme Sand et Maurice, « entame la dignité ».

C'est un haro, un tolle.

Mme Sand devient tout à coup très sérieuse. Elle est éloquente et prouve qu'il n'y a de bonté durable qu'alimentée par la gaieté, que les tristes ne sont pas foncièrement bons.

« La gaieté, c'est comme la bonté, dit Talma, pas trop n'en faut!

— Mais, malheureux! sans bonté, les sociétés se rongent, se dévorent.

— Les sociétés vivent par l'intelligence!

— L'intelligence sans bonté fait des brutes plus brutes que mon chien Fadet qui est bon.

— Et que fait la bonté sans intelligence?

— Il n'y en a pas : n'est pas bon qui n'est pas intelligent.

— Mais votre chien Fadet?

— Il est comme moi : bon d'abord, et intelligent ensuite. La bonté, ajoute Mme Sand, c'est l'atmosphère dans laquelle se vivifient les sociétés, c'est l'attirance du divin sur terre. Il n'y a que bonté dans les voies de la vie supérieure.

Si l'on étudiait les lois de la bonté, on y trouverait jusqu'aux attractions des mondes les uns pour les autres. Il me semble qu'ils s'entr'aident avec bonté entre eux, pour maintenir les équilibres et l'ordre dans la matière, ajoute-t-elle en riant.

— Oh! ça, c'est trop fort, c'est du charabia, s'écrie le capitaine.

— C'est de la noyade, ajoute Adam. Voilà ce qui arrive à ceux qui piquent des têtes dans l'universel!

— Que ces gens-là, dit Maurice en désignant le capitaine et Adam, ont comme qui dirait leurs crânes trop étroits pour avoir celui de s'ingurgiter les idées de la colonelle; pourquoi que l'un est marsouin et l'autre pékin? Fusilier Plauchut, ajouta le sargent, fusilier Planet, cantinière Juliette, saluez notre chef, George Sand, et un pied-de-nez militaire à ces autres-là. »

Le tout fut fait en trois mouvements.

Puis Maurice nous donna, à Mme Sand, à Alice, à moi, un panier vide tandis qu'il chargeait outre mesure celui des fusiliers Plauchut, Planet, et le sien.

La colonelle me prit le bras, tandis que Talma et Adam causaient en arrière, que Topaze et Maurice conversaient en langage « pioupiou ».

Nous marchions, silencieuses, devant nous.

« Êtes-vous consciente de votre bonté, ma Juliette? me dit Mme Sand. Je voudrais connaître vos réflexions, leur série logique, con-

fessez-les moi toutes, chère enfant. Avec votre paganisme, votre conception du divin si étrange, je m'explique mal ce qui peut vous donner le sens de la bonté.

— Tous mes efforts y tendent, répondis-je. C'est pour moi la qualité supérieure, l'unique, et c'est pour votre bonté sans limites que je vous aime infiniment. Selon moi, la bonté doit être sans cesse à la disposition des autres, mais jamais sous leur influence. Elle est pour eux et non à eux.

— Qu'entendez-vous par là?

— Que je ne comprends pas ceux qui en faisant le bien en attendent la réciprocité. Ce n'est plus alors de la bonté, c'est un commerce d'échange; ce n'est plus le bien, c'est le prêt. La reconnaissance me semble détruire la gratuité du bien et fausser la bonté. Qu'on éprouve, soi, de la reconnaissance pour le bien qui vous est fait, rien de plus noble; qu'on l'exige ou la cherche pour le bien fait, c'est assimiler ce bien à un capital dont la rente vous est due. La haine de l'obligé, à qui on rappelle sans cesse le service rendu, me semble naturelle. Je déteste ce mot du christianisme : « Qui donne au pauvre prête à Dieu. » L'égoïsme de la société actuelle vient de ce mot. Pour moi, l'obligé est celui qui oblige, celui à qui on donne l'occasion de faire le bien utilement et qui le peut!

« Être en situation de fortune, d'influence, qui permette de faire le bien, y a-t-il au monde

une joie plus haute? Vous augmentez ma richesse humaine et divine de bonté, vous ne me devez rien; mais moi, je vous dois l'utilisation de ma puissance de bonté qui, sans vous, serait stérile.

« Autrefois, on concevait la famille à l'envers. Les choses ayant changé, vous entendez nombre de gens s'écrier : « Aujourd'hui, les « enfants sont des ingrats ! » On les trouve coupables, monstrueux, quand ils ne sont pas journellement reconnaissants. Mais, dès qu'ils ont quitté le foyer paternel pour s'en créer un à eux-mêmes, ils ne doivent plus à leurs parents que le respect, la tendresse, point de reconnaissance. Leur devoir cesse d'être ascendant pour devenir descendant. Ils ont l'héritage du bien, de la bonté, du dévouement à transmettre à leurs enfants. La plupart des griefs familiaux, des brouilles, viennent des éternels reproches du manquement à la reconnaissance filiale.

« J'ai tant fait pour mes enfants, répète-t-on, « et ils ne me *paient pas de retour!* » Mais, ne font-ils pas pour leurs enfants ce que vous avez fait pour eux? et c'est bien ainsi que cela doit être. On quitte ses parents pour suivre son mari, on paie à ses enfants ce qu'on doit à son père et à sa mère : n'est-ce pas là la loi?

— Vous exagérez, Juliette, me dit Mme Sand, mais au fond vous êtes dans le vrai; surtout quand il s'agit, non pas d'enfants, mais d'amis ou d'obligés. Le désintéressement de la bonté

doit être absolu. Et que faites-vous quand ceux que vous avez obligés, à qui vous ne demandez aucune reconnaissance, deviennent agressifs et parfois féroces?

— Ceux-là sont les méchants, je m'écarte d'eux, mais ils ne peuvent me décourager, quoi qu'ils fassent, de la bonté. J'ai eu la joie de les obliger, ils sont indignes de mon bienfait, tant pis pour eux. Le bienfait me reste. Jamais un méchant ne me fera changer de caractère, jamais je ne lui laisserai la possibilité d'une mainmise sur ma bonté. »

Mme Sand me dit de sa voix tendre : « Chère enfant, » et elle m'embrasse.

Edmond Adam accourt en criant :

« On me vole ! » mais il ajoute, ému : « Grand George, je vous aime de l'aimer comme vous le faites.

— Elle mérite tous les bonheurs, mon oua, oua, lui répond Mme Sand.

— Dieu veuille qu'elle les trouve dans mon adoration, » réplique-t-il.

Ce fut le signal des goguenardises de Maurice qui déclara que puisque la colonelle, lui, le sargent, les fusiliers Plauchut et Planet, même le capitaine marsouin Talma et le pékin Adam avaient pour ainsi dire comme une satisfaction de la conduite de la cantinière Juilliette, il la proposait à l'avancement comme lieutenant-colonel. »

On me croira si on veut! mais l'idée d'être

nommée lieutenant-colonelle dans le régiment où le sargent distribuait les grades à la suite de George Sand me causa de la joie, et je reste fière d'avoir été désignée comme la seconde de la première entre toutes.

Mme Sand, en voiture, nous parla des femmes de plus en plus nombreuses qui lui paraissaient prendre conscience de leur valeur morale et intellectuelle.

« Autrefois elles étaient cinq, aujourd'hui elles sont cinquante, dit notre grande amie qui nous cita comme exceptionnelle Mme André Léo, et me conseilla de lire son premier et son dernier volume : *Double histoire* et *Attendre et espérer*.

*
* *

Nous rentrons à Toulon et l'après-midi nous allons visiter le bagne avec le capitaine Talma qui nous pilote. Mme Sand s'attendrit, se demande, quand elle voit une physionomie pas trop mauvaise, si ce n'est pas un innocent « et puis, vraiment, il y a parfois, dit-elle, des expiations trop longues, et l'on devrait plus souvent réduire les peines et gracier. »

Le capitaine Talma, qui connaît bien le bagne et n'a pas, dit-il, de sensibleries, montre à Mme Sand, dans le magasin où l'on vend les objets fabriqués par les forçats, un grand « Monsieur » très digne, l'air fort distingué,

dont les belles mains sont pleines d'objets qu'il nous offre.

« Avec des mains comme celles-là on ne peut être criminel, me dit tout bas Mme Sand. Regardez ces mains, Juliette. »

Je regarde les belles mains du vendeur, je lui achète quelques objets et nous passons.

« Qui est cet homme, qu'a-t-il fait? demande Mme Sand au capitaine Talma.

— Celui-là, répond le capitaine, n'en a que pour dix ans, ce qui est trop peu. Il est libéré l'année prochaine. Gare alors aux mères qui marieront leurs filles!

— Pourquoi?

— Le « Monsieur » que vous avez vu est lyonnais. C'était un jeune homme d'une excellente famille, en possession d'une quinzaine de mille livres de rentes, ce qui, il y a quelques années, valait plus qu'aujourd'hui, mais est encore la grande aisance en province, aimé de ses amis, considéré dans son milieu, plusieurs mariages excellents s'offraient à lui. « Plus tard, » disait-il.

« Le « Monsieur » couvait une idée, il voulait assassiner une jeune mariée au théâtre. Il ne manquait pas une représentation, s'informait, cherchait. Enfin, un beau jour, il voit, de l'orchestre, dans une loge, des mariés de huit jours qu'il connaît; la jeune femme heureuse, rit et cause avec une amie qui entre et prend la place du mari, lequel sort un instant,

laissant la loge ouverte. Le « Monsieur » fait un bond vers la jeune femme, la poignarde sans qu'elle ait le temps de pousser un cri. Alors il se déclare satisfait.

— Et on va le laisser sortir? s'écrie Mme Sand, mais il est fou, il recommencera.

— C'est mon avis, dit le capitaine Talma. On le surveillera vaguement; moi, je le tiendrais enfermé. »

Mme Sand est un peu souffrante le soir, quoiqu'elle ne veuille pas en convenir. Maurice s'inquiète. Depuis la fièvre typhoïde qu'elle a eue il y a huit ans, elle a les intestins très délicats. Elle se soigne, malheureusement, à sa façon, c'est-à-dire le moins possible, préoccupée toujours de ne donner aucun souci.

Maurice oblige sa mère à se coucher de bonne heure et nous passons une soirée fort triste, mais le lendemain Mme Sand est mieux et nous allons à Tamaris. Elle a une grande joie de revoir ce joli coin où elle est venue achever la convalescence de sa fièvre typhoïde.

Le temps est superbe, Mme Sand est heureuse de retrouver la simple maison, la petite colline boisée de hauts pins et la « grande bleue ».

Lorsqu'on a vu Tamaris, on oublie ici le petit discours des gorges d'Ollioules. Ce n'est pas en géologue que George Sand a peint Tamaris, c'est d'après nature. Et quelle sincérité, quel choix des « moments à décrire »; ce Tamaris s'est senti aimé et il s'est laissé pénétrer

jusqu'à livrer le secret de toutes les beautés de ses horizons, à toutes les heures du jour et de la nuit.

Un paysan reconnaît Mme Sand et accourt lui serrer la main. Il entend le français, Mme Sand comprend le patois, et ils causent. Je prends part à la conversation, car moi aussi je comprends le patois. Mme Sand demande des nouvelles de son cocher et de M. Botte.

M. Botte était le cheval du cocher avec lequel Mme Sand faisait toutes ses excursions. M. Botte ne connaissait, comme Guzman, aucun obstacle; il grimpait partout; hélas! M. Botte est mort. Mme Sand et moi nous aimons les paysans et prenons le même plaisir à leur conversation.

« Juliette, me dit-elle, en revenant de Tamaris, nous jugeons le paysan toutes deux de la même manière, nous l'honorons pour son amour du travail, son calme, sa résignation, sa philosophie souvent haute, sa passion du sol, son exclusivisme de terroir. Ne lui parlez pas d'un autre pays que le sien! L'étroitesse de son raisonnement semble parfois lui donner plus de droiture. Et dans ce pays-ci quel culte il a voué au soleil, comme il a le sens de la poésie, comme il saisit vite les mots d'esprit.

« Apre au gain, comme partout ailleurs il n'est pas jaloux du riche qui sait dépenser sa fortune, « faire travailler », qui est charitable et par là lui paraît mériter son heureux sort. »

Mme Sand nous parle aussi de ses paysans ber-

richons, de l'esprit de justice qu'il y a en eux. Elle les trouve de plus en plus clairvoyants à mesure qu'ils sont davantage instruits.

*
* *

George Sand est partie me laissant le cœur plein de souvenirs très doux et très gais. Je me suis fait une règle de ne jamais souffrir des séparations, de penser toujours à la joie qui m'a été donnée et non à celle que je quitte; aussitôt l'éloignement de ceux que j'aime je me rejette d'un bond de mon cœur en arrière et je revis les jours heureux.

Je reçois bientôt après le départ de ma tant aimée amie une lettre de Maurice. C'est lui tout entier.

« *Nohant, 16 Mars 1868.*

« Chère madame,

« On est ami ou on ne l'est pas. Or, comme on l'est, ce qui intéresse l'un doit intéresser l'autre. Je sais que ma mère vous a écrit tout de suite qu'en arrivant à Paris nous avions appris l'heureuse délivrance de ma femme, ce qui ne m'a pas empêché d'être fort inquiet et sur des charbons ardents durant toute la journée du vendredi 13, (un fichu jour et un numéro néfaste) mais, ni le jour ni le numéro n'ont heureusement eu de l'influence : J'ai

trouvé le lendemain matin ma femme aussi bien que possible, avec une seconde petite fille, aussi jolie que possible à cet âge-là. Enfin tout est pour le mieux et, comme j'en suis bien heureux, je veux vous en faire part. Je ne me doutais pas mercredi soir, en jouant nos derniers petits jeux de printemps à Toulon, que je me trouvais à la tête de deux jeunes filles depuis un quart d'heure ; je veux vous faire part aussi de la *tristesse,* je souligne, que j'ai eue de vous quitter, vous et Topaze. Je commençais à m'habituer si bien à rire et à prendre la vie en *voyageur incommode,* je disais au fusilier Plauchut : « Pourquoi donc Mme Juliette n'est-elle pas là pour manger de la langue fumée et du saucisson avec nous? Il me répondait : Et Topaze? Nous jouerions à « coq-à-l'âne » vole! » Enfin pour noyer nos regrets nous avons trinqué plusieurs fois à vos santés à toutes deux. Est-ce que les oreilles ne vous ont pas tinté?

« Le proverbe dit : « Il n'y a si bonne compagnie qui ne se quitte. » Et le proverbe cette fois ne disait que trop vrai.

« Il a fallu *se distancer invraisemblablement à celui-ci,* mais on se retrouvera bientôt, j'espère, sous un ciel moins beau que celui de Bruyères, mais qui ne manque pas de charme non plus. Nous avons trouvé tout en train de bourgeonner, comme le nez de l'un de nos amis, et un soleil qui ne donne pas de coups, mais qui n'en est pas moins chaud pour la saison.

« Déclarez à Topaze que je voulais donner son portrait à Lolo, mais qu'après mûre réflexion je le garde pour moi. Lolo déchirerait Topaze, et Topaze m'est chère ! Ce n'est pas que j'eusse besoin de son portrait pour me la rappeler, son image est gravée dans mon cœur.

« Je n'ai vu aucun de nos amis communs à Paris, où je ne suis resté que sept heures. J'y ai laissé Planet, qui n'a cessé de me parler chaleureusement de Bruyères. Il espère bien que vous lui ferez l'honneur de camper dans ses terres, quand vous viendrez fouler de votre pied mignon le sol berrichon.

« Adam est-il un peu reposé de cette vie nomade et extravagante que nous lui faisions faire ? Dites-lui bien qu'il a conquis mon amitié et que, lorsqu'il sera à Nohant, nous lui ferons oublier le Grand-Pin.

« Je termine la présente, style de régiment, en vous embrassant sans permission et *subséquemment* sur les deux mains. Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés. Lolo embrasse Topaze. La petite dernière bave pour le quart d'heure. Amitiés à Adam. A vous de cœur.

« MAURICE SAND. »

Mme Sand ne m'avait pas écrit, contrairement à ce que croyait Maurice, mais l'une de mes meilleures amies, Mme Le Barbier de Tinan, fille de Merlin de Thionville, venait de m'envoyer

une lettre de ma grande amie, qui me comblait de joie.

« Chère amie, lui disait Mme Sand, je suis revenue vendredi dernier et repartie tout de suite pour Nohant, vu que j'ai trouvé chez moi une lettre de ma Lina, m'annonçant qu'elle était accouchée la veille. Elle s'était trompée d'un mois, car l'enfant est superbe et bien terminé. J'ai été un peu bouleversée de cette surprise et fatiguée de ce long trajet à la vapeur, mais j'ai trouvé la petite mère en bonne santé et très vaillante, la petite fille en appétit et notre Aurore florissante.

« Il me fallait cette raison majeure pour m'empêcher d'aller vous raconter nos gaietés, nos joies de Bruyères et la délicieuse amitié de notre Juliette et de Topaze. Adam, aussi, est charmant, et nous avons passé là un mois d'ivresse. A présent, c'est le bonheur de la famille et du chez soi, etc. »

Je reçois enfin la lettre de Mme Sand.

« *Nohant, dimanche ou samedi soir (je ne sais plus).*

« Lina s'était réellement trompée d'un mois. L'enfant est venue bien à terme, très complète, très belle, brune comme Lolo, avec de grands yeux noirs comme Lolo, c'est une Lolo numéro deux. Elle dort et elle tette parfaitement. La petite mère n'a souffert que deux heures, elle n'a

pas le moindre accident et la voilà à son troisième jour, sans fièvre de lait, mangeant avec avidité les huîtres que je lui apporte. Nous trouvons donc la besogne faite sans nous et bien faite, notre chère Lina, gaie et heureuse, et notre chère Lolo, dont nous avons saisi le réveil en arrivant à sept heures du matin, grandie, grossie, fraîche avec sa peau brune et ses yeux de diamant noir, ivre de joie de nous retrouver. Elle n'a pas permis à son père de prendre un instant de repos. Depuis sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir, elle a été dans ses bras, criant dès qu'il voulait la quitter une minute, parce qu'elle croyait qu'il allait repartir, c'est une passion, et, quant à lui, il est et sera à jamais son esclave. Nous sommes heureux, il nous fallait cela pour ne pas trop regretter les douceurs de votre chère amitié et les beaux et bons jours passés avec vous, avec Topaze, Adam et les bons vieux camarades qui se sont mis tout de suite à vous aimer comme nous faisons. Nous trouvons ici un temps splendide, la végétation aussi avancée que dans le Midi et des fleurs en tapis, comme le Midi ne les connaît pas, un air suave et tiède et pas de mistral, mais pas de Juliette, pas de Topaze; c'est une grande infériorité qu'il faut signaler aux naturalistes. Nous ne sommes pas fatigués. J'ai dormi une heure à Paris, puis toute la nuit dans le coupé de Paris à Châteauroux.

« C'est probablement Gabrielle qu'on nom-

mera le petit amour, Jeanne d'un nom d'Aurore et Lucie d'un des miens.

« Maurice vient d'aller se coucher, je vais en faire autant et rêver aux beaux jours du printemps qui nous réunira à vous ici.

« Ma Lina me fait parler de vous toute la journée et vous aime déjà de tout son cœur.

« Je vous embrasse un million de fois. Merci, ma Juliette, pour votre amitié que je vous rends bien, allez!

« G. Sand. »

Je pourrais donner ici d'autres lettres précieuses de Mme Sand à moi, mais ce seraient celles publiées dans sa *Correspondance*. Lina me les ayant demandées, je ne pouvais les lui refuser. Je n'en ai gardé que quelques-unes d'inédites.

*
* *

Nos amis politiques nous écrivent beaucoup, à Adam et à moi, à propos des projets de loi sur la réorganisation de l'armée, la reprise de la discussion de la loi sur la presse et sur la liberté de réunion.

La réorganisation de l'armée occupe fort peu nos amis, qui se passionnent autrement lorsqu'il s'agit de la presse ou du droit de réunion.

Pelletan écrit à Adam que toute l'opposition est d'accord pour considérer, selon le mot de



Jules Favre : « L'armée permanente comme une menace contre la liberté. »

La loi sur la presse intéresse d'autant plus notre parti, que les persécutions contre elle recommencent. *Le Figaro* est condamné pour offense envers la Chambre à 5.500 francs. Ce serait la ruine pour tous les journaux de l'opposition, si le gouvernement prenait goût à ce genre de persécution. *Le Figaro* est riche, mais nos journaux ne le sont guère.

Enfin, enfin, un grand pas est fait! La loi sur la liberté de réunion est votée. Voilà une liberté dont nous allons user, et, s'il se peut, abuser!

Peyrat m'écrit qu'il est dans la joie. Nul plus que *l'Avenir national* n'a combattu plus courageusement pour le droit de réunion, la liberté de la presse, la séparation de l'Église et de l'État. Frédéric Morin, Brisson, Étienne Arago, Desonnaz, ses chers auxiliaires, comme les appelle Peyrat, se sont réunis pour fêter le : « Et d'une! » Mais Adam manquait.

M[me] Szarwady, ma voisine, dont nos expéditions et parties avec George Sand m'ont fait beaucoup négliger le voisinage, me parle de lettres qu'elle a reçues à propos d'*Hamlet*, d'Ambroise Thomas. Nilsson, en Ophélie, est idéale, paraît-il, et les grognements des Shakespeariens de voir *Hamlet* « chanté », ce qui est révoltant, disent-ils, n'empêchent pas le grand succès du compositeur et des chanteurs.

Une lettre de Girardin provoque entre Edmond Adam et moi des explications.

Il me priera, dit-il, quand je serai sa femme, de ne plus répondre aux lettres de Girardin et au salut « de l'assassin de Carrel », si je suis à son bras.

Je m'attendais à ces exigences, j'y cède et j'en écrirai franchement à Girardin ; mais un désaccord plus grave et moins facile à résoudre s'élève entre nous. Adam veut qu'en revenant au Golfe, l'automne prochain, nous habitions le Grand-Pin. Je refuse.

« Si c'est une condition que vous voulez m'imposer, dis-je, je ne l'accepte pas, je ne veux pas quitter mon Bruyères. En vous aimant, je n'ai pas cru être obligée à aimer le Grand-Pin.

— Je vous en supplie, me dit Edmond Adam, acceptez d'habiter le Grand-Pin au moins les deux ou trois premières années de notre mariage. Je ne puis cependant pas courir le risque d'être appelé dans tout le pays, où vous êtes connue et où je ne le suis pas, d'être appelé M. Lamber !

— On m'appellera Mme Adam, j'en suis sûre, croyez-moi.

— Non, je ne le crois pas, répète avec insistance Edmond Adam, je suis certain qu'on m'appellera M. Lamber. Autant j'aime votre nom quand vous le portez, autant il m'humilierait.

— C'est bien, je le garderai ! »

Malheureux tous deux, nous nous quittons

brouillés, irrités chacun contre l'autre qui court le risque de faire le malheur de toute sa vie pour une question de maison.

J'ai la fièvre, je ne dors ni ne mange plus. Alice sait ce qui se passe entre Adam et moi, elle pleure de me voir pleurer, mais elle non plus ne comprendrait pas que nous quittions notre Bruyères.

Durant quatre jours, Adam et moi, si voisins, nous ne nous voyons pas. Nous ne sortons ni l'un ni l'autre dans nos jardins, pour ne pas courir le risque de nous rencontrer.

Du balcon de Bruyères, le cinquième jour, je vois la voiture du docteur Maure, arrêtée à la petite porte du Grand-Pin. Adam serait-il malade? L'angoisse me prend et je m'accuse de dureté.

Tout à coup, le docteur Maure et Edmond Adam sortent du Grand-Pin, montent la route de Bruyères... Que se passe-t-il?

Ils entrent. Adam est tout pâle, tout changé. Mais moi non plus je n'ai guère belle mine.

« Ah! les fous, s'écrie le docteur Maure, à leur âge, se faire des conditions, s'entêter! Quand le bonheur court au-devant d'eux, ils se sauvent. Qu'on se réconcilie tout de suite. »

Adam me tend les bras. J'hésite. Le docteur Maure fait sa lèvre allongée, goguenarde.

« Il habitera Bruyères! Embrassez-le. C'est un gros chagrin pour lui, le plus grand sacrifice qu'il puisse faire. »

Je me jette dans les bras d'Adam avec des
i joyeux, mêlés à des sanglots.

Juliette, Juliette, pardon, j'étais insensé.
is dû comprendre ! votre cher Bruyères,
q ous avez fait de vos mains, vous ne pou-
vi quitter pour une autre maison si proche.
Moi e n'ai fait le Grand-Pin qu'avec de l'ar-
gen Dès demain, je convoque les entrepre-
neu J'agrandis Bruyères, et, l'an prochain,
qu nous revenons, nous sommes chez nous
ch ous. »

tre vieil ami nous invite à aller le mardi
nt à Grasse, fêter le renouveau de notre
e joie, à laquelle il prend une part si grande.
Nous allons à Grasse, nous faisons des plans
maison doublée, d'escalier triplé en largeur.
dam aura toute une aile à lui seul, il sera tran-
uille, ce vilain vieux garçon, et pas un de ceux
ui m'aiment dans le pays ne m'appellera au-
rement que Mme Adam ; tous sont prévenus.
Au retour, plus de *Zuliette Lâmberrr !* l'an prochain, on la gardera pour ses livres.

*
* *

Nous sommes rentrés à Paris, mariés le surlendemain et heureux à rendre jaloux. Mais nos amis, au contraire, jouissent de notre bonheur ; ils s'attachent plus encore à nous, ils aiment notre maison, et ne passent pas sur le boulevard Poissonnière sans monter, surtout le soir.

Et le petit salon de la rue de Rivoli devient un grand salon.

Mon père est dans une joie qui, prétend-il, dépasse les nôtres. Paul Bert, Claude Bernard, en leurs coùrs, en leurs laboratoires, n'ont plus de secrets pour lui. L'Empire croule à mesure que la science s'édifie.

Il y a une histoire qui ajoute à ses ravissements, c'est celle du dîner gras donné par Sainte-Beuve, sénateur de l'Empire, le jour du Vendredi-Saint.

Mon père sait le menu par cœur. On a mangé du filet au vin de Madère, du faisan truffé. Les sept convives, les sept sages, les sept libres penseurs étaient : le prince Napoléon, About, Flaubert, Renan, Robin, Sainte-Beuve. Mon père a oublié le septième, et il en est désolé.

Enfin, d'autres que lui, Jean-Louis Lambert, et pas des plus minces comme situation et comme talent, osent se dresser contre l'obscurantisme. Mon père n'a jamais cessé, même à Blérancourt où il scandalisait tout le pays, de manger de la viande le Vendredi-Saint. C'est l'une des formes de sa protestation contre les « ténèbres du moyen âge, contre le cléricalisme! »

« Mais, papa, Sainte-Beuve ne devrait pas te paraître si admirable puisqu'il déclare ne l'avoir « pas fait exprès ». Sa lettre au président Troplong n'est guère crâne! Et, admets-tu les explications assez plates qu'il donne à ses lecteurs

catholiques du *Lundi,* lorsqu'il leur dit que ses six volumes de Port-Royal portent à chaque page la marque du respect pour le christianisme, et de l'intelligence qu'il croit en avoir, par le côté historique et aussi par le sentiment moral. Sainte-Beuve n'est pas encore des tiens, va... Sais-tu quel est ton homme au point de vue de l'anticléricalisme? C'est Plon-Plon, qui a voulu ce dîner gras le Vendredi-Saint, car il est bien établi que c'est lui qui l'a demandé. Te voilà « Palais-Royal », pauvre, pauvre auteur de mes jours !

— J'ai avec moi Flaubert, About, Renan, qui ne sont pas piqués des vers, il me semble.

— Mais qui sont tous « Palais-Royal » ! Tu auras beau faire, te voilà rallié Bonapartiste. »

Mon père est navré.

« Tu t'appliques à me désillusionner, comme ta mère à me soupçonner, » me dit-il.

Ma fille est très intéressée et très amusée par un cours que Mme Sand nous a indiqué. C'est celui de la fille d'un républicain de 1848, Mlle Nancy Fleury, qui a une façon d'instruire très intelligente, à laquelle Alice a pris grand goût.

Mme Sand m'écrit :

« *Paris, 17 mai 1868.*

« Dites-moi si vous acceptez la dédicace à vos initiales, ou si vous aimez mieux votre nom entier, ou si, enfin, vous ne voulez que les trois

étoiles et l'intention, en tête de l'épreuve que je vous envoie. Ce qui m'a rendu la chose incertaine, c'est que, quand je vous écrivais ces lettres, vous étiez Juliette Lamber, et que vous êtes devenue Mme Adam pendant la composition à l'imprimerie. Réglez vous-même tout de suite, avec l'avis du cher époux, ce qu'il faut mettre en tête. Buloz attend, comme Louis XIV.

« Si, dans ce qui s'adresse à vous personnellement à propos du paganisme, vous trouvez quelque chose à redire, dites-le. Je veux vous être agréable de tous points, et je referai ou supprimerai tout ce qui ne le serait pas, si mon expression avait trahi mon intention.

« Tirez-moi d'incertitude à propos du fait que voici. J'ai écrit, il y a quelques jours, à M. Peyrat pour le prier de me payer le plus cher qu'il pourrait, je ne veux pas même savoir le prix, le petit article sur Patureau, et d'envoyer cette petite somme à Joseph Patureau, rue de Cluis, 7, à Châteauroux. C'est le fils aîné de mon pauvre ami, un vigneron bien pauvre qui est forcé d'aller à Gastonville aider ses frères à liquider. Il a de quoi faire le voyage, moyennant l'ajoutance que je lui ai promise du prix de l'article. J'ai cru devoir associer M. Peyrat à cette petite bonne action.

« Aidez-moi en ceci. Je vous embrasse et je vous aime.

« G. Sand. »

Mme Sand est à Paris. Elle dîne chez nous souvent, seule avec ceux qu'elle appelle : ses amis de Bruyères.

Notre grande amie est venue pour l'accouchement d'Esther Lambert. Elle a convoqué, avec Depaul, Nélaton et Tarnier. Elle a voulu s'entourer de toutes les lumières de la science pour décider du sort d'Esther. Tarnier a cité un exemple semblable à celui cité par mon père, et Depaul a pour l'instant rengainé son grand couteau, mais Mme Sand n'en demeure pas moins douloureusement inquiète.

Avec une pareille angoisse, elle change d'appartement. Elle quitte la rue des Feuillantines pour la rue Gay-Lussac. Nous lui répétons qu'elle est encore trop loin pour nous.

Elle me dit : « Et puis, après, quand je serais trop loin des Adam, est-ce que je ne vaux pas la peine qu'ils se dérangent? »

Répondez donc à cela!

Je vais ce matin, avec mon ami de Ronchaud, au Salon. Malgré ma brouille avec Mme d'Agoult, il m'est resté fidèle comme à elle.

Nous admirons ensemble tous nos maîtres de choix, et nous raisonnons à l'infini sur nos goûts. De Ronchaud est le meilleur guide qu'on puisse trouver pour le Salon. Dès la première quinzaine, il a vu chaque toile une à une, l'a jugée et classée.

Il me signale le tableau d'un jeune élève de Meissonier, dont tous les critiques sont enthou-

siastes, sur lequel About a fait un article vibrant, disant qu'un nouveau grand peintre militaire nous est né. C'est Édouard Detaille avec sa *Halte des Tambours*.

Claude Bernard a remplacé, il y a quelques jours, Flourens à l'Académie française, et mon père m'a dit hier que l'Académie remonte dans son estime.

« Cette fois, ajoute-t-il, tu ne pourras pas ergoter sur ce qu'a dit Sainte-Beuve dans son discours sur la loi de la presse ! A-t-il, oui ou non, prononcé, devant les bonzes du Luxembourg, cette phrase aussi courageuse que scrupuleusement vraie : « Le parti clérical fait feu de tout bois contre la pensée moderne, mais ses efforts désespérés ne parviendront pas à éteindre la lumière. »

Les archevêques de Bordeaux et de Lyon qui, selon mon père, sont les plus ardents champions de « l'infâme », ont dénoncé la définition de l'homme de Littré dans son dictionnaire de médecine, et mon père éprouve sur ce fait une impression complexe. Pour lui, « ces gens-là » ont cru scandaliser, quand, à leur insu, ils ont répandu la bonne parole en citant Littré.

« Il n'y a que la science matérialiste pour lutter contre les partis pris du « boisseau », répète mon père. Est-ce que Dupanloup n'a pas réédité ces derniers jours le fameux principe : « Pas de salut en dehors de l'orthodoxie. »

N'a-t-il pas ajouté que le théisme et l'athéisme se valaient? Vois, les « calotins » triomphent malgré le demi-courage de Duruy, reprend mon père. Tant mieux, la lutte passionnera davantage. »

Enfin je reçois le billet suivant de Mme Sand :

« *Paris, 25 mai.*

« Ma chère Esther vient d'accoucher d'un enfant bien vivant. Deux heures de rude travail, mais tout va bien et la victoire est remportée. Elle n'oublie pas l'intérêt que vous avez pris à elle et vous remercie. Je ne peux pas la quitter aujourd'hui. Je vous aime.

« G. SAND. »

Adam m'apporte le premier numéro de *la Lanterne*. Le Paris de tous les milieux ne s'occupe, ne parle pas d'autre chose.

C'est Villemessant et Dumont qui ont fondé *la Lanterne* avec Rochefort. Quel coup de canon ! Qui ne se rappelle la première phrase de *la Lanterne* :

« L'empereur compte trente-six millions de sujets sans compter les sujets de mécontentement. »

La fureur est si violente que tous les journaux officiels et officieux fulminent contre Rochefort. *L'Inflexible* l'insulte dans sa famille, dans ses enfants, de façon si révoltante que Rochefort,

qui ne peut trouver l'auteur, Bassy, je crois, va rosser l'imprimeur à coups de canne.

Ceux qui se sentaient le plus atteints par le succès fou de *la Lanterne,* c'étaient les grands exilés. Après l'anti-militarisme inoculé à chaque mot dans les « blagues » de la duchesse de Gérolstein, voilà que la politique devenait de l'ironie gavroche. C'était le pied-de-nez remplaçant le grand geste de l'anathème. On riait de l'ennemi. Comment pourrait-on maintenant l'excommunier sans ridicule au nom des immortels principes?

La lutte contre la forteresse impériale n'était plus que de la gaminerie et ressemblait de moins en moins à la prise de la Bastille.

Ernest Picard en était à regretter sa campagne en faveur de la suppression de l'autorisation préalable pour la fondation d'un journal. Le fait est que les mots spirituels d'Ernest Picard commençaient à paraître lourds à côté de ceux de Rochefort.

Delescluze lui-même, en son *Réveil,* laissait percer sa tristesse, et il disait dans l'intimité son chagrin de voir les grands martyrs nationaux retour de Cayenne céder la place à un homme de croc-en-jambe.

Aux Tuileries on était affolé, et il y avait de quoi!

Adam, qui aimait beaucoup Rochefort, ne tarissait pas sur la joie qu'il éprouvait du succès de *la Lanterne*, succès colossal. On ne pouvait

faire un pas sans voir le premier numéro dans toutes les mains ostensiblement.

*
* *

Mme Sand, Maurice Sand et jusqu'à Aurore et Gabrielle nous ont invités à aller à Nohant.

Adam, qui n'accepte jamais d'invitation de séjour à la campagne, est heureux de se préparer « au petit voyage chez le grand George ». Topaze est folle de joie à la pensée de revoir Mme Sand, Maurice, et de connaître Aurore et Gabrielle.

« Chers enfants, quand vous verra-t-on? nous écrit Mme Sand*. On vous attend maintenant tout l'été, sans aucun autre projet que le bonheur de vous embrasser tous trois. Me voilà bien reposée de toutes mes agitations et inquiétudes. Je me porte comme trois Turcs, ma Lina aussi, et nos deux fillettes viennent à ravir. Aurore est devenue plus impétueuse que cet hiver, mais elle a un si bon fonds que ses petites colères ne sont que d'un instant. Elle stupéfait par son intelligence et ses petites grâces spontanées. Elle est timide et ne se livre qu'au bout de deux ou trois jours. Son père en est toujours fou. Nous vivons dans le plus grand calme, sans ouvrir un journal, et nous plongeons tous les jours dans l'Indre et dans la

* Lettre de Nohant, 8 juin.

botanique ou autres drôleries innocentes et saines. Enfin, si nos enfants gardent la santé et la vie, nous sommes des gens très heureux dans notre solitude berrichonne. Le pays n'est pas beau, mais il est aimable et doux, excepté pour les pieds. Vous apporterez de bonnes chaussures si vous voulez faire quelques pas dehors.

« Venez, quand vous aurez assez des amusements de votre installation, dans une nouvelle existence. On tâchera d'amuser Topaze et de vous distraire. Apportez votre ou vos romans, vous me les lirez. Ça peut servir d'avoir un écouteur attentif, sincère et jaloux de vous conserver votre individualité.

« Je suis contente que les lettres vous plaisent. Buloz, en lisant que vous êtes *païenne,* a été effrayé et m'a demandé si vraiment vous consentiez à ce que votre nom soit en toutes lettres. J'ai dû lui dire que vous aviez lu l'épreuve avant lui, avec droit absolu de corrections et de suppressions.

« Tendresses de nous tous, chère Juliette, et pour Topaze et pour Adam. A bientôt, n'est-ce pas?

« G. Sand. »

Adam est dans une admiration enthousiaste du discours de M. Thiers sur les finances. Il est compétent. Le soir même, il va féliciter le grand petit homme, comme il l'appelle. Au retour, il me raconte que M. Thiers l'a beaucoup

prêché pour qu'il renonce à l'abstention, et se présente à la première occasion comme candidat :

« Grévy, l'abstentioniste entre tous, dit M. Thiers à Adam, Grévy, vous entendez, Grévy ! va se présenter le mois prochain dans le Jura. »

Adam est tout ému de la nouvelle, et de plus en plus ébranlé dans ses convictions, par conséquent dans ses principes. J'en ai un vrai chagrin. La loyauté absolue d'Adam m'appartient comme à lui.

Elle est notre bien commun et notre lien, j'ai le droit de la défendre. Prêter un serment qu'on est résolu à ne pas tenir, c'est être déloyal et coupable.

L'avenir nous réserve-t-il des luttes douloureuses sur cette question ? je le crains. Aurons-nous à propos de l'abstention notre seconde querelle ? Allons-nous entendre un jour l'honneur public de façon différente. Il n'a pas voulu être M. Lamber, voudrais-je être Mme Adam, femme d'un sermentiste, c'est-à-dire d'un homme que j'aime, que j'admire pour sa valeur morale intacte, et qui l'entamerait à mes yeux ? D'autres peuvent faire la « besogne » politique qu'ils font, mais qu'Adam, que lui, qui montait à une barricade sans armes, qui refusait la croix de commandeur votée par acclamation à l'Assemblée nationale, parce qu'il ne voulait pas de récompense gagnée

dans une guerre civile, qui donnait sa démission de Conseiller d'État pour ne pas prêter le serment après le 2 Décembre, il le prêterait aujourd'hui, non, c'est impossible, impossible!

Un ami d'Adam et de Mme Sand, spirituel, gai, amusant, et qui avait un vrai talent d'écrivain, s'est tué après avoir lutté pendant des années contre une misère affreuse que nous ignorions tous. S'il avait confié à Mme Sand, à Adam, cette misère, tous deux l'auraient sauvé!

Nous nous disposons à partir pour Nohant, Mme Sand nous a écrit il y a quinze jours :

« Certainement, il faut venir pour le 5 juillet, et même pour le 30 juin, si vous pouvez; le 30 est l'anniversaire de Maurice, le 5 est le mien. J'entre ce jour-là dans ma soixante-cinquième année, et c'est un jour de bouquets et d'embrassades. Tout notre été est à vous, et le plus tôt sera le meilleur. On vous aime, on vous embrasse, on vous attend...

« G. Sand. »

Enfin, nous décidons de partir le 4 juillet, et nous écrivons, Adam et moi, une double lettre. Mme Sand nous répond :

« Chers enfants, nous vous attendons le 4 pour dîner. Vous partez de Paris vers neuf heures. Vous trouverez à Châteauroux ma voiture et des chevaux de poste, vous viendrez

ainsi en deux heures et demie, et vous serez à Nohant entre six et sept heures.

« Nous sommes heureux et impatients, et nous vous aimons tous tant que nous sommes.

« G. SAND.

« P. S. — J'écris à Plauchut de venir, vous voyagerez ensemble. J'attends aussi ce jour-là probablement mon ami Harrisse. Votre cher malade va tout à fait bien, j'espère. »

Mon cher « malade », c'était mon père, dont je venais d'être mortellement inquiète.

L'opération de la pierre, tant retardée, avait dû lui être faite par son ami, le docteur Voillemier.

Voillemier et mon père nous avaient répété : « C'est une opération des plus simples. » Cependant, j'avais voulu être là. Je demandai à Voillemier, devant mon père, si on allait l'endormir; tous deux, en même temps, me répondirent un non indigné, comme si j'avais douté du courage de mon père.

Voillemier était assisté d'un aide.

Ma mère et moi, nous nous tenions dans la chambre à côté, lorsque nous entendons un cri déchirant de mon père. J'entre, Voillemier, pâle, défait, me dit :

« Un malheur, un grand malheur.

— Quoi, qu'arrive-t-il, mon Dieu? »

C'est mon père qui répond.

« L'instrument s'est ouvert dans ma vessie, et ne se referme plus. »

Voillemier regarde son aide, tous deux s'interrogeant avec des yeux effarés.

« Arrachez l'instrument, Voillemier, dit mon père avec un calme qui me donne le frisson. Il ne faut pas que vous, Voillemier, vous soyez accusé d'imprudence ou d'imprévoyance, et que je meure avec votre instrument dans le ventre. Il ne s'agit pas de moi à cette heure, mais de confraternité professionnelle. »

Devant le sang-froid de mon père, Voillemier retrouve le sien. Il arrache l'instrument...

Le soir, mon père est en danger! Voillemier me dit :

« Savez-vous qu'il a fait un acte de superbe héroïsme, mon pauvre Lambert? Je le sauverai ou je cesse d'opérer. »

Mon père se rend un compte exact de son état.

Je songe à la mort de Jean Reynaud, mort d'une opération de la pierre par la lithotritie, et j'ai peur... je ne puis dominer mon angoisse.

Mon pauvre papa me demande de ne pas le quitter. Est-ce qu'il a lu dans ma pensée?

« Qui sait si Jean Reynaud n'est pas mort de ce qui m'arrive! » dit-il.

Et comme je ne puis retenir mes larmes :

« Tu comprends que je ne peux pas mourir comme ton papa de Cannes, ce serait par trop cruel pour toi. Je ne mourrai pas... »

Et il répète plusieurs fois ce mot.

Quand Voillemier revient le lendemain matin, mon père a moins de fièvre. Quelques jours plus tard, Voillemier, après lui avoir tâté le pouls, l'embrasse.

Il est sauvé !

« J'ai dompté le mal par ma volonté, dit mon père. Pour vous d'abord, Voillemier, pour ma fille, et puis parce que j'aime la vie. »

*
* *

Le 4 juillet, nous partons de Paris avec Plauchut et M. Harrisse.

M. Harrisse est un phraseur, il fait le cicerone avec un pédantisme insupportable. Nous le prenons en grippe dès la première heure.

Lorsque nous approchons de Nohant, il nous dit avec solennité :

« Après un voyage en Suisse avec Liszt et Mme d'Agoult, George Sand vint à Nohant.

« Depuis 1839, en ramenant de Majorque Chopin condamné, elle s'est installée à Nohant. Elle en a fait l'abri par excellence, la douce retraite où on la retrouve toujours sereine, la solitude bénie où l'on se retrempe, où l'on se sent attiré comme ami de choix.

« Elle le dit elle-même, ajouta M. Harrisse en nous montrant la campagne d'un beau geste, qui d'ailleurs nous empêchait de la voir, le pays n'est pas beau, il n'a rien de grand,

peu de joli, mais quelque chose d'harmonieux dans les lignes, que tout le monde ne découvre pas.

— Initié par vous, on peut essayer, répondis-je déjà ironique.

— Les hostilités commencent, ajouta Plauchut, je m'y attendais. »

Nous sommes à Nohant, et l'on s'embrasse! Mme Sand, Maurice et la chère Lina, que nous croyons sur l'heure avoir toujours connue, nous accueillent avec une joie qui nous rend tous heureux.

A peine avons-nous le temps de nous habiller que le dîner sonne. La gaieté est la même qu'à Bruyères.

Après dîner, l'installation se fait dans le grand salon tout meublé de vieux meubles Louis XIV. Un lustre de Venise miroite, placé très haut sous les lampes qui garnissent la table. Il y a dans le salon deux pianos de Pleyel, l'un vieux, sur lequel Chopin a composé, et un plus neuf, sur lequel joue George Sand. Elle est musicienne incomparable. Mozart, Gluck, la passionnent, et nous l'avons entendue, des soirées entières, exécuter de mémoire un de leurs chefs-d'œuvre. On ne peut oublier l'art et le sentiment avec lesquels elle les interprète.

Nous nous groupons autour de la grande table ovale; les uns y font leur correspondance, les autres y lisent. Maurice dessine, et souvent

nous croque en caricatures, Lina fait de petits ouvrages, Mme Sand est absorbée par une patience. Adam prend l'habitude d'y apporter ses journaux, Alice joue à la bataille avec le bon Plauchut. Moi, je rêve.

Le salon est grand ouvert, les senteurs du dehors y entrent, les étoiles y regardent curieuses. Au dedans, les belles tapisseries sont presque entièrement recouvertes par les tableaux dont chacun attire la curiosité ou l'admiration. Un pastel de La Tour représente Maurice de Saxe avec sa cuirasse miroitante, ses cheveux poudrés. Il domine les nombreux portraits de famille qui l'entourent.

Maurice se moque de moi tandis que je regarde et que je m'informe, et il prétend que ses « ancêtres » m'impressionnent et m'inspirent pour lui un respect qui me manquait outrageusement jusque-là.

Des esquisses de Delacroix m'arrêtent longtemps. Je trouve de lui, aux murs du salon de Nohant, des choses admirables.

Le portrait de Mme Sand enfant est là. Elle est jolie à croquer. Aurore lui ressemble étonnamment. La mère du maréchal de Saxe, Aurore de Kœnigsmarck, rappelle Maurice. Je le lui dis, et il me fait une scène comique.

« Apprenez, irrespectueuse Juliette, que c'est moi qui rappelle mon aïeule, la très noble Aurore de Kœnigsmarck. »

La grand'mère de George Sand nous regarde

avec curiosité. Mes yeux ne peuvent se détacher d'elle, qui a été pour sa petite-fille ce que ma grand'mère a été pour moi.

Le lendemain, grand branle-bas. Maurice a passé toute sa nuit à décorer le rez-de-chaussée de guirlandes faites par des paysans, en dehors du château, pour que Mme Sand ne *s'en doute pas ;* Maurice est le premier décorateur du monde. Les fleurs, la verdure, courent suspendues à tous les coins de la maison.

A l'heure du déjeuner, on tire des coups de canon. Tous, nous accourons à l'appel. Alice et moi, nous sommes allées dès le matin dans les champs faire des bouquets que Maurice trouve *dignes de la cérémonie.*

La toute petite Aurore, en grande toilette, est déjà l'amie de Topaze. Elles se tiennent par la main et s'extasient sur les décorations de la fête de « bonne mère ». Nous sommes tous parés de nos plus beaux atours, et nous attendons, un peu émus, celle pour laquelle nous avons le culte qui nous lie si amicalement les uns aux autres.

Maurice tient un compliment illustré à la main et rédigé en langue militaire.

La voilà ! Dans le vestibule sont les gens de la maison, qui crient : « Vive la bonne dame ! »

Maurice lit, Mme Sand rit, avec les yeux un peu humides, et embrasse son bien-aimé fils en disant :

« Ce que tu es adorablement stupide ! »

L'un après l'autre, nous débitons nos vœux.

Adam dit : « Le oua oua aimera mieux et plus fort cette année que l'autre. »

J'ajoute : « Le bonheur à Nohant est aussi bleu qu'à Bruyères. »

Alice porte Aurore jusqu'aux lèvres de sa « bonne mère », et toutes deux répètent en même temps leurs souhaits.

Plauchut, Planet, les deux fusiliers, sont nobles devant leur colonelle, et s'expriment en termes choisis.

Harrisse parle de l'œuvre de George Sand, et nous faisons les pantins derrière lui.

On déjeune gaiement, on se promène toute l'après-midi, on goûte et l'on ne dîne pas, car on doit souper après les marionnettes.

Enfin nous allons assister à une représentation de ces marionnettes, qui passionnent tant notre curiosité. Nous connaissons par leurs noms avant de les voir : Balandard, Coq-en-Bois, le capitaine della Spada, Isabelle, Rose, Céleste, Ida, et tous, toutes. Alice rêve du monstre vert, Belzébuth. Elle demande qu'il apparaisse.

Nous sommes en costume de grande première, décolletées. Le programme de la soirée est affiché partout. Les marionnettes jouent *Alonzi Alonzo le bâtard, ou le brigand de las Sierras*.

Maurice passe vingt nuits pour amuser une heure son adorée mère.

Notre impatience est grande. Mme Sand n'est pas la moins occupée de cette « première ». Elle questionne Maurice curieusement. Il reste muet.

« Songez, me dit-il, comme le risque d'une chute est grand pour celui qui tient le rôle des acteurs au bout de ses doigts, qui est l'auteur de la pièce, le décorateur, le machiniste, le directeur. Et si Adam allait faire oua, oua ! si Topaze et sa mère étaient comme qui dirait rasées !

— Ça sera exécrable, » marmotte le fusilier Plauchut.

Mme Sand se fâche, presque sérieusement.

« Trente jours d'arrêts au fusilier Plauchut, en rentrant à Paris, prononce avec dignité le sargent.

— Endossés, les trente jours, à la condition que tu viennes me les faire faire, sargent, » répond le fusilier.

Enfin, le moment solennel arrive. Nous défilons gravement, selon le rang que Mme Sand nous assigne. Nous entrons dans la salle de théâtre, que nous ne connaissons pas encore et qui est brillamment éclairée. A gauche, la grande scène où l'on joue la grande comédie, en face, le théâtre des marionnettes avec un rideau étonnant peint par Maurice, bien entendu.

Le rideau se lève ; la toile du fond a des perspectives extraordinaires. Nous voilà transportés en Espagne, dans *las Sierras*.

Nous sommes prévenus qu'il est permis d'in-

terpeller les acteurs, que l'action et le dénouement lui-même peuvent être influencés par les spectateurs, Maurice n'ayant de respect que « pour ce genre de suffrage universel ».

Balandard, directeur de la troupe, entre, et nous apprend ce que je viens de dire; le personnage à la fois gourmé et sympathique, ajoute : « On va s'amuser ! »

Oh ! Balandard ! sa redingote, son gilet blanc impeccable, son immense chapeau qui le couvre, ou qu'il tient à la main avec tant de dignité. C'est George Sand qui est son tailleur, et il s'en vante à tout propos.

Dans la crainte que nous ne sachions pas lire les affiches, Balandard est venu nous répéter le titre de la pièce.

« Je compte, ajoute-t-il, que vous m'honorerez de votre indulgence ; je vous la rends.

— Ran tan plan ! répond Plauchut, qui continuerait si un vigoureux : « Silence dans les rangs tan plan ! » ne l'arrêtait.

La pièce commence. Elle est abracadabrante. Les spectateurs demandent des explications. On dénonce les traîtrises à la victime menacée. Le public s'impatiente de ses propres interruptions et s'emporte. Maurice répond à qui interroge, réenchaîne l'action, improvise, fait tête à tous les imprévus.

Est-ce la merveille des physionomies des marionnettes, taillées et peintes presque toutes par Maurice ? Est-ce l'art avec lequel il les fait mou-

voir, les met en lumière? Sont-ce leurs gestes stupéfiants de réalité, la promptitude qu'elles mettent à aller, venir, à entrer, à sortir, à rentrer, est-ce la merveilleuse réalité avec laquelle elles sont habillées dans le plus petit détail par Mme Sand, est-ce le tout? Mais ces poupées parlantes auxquelles on s'adresse, qui vous répondent, prennent à tel point les apparences de la vie qu'au bout d'un temps très court on les croit réelles.

Les « habitués » du théâtre qui connaissent les personnages, pour ainsi dire en dehors de leurs rôles ou dans l'ensemble de ces rôles, dans leur caractère que Maurice respecte, dans leur genre, car ils ont chacun leur emploi déterminé et ne jouent jamais un rôle en désaccord avec « leur talent », avec leur moralité ou leurs vices, les habitués, dis-je, accordent déjà une part de vie à ces personnages dès qu'ils apparaissent. Chacun a ses préférences, voire ses faiblesses, pour tel ou tel. On sait que Plauchut ne peut voir Mlle Olympia Nantouillet sans un plaisir qu'il manifeste. Lina chérit Balandard. Mme Sand a un goût marqué pour le doge de Venise et Gaspardo, le meilleur pêcheur de l'Adriatique. Planet courtise Mlle Ida.

Pour moi, un choix s'impose. Coq-en-Bois n'a jamais aimé personne. Il dédaigne le sexe et lui manque souvent de respect. Nous avons le coup de foudre l'un pour l'autre. Je lui fais une déclaration publique, il y répond...

« Comment, toi, Coq-en-Bois, jusqu'ici fidèle à ton nom, toi aussi, malheureux, te voilà pincé! s'écrie Lina.

— Qu'est-ce que tu veux! Juilliette me dit quelque chose. »

Et Coq-en-Bois, après une déclaration brûlante, m'invite à souper « à nous deux! » chez Brébant, en cabinet particulier.

Adam proteste, et s'écrie :

« Ah! non, par exemple! »

Nous éclatons de rire. Mme Sand, ravie, déclare qu'Adam s'est laissé prendre, que c'est l'un des grands succès de Maurice.

Plus tard, à souper, la pièce finie au milieu des bravos, des rappels, Mme Sand interroge à nouveau Adam sur son interruption.

« Je n'ai pas cru Coq-en-Bois vraiment en vrai, nous dit-il, mais pourtant sa déclaration et sa proposition m'ont em...nuyé! »

Le lendemain, nous visitons le théâtre, les costumes d'une variété infinie auxquels Mme Sand travaille depuis plus de vingt ans. Elle est une costumière, une habilleuse incomparable.

Les marionnettes n'ont pas un mètre de hauteur. Edouard Cadol et Eugène Lambert ont seuls aidé Maurice : le premier, à les sculpter; le second, à les peindre. Leur visage, leur buste, leurs bras, sont garnis de peau, les femmes peuvent être décolletées, et les hommes lutter à demi nus. Elles ont des cuirasses en carton, de façon à ce qu'elles se tiennent ferme tantôt as-

sises, tantôt posées sur des supports. Ces supports très curieux sont des tiges de fil de fer avec un bouchon au bout, ce qui fait que la moindre chiquenaude de Maurice les agite et que lorsqu'il y a un grand nombre de personnages en scène tous ont l'air d'écouter et de tressaillir au besoin à un récit.

Dans certaines pièces militaires, Maurice met en ligne, avec un art de perspective inimaginable, des milliers d'hommes qui manœuvrent. Quant à la pluie, à l'orage, c'est à s'y méprendre, et la réalité en est complète : il tonne, des éclairs sillonnent la scène, l'eau tombe.

Ces centaines de marionnettes, on voudrait les nommer toutes, car toutes, à un moment, on les a aimées ou détestées. Il y a des traditions pour plusieurs. Ainsi les entrées en scène du facteur sont toujours désopilantes. Dans les moments les plus dramatiques, il raconte ses peines de cœur. Et Bassinet, le garde-champêtre. Et Purpurin, et le comte des Andouilliers, et Mlle Eloa. Et Chalumeau, et Friturin : quelle pléiade de comiques! Et la comédie italienne au complet, et Bamboula, la négresse, Rosalie, la femme de chambre qu'on retrouve sans cesse, le colonel Vertébral, la comtesse de Bombrecoulant. J'en oublie la moitié : qu'elles me pardonnent!

Les trucs du théâtre des marionnettes de Maurice Sand ont étonné tous les directeurs des plus grandes scènes de Paris.

*
* *

On parle le lendemain, à déjeuner, de la fondation du *Gaulois*, créé pour partager la fortune du *Figaro*. M. Harrisse connaît beaucoup MM. Henri de Pène et Tarbé des Sablons. « Le premier, dit-il, est un journaliste de « bonne trempe. » Nourri dans le sérail du *Figaro*, il en connaît les détours. Directeur de *la Gazette des Étrangers*, collaborateur de *l'Indépendance Belge*, il est plus au courant de l'extérieur que la plupart de ses confrères, et il saura y faire rayonner son journal. M. Tarbé des Sablons est l'homme d'affaires par excellence. » M. Harrisse est donc convaincu du succès du *Gaulois*.

Mme Sand n'est complètement elle-même qu'à Nohant. Tout ce qui l'en écarte est « pur vagabondage », comme elle le dit en riant. Ses voyages ont été des expériences d'autres lieux la ramenant toujours à « l'harmonieux Berry ». Ses aventures ne lui ont paru que des échappées hors de ce qu'elle a le plus aimé : la vie de famille et d'amitiés choisies à Nohant. Si la romancière s'est presque toujours cherchée au dehors, la Berrichonne s'est toujours retrouvée dans son Berry.

Au fond, elle a dû plus d'une fois se dire, comme Maxime Planet nous l'avait dit si sincèrement, en face de Nice la lumineuse : « C'est joli, ça ressemble à la Châtre ! »

Mme Sand a dépeint en pages superbes son admiration des beaux pays qu'elle a visités, mais elle a vécu ses descriptions du Berry, et dans son cœur il tient la plus belle place.

« Je suis chez moi et chez nous, chez ceux du Berry, à Nohant, répète-t-elle, et nulle part que dans ma province je n'ai été en joie complète et en sérénité. »

Le surlendemain de mon arrivée, Mme Sand m'appelle dans son cabinet de travail. Il est fort simple. Un grand bureau, des armoires de rangeuse, avec des étiquettes pour ce que chacune contient. Mme Sand a un ordre extrême.

A côté, la chambre, avec de beaux meubles anciens, et tapissée de bleu, couleur du golfe Juan, dit-elle.

Maurice me fait visiter son atelier. C'est la pièce la plus extraordinaire du monde. On y a la vue de tous le pays. Des peintures, des dessins, des esquisses, sont accrochés les uns au-dessus des autres. Il n'y a pas un coin vide. Des mannequins dressés, des costumes jetés sur les sièges, un encombrement artistique de toutes choses, font de cette pièce immense un étonnant musée, mais il faudrait un volume pour le cataloguer.

Après le déjeuner qui a lieu à midi, on va au jardin, un jardin comme il n'y en a nulle part au monde. Mme Sand y a fait des « clans » de plantes récoltées partout au cours de ses voyages et qu'elle a acclimatées à Nohant. Il n'y a pas

une fleur de ces plantes qui ne lui rappelle une page de sa vie, et quel plaisir on prend à l'interroger dans ce jardin. Mme Sand ne permet pas qu'on cueille l'une de ses fleurs. C'est dehors qu'on va chercher celles qui ornent les grands vases de vieux Chine de la cheminée.

La conversation de Mme Sand, à Nohant, dans l'intimité de ceux qu'elle aime et connaît bien, est une perpétuelle surprise; on éprouve pour elle une constante admiration, tant ses idées sont personnelles et élevées. Les discussions approfondies, qu'elle appelle en riant creuses, sont rares, parce qu'elle préfère les délassements de la gaieté.

Dehors où l'on passe plusieurs heures après le déjeuner, jusqu'au bain dans l'Indre, la moindre bestiole intéresse Mme Sand, et comme elle en parle!

Dès que l'un de nous est envoyé ici ou là pour chercher quelque chose, il peut être certain qu'on trame une farce contre lui. Nous nous y prêtons tous avec belle humeur, sauf Adam que les farces horripilent, la nuit surtout quand on le réveille.

Un soir on a mis un coq dans le coffre à bois de notre chambre. Je le savais; voilà qu'à une heure ou à deux, le matin, ce satané coq chante.

Adam allume sa bougie.

« Bien sûr ce coq est dans notre cheminée, s'écrie-t-il, mais par où a-t-il passé? »

Alice, dont la chambre donne dans la nôtre,

et moi, nous nous cachons sous nos draps pour ne pas rire trop bruyamment. Adam continue à regarder dans la cheminée, mais avec prudence, craignant que, passé par le toit, le coq ne lui tombe sur la tête.

Le coq recommence : Coricoco!

Mme Sand, Maurice, Lina, Plauchut, Planet, sont derrière la porte, entendant les réflexions d'Adam; ils le voient se promener en simple costume de nuit, se pencher dans la cheminée.

Mais, tout à coup furieux, Adam lance un juron formidable et s'écrie :

« Il est dans le coffre à bois. Je parie que c'est Maurice qui l'y a mis! »

Il ouvre le coffre. Le coq, pas content d'avoir été enfermé, lui saute à la poitrine. Nouveau juron plus violent encore. Il tente d'attraper ce maudit coq, tandis que je m'enfonce de plus en plus sous mes draps. Enfin, le coq, las de voler, se perche sur le bois de la tête du lit d'Adam, qui a toutes les peines du monde à le saisir. Il l'attrape, toujours sacrant, et va le jeter par la fenêtre qu'il a ouverte, lorsque le coq en se débattant éteint la bougie, s'échappe et vole dans la cour.

Est-ce lui, est-ce Maurice qui chante à nouveau : Coricoco!

« Que le diable emporte l'idiot qui a inventé cette farce! » s'écrie Adam.

Les rires derrière la porte redoublent, Adam la ferme à clef et se recouche.

Il ne m'a pas adressé la parole, soupçonnant bien que je suis complice.

L'église est en face de notre chambre. Je dors volontiers le matin et je parierais que Maurice ou Plauchut ont payé le père Camat, — le sonneur-fossoyeur, — pour qu'il sonne l'angélus à toute volée. Adam à cette heure-là fait sa toilette. C'est à mon tour de grogner. Je donne 5 francs au père Camat pour qu'il sonne moins fort. Maurice ou Plauchut lui persuade qu'il doit sonner plus fort et plus longtemps pour que je lui donne davantage.

Le lendemain, Adam demande à Plauchut de lui céder son pavillon au fond du parc. Il dit qu'il s'y barricadera, achètera un revolver à la Châtre et recevra les farceurs « à balle ». Quand ce sont les autres qu'on berne, Adam trouve les farces drôles, mais il n'admet pas qu'on lui en fasse, parce qu'il n'en fait pas lui-même.

Une pêche dans l'Indre agrémentée de baignade générale dans des costumes indescriptibles nous amuse follement. Mme Sand est celle qui prend le moins de poissons, mais qui « barbotte » le plus.

Harrisse nous agace à un point qu'on ne peut imaginer. Lorsqu'il ouvre et lit son courrier à table, Adam trouve la chose si inconvenante que nous avons toujours peur de quelque provocation du : oua, oua.

Il grogne entre ses dents de façon peu rassurante.

Le soir on a parlé de Mme Arnould Plessy qui a écrit à Mme Sand. Elle est très malade et veut mourir. Elle a aimé ardemment le prince Napoléon, mais elle a été chassée de la petite maison romaine de la rue Montaigne, dans les circonstances atroces que tout le monde à Paris connaît. Mme Plessy ne soupçonnait pas la trahison du prince. Certain jour coutumier elle arrive après le théâtre comme elle l'avait fait tant de fois mystérieusement. Elle trouve la maison illuminée pour une fête. Elle pénètre plus avant et voit, au centre d'un cercle d'hommes fort amusés, une fille nue ruisselante dans la vasque de l'atrium. Cette fille, elle la connaît : c'est Anna Delion.

Le prince Napoléon apercevant Mme Plessy, et probablement ivre, va à elle et lui dit :

« Venez, Madame, admirer celle qui vous succède. Soyez belle joueuse. »

Mme Plessy, au comble de la honte, s'enfuit, et dès le lendemain quitte Paris pour se réfugier dans son abbaye en Bourgogne. Elle écrit alors à Mme Sand, à l'amie consolatrice entre toutes.

Le prince Napoléon était le troisième amour de Mme Plessy. Elle avait aimé un jeune homme auquel sa famille refusa son consentement, « parce qu'on n'épouse pas une comédienne ». Mme Plessy aima son mari, M. Arnould, puis, veuve, la très sage Célimène se laissa séduire par le prince cruel qui avilit son amour en la remplaçant par une fille.

« Mme Plessy est une grande, grande artiste, nous dit George Sand. L'extrême finesse de son jeu, chose rare, n'en exclut pas l'ampleur. Elle a, comme femme, une délicatesse de sentiment qui, hélas ! chez elle ne domine pas l'emportement de la passion. Elle est si parfaite amie que ses amis l'adorent. Ses camarades des Français ont été pour elle, en la circonstance, d'une admirable confraternité ; ils refusent de la remplacer, ils l'attendront ! Eux, ses amis et moi nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour guérir sa torturante blessure. Mme Plessy est tellement artiste, elle a une conscience de ses rôles telle, ajouta Mme Sand, que jamais un auteur n'a une indication à lui donner. Demandez à Sarcey ce qu'il en pense ; pour lui elle est l'incarnation même du théâtre.

— Et qui donc a formé ce grand talent, savez-vous ? demandai-je à Mme Sand.

— Son père. C'était un moine défroqué qui se fit acteur. Elle-même, à cette heure, par un atavisme renversé ou redresseur de torts à votre gré, veut se faire religieuse. J'espère l'en empêcher.

— D'autant, dit Harrisse, que les couvents n'en ont pas pour longtemps, si le projet de M. Guéroult triomphe.

— Quel projet ?

— Celui de la séparation de l'Église et de l'État.

— Voilà une utopie ! Il coulera bien de l'eau

dans l'Indre et du sang dans Paris avant que cela ne devienne possible, » ajouta Mme Sand.

Aujourd'hui nous allons aux pierres druidiques de Crevant. « Nous n'aurons pas, dit Maurice, la préparation nécessaire pour évoquer les prêtres de nos pères les Gaulois. Il est vrai que nous rappelons les augures, car nous ne pouvons nous regarder sans rire. »

C'est à moi qu'on a fait les farces hier sans qu'elles dérangent en rien Adam, et il a été le premier à les trouver amusantes.

Le paysage de Crevant est d'un pittoresque impressionnant. Si j'ai voué à la Grèce un culte passionné, si mon esprit s'alimente à chaque heure des formes de son esprit, la Gaule me prend par mes instincts de race, me fait rêver non d'Iliade et des formes divines du marbre, mais d'éternelles batailles de guerriers héroïques et des expressions que les druides mystérieux donnaient aux pierres dressées.

Les pierres de Crevant, les dolmens, les évocations du lointain passé celte et gaulois me ravissent et Mme Sand prend plaisir à me voir si impressionnée par un lieu sacré qui n'est pas un temple grec.

« Alors, Juilliette, me dit-elle, vous n'êtes pas exclusivement homériste? Vous pouvez, avec peu d'efforts, chasser vos trop nombreux dieux païens? Essayez donc de vous convertir à mon Dieu unique. Il y a en votre âme un grand vide de spiritualité dont vous ne vous apercevez pas

à cette heure, parce que vous avez la vie la plus pleine qui se puisse imaginer, mais un beau jour vous sentirez l'insuffisance que vous apporte votre croyance en l'incroyance. »

Au retour, je monte dans l'une des voitures avec Mme Sand et Plauchut.

« Pourquoi ne prenez-vous pas la peine, charitable amie, dis-je à Mme Sand, de me faire comprendre votre Dieu, tel que vous le comprenez? Vous continueriez ainsi l'œuvre de Jean Reynaud. J'aime mes divinités païennes parce que je les vois chacune en possession d'une part de ce qui vit, que pour moi tous leurs attributs sont palpables.

— Moi aussi j'éprouve mon Dieu, répliqua Mme Sand, je le sens et il m'attire. Il est la forme de tout ce qu'il y a de plus humain en moi. Je m'élève pour monter vers lui. Si je l'écartais de moi, rien ne pourrait combler en mon âme le vide que son éloignement y laisserait. Chaque fois que je pratique le bon, le juste, que je découvre une parcelle du vrai, c'est mon Dieu qui m'inspire et m'assiste, car il n'y a pas de vérité, de bonté, de justice, sans lui.

— Ce sont des mots, et ces mots représentent pour moi une autre conception religieuse des mêmes actes. Il me semble que votre amour de la nature vous rapproche plus de mes dieux que je ne puis me rapprocher du vôtre. Personne n'a plus aimé et divinisé la nature que vous. Vous avez presque fait du Berry une incarnation

païenne, tant vous l'avez personnalisé. Sa poésie, son caractère, sont pour ainsi dire devenus sacrés, tant vous leur avez donné l'être et la vie.

— Laissons mes livres, qui n'ont rien à faire avec les aspirations de mon âme.

— Pardon, qui en sont la réalisation.

— Mon enfant, l'idée religieuse est née en vous, mais pas à terme. Votre éducation l'a atrophiée. Laissez-moi en être la « couveuse », vous êtes incroyante, non dans les idées, mais dans le déisme, vous n'êtes pas matérialiste, vous ne le deviendrez jamais et vous vous élèverez peu à peu, moi aidant, avec la tradition de votre si noble ami Jean Reynaud, vers un idéal supérieur. »

George Sand et Jean Reynaud parlaient la même langue, et l'accord de ces deux âmes, pour moi les plus grandes de mon temps, m'obligeait aux réflexions profondes.

C'est en revenant du cercle druidique, des pierres de Crevant, que j'ai rencontré mon premier doute sur les vérités dont je me croyais en possession. Jamais les idées sur la sagesse et la bonté humaines n'ont été rattachées par un esprit de plus haut vol que celui de George Sand aux idées divines.

Mme Sand me dit ce jour-là qu'elle comprenait bien que je fusse peu avancée dans la vie religieuse, que les montées supérieures vers l'au-delà se gravissent lentement lorsqu'on n'accepte pas les dogmes tout faits.

« Les uns, ajouta-t-elle, sont distraits par leur vie et tournent dans un cercle étroit, sans être attirés par les hauteurs qui leur permettraient d'entrevoir l'au-delà ; les autres montent assoiffés d'idéal, voulant en franchir d'un bond les montées, et ils n'y parviennent que de chute en chute... comme moi. »

* * *

Dans l'existence courante, Mme Sand n'était en rien byronienne; Flaubert lui a dit et écrit plus d'une fois qu'au fond elle avait des goûts de « bourgeoise ». Mère autant et plus même qu'on peut l'être, car il est entré bien plus de maternité que d'amour dans ses aventures, elle fut rangée avec désordre et calme au milieu d'emportements.

L'une de ses grandes qualités, c'est l'ordre. Ce que la fantaisie de Musset lui a le plus reproché, c'est sa régularité au travail, c'est son amour du labeur constant, méthodique, pris et repris à heures égales. Ceux qui ont accepté de transformer leur amour en union bourgeoise et familiale à Nohant, elle les a aimés plus longtemps.

Durant les quinze dernières années de sa vie, auxquelles j'ai été pour ainsi dire journellement mêlée, soit par lettre, soit dans une intimité toujours cherchée de part et d'autre, je n'ai connu Mme Sand, même en amitié, que mère et

grand'mère; son unique préoccupation et son incessant vouloir ont été de rendre heureux ceux qu'elle chérissait dans la vie la plus calme possible.

La seule chose qui n'a été à aucun moment bourgeoise chez Mme Sand, c'est la générosité. Cette générosité fut telle que souvent elle l'a endettée. Elle, qui a gagné plusieurs millions par ses livres et par son théâtre, n'a jamais placé que 20,000 francs.

Elle estimait peu son œuvre, ne s'étant, comme elle le répétait souvent, jamais relue. Et cependant avec quelle conscience elle lisait les autres, et avec quelle connaissance de l'art d'écrire elle les conseillait!

« J'écris, disait-elle, comme on jardine. »

Elle avait une fécondité admirable, ne faisait pas de plan de ses romans et n'y pensait jamais en dehors « de l'heure des écritures » ; le flot de sa pensée était régulier et abondant.

« Seules, disait-elle, en me parlant de *Cadio*, dont elle tirait alors un drame en collaboration avec Meurice, les recherches que j'ai faites pour placer mes personnages dans leur cadre de chouannerie, les scènes sanglantes entre blancs et bleus que j'ai remuées, m'ont laissé une trace de fatigue et de tristesse que je ne puis parfois dominer. »

On a prétendu que les théories de Mme Sand sur l'amour avaient perdu beaucoup de jeunes femmes. Celles que Mme Sand a égarées étaient

certainement déjà hors de leur chemin. Au contraire, que d'idéalisme, quelle compréhension élevée de la passion ne peut-on puiser dans son œuvre ?

Est-ce que tout ce que le naturalisme a déversé sur nous de puanteur, tout ce que le scalpel de l'analyse à outrance nous a découvert de maladies contagieuses et répugnantes, peut entrer en comparaison avec l'œuvre noble entre toutes de George Sand ? Il n'y a que les idéalistes, les chercheurs de moralités hautes, qui puissent prendre place à sa suite.

Elle est et elle restera, quoi que ses ennemis fassent, la bienfaitrice et la bienfaisante.

* * *

Nous allons à la Mare au Diable et au tumulus de Presle. Imagine-t-on ma joie de voir la Mare au Diable avec George Sand ! En face de ce tout petit et si doux paysage, de cette mare qui est un miroir d'un blanc laiteux où le ciel se reflète, qui n'a pas de rives et s'arrête en glissant son eau sur l'herbe, je répète au grand George des passages tout entiers de la *Mare au Diable*. Je l'oblige, sinon à se relire, du moins à se réentendre.

« Dites donc, Juliette, me demande Mme Sand, est-ce que vous vous rappelez comme cela de tout ce que vous écrivez ?

— De ce que j'écris, moi ! pas un traître mot, rien de rien. »

Je ne me doutais pas que cette réponse fournirait, le soir même, l'occasion de se « gausser » de moi, comme dit Maurice.

La table ovale, faite par un menuisier de la Châtre qui en tirait vanité, nous réunissait après le dîner, chacun dans nos habitudes. Ce soir-là Maurice, au lieu de dessiner, lisait la *Revue des Deux-Mondes*.

« Il y a là, dit-il à sa mère, une petite nouvelle paysanne qui n'est pas mal. Veux-tu que je te la lise tout haut ?

— Demande à Adam, à Juliette. »

Adam prévenu repoussa ses journaux pour écouter. Je répondis à Maurice :

« Voulez-vous que je la lise moi-même ? Vous pourrez dessiner.

— J'aime mieux que ce soit Maurice, répliqua Mme Sand, je pourrai l'arrêter quand cela m'ennuiera. C'est si faux d'ordinaire, les paysanneries. »

Maurice commença. Mais à peine avait-il lu le début que Mme Sand s'écria :

« Mais ce n'est pas mal du tout, n'est-ce pas Juliette ?

— Pas mal du tout, » répétai-je.

J'écoutai avec attention. Mme Sand faisait, à chaque paragraphe, en me regardant, comme si elle me prenait pour seul juge, des signes d'approbation. Maurice parfois s'arrêtait, con-

sultant sa mère du regard pour savoir s'il continuait.

« C'est très bien, achève, » dit Mme Sand.

J'ajoutai :

« Il y a un sentiment de la nature vraiment sincère dans ces pages. »

Et tout le monde, même Adam, même ma fille, de renchérir sur ce que nous avions dit, Mme Sand et moi.

« Pas d'exagération, répliquai-je à des exclamations excessives, c'est bien, et même très bien si l'on veut, mais rien de plus, il n'y a pas là de quoi se pâmer ; qu'est-ce que c'est auprès de la *Mare au Diable?*

— Ça, dit Maurice, c'est du même ordre.

— Si ce n'est mieux, dit Mme Sand.

— Ah ! par exemple, m'écriai-je, en voilà des juges. Ah ! non, mille fois non, ça ne va pas aux talons de George Sand. »

Maurice continua de lire. Je l'interrompis à une scène qui était par trop typique.

« C'est drôle, dis-je, il me semble que j'ai écrit quelque chose comme cela dans mes *Récits d'une paysanne*.

— J'y pensais, » ajouta Adam.

A la fin de la lecture, au moment où le troupeau tout entier se mêle à une course du vacher et de la vachère sur des baudets, où les oies suivent en criant et en ouvrant les ailes...

« J'ai fait quelque chose comme cela, dis-je, seulement ici c'est mieux, c'est plus drôle.

— Mais c'est la *Prairie*, Juilliette, que j'ai lue, répliqua Maurice, la *Prairie* elle-même ! nous avons voulu savoir comment vous vous jugiez, nous le savons ! Ni modestie ni infatuation, voilà Juilliette ! »

Mme Sand riait de tout son cœur. C'est elle qui, après ma réponse, à la Mare au Diable, avait arraché du volume et glissé ma *Prairie* dans la *Revue des Deux-Mondes*.

« La mystification est réussie, j'en conviens, repris-je, mais moi j'ai vu mieux que cela. J'ai vu George Sand pleurer de vraies larmes à une reprise de *François-le-Champi* à l'Odéon. Nous étions toutes deux seules dans une baignoire d'avant-scène du rez-de-chaussée. Mme Sand s'attendrit à tel point que je lui dis :

« Pardon, ô George, ce n'est pas arrivé, c'est *le Champi*, c'est de vous !

« Et George Sand, ici présente, me répondit avec colère :

« — C'est cette imbécile de Crosnier qui fait du rôle une chose nouvelle, imprévue. »

— Est-ce vrai, illustre amie, ce que je raconte ?

— Vous m'ennuyez, Juliette ! »

*
* *

Nous quittons Nohant à la fois joyeux de notre séjour et attristés de sa fin ; mais Adam veut assister à la première réunion publique qui aura lieu à la salle Pilodo. Le réveil poli-

tique ne fait plus de doute pour personne.

« Enfin, on va pouvoir causer! » me dit mon père quelques jours plus tard. Lui aussi était à la salle Pilodo.

Je rencontre Sarcey sur le boulevard. Il me parle de la tragédie d'un auteur nouveau dont le classicisme l'enchante, malgré certaines réserves. « La Grèce surnage, » me dit-il en riant de son affreux calembour, et il ajoute en me quittant : « Lisez *Agamemnon,* tragédie en deux actes d'Henri de Bornier.»

Malgré une pression officielle scandaleuse, Jules Grévy est nommé député du Jura.

Je suis indignée, non de l'opposition du gouvernement, mais que Grévy ait pu prêter le serment de fidélité à l'Empire. Adam admet cela, lui! Le reniement aux principes est accepté! Pour ceux qui croient comme moi que ce n'est qu'à force de moralités supérieures qu'on vaincra l'Empire, quel écroulement! Les sermentistes s'impérialisent, et nos amis livrent peu à peu toutes leurs ressources d'opposition.

Cinquante mille exemplaires de *la Lanterne* de Rochefort sont saisis, prétend-on.

Hetzel, fidèle à sa grande amitié pour Cavaignac et qui s'intéresse au moindre geste de son fils, vient nous raconter les détails du refus du jeune Cavaignac de recevoir au Concours général le prix des mains du prince impérial.

« Élevé par sa mère, nous dit Hetzel, c'est

un studieux, une intelligence et déjà un caractère. Vous voyez d'ici la scène. Tous les jeunes prennent parti pour le courageux enfant qui leur donne l'exemple de la fierté civique. Quelle répercussion aura cet acte parmi nos enfants, vous ne vous l'imaginez pas. Quelle leçon pour le fils du tyran, pour sa mère, pour son père! Rien ne pouvait contribuer mieux au groupement de la jeune génération qu'un tel acte! »

On potine ferme sur la Patti, ou plutôt sur l'écuyer de l'empereur, le marquis de Caux, qui veut l'épouser.

Depuis l'apparition de *la Lanterne*, aucune publication n'avait occupé nos esprits comme celle de E. Ténot, *Paris en décembre 1851*. Nous dévorons ce livre, nous en discutons. La presse est étonnante de courage à ce propos. Émile de Girardin répond à M. de la Guéronnière dans une polémique :

« Dites que le coup d'État a été légitimé par le succès, mais ne dites pas qu'il a été légitimé par l'anarchie, il n'y avait pas plus d'anarchie en décembre 1851 qu'en août 1868. Il y avait de la langueur, de l'inquiétude qui existe aujourd'hui. Le vieux cliché de la politique de salut social est usé. »

Ranc écrit : « C'est plus qu'un livre, c'est un acte politique, et c'est aussi pour le pays le point de départ d'une situation politique. Aux uns il a rappelé le passé, aux autres il l'a appris. »

Ténot est rédacteur au *Siècle*. Il était peu connu. *La Province en 1851*, qui avait passé inaperçue, participe au succès de *Paris en décembre 1851*, et il a de nombreuses éditions, alors qu'il n'en avait eu qu'une jusque-là.

Dans *Paris en Décembre 1851*, on ne trouve que des faits, mais qui tous crient le mot de Morny : « Il faut envahir la ville par la terreur. »

Adam est dans un état de surexcitation violente. La condamnation de Rochefort à treize mois de prison et 10.000 francs d'amende l'exaspère, surtout à cause de la privation des droits civils du célèbre pamphlétaire. Et puis, il souffrira plus qu'un autre en prison! Mais on apprend bientôt que Rochefort est en sûreté à Bruxelles.

Je ne donne pas raison à Adam dans ses indignations exagérées. *La Lanterne* doit être intolérable pour les impérialistes. Le mot de Rochefort : « Ce n'est pas moi qui fais *la Lanterne*, c'est l'Empire! » les horripile. Plus Rochefort est durement condamné, plus cela est bon pour notre cause, plus c'est la preuve que *la Lanterne* provoque la colère de nos ennemis. *La Lanterne*, maintenant, va se vendre et surtout se lire plus que jamais.

*
* *

Il se prépare un soulèvement en Espagne. Notre ami Castelar croit au succès. Les géné-

raux exilés, Prim et Serrano, sont sûrs de la marine et surtout du contre-amiral Topete, acquis à la révolution. C'est ce même amiral qui avait conduit autrefois en exil les chefs actuels de l'insurrection.

Les révolutionnaires espagnols ont, comme les révolutionnaires italiens, l'appui de Bismarck; tous proclament que c'est le seul homme d'État libéral d'Europe.

Nefftzer dit qu'il est tout simplement infernal et que ceux qui croient en lui et acceptent son aide sont des imbéciles ou des malfaiteurs. Ils font son jeu et seront ses premières victimes un jour.

L'amiral Topete a quitté Cadix; il est venu, aux frontières françaises embarquer Prim et Serrano, et il les a débarqués à Cadix.

La reine Isabelle est détrônée. Elle quitte l'Espagne et arrive avec ses enfants à Biarritz, où Napoléon III la reçoit officiellement.

Castelar nous écrit une lettre enthousiaste sur l'héroïsme dépensé au pont d'Alcoléa, où les troupes royales ont fui devant l'irrésistible bravoure des révolutionnaires, lettre désolée en même temps, parce qu'il eût voulu voir proclamer la République.

Mais Prim et Serrano n'ont renversé la reine que pour gouverner à sa place. Ils cherchent un roi qui sera leur prisonnier et leur créature. Castelar les combat en faisant une propagande *enragée* pour la République.

Adam me dit que si la République est proclamée en Espagne, il quitte le golfe Juan pour Saint-Sébastien. Il veut respirer l'air de la liberté. Mon père, à qui je répète les paroles d'Adam, dit que cette fois il nous suivra et préférera le soleil de l'Espagne républicaine au ruisseau de la rue des Écoles, où il habite maintenant.

Nous ne croyons pas qu'à cette heure Castelar puisse faire proclamer sa République, mais il l'aura un jour ou l'autre, cette République. Son influence, comme orateur, est colossale. L'un de ses discours est le plus grand des événements dans son pays, on s'écrase pour l'entendre, car ils sont bien de notre race, lui et ceux qui l'écoutent, ils aiment la « parole ailée », comme disaient nos ancêtres grecs.

On appelle Castelar écrivain « le Lamartine espagnol », et Castelar orateur « le Mirabeau ».

Je ne connais pas d'improvisateur qui lui soit comparable, même lorsqu'il parle en français. La chaleur, la beauté des images, l'élégance et la noblesse de la phrase, il a tout ce qu'un entraîneur de foules peut posséder. Avec cela, gai, spirituel, d'un orgueil plutôt naïf qu'offensant. L'orgueil est son seul défaut, il en convient. Et peut-être aussi parle-t-il trop, mais s'il n'y a pas de place pour la parole des autres, comment s'en plaindre? ce qu'il dit est toujours si superbement pensé. On raconte que sa sœur l'appelle en riant « señor Monologos ».

Et quelle forme dans le style parlé! Comme il

est nourri, pénétré par les lettres grecques, par l'esprit des grands écrivains latins et castillans.

Castelar « aime la France, » dit-il, « comme la mère de ses idées ».

Adam a passé huit jours à Bruyères. Il me cache ce qu'il y fait, voulant me surprendre. Il y retournera encore une fois avant que nous nous y installions. Sa chambre lui plaît extrêmement, et il me dit au retour que « Bruyères est bien plus gai que le Grand-Pin, que, décidément, il préfère Bruyères. » On juge de ma joie et de ma gratitude pour la grâce qu'Adam met dans son sacrifice.

Mon cher mari reçoit de M. Thiers une réponse à la demande, qu'il lui faisait, de lettres de recommandation pour Rome, où nous comptons aller cet hiver :

« *Château de Franconville, par Luzarches (S.-et-O.)*
« *30 septembre 1868.*

« Mon cher monsieur,

« Je suis charmé de vous savoir revenu vers notre nord, que vous retrouvez semé de fautes de tout le monde, comme de coutume, et de nouvelles agitations, comme de coutume aussi. Les contrastes, cause de confusion, ne manquent nulle part, et je serais charmé de vous aider un peu à concilier ce qui semble contradictoire lorsqu'on s'en rapporte aux premières apparences.

« Je serai de retour à Paris à la fin d'octobre et charmé de vous y voir et de vous y entendre. Je ne puis vous donner pour Rome qu'une lettre vraiment utile, mais monseigneur Nardi, auquel je l'adresse, vous fournira plus d'un aboutissant et vous procurera ce que vous désirez, pour peu que vous sachiez vous en servir, des moyens de vous instruire.

« Recevez l'expression de mes affectueux sentiments.

« A. THIERS. »

M. Thiers croyait qu'Adam partait immédiatement pour Rome, et la phrase « Je serai charmé de vous aider à concilier ce qui semble contradictoire, etc. » avait trait au serment.

Le gouvernement provisoire, sous la présidence de Serrano, qui a été proclamé, ne satisfait point Castelar. Le ministère Ruiz Zorrilla lui semble trop « conservateur », et, cependant, bien plus tard, ce sera Ruiz Zorrilla « l'avancé » et Castelar le « possibiliste » ! Ainsi vont les esprits, souvent en sens contraire du point de départ. Le grand orateur espagnol fait une « tournée » de parole, nous écrit-il, mais nous ne trouvons sa lettre qu'au retour d'un petit voyage avec Mme Sand.

*
* *

Notre grand George nous a demandé de l'ac-

compagner sur les bords de la Meuse, à la recherche d'un lieu de roman. Nous partons par une pluie battante, Adam, Plauchut, Alice et moi, pour faire suite à Mme Sand. Nous arrivons le soir à Sainte-Menehould; mais, le lendemain, temps superbe. Adam, que M. Thiers appelle toujours « le général », entraîne Plauchut et Alice pour aller visiter le champ de bataille de Valmy. A leur retour, quand nous reprenons notre voyage, ce ne sont qu'ailes droites et ailes gauches, tout un exposé stratégique intéressant pour Mme Sand qui est colonel et Plauchut qui est fusilier. Comme lieutenant-colonel, je m'efforce de prendre part au débat des mouvements de l'armée française, mais je m'endors, au grand scandale des trois stratégistes en wagon et de leur enfant de troupe.

A Verdun, ma fille et moi nous avons la même chambre et le même lit; notre bougie éteinte, nous nous préparons au doux sommeil, quand nous sentons grouiller sur nous des bêtes innombrables...

En entrant dans cette chambre, déjà, nous avions été asphyxiées par une odeur d'enfermé abominable, et nous n'avions trouvé pour faire notre toilette, quoique succédant à un « voyageur », qu'une cuvette et un pot microscopiques, dans lequel il y avait de l'eau, mais recouverte d'une toile d'araignée!

Nous allumons notre bougie et nous sommes effarées de voir les bêtes qui remontent par *les*

rideaux de mousseline au ciel de lit. Nous courons chez Adam, qui habite une chambre au bout du couloir, donnant sur une place et plus aérée, tandis que nous sommes, nous, sur une affreuse petite cour. Adam se réveille, il dit n'avoir pas senti, ni vu de « bêtes immondes » et nous cède son lit. Il allume un cigare et affirme que c'est le meilleur moyen d'enfumer les punaises.

Le lendemain, Mme Sand n'a aucune pitié pour nos malheurs, se moque de notre « poltronnerie » et conclut qu'en voyage il faut fumer en se couchant des cigarettes ou des cigares.

Nous prenons une voiture, le matin, pour aller aux bords de la Meuse, par un temps splendide. Mme Sand a indiqué au cocher, avec une telle précision, une petite vallée, que le bonhomme lui répond :

« Madame est du pays. »

Nous causons en voiture de cent choses, de Mme Plessy, à la guérison morale de laquelle Mme Sand a tant contribué. Elle rentre au Théâtre-Français, dans une comédie de Legouvé : *A Deux de Jeu.* Elle a enfin dominé sa douleur.

Cadol, l'ami, le camarade de Maurice, son collaborateur en sculpture des marionnettes, aura son succès, un grand, avec ses *Inutiles,* reçus au théâtre Cluny. Mme Sand nous parle avec enthousiasme de la pièce, qu'elle vient de lire.

On ne peut imaginer la joie de Mme Sand, lorsqu'elle espère ou constate le succès d'un ami.

« *Les Inutiles* auront cent représentations, ajoute-t-elle, et le beurre dans les épinards de Cadol sera le bienvenu. »

Adam n'ose pas dire à Mme Sand que son ami Félicien Mallefille se meurt. Il ne sait pas quel souvenir elle en conserve. J'en ai parlé à Plauchut, qui en parle à Mme Sand.

« Pauvre Mallefille, nous dit-elle. Il y avait du génie dans son premier volume de *Don Juan*, mais l'orgueil a mordu sur sa valeur comme un acide sur l'acier. »

Mme Sand trouve le lieu de son roman sur les bords de la Meuse. Avec quelle admiration Adam, Plauchut et moi nous avons lu plus tard, dans *Malgrétout*, la description des sites parcourus avec elle.

Nous rentrons à Paris et je vais la voir tous les jours. Son gentil appartement de la rue Gay-Lussac lui plaît de plus en plus. Il est meublé fort simplement, mais avec grand goût. Quelques beaux vieux meubles; quelques dessins ou des tableaux de choix accrochés au mur; un vase ici et là, et c'est tout. Dans cette sobriété, rien de médiocre.

Et puis, elle voit de ses fenêtres *son* Luxembourg.

La femme de chambre qui la sert, Martine, a été placée comme ouvreuse dans un théâtre par elle. Jamais elle ne nomme sa maîtresse au-

trement que Mme de Cendre, et Mme Sand nous supplie de ne pas l'éclairer à ce sujet.

Notre grande amie reste à Paris pour *Cadio,* un roman qui a paru dans *la Revue des Deux-Mondes* et dont Paul Meurice et elle ont fait une pièce pour la Porte-Saint-Martin.

Le directeur Raphaël Félix a engagé, pour jouer le principal rôle de *Cadio,* l'ancien chanteur Roger, qui a un bras mécanique. Tous les amis de Mme Sand sont inquiets de ce choix. Un chanteur qui était superbe dans *le Prophète,* mais qui a perdu la voix, sera, craignons-nous, trop mélodramatique dans *Cadio,* et y aura des tremolo. Mélingue, lui, sera parfait.

Mais on dit que Meurice n'est pas content de la pièce, que Mme Sand a trop défendu son roman contre ses coupures et ses remaniements nécessaires pour le théâtre.

Adam est forcé de retourner à Bruyères et a le chagrin de ne pas assister à la première de *Cadio*. Malgré son absence qui m'attriste, j'ai une grande joie de cette première. Mme Sand m'emmènera dans les coulisses. Je n'y suis jamais allée et je ne puis dire le plaisir de curiosité que je me promets de voir ce qui se passe derrière la toile.

Enfin, le grand jour arrive. Nous sommes dans la coulisse. Mme Sand, que j'ai toujours vue si maîtresse d'elle-même, et qui prétend que je ne dois jamais me départir d'un « calme olympien », moi, païenne, est nerveuse. La

répétition générale a, paraît-il, très mal marché. Roger, le chanteur, horripile Mme Sand en chef de chouans d'opéra-comique.

Hier, il y a eu de gros débats à propos d'un chapeau à plumes blanches immaculées, quand Mme Sand eût voulu un chapeau sans plumes, d'abord, et ayant « beaucoup servi sous la pluie et sous le soleil ».

Mais revoilà Roger avec son chapeau et sa plume blanche immaculée! On va lever la toile. Mme Sand prend le chapeau et casse la plume. Mme Roger, ex-couturière, qui a au corsage une aiguille tout enfilée, recoud la plume.

« La pièce est perdue, » dit Mme Sand.

Mélingue paraît. A la bonne heure! Il vient de faire trente lieues à cheval, et il marche, il marche, accumulant la poussière sur ses souliers, s'essoufflant pour avoir tout l'air, quand il fera son récit à son chef, d'un homme qui, ventre à terre, « vient de faire trente lieues à cheval ».

« Bravo, Mélingue, lui dit Mme Sand, vous êtes un acteur consciencieux, vous. »

Certes, le public était curieux de voir Roger et son bras mécanique, mais cette curiosité ne pouvait être utile à la pièce. Il restait chanteur, et, par là, mauvais comédien. Il fut cause du peu de succès de *Cadio,* malgré les efforts de Mélingue, vraiment admirable.

En soupant, le soir, Mme Sand restait furieuse contre Raphaël Félix et contre son entêtement

à propos de Roger. Nous ne pouvons parvenir à l'égayer.

Elle nous raconte l'histoire de Mélingue, qui joua un soir le grand rôle de Buridan, avec Mlle George, sans l'avoir répété. Buridan manquait, pris d'un malaise grave et subit. Harrel, le directeur, allait être forcé de rendre l'argent, quand un jeune acteur, étranger au théâtre, se proposa.

Les admirateurs de Mlle George, venus en nombre, murmuraient déjà dans la salle. On annonça que M. Mélingue, c'était le nom qu'Harrel venait de lui trouver, allait jouer Buridan.

Le nom de Mélingue était Étienne Marin, et il donnait des représentations en province sous le nom de M. Gustave.

Ce soir-là, venu à Paris pour voir jouer Buridan, l'un de ses rôles, il apprit dans la salle le malaise de Buridan, se présenta, et, sur sa belle mine, fut accepté.

« C'est un grand artiste, dit Mme Sand. Quel dommage que Roger n'ait pas été malade et qu'un second Mélingue ne se soit pas proposé pour le remplacer ! »

*
* *

Adam veut que j'aille lire à notre ami Hauréau *l'Éducation de Laure*, que je viens de terminer. Hauréau est un « National ». J'étais

brouillée avec lui parce que je recevais Girardin chez moi. Depuis que je suis Mme Adam, il est rassuré et nous sommes réconciliés.

Hauréau, en 1848, avait été nommé par H. Carnot, ministre de l'instruction publique, conservateur des manuscrits français à la Bibliothèque nationale et membre du comité historique. Il découvrit alors des manuscrits ignorés et en retrouva d'autres qu'on croyait perdus. Lors du coup d'État, il refusa de prêter serment et maintint son refus malgré M. Thiers, son ami, qui s'efforçait de lui persuader qu'il fallait rentrer, coûte que coûte, dans l'action.

Hauréau est un critique terrible. Adam désire que le premier volume que je publierai sous le nom de Mme Adam n'ait pas une tache de style. J'ai quatre séances avec Hauréau. Quel épluchage, mais aussi quelle leçon de bon français !

Pour me récompenser de ma soumission aux critiques d'Hauréau, Adam me conduit deux fois en une semaine aux Italiens, entendre la Patti, dont je suis folle. Elle est admirable dans *le Barbier de Séville* et dans *la Traviata*.

On dirait que Nicolini et delle Sedie chantent pour elle, tant ils se surpassent à ses côtés.

Quoique la loge impériale soit encore vide, les souverains n'étant pas rentrés à Paris, la salle est toujours très brillante. Toutes les belles dames et tous les beaux messieurs de l'Empire

sont à Ventadour pour entendre la Patti, bientôt marquise de Caux.

La comtesse de Pourtalès, la marquise de Galliffet, la princesse Poniatowska, Mme Liadière, la baronne de Poilly, sa sœur, la comtesse Amelot de Chaillou, Mme Hersent, et Mlle Etienne; les comtes de Pourtalès, de Choiseul, de Bacciochi, de Nieuwerkerke, d'Osmont, princes et marquis, toutes les élégances de l'Empire sont là. Le marquis de Caux est félicité, envié, blâmé.

Adam, à qui le baron de Heeckeren vient faire le plus galant des compliments sur sa femme, en lui disant qu'il regrette que je ne sois pas « une beauté de l'Empire », lui répond gaiement :

« Vous en avez trop ! Ce soir même, elles sont doubles et par paires : les du Hallay, les Laffitte, les Étienne. Votre chance est insolente.

— Est-il bourru, cet Adam? me dit M. de Heeckeren. Il rage d'admirer nos femmes. Je ne rage pas du tout d'admirer les républicaines. Un peu d'éclectisme est chose agréable en beauté, comme en politique.

— Oh ! votre éclectisme, Heeckeren, je le connais, c'est du scepticisme.

— N'est-ce pas la même chose ?

— Il vous en cuira de votre : « arrive qui plante ».

— Bast, on verra bien. Vous n'avez pas cessé

de me prédire la fin de l'Empire, depuis quinze ans, mon cher Adam, et il est encore debout. C'est toujours ça de gagné. »

Le baron de Heeckeren était le beau-frère du grand poète russe Pouchkine, avec lequel il s'est battu et qu'il a tué. Capitaine de la garde impériale, il a quitté la Russie après ce duel tragique. Napoléon III l'a accueilli et, plus tard, l'a même envoyé en mission en Russie.

« Nous commençons à tenir le haut bout, » avait répondu Adam au baron de Heeckeren.

Et c'était vrai. Les vaincus de Décembre relevaient la tête ; ils parlaient haut et ils étaient écoutés. Ernest Picard avait osé dire au Corps législatif, à Rouher, qui glorifiait le coup d'État : « Le 2 Décembre est un crime. »

M. Thiers, l'un de ces derniers jours, rencontrant Adam, au sortir du Corps législatif, l'avait pris par le bras et l'avait prié de le reconduire à pied place Saint-Georges.

M. Thiers, au cours d'une longue conversation, fit, comme d'habitude, à Adam le reproche de « s'acharner à l'abstention », et ajouta :

« Mon cher Adam, il faut travailler de toutes ses forces contre l'Empire, car il n'y a plus de possible que la République. »

Adam, étonné de ces paroles dans la bouche de M. Thiers, me les répétait avec grande émotion.

« Je veux travailler pour la République, plus

et mieux que je ne le fais, me dit Adam, mais que peuvent des abstentionistes comme nous ?

— Rester abstentionistes et, avec leur autorité morale, grouper les éléments épars de la future République. Toi seul le pourrais avec ton désintéressement bien prouvé. Notre salon, si nous y « travaillons », deviendra ce centre d'union nécessaire. Les soirées de M. Thiers groupent les vieux, celles de Laurent Pichat groupent les jeunes. Il faut que nous groupions chez nous les vieux et les jeunes.

— Impossible.

— Essayons. »

Nos dîners commencèrent; peu à peu le cercle de nos invitations s'étendit; le soir, ceux qui avaient dîné chez nous savaient nous trouver et ne s'étonnaient pas de rencontrer une série d'invités nouveaux. Bientôt notre salon réunit toutes les opinions, depuis les orléanistes jusqu'aux irréconciliables.

Nous avions toujours, Adam ou moi, ou quelqu'un de nos invités, des lettres nouvelles de nos grands exilés. Ils savaient que leurs lettres seraient lues au milieu d'amis fidèles et de gens dont l'opinion avait une valeur.

Depuis *la Lanterne*, les exilés parlaient plus haut et plus fort. Redevenus audacieux, ils jetaient des cris de révolte et de vengeance. Autour de Napoléon III on s'étonnait. Comment et pourquoi, à mesure que l'Empire faisait des concessions, l'opinion publique, les

adversaires devenaient-ils plus exigeants, et semblaient-ils s'irriter d'avantage ?

L'empereur, qui lisait et se renseignait, était stupéfait de voir cette marée montante d'indignations qu'il croyait oubliées. Il interrogeait son entourage, mais cet entourage d'ambitieux et de médiocres n'accusait pas la grande opinion publique, mais telle ou telle personnalité bien en cour. Les favoris passés, présents et futurs tiraient sur leurs propres troupes; le désarroi était partout.

Les journaux disaient peu de choses sur les luttes d'influence aux Tuileries, mais, dans notre salon, les informations s'échangeaient, se complétaient. Nous connaissions les ordres et les contre-ordres donnés.

« Ils s'ahurissent, disions-nous, ils sont perdus ! »

Les légitimistes, comme certains orléanistes, n'avaient pas plus accepté l'Empire que les républicains ; ils l'avaient subi par amour de l'ordre, effrayés après l'insurrection de Juin; mais, revenus de leur crainte, ils applaudissaient à tout ce qui désagrégeait l'Empire.

« Il faut acculer Napoléon III aux siens, répétaient les sermentistes et les jeunes, renverser Rouher avec les ennemis impérialistes de Rouher, faire alliance avec eux, accepter tous les moyens, ne voir que le but. »

Adam penchait vers cette politique. Doctrine dangereuse, disais-je. L'immoralité des

moyens employés pour vaincre, entache à tout jamais la victoire.

« Chez Pichat me répondait Adam, ce jeune Gambetta nous prouve que toute doctrine idéaliste est fausse, qu'en 1848, non seulement nous nous sommes laissés écraser, mais qu'encore nous avons été bêtes. Je me le suis dit souvent, sans oser le formuler. En 1848, aucun de ceux qui nous dirigeaient n'a su tirer profit des événements. La bravoure civique de Cavaignac, l'éloquence de Lamartine, la passion démocratique de Ledru-Rollin, eussent dû alors être réunies en une seule personne. Ce Gambetta, dont je te parle sans cesse, me paraît avoir tous les éléments et toute la valeur de cette trinité.

— Il faut le faire connaître à notre milieu, me l'amener.

— C'est qu'il a des façons bien étudiant, qu'il ne se gêne en rien, ni en paroles, ni comme tenue. Il a un accent impossible, discute avec insolence, et je ne tiens pas à ce que tu l'entendes juger les hommes de 1848.

— Bref, est-il extraordinaire, a-t-il une grande valeur, oui ou non ?

— Il est extraordinaire ! il a une valeur ! mais il est bohème, vulgaire, brutal. Par exemple, vivant comme personne, le type de l'homme des foules, un Danton plus retors, et s'emparant avec autorité de la parole où qu'il

— Invitons-le! N'a-t-il pas été à ses débuts le soutien, le défenseur de la candidature de Prévost-Paradol? Il a dû rester son ami et se frotter à l'exquise éducation, à l'élégance de Paradol pour les cas exceptionnels. »

Je savais qu'Hetzel, par son jeune ami Alphonse Daudet, entendait souvent parler de Gambetta. J'interrogeai Hetzel.

« Est-il invitable, ce pourfendeur de 1848? demandai-je.

— Non, impossible. Quand Alphonse Daudet m'en parle, il faut l'entendre me dépeindre le clan méridional de Gambetta, clan du « bas midi », composé de gascons criards, de provençaux péroreurs, bruyants. Lui, une sorte de commis-voyageur en marchandise politique estourbissante, se gobant, provincial jusqu'aux moelles, provincial d'épicerie, borgne avec cela, et habillé et chemisé et cravaté et pantalonné, en dégringolade. »

J'hésitais après cette description d'Hetzel.

« C'est exagéré, me dit Adam. Le jeune ami d'Hetzel le voit à sa table d'hôte du quartier, mais déjà, chez Pichat, il est mieux. Sans doute il a trop de fougue, mais son éloquence chaleureuse n'est nullement creuse. »

Je priai donc, par petit carton, M. Léon Gambetta à dîner avec quelques personnes le connaissant : Laurent Pichat, Eugène Pelletan, Jules Ferry, Challemel-Lacour, de Ronchaud. J'invitai Hetzel pour qu'il en juge, puis de

Reims, d'Artigues, Duclerc, et enfin l'hôte exceptionnel, le marquis Jules de Lasteyrie, l'un des meilleurs amis d'Adam, orléaniste comme de Reims, intime de Thiers, de Léon de Malleville, bref, libéral.

Petit-fils de Lafayette par sa mère, ayant pris part au banquet réformiste de 1847, il se jeta, en 1848, devant la duchesse d'Orléans, à la Chambre des députés, pour la protéger contre le peuple qui envahissait l'assemblée, et conduisit jusqu'à la frontière la duchesse de Montpensier. Plus tard, très hostile à la République, et surtout à la politique de Louis-Napoléon, devenu vice-président de la Chambre, il proposa la candidature du prince de Joinville. Arrêté au 2 décembre, il se retira de la politique. Mais peu à peu, comme M. Thiers, il venait à la République.

Adam avait prévenu M. de Lasteyrie de l'invitation à Léon Gambetta; comme il en était aussi occupé que nous, il arriva l'un des premiers et me félicita de ma hardiesse.

« Je raconterai le dîner à Thiers, me dit-il, car je le sais très curieux du « jeune monstre ».

Léon Gambetta crut, je l'ai su depuis, qu'il venait dîner chez un *bas bleu* et ne s'inquiéta pas de sa toilette. Il arriva dans un de ces costumes qui tiennent le milieu entre le paletot et la redingote, et que portent ceux qui n'en changent ni le matin, ni l'après-dîner, ni le soir, vêtement « à tout faire », vêtement bal-

lant. Gilet boutonné haut, mais dans l'entrebâillement duquel, à la base du faux col, une chemise de flanelle se devinait.

Adam et nos amis étaient en habit, moi en robe décolletée, bien entendu.

Léon Gambetta nous regarda ébahi. Eugène Pelletan, qui le connaissait beaucoup, me le présenta, Adam causant dans un autre salon.

M. Gambetta s'excusa de n'avoir pas d'habit.

« Si j'avais su, ajouta-t-il.

— Vous ne seriez pas venu, répliquai-je en riant. Voilà qui n'est pas aimable. »

M. de Lasteyrie, pourtant si bienveillant d'ordinaire, me dit à l'oreille tandis qu'Adam arrivait pour recevoir Léon Gambetta :

« Passe pour la blouse gauloise, je l'admettrais, ce serait franchement peuple, mais... ça ! »

C'était le bras de Jules de Lasteyrie que je devais prendre.

« Et pourtant, notre très cher ami, le seul moyen de réhabiliter... ça ! c'est encore de lui donner la première place. Je vous l'enlève et vous m'approuverez. »

Il prit son bel air de seigneur et répondit :

« Vous avez raison, les domestiques le serviraient mal. Nous verrons d'ailleurs par là s'il comprend « le grand ».

Je pris le bras de Léon Gambetta stupéfait et le plaçai à ma droite ; le marquis de Lasteyrie s'assit à ma gauche. Adam n'en pouvait croire ses yeux.

A peine à table, Léon Gambetta se pencha à mon oreille :

« Madame, me dit-il, je n'oublierai jamais une leçon donnée ainsi. »

Il comprenait « le grand ».

Cette place à ma droite, Gambetta devait la conserver chez moi.

Durant le dîner, Pelletan, qui m'interpellait tout comme à la chambre, me dit que tous les amis d'Adam m'en voulaient de l'influencer dans le sens de l'abstentionisme.

« Lui ai-je demandé de vous combattre et même seulement de vous blâmer? répondis-je. J'aime les bijoux rares. Laissez-moi en posséder un dans la conscience d'Adam.

— L'abstentionisme est une naïveté, dit Gambetta. Si l'on veut forcer l'ennemi il faut suivre la trace de ses pas.

— A moins qu'on ne puisse le viser de haut et l'abattre d'un coup.

— Nous sommes sous l'Empire : combattons l'Empire avec les procédés de l'Empire, répliqua Gambetta. Inutile de chausser des escarpins pour entrer dans les égouts. Mettons des bottes d'égoutiers. Les faits n'atteignent pas les principes qu'on peut écarter dans la bataille et retrouver dans la victoire. Les hommes de 1848, enfermés dans les principes, nous ont livrés à l'Empire. Il s'agit aujourd'hui de nous en délivrer. »

*
* *

Challemel-Lacour revient de Suisse où il a vu Quinet, qui lui a conté le parti pris de Mme Michelet de brouiller les deux vieux amis traditionnels. Elle et Michelet sont allés faire une visite cérémonieuse à Quinet un jour qu'ils lui avaient envoyé deux jeunes gens dont la présence devait gêner toute explication et toute effusion.

Quinet attendit Michelet le lendemain. Il ne revint pas mais écrivit à Quinet une lettre qui lui causa le plus grand chagrin. Michelet lui reprochait de n'avoir pas cité son histoire de la Révolution dans la sienne. Il s'étonnait de « ce surprenant oubli de celui *qui seul avait frayé les voies* ».

Quinet eut un véritable désespoir, il comprit d'où venait le coup et répondit à Michelet que rien ne le séparerait de lui, que leur amitié était leur honneur et que tous deux devaient à notre triste temps de lui donner l'exemple d'un tel sentiment jusqu'à la fin.

Quinet parvint ainsi à éviter la brouille que voulait Mme Michelet.

*
* *

Nous devions partir dès la première semaine de novembre, mais les événements nous

intéressaient trop pour les fuir. La manifestation sur la tombe de Baudin passionne Adam. Une souscription étant ouverte au *Réveil* de Delescluze pour élever un monument à Baudin, Adam la fait ouvrir en même temps à *l'Avenir national.*

Quand le journal a besoin d'un viatique, c'est Adam qui le donne le plus souvent, et les risques d'un procès, d'une amende, sont plus volontiers courus par Peyrat lorsque Adam l'approuve.

Comment d'ailleurs quitter nos soirs au milieu des émotions qui se succèdent, quand tous nos amis passant sur le boulevard aiment à se trouver réunis dans notre salon?

La Revue politique, que dirige Challemel-Lacour, suit bien entendu l'exemple de *l'Avenir national.*

Mais une instruction est ouverte, à propos de la manifestation Baudin, contre Delescluze, Peyrat, Challemel, pour l'ouverture de la souscription; et contre Quentin, Gaillard, Peyrouton, organisateurs de la manifestation; tous sont traduits en police correctionnelle.

M. Thiers appelle Adam et lui reproche rudement sa participation à toute l'affaire Baudin. « Cette affaire-là est insensée, répète M. Thiers; c'est de la faction! ces choses-là conduisent aux émeutes et aux révolutions.

— Vous vous trompez, lui dit Adam avec calme, nous mettons à l'opposition un instrument dans les mains, vous le reconnaîtrez

avant peu. Les ennemis de l'Empire se comptent sur les listes de souscription, et la coalition qui en résultera vous sera utile à vous-même. »

M. Thiers en convint quelques jours après.

Berryer mourant souscrivit. Le mouvement pénétra chez les ouvriers jusque-là livrés aux agitateurs socialistes, qui sont la plupart agents provocateurs.

Dans les écoles, un éveil se fit, correspondant au premier sursaut d'opinion causé par le refus du fils de Cavaignac de recevoir le prix du concours général des mains du fils de l'homme de Décembre.

La *Tribune* et peu après le *Temps*, le *Siècle*, le *Journal de Paris*, ouvrent à leur tour la souscription Baudin.

Le tremplin était superbe. Baudin « tombé martyr en défendant la loi », comme l'avait dit Quentin dans le *Réveil*, méritait d'être honoré.

Le mot jeté par Baudin sur la barricade de décembre 1851 aux ouvriers qui l'accusaient de ne défendre la République que pour défendre ses 25 francs :

« Venez voir comment on meurt pour 25 francs, » était redit, répété par tous les journaux de l'opposition.

Les poursuites contre les promoteurs de la souscription indignèrent le monde politique presque en entier. M. Pinard, l'homme des *attendus* de Mme Bovary, eût pu se contenter

de poursuivre les manifestants qui s'étaient donné rendez-vous le 2 décembre.

Ranc et Quentin ont, dit-on, persuadé à Delescluze de prendre Léon Gambetta pour défenseur. Gambetta ayant plaidé contre Delescluze en 1865 un procès littéraire, celui-ci trouva le plaidoyer remarquable et il juge son adversaire d'alors assez « enflammé » pour l'assaut impérial.

*
* *

Adam va passer encore quelques jours à Bruyères et il revient pour la plaidoirie de Gambetta. La surexcitation est extrême parmi nos amis. Les plus calmes s'emportent. Victor Lefranc et Duclerc nous étonnent, eux Pyrénéens, par l'explosion de leur passion. « Il faut déchaîner l'orage, dit Duclerc, et que les aigles soient déplumés dans le tourbillon. »

Le 13 novembre, tous nos amis, comme Adam, étaient à la 6ᵉ chambre, présidée par M. Vivien.

On imagine avec quels tressaillements, le soir de ce jour, on refait, on répète la plaidoirie de Gambetta, que tous ont retenue. « Il a été forcé de cesser ses attaques contre les vieilles barbes de 1848, dit Adam, pour juger le 2 décembre à travers Baudin. N'a-t-il pas dit lui-même : « Il n'y a pas d'outrages dont on n'ait abreuvé les hommes du 24 février, et si j'interroge la pensée

mère de 1848, si j'indique par quelles trahisons infâmes cette pensée a été vaincue, s'il est vrai que le pouvoir issu après coup de cette généreuse révolution et qui l'avait reçu en dépôt, dans un serment unique et solennel, etc., etc., »

« Il faut lire ce discours, ajouta Adam, mais mieux vaut encore l'avoir entendu. »

Voilà la tradition renouée des jeunes avec les vieux. C'est Baudin qui a fait cela, il surgit, ralliant tous les ennemis de l'Empire, de Berryer à Gambetta.

Berryer écrivait à son lit de mort : « Le 2 décembre 1851, j'avais provoqué et obtenu de l'Assemblée nationale, réunie dans la Mairie du Xe arrondissement, un décret de déchéance et de mise hors la loi du Président de la République. Mon collègue Baudin a énergiquement obéi aux ordres de l'Assemblée, il en a été victime... »

Le 13 novembre fut un chiffre fatal pour l'Empire.

Je cite à mes amis un mot de Jean Reynaud : « Il est des heures, dans la vie des peuples, où le génie oratoire est indispensable comme la respiration de l'air pur. »

Je crus que mon père deviendrait fou de la plaidoirie de Gambetta. Il voulait aller « baiser les bottes du tribun ».

Nous répétons tous : « Nous avons un chef. »

Le 14 novembre, Delescluze se voyait condamné à six mois de prison ; Peyrat, Challemel,

à 2.000 francs d'amende. On fit pour l'amende une souscription, et Adam y prit une large part.

Le procès du *Temps*, de *la Tribune*, du *Journal de Paris*, du *Siècle*, vint plus tard.

Le Quartier Latin est en ébullition. Le soir du 13, il y eut « triomphe » au café Procope. La plaidoirie retentissante et grondante comme un orage, répétaient les premiers admirateurs de Gambetta, du petit avocat de Cahors, a frappé l'arbre impérial !

Le grand talent de Gambetta fut, dès ses débuts, de traduire par des expressions attendues l'état précis de la conscience générale.

Sa plaidoirie, qui souleva dans l'opinion une véritable explosion, si on la relit aujourd'hui n'a rien d'exceptionnel, mais on y sent la vibration d'une âme qui s'émeut des mouvements des âmes des autres, et leur rend, en échange de l'impulsion reçue, tout ce qu'elles attendaient.

Le grand orateur démocratique était trouvé.

Gambetta pratiquait sciemment l'art de ne pas fuir la réceptivité. Il l'avait cherchée d'abord dans ses camarades, au barreau, quand la « salle est faite ». Il la rechercha à la Chambre, puis dans les foules. Quelles que fussent ses idées préconçues, son esprit prenait avec une facilité merveilleuse le sens de l'esprit général ; il se faisait en lui une mixture supérieure des idées ambiantes. Il forçait ainsi l'attention de ceux à qui il dépeignait les motifs de leur résistance à ses arguments et de ceux auxquels il retour-

nait leurs propres pensées élargies, fortifiées, formulées.

Adam voit encore une fois M. Thiers. « L'affaire lui semble mieux tourner qu'il ne l'aurait cru ; » il en convient, mais il se méfie de Gambetta : c'est un Italien.

« Dans l'histoire, dit M. Thiers, les Italiens n'ont jamais dominé la France pour son bien définitif. Celui-là ne peut-être ni Mazarin ni Bonaparte. Il n'est pas assez fin pour être Machiavel ; il sera Rienzi. On prétend même qu'il se vante d'une vague parenté avec cet agitateur que je me remets à étudier. Vos jeunes me soucient affreusement. Ils sont deux qui me paraissent destinés à vous conduire tous. L'un emporté, bruyant, sincère, je le crois, dans la recherche de formules sonores et « renouvelables », l'autre confiné dans un sectarisme absolu, dont il ne livre les ambitieuses et secrètes visées ni dans *la Morale indépendante,* ni dans *la Revue politique,* ni dans *le Temps,* où je le suis ligne à ligne : c'est Gambetta et Brisson. Je les observe curieusement depuis plusieurs années, je les vois qui montent, et travaillent avec un art extraordinaire à se faire des partisans ; ils m'inquiètent. Gambetta résumera Mirabeau, Rienzi ; Brisson, Robespierre mâtiné de saint-simonisme, que Massol a nourri du lait de sa « morale ».

« Le malheur est que Gambetta et lui, destinés peut-être à nous dominer un jour, sont

d'accord dans leur haine du catholicisme et nous en infectent tous. Les formules de Brisson m'épouvantent, moi, vieux petit bourgeois de la vieille France : « La morale, écrit M. Brisson, existe en soi sans distinction de culte, de coutumes, d'institutions. L'indépendance de la morale est la condition indispensable de la suprématie. »

— Je le crois, répond Adam.

— Ah! malheureux, mais le triomphe de telles idées, le reniement de la France catholique, la suppression de notre religion d'État, ce serait la fin de toute notre histoire, la lutte à mort contre nos genèses d'idées, contre notre esprit.

— Voltaire était anticlérical, et cependant d'esprit archifrançais.

— Est-ce un homme à la Voltaire, votre Brisson? Veut-il écraser l'infâme avec une pirouette? J'ai mesuré le sectarisme de Brisson à sa haine de Vacherot. Toutes les avances de ce vrai libéral à la libre pensée ne lui servent à rien. Il aura fait du mal sans désarmer l'intolérance. S'il va jusqu'à dire que la philosophie peut parfaitement remplacer la religion, que celle-ci n'est ni inspirée ni sacrée, qu'elle correspond à un état d'âme des peuples et des individus; ce n'est pas assez, car il ose ajouter qu'en dehors de la superstition, la vraie religion est éternelle! Alors c'est un déchaînement des athées, des matérialistes, des antispiritua-

listes, gens qui, sous l'étiquette d'anticléricalisme, dominent le parti libéral et républicain. Vacherot devient un réactionnaire et il est traîné dans la boue. Certes, je ne suis pas bigot, à peine religieux, mais je tiens, comme français, à mon étiquette catholique, et je suis passionnément déiste. Je deviens l'ennemi de vos amis, Adam. Votre Gambetta est un danger politique et social. Votre Brisson est un danger moral et national. Gambetta, même avant son succès, désagrégeait déjà l'opposition libérale et constitutionnelle. Que sera-ce aujourd'hui avec l'autorité qu'il vient d'acquérir? J.-J. Weiss m'a dit hier que le parti libéral nous quitte pour suivre Gambetta dans les voies révolutionnaires, et pourtant le moment était favorable, l'entourage de l'empereur divisé. Nous mordions sur tous ces irrésolus qui vont s'unir en face du danger trop visible, des menaces trop haut criées ».

« M. Thiers, me dit Adam, ne voit que lui, ses combinaisons personnelles, non la cause générale. Prends note de ses paroles : elles en valent la peine et peuvent nous servir un jour pour prouver au petit grand homme que ses facultés de prophète, qu'il prétend hautes, ont baissé. Il se trompe à cette heure, comme pour le chemin de fer et « la vile multitude ».

Adam parle de son entrevue avec Thiers à Challemel qui se révolte. Challemel déteste encore moins l'Empire et le militarisme que

« la robe noire ». Lui, si calme, perd tout sang-froid quand on parle cléricalisme ; il appelle l'armée « une dangereuse aristocratie », mais il l'admet cependant, avec les délégués d'une Convention forçant les généraux à l'obéissance, et à la condition qu'elle soit délivrée de la religion d'État ; quant à l'Église, elle le met hors de ses gonds, et nul ne peut en prendre la défense, même historique, devant lui.

« Les armées qui se sont le mieux battues dans l'histoire, prétendait-il, sont les armées païennes de Rome et de Grèce.

— Mais, lui dis-je un jour, elles étaient très religieuses, ces armées, religieuses comme je le suis, car il ne faut pas me cataloguer avec vous, Challemel, avec Peyrat et Brisson, qui n'avez pas l'ombre d'idéal divin dans l'esprit, de poésie des au-delà, quels qu'ils soient.

— Pardon ! Brisson a été poète.

— Comme Robespierre !

— Eh ! eh, c'est quelque chose. Mais, ma chère amie, autant l'idéal purement humain élève l'homme, autant le divin l'écrase. »

***

Nous partons pour Bruyères. Je vais dire adieu à mon père et lui demander en riant s'il veut nous accompagner.

« Mais, ma pauvre Juliette, je n'admets pas

même la plaisanterie à ce sujet. Moi quitter Paris, quand mon Paul Bert m'initie à ses découvertes sur la physiologie comparée de la respiration, quand Claude Bernard m'initie aux inconnus de l'analyse expérimentale, que ses expériences culbutent le comtisme, ma vieille bête noire, et qu'il prouve qu'on devance le fait par l'hypothèse, par l'induction scientifique. Entends-tu, ma fille? on peut découvrir les secrets de la science tout en combattant la façon dont le fait se produit. C'est la divinisation de l'esprit humain! Apprends que l'anatomie est impuissante à résoudre un problème physiologique, à expliquer les phénomènes de la vie, que l'anatomie ne peut jamais être séparée de l'observation et de l'expérimentation sur les vivants. Claude Bernard ouvre à l'investigation scientifique une ère nouvelle, et fait de magnifiques découvertes par la vivisection.

— Ah! l'odieuse chose!

— Il ne faut de sensiblerie ni en science, ni en politique, ni en réformes sociales, madame ma fille.

— Mais, papa, tu lâches le baconnisme, père de la libre pensée, pour Claude Bernard qui croit en Dieu. Que tu sois fanatique de Paul Bert, athée militant, je ne m'en étonne pas, mais ton fanatisme de Claude Bernard, je te le répète, ne s'explique pas, tu t'égares, crois-moi, prends garde!

— Juliette, il y a des choses sacrées, comme

la science, qui peuvent dominer certaines convictions personnelles.

— Ah !

— Et puis moi, quand je me perds, je me retrouve toujours, guidé par mes négations ! »

*
* *

Félicien Mallefille est mort. C'est un vrai chagrin pour Hetzel et pour Adam, qui retarde d'un jour notre départ et va à l'enterrement. Hetzel m'apporte, en me faisant ses adieux, *les Sept enfants de Lara,* que je lis en chemin de fer, et qui me paraît un chef-d'œuvre.

Bruyères ! Mon Bruyères est embelli, transformé joliment à l'intérieur, sans avoir perdu quoi que ce soit de sa gracieuse et modeste physionomie. Adam y retrouve sa chambre du Grand-Pin, dont il a apporté les meubles, et un cabinet de toilette agrandi ; l'escalier est étonnant, réussi. Trois nouvelles chambres d'amis appelleront nos plus chers. Comment remercier Adam ?

« C'est facile, en m'aimant un peu plus, » me dit-il, heureux de ma joie.

L'aimer plus ! impossible !

Mme Sand écrit à Adam sur la mort du pauvre Mallefille. Elle l'a aimé surtout en ami, ayant essayé avec sa passion de bienfaisance de l'aider à se modifier. Peine perdue. Adam doit savoir, lui dit Mme Sand, mieux que personne, puisqu'il

a été son ami, comment ce pauvre garçon a gâché, par son insupportable caractère, tous les dons du cœur et de l'esprit dont Dieu l'avait doté.

« Et c'est vrai, me dit Adam, je n'ai pas eu d'ami meilleur, plus sûr; mais plus susceptible, plus stupidement *froissable.* »

J'ai retrouvé dans la chambre occupée par Mme Sand, et en faisant nettoyer à fond son bureau sali par la pénétration des poussières du plâtre, un paquet sur lequel était écrit :

LETTRES DE ROLLINAT A BRULER

J'avais présent à l'esprit ce que Mme Sand a écrit à la mort de Rollinat :

« Rollinat, mon double en cette vie, l'ami véritable dont le sentiment de la différence des sexes n'avait jamais entamé la pure affection, même quand nous étions jeunes. »

Mme Sand ne se rappelle certainement plus ce paquet, puiqu'elle ne m'en a pas parlé à Nohant.

Hélas! si je le lui renvoie, elle va le brûler. Est-ce que je le garde? C'est la première fois et ce sera la dernière de ma vie que le vague désir de « détourner » quelque chose me hante. J'en parle à Adam, qui a comme moi un court moment d'hésitation, mais nous sommes bien vite d'accord qu'il faut renvoyer à Mme Sand ce qu'elle a laissé chez moi.

Ne sachant pas qu'Hetzel m'apporterait, au

moment de mon départ, *les Enfants de Lara,* j'avais pris, pour lire en chemin de fer, *la Libre Parole,* de Jules Claretie. Voyageant le jour, je lis les deux. *La Libre Parole* est un résumé de conférences, et il semble qu'il y ait plus de vie dans les figures, parce qu'elles ont été «parlées» avant d'être écrites.

Goncourt, Feuillet, Taine, Sainte-Beuve, Michelet, Proudhon, sont peints en traits définitifs. « Claretie ne cherche que 12 heures à midi, pas 14, me dit de lui un jour mon ami Louis Ménard. Il a le sens de l'actuel avec autant d'intensité que vous et moi nous avons celui de l'antique. »

Adam dévore *Liberté et Socialisme,* de son ami Courcelle Seneuil. Il trouve un intérêt passionnant à ce livre. Je le lirai.

Nous sommes à Bruyères, nous promenant le jour et lisant durant les longs soirs.

Le dernier samedi de *la Démocratie* est impressionnant. Chassin répète avec plus d'insistance que jamais qu'il faut renverser l'Empire avant qu'il ait ouvert la patrie à l'étranger. Jamais il n'a été plus affirmatif. Nefftzer n'aurait rien à ajouter aux prédictions de Chassin. Adam, qui passe par des alternatives fréquentes de quiétude et d'inquiétude, dit que Chassin est fou et Nefftzer toqué, avec leur terreur de l'invasion, que si tous nos amis n'écrivaient pas dans *la Démocratie,* il se désabonnerait.

Nous nous querellons à propos d'une guerre

possible avec l'Allemagne, et Adam, toujours sincère, me raconte, le lendemain, une conversation qu'il vient d'avoir avec un Bavarois, au Cercle nautique, et dans laquelle cet Allemand, qui aime la France et exècre Bismarck, a dit à mon aveugle mari, pourtant si fanatiquement patriote, ces paroles inquiétantes :

« Pauvres Français, vous ne voyez pas ce que vous prépare Bismarck avec cette haine doublée de mépris qui lui fait dire hautement à ses intimes : « Nous sommes servis à la fois par Napoléon III, qui croit tout ce que nous lui affirmons, par sa diplomatie qui ne se méfie pas de nous, par l'opposition qui ne voit qu'un seul péril, le péril politique. » Et le Bavarois ajoute : « Vous courez comme des fous à la défaite, à l'invasion. »

Adam est encore une fois ébranlé et convient qu'il pourrait bien y avoir « quelque chose », comme on dit en Provence.

Je lui conseille d'écrire cette conversation à son ami Louis Bamberger, qui rit de si bon cœur quand on lui parle d'une guerre possible de la Prusse à la France, et qui répète volontiers qu'en tous cas ce ne seraient pas les républicains qui pourraient en vouloir à Bismarck, puisque la guerre amènerait sûrement la République.

Louis Bamberger répond à Adam une lettre étrange qui ne dit rien, mais qui est pleine de *si* goguenards et d'*alors* ironiques; cette lettre

est devenue plus tard d'une cruauté révoltante.

Challemel-Lacour nous envoie le récit humoristique de la plaidoirie de J.-J. Weiss dans l'affaire de la souscription Baudin. *Le Temps, le Journal de Paris, la Tribune*, ayant comparu en police correctionnelle quelques jours après *le Réveil, l'Avenir national* et *la Revue politique*, J.-J. Weiss, se rappelant les propos de Labiénus, a cherché dans l'histoire romaine s'il ne trouverait pas un Pinarius. Or, il l'a découvert! Ledit Pinarius, ayant été à la fois autoritaire et gai, a fourni à J.-J. Weiss des trésors de comparaisons, d'amusantes similitudes, et des regrets plaisants pour le manque de belle humeur du nouveau Pinarius, l'ancien en débordant.

J.-J. Weiss n'a pas nommé une seule fois le ministre de Napoléon III, mais seulement et toujours Pinarius, rien que Pinarius!

Le 2 Décembre, le rendez-vous donné par Quentin au cimetière Montmartre n'a pu avoir lieu. Un déploiement de troupes extraordinaire, des escouades de sergents de ville ont balayé un à un les manifestants. Le soir, on a interdit toute réunion; la police envahissait les salles où quelques citoyens essayaient de se réunir. Toutes les garnisons des environs de Paris sont consignées. L'Empire prend peur.

La retraite de Disraeli en Angleterre, la formation du ministère Gladstone font plus de bruit dans la presse, mais moins de potin que la retraite de Pinarius, qui est remplacé par

M. Forcade de la Roquette. Napoléon III n'aime pas ceux qui ont de la déveine. M. de la Valette succède pour les mêmes raisons à M. de Moustier.

Comme Allain-Targé à Angers, M. Edmond Turquet donne à Vervins sa démission de procureur impérial parce qu'on lui a demandé, à lui aussi, des complaisances contraires aux principes du droit.

« Bonne recrue, dit-on, pour le parti. »

Adam parle à son Bavarois du Cercle nautique de Louis Bamberger.

« C'en est un ! dit le Bavarois.

— Quoi, un ?

— Agent sincère et intéressé de Bismarck, bon Allemand, ami des républicains français, se disant libéral, israélite, sachant s'enrichir dans les affaires que favorise son habile « patron ». Louis Bamberger est lié avec tous les exilés italiens, hongrois, autrichiens. Il l'était hier avec les espagnols, aujourd'hui rentrés. Il sait ce que tous pensent, ce qu'ils veulent, ce que vous voulez, et, dans ce qu'ils veulent, dans ce que vous voulez, il favorise cyniquement tout ce qui peut désagréger ou agréger, ce qu'il lui plaît d'édifier ou de détruire.

« C'est ainsi qu'il travaille à vous donner la République, qui est un gouvernement désagrégateur. Croyez-moi, vous n'avez qu'un homme politique, c'est votre petit bonhomme de Thiers ; il voit clair pour la France dans la

question italienne, dans la question autrichienne, dans la question allemande. »

Adam écoute son Bavarois, me redit ce qu'il dit, s'en préoccupe une heure, puis chasse, jusqu'à ce qu'il la retrouve, l'impression troublante qu'il lui a faite. L'un de ces derniers jours, ils se sont fâchés à propos de Jean Macé, qu'Adam considère comme le meilleur des hommes, presque un héros de la bienfaisance. Le Bavarois l'a révolté en lui demandant s'il était sûr de Jean Macé, qui lui avait tout l'air, lui aussi, d'un agent de Bismarck.

Tous ceux qui essayent un rapprochement entre l'Allemagne et la France sont, pour le Bavarois, des dupes ou des agents de Bismarck. La Prusse veut la revanche d'Iéna, elle a la haine de la France et rien ne la calmera que la conquête.

C'est ce que dit Nefftzer, et de plus en plus, à mesure qu'un écho, quel qu'il soit, me rappelle ou me répète ses paroles, ma conviction se fait dans le sens de la sienne.

Nous avons pour assez proche voisine une jeune femme qui habite l'une des dernières villas de Cannes. Nous la voyons souvent. Elle est polonaise-autrichienne. Ce qu'elle nous raconte sur la haine germaine pour tout ce qui n'est pas germain oblige Adam à convenir que l'Allemagne pourrait bien décidément être un danger aussi grand que le « péril anglais » dont il ne cesse de s'émouvoir.

Mérimée est venu me lire à nouveau son *Lokis*. Voilà un ours qui l'occupe; mais quelle admirable leçon pour moi que de voir un écrivain comme lui remettre cent fois son ouvrage sur le métier. Et aussi comme à chaque refonte il obtient un effet de réalité plus grand, tout en conservant la même réserve à propos de cet ours qui devient le père de son héros.

Nous avons invité Mme Sand à revenir au golfe Juan, cette fois en famille, et nous lui avons offert de passer l'hiver au Grand-Pin avec Maurice, Lina, Aurore et Gabrielle.

Mme Sand me répond qu'hélas! elle a à finir sa comédie de *L'autre*, que Lina trouve ses filles trop petites pour les transplanter et que si elle vient, elle viendra seule quelques jours à Bruyères pour se reposer.

Elle me parle des baptêmes *spiritualistes* d'Aurore et de Gabrielle, sorte de baptême protestant avec le prince Napoléon pour parrain.

Le prince Napoléon, qu'on croyait athée à cause de son amitié pour Sainte-Beuve, du fameux dîner du Vendredi-Saint et de ses relations suivies avec tous les savants matérialistes avérés, est, paraît-il, déiste comme Mme Sand. Ils s'entendent complètement quant à leur croyance en Dieu et dans l'au-delà.

Mme Sand a la plus haute idée du prince Napoléon, comme Renan, comme Sainte-Beuve, comme About.

« C'est un véritable César, me disait-elle un jour. Il en a le type physique, intellectuel et moral. Il rêve aux grandes choses universelles qu'il serait capable d'entreprendre. Il eût gouverné Rome en romain et la France en Bonaparte. Il a tous les talents et tous les savoirs. C'est un écrivain de race, et lui seul aurait pu écrire le César que Napoléon III a gâché. Autant l'empereur que nous avons ignore Napoléon Ier, autant le prince Napoléon le sait et le rappelle. »

Mme Sand prétend qu'elle ne connaît pas d'intelligence plus haute, d'esprit plus profond, de cœur plus noble, d'âme plus fière et plus hardie. Avec quel enthousiasme elle parle du prince Napoléon et le plaint, disant que, fait pour l'action, il est à tout jamais condamné à l'inaction.

Nous jugeons le prince Napoléon avec malveillance, quoique l'anticléricalisme qu'il protège publiquement et ce qu'il a fait pour l'Italie nous l'ait rendu un peu moins antipathique.

J'ai envoyé à Mme Sand le livre que je viens de publier : *l'Éducation de Laure*. Elle veut le lire en paix, m'en parler longuement et me conseiller à son propos.

Je reçois de Castagnary *le Bilan de l'Année,* qu'il a fait en collaboration avec Paschal Grousset, Ranc et Sarcey. Voilà un livre que mon père aimera, mais que détestera George Sand si elle le lit.

Les Garnier-Pagès, qui habitent le Cannet, viennent en famille déjeuner à Bruyères.

Adam m'a priée de les recevoir le moins cérémonieusement possible. Nous leur rendons un déjeuner accepté chez eux il y a quinze jours. La vie de Garnier-Pagès, celle de sa femme, de sa fille, de son gendre Dréo, est d'une touchante simplicité. Cet ancien ministre des finances de 1848, qu'on a si longtemps accusé d'avoir volé sur l'impôt des fameux *quarante-cinq centimes*, a toutes les vertus républicaines les plus nobles et les plus austères.

Il est difficile d'imaginer aujourd'hui ce qu'a été la vie privée des hommes de 1848. Ils tenaient pour vice criminel la moindre convoitise, et n'admettaient l'ambition que si elle devait servir sans alliage le parti de la liberté.

Les femmes de ces fanatiques de libéralisme, de ces républicains, sont préoccupées de garder à leurs maris leur caractère de désintéressement.

La moralité farouche est encore une forme d'opposition contre le goût de « la fête » des bonapartistes. L'élévation a pour nous son sens vrai, et nous la recherchons jalousement. Sauf dans le vocabulaire d'Ollivier et des jeunes gens qui le suivent, les mots utilitaires d'arrivistes impatients n'existent pas. On n'est nullement assoiffé de fortune, de situation.

Autour des « vieilles barbes », les idées de résultats, et encore moins d'assiette au beurre, de curée, ne venaient alors à personne.

Le docteur Maure est du déjeuner et fait enrager Adam. Il lui raconte qu'il a vu cet automne Barthelémy Saint-Hilaire, lequel lui a révélé que j'avais un adorateur extrêmement dangereux, auteur d'un roman fait pour me tourner la tête : *les Drames du cœur*. Comme je sais de quel adorateur il s'agit, je renchéris. Adam, qui serait volontiers jaloux, se fâche à moitié. Garnier-Pagès déclare que, comme doyen, il exige le nom du séducteur. Le docteur Maure se refusant de « trahir Saint-Hilaire », je réponds à Adam que ce n'est pas un rival pour lui, mais pour Toussenel, qu'il a le même genre d'adoration, que c'est un homme de valeur, qu'il sait beaucoup, aime d'un même amour les femmes et les voyages ; qu'il connaît l'Italie, l'Adriatique, le Monténégro, la Suède, la Norwège, la Finlande, le Spitzberg, la Russie, qu'il est le plus charmant des écrivains et des poètes, que toutes les revues s'arrachent ses articles.

« Le nom, le nom ! disent en cœur les Garnier-Pagès, que l'impatience d'Adam amuse beaucoup.

— Il sera académicien à la première vacance, ajoute le docteur Maure, avec sa moue si comique.

— Ouf ! dit Adam, c'est Xavier Marmier. Je le crains si peu, cet homme honoré et honorable, que j'ai apporté un jour à Juliette une lettre de lui fort galante.

— Comment le saviez-vous? demande Dréo.

— Il me l'avait fait lire. Les adorateurs de ma femme de cet âge et de cette respectabilité, je les encourage. Ce sont de précieux tampons. »

*
* *

Szarwady écrit à Adam qu'il a reçu des nouvelles du général Türr, et que de grandes choses se préparent pour la France avec l'aide de la Hongrie. Adam et moi sommes fort intrigués et fort curieux d'apprendre ce dont il s'agit.

Adam ferait bien un saut jusqu'à Paris, mais nous avons l'idée d'un voyage à Rome. Nous l'appelons depuis le printemps dernier « notre voyage de noces ».

Va-t-il encore être remis, ce voyage? Adam, comme toujours, sera-t-il le seul à faire des sacrifices à son parti? *L'Avenir National* va-t-il dévorer « notre voyage de noces »?

Peyrat écrit à Adam une longue lettre, dans laquelle il lui raconte une scène entre lui, Pinard, le directeur du Comptoir d'Escompte, et Borie, secrétaire général, scène durant laquelle Pinard a prétendu ne se souvenir d'aucune des promesses faites par lui devant Borie pour sauvegarder le journal. Borie non plus ne se souvient pas. Peyrat crie : « Au secours ! » à Adam. Décidément, notre voyage à Rome se fera à *l'Avenir National*.

Je trouve Mérimée sur le cours, à Cannes, se

promenant avec notre ami Béchard, du Cercle nautique. Celui-ci me demande des nouvelles de Mme Sand, à laquelle il a été présenté le jour de la petite conférence de Mme de N... Béchard continue à m'interroger, malgré mon silence significatif.

Mérimée fait un signe énergique d'impatience.

« Béchard, vous n'y pensez pas, comment osez-vous parler de Mme Sand devant Mérimée? »

Béchard se frappe le front et s'enfuit.

« Cher grand maître, dis-je, ce que l'on raconte d'une scène violente faite par la princesse Mathilde à Sainte-Beuve est-il vrai?

— Que raconte-t-on? me demande Mérimée?

— Que ces derniers jours, quand Sainte-Beuve a quitté *le Moniteur* pour *le Temps*, la princesse Mathilde est allée chez lui et lui a reproché toutes les faveurs dont l'a doté l'Empire, car c'est elle, rien qu'elle, lui a répété la princesse, qui l'a fait nommer sénateur, et non ses mérites. Elle a ajouté cruellement que cette situation ayant apporté l'aisance chez lui, il n'en est plus à un article près. Elle lui a reproché sa criminelle ingratitude, lui rappelant qu'elle s'est brouillée avec l'impératrice à cause de lui, qu'elle l'a défendu contre la dévotion de la souveraine, scandalisée du dîner du Vendredi-Saint? Est-ce qu'elle n'a pas demandé et obtenu de Rouher pour lui, ses parents et amis, tout ce qu'il a désiré?

« La princesse Mathilde aurait, paraît-il, ajouté un mot qui a mis Sainte-Beuve hors de lui :

« Vous êtes mon *vassal*, et vous deviez me consulter avant de vous permettre une pareille résolution. »

— C'est à peu près ce que Sainte-Beuve m'a écrit, me répond Mérimée. Je vous confesse qu'à part moi je donne raison à la princesse Mathilde. Il ne faut pas jouir d'une situation difficile à obtenir, lucrative et honorifique, sans se sentir certains devoirs envers ceux qui vous l'ont octroyée; mais Sainte-Beuve n'est coupable et ne peut être condamné sans circonstances atténuantes. Il a été forcé de quitter *le Moniteur*. La fondation de *l'Officiel* avait rendu Dalloz libre. Il le devenait politiquement, mais il s'enchaînait religieusement en acceptant d'associer à sa direction un clérical. Sainte-Beuve voyait ses articles hachés, châtrés, il ne pouvait tolérer cela. *Le Temps* ne cessait de lui faire des offres. Là, il était certain de ne pas subir de coupures, et un article, charcuté au *Moniteur*, sur Paul Albert, a paru au *Temps* sans une virgule enlevée. Mais cela ne fait qu'expliquer, ne justifie pas son entrée au *Temps*. La princesse a été pour lui plus qu'une amie, un secours ! En écrivant dans le journal de Nefftzer qui, malgré sa modération, est un ennemi acharné de l'Empire, il a commis plus qu'une faute de conduite : une ingratitude. Il pouvait entrer à *la Liberté*, mais pas au *Temps*.

« Le prince Napoléon, qui ne s'est pas brouillé avec Sainte-Beuve, lui donne tort comme moi. La princesse Mathilde, profondément bonne, pardonnerait peut-être à la longue, mais elle a pour conseil, dans ses griefs, Edmond de Goncourt, qui n'essaiera pas de la calmer. »

Hetzel vient passer quelques semaines au golfe Juan. Szarwady l'a prié de nous expliquer ce qu'il avait écrit à Adam à propos du général Türr.

En janvier, Türr, chargé d'une mission diplomatique très importante, vit Napoléon III. Son but était « de préparer une entente entre l'Italie, l'Autriche et la France ». Nul ne savait mieux que le général Türr ce que Bismarck ourdissait contre nous ; il avait « travaillé » avec lui avant la guerre contre l'Autriche et à propos de la question romaine et saisi ses plus secrètes intentions.

Après quelques pourparlers avec Napoléon III, le général Türr alla rendre compte des premiers résultats de sa mission à Victor-Emmanuel ; de là il vint à Vienne, causer avec son ami de vieille date, le comte de Beust, puis à Budapest, où il était certain du consentement de la Hongrie.

Le général revint à Paris en possession du succès diplomatique qui délivrait la France d'un isolement dangereux.

En face des armements de l'Allemagne, dès

que la France n'augmentait pas son armée, le gouvernement de l'Empire ne pouvant obtenir cette augmentation de la Chambre, il fallait à tout prix des alliances à Napoléon III. Elles « s'imposaient ».

Ce fut le mot employé par le général Türr. Mais l'empereur malade, plus irrésolu que jamais, entêté dans la question romaine, l'impératrice déclarant « que faire une concession à l'Italie contre la Papauté, c'était le malheur attiré sur l'Empire, » les négociations furent rompues.

Et Türr avait ajouté, en autorisant Szawardy à le redire :

« Si les Français sont brossés, si la France est dépecée, ils sauront qu'ils le doivent au Pape ! »

On imagine si de tels faits ajoutaient à nos griefs contre le cléricalisme !

Je priai Hetzel de parler à son ami Mérimée de la mission de Türr. Il le fit et Mérimée lui répondit :

« Hélas ! je le sais, tout cela est strictement vrai. Dites à Mme Adam, et vous le savez déjà vous-même, Hetzel, que je vois clair dans le jeu de Bismarck, pour lequel elle m'a tant accusé d'avoir des faiblesses. Il intrigue personnellement, nous en avons la preuve « criante » avec tous les éléments révolutionnaires d'Europe les plus dangereux, et il nous inonde, en les subventionnant, des criminels politiques du monde

entier. En outre, je sais, par une lettre reçue d'Allemagne, que c'est, malgré l'apparence, un reître ennemi de toute culture. Il a l'horreur de l'esprit, de la pensée, du livre. Il répète, à ceux auxquels il se confie, que, s'il était le maître, il anéantirait l'imprimerie et tout ce qui a été écrit, sauf la Bible.

« Répétez à Mme Adam que je reconnais juste, bien tard, hélas! la fameuse lettre de Nefftzer. Elle saura ce que cela veut dire, » ajouta Mérimée.

Louis Ménard m'écrit le grand succès de François Coppée. Ce succès rejaillit sur les membres de ce Parnasse, cher au cœur de Ménard. Tout Paris court à l'Odéon. *Le Passant*, joué par Agar et par une Mlle Sarah Bernhardt, est un chef-d'œuvre merveilleusement interprété.

« Michel Lévy, ajoute Ménard, a refusé *le Passant*, venant d'un écrivain du Parnasse, comme il a refusé vos *Idées antiproudhoniennes*, sans vouloir les lire. Notre ami Lemerre, qui nous soutient avec tant de fidélité, reçoit une première récompense de l'admiration sans réserve qu'inspire *le Passant*. »

Il nous arrive une compatriote de notre ami Frappoli, qui passe l'hiver à Cannes. Elle nous remet deux lettres de Frappoli, l'une qui nous la présente et l'autre dans laquelle il nous parle d'une lettre de Thiers à l'auteur de *La Marmora et l'Alliance prussienne*. Frappoli nous cite avec

indignation les passages suivants de cette lettre de M. Thiers, qui a été publiée dans tous les journaux italiens :

« Vous ne serez point étonné si je ne puis partager vos vues. Je n'entends pas juger le gouvernement italien dans ses actes, je me borne à regretter amèrement que la France, en voulant prendre en mains la cause de l'Italie, ait bouleversé la face de l'Europe et amené un état de choses déplorable pour notre grandeur et notre sûreté. Que cet état de choses soit favorable à l'Italie, c'est une question qu'il ne m'appartient pas de résoudre, mais qu'il ait été funeste à la France, aucun homme éclairé ne peut le méconnaître. Voilà mon unique motif pour résister en France à ce qu'on appelle *la politique italienne*. J'ai toujours aimé l'Italie, mais j'aime mieux la France, et vous m'approuverez, comme je vous approuve de mieux aimer l'Italie.

« Recevez, etc.

« A. Thiers. »

La révolte de Frappoli contre de telles idées est si excessive qu'elle produit sur Hetzel, sur Adam et sur moi un effet contraire à ce qu'il en attend, certainement. Les faits, en vérité, se succèdent un peu vite et bouleversent nos idées tantôt dans un sens tantôt dans un autre. Nous ne les sentons plus aussi solides.

Coup sur coup, nous apprenons la mort de

Lamartine et celle de Berlioz. Celle de Berlioz me fait beaucoup de peine. Ceux qui l'aimaient espéraient qu'il connaîtrait de son vivant les grands succès qui lui sont dus. Pauvre Berlioz!

Ses ennemis prétendaient qu'il avait une figure de damné. Ce sont leurs persécutions qui la lui avaient faite.

La mort de Lamartine ne nous touche qu'à cause de Mme de Pierreclos, car il était mort à sa gloire depuis longtemps, et elle ne peut revivre qu'après sa disparition. Il s'est éteint dans l'élégant chalet que la ville de Paris avait mis à sa disposition et que conserve sa nièce, Valentine de Cessiat, sœur de mon amie.

Mme de Pierreclos m'écrit que, l'orgueil de son oncle n'y mettant plus obstacle, elle désire une situation d'inspectrice des pensionnats.

J'en fais part à Mérimée, qui vient d'être malade dangereusement. Le docteur Maure en a même été inquiet. Je le prie d'obtenir la situation que demande Mme de Pierreclos.

Berlioz, pauvre Berlioz! je ne puis me consoler de sa mort! Malgré son caractère difficile, qu'excusaient ses cruels et injustes déboires, Berlioz est une grande figure, une grande âme française qui disparaît de notre milieu. Son originalité, sa personnalité, apparaîtront un jour dans toute leur grandeur, nul de nous n'en doute. Il est l'initiateur de toute la génération à laquelle il appartient. Il a semé sur nous à la volée ses inspirations, mais elles ne sont pas

remontées dans les hauteurs de l'âme d'où elles sont descendues. Elles germeront. Berlioz sera Berlioz pour le grand nombre comme il l'est pour ses dévots. Il sera vengé de ses jaloux, il commence à l'être ; mais pourquoi meurt-il si tôt? Un grand mouvement se faisait en sa faveur. C'était sensible. Lorsqu'on le jouait, il était plus écouté, plus goûté, mieux jugé.

On dit qu'en mourant il aurait prononcé ces paroles : « Enfin! on va donc jouer ma musique! »

Notre pauvre grand incompris va-t-il être enfin compris?

Mérimée me répond à la lettre que je lui ai écrite pour Mme de Pierreclos.

« *Cannes, 24 mars 1869.*

« Madame,

« Je crains que l'affaire ne soit des plus difficiles. Il n'y a pas de place d'inspectrice des pensionnats. Je crois qu'il y a deux ou trois places d'inspectrice des salles d'asile, mais il y a peu de semaines elles étaient remplies. Cependant, je viens d'écrire à Paris selon vos instructions.

« Je suis toujours assez souffreteux, mais je fais des progrès.

« Veuillez, madame, me rappeler au souvenir de M. Adam et agréer l'expression de mes respectueux hommages.

« P. Mérimée. »

*
* *

Nous faisons enfin notre voyage en Italie. Hetzel, au dernier moment, hésite à nous suivre. Nous partons en voiturin, Adam, Alice et moi, par la Corniche, suivant les contours de notre grande bleue. Les petites villes, les villages, merveilles de fantaisie, de grâce, d'originalité, se perchent, se glissent, se mirent, se baignent sur la côte azurée.

Nous nous arrêterons à Gênes, au retour, et nous la voyons à la hâte en passant.

Nous traversons les Apennins tragiques, dont la nature n'a de sourire que par échappées. On y rêve de scènes de grands brigandages, de grandes guerres plus que de retraites sentimentales.

A Florence, nous voyons nos amis italiens. Frappoli, un peu froid, et Cairoli, dernier fils héroïque de celle qu'on appelle « la mère des Gracques », qui a donné un à un ses six fils à la patrie.

A plusieurs séances de la Chambre auxquelles nous assistons, l'opposition attaque vivement la France. C'est pour Adam et pour moi une grande tristesse. Quoi! tout le sang versé, nos sacrifices, notre amitié, notre dévouement, notre enthousiasme, à nous, républicains, qui nous a fait accepter un armistice dans notre lutte contre l'Empire, n'ont servi qu'à nous faire une ennemie violente de l'Italie. Et cela

parce que nous tardons à la laisser entrer à Rome?

M. Thiers aurait-il raison?

Le marquis Alfieri, que nous connaissons de longue date et plus intimement depuis sa rupture avec Mme Clesinger, nous paraît moins injuste que nos autres amis envers la France. Il a épousé la nièce de M. de Cavour.

Nous retrouvons à Florence tous les exilés italiens que nous avons connus à Paris. Ils se rappellent avec gratitude notre accueil durant leur exil, mais lorsqu'il s'agit de l'Italie une et de Rome, ils n'entendent plus à rien.

On nous parle du grand succès de *Patrie* de Sardou et de la grève du Creuzot que nous avons laissée en pleine formation au départ. Les deux faits, à des degrés différents, intéressent les hommes politiques italiens.

La passion de la patrie cherche toutes les occasions de s'exalter même en paroles chez nos amis d'hier, nos ennemis de tout à l'heure. La violence de ce sentiment patriotique débordant étonne Adam, qui n'est pas encore très éloigné de la formule : « Les peuples sont pour nous des frères. »

Florence! nous ne nous lassons pas de l'admirer. Oh! cette Italie, comment ses fils n'en seraient-ils pas fanatiques? Combien de patries dans une? Et comme les petites grandissent la grande! Le dernier des hommes du peuple italien admire les chefs-d'œuvre, les respecte,

et, bien plus, s'enorgueillit de tous les grands noms que l'histoire lui a légués dans sa ville.

Des tressaillements religieux nous secouent dans la chapelle des Médicis. La *Nuit*, le *Jour*, le *Penseur*, de Michel-Ange, ne quitteront plus nos esprits. Il est plus divin encore que je ne l'imaginais, l'homme qui cherchait à arracher au marbre le secret de sa propre pensée, qui voulait la pureté marmoréenne pour la féconder et qui disait ce mot qu'il faut redire dans la belle langue sonore : *Non scultare, scrutare!* Non sculpter, mais scruter le marbre.

Dans la chapelle Sixtine, le marbre interrogé par le génie de Michel-Ange a génialement répondu !

Nino Bixio, frère de notre cher Alexandre, est à Florence. Le général garibaldien est devenu général de l'armée italienne. Nous lui parlons de son frère ; il ne nous quitte plus. Il vient avec nous à Milan que nous aimons pour son animation de grande ville heureuse, on le sent, d'être redevenue libre, de ne plus subir le joug odieux de l'étranger.

La cathédrale de Milan est l'une de celles qui nous paraît fixer le mieux ce sentiment chrétien superposé au sentiment païen qui a présidé aux constructions des grandes églises italiennes.

La *Cène* de Léonard de Vinci, vue par un jour clair, est une merveille d'idéalité et de réalisme à la fois, mais dans la proportion que leur fixe à chacun le grand art.

J'ai la joie de trouver mon dernier livre, *l'Éducation de Laure*, à l'étalage de la grande librairie Sonsogno, dans les galeries.

Avec Nino Bixio, nous visitons Turin et gagnons Gênes où notre voiturin revenu sans nous de Florence, nous attend.

Nino Bixio nous fait visiter Gênes comme nous n'aurions jamais pu le faire.

Nous voyons seuls à notre loisir, au Palais Rouge, la salle des Van Dyck. Nous allons à la forteresse par les petites rues des hauts quartiers. Nino nous explique, au port, à quel endroit les quelques centaines d'hommes qui sont devenus les mille se sont embarqués.

Nino nous accompagne en voiturin. Il fera avec nous notre première étape.

Pourrai-je jamais oublier ce dont le général de Garibaldi et de Victor-Emmanuel nous parla un soir, au soleil couchant, alors que l'horizon du ciel et de la mer était d'un rouge de sang?

« Je viens de faire en Allemagne, nous dit Nino Bixio, après l'avoir fait en France, un voyage ordonné par le roi, qui tenait à se rendre compte de l'état des armées allemandes et françaises, sa conviction étant que Bismarck prépare la guerre contre la France.

« Je partage aujourd'hui cette conviction du roi. Une année ne se passera pas sans que vous soyez attaqués par l'Allemagne. Or, vous n'êtes pas prêts, vous serez affreusement brossés. »

Adam, pâle, se leva à demi dans la voiture.

« Taisez-vous, Nino, s'écria-t-il, ou je vous jette à la mer. La France battue par les Prussiens, jamais, entendez-vous, jamais !

— Ah ça ! est-ce que vous croyez que cela me fera plaisir? répond brutalement Nino. Entendez-moi bien ! si vous ne voulez pas, non être brossés, mais rossés, pour l'amour de Dieu, finissez-en avec votre imbécile, votre coupable, votre criminelle campagne d'opposition contre le « militarisme ». Ce militarisme qui tient la Prusse dans les moelles depuis un demi-siècle l'a mise en forme pour la revanche d'Iéna. Ah ! mon pauvre Adam, que la France est aveugle ! Je l'aime, moi, la France qui a fait une si belle figure à mon frère Alexandre. J'aime la France de Solférino, de Magenta, si je hais une France soutien de la papauté, qui « fait merveille » avec ses chassepots sur les Garibaldiens, qui arrête l'Italie dans l'essor unitaire qu'elle lui a donné ; la France qui nous force à nous allier à la Prusse, quand nous étions prêts pour elle, pour la sauver, à nous allier à notre ennemie d'hier, l'Autriche. Si je hais cette France-là, en vérité, vous devez l'admettre.

« Savez-vous, Adam, ce que Bismarck disait à Türr au moment des troubles de Florence et de l'arrestation de Garibaldi? « Il faut à la Prusse une Italie troublée, en désaccord permanent avec la France. » Adam, votre Napoléon troisième est un provocateur d'invasion, et vous, républicains, vous vous rongerez les

poings d'avoir été plus sectaires que français: en lui refusant des soldats, vous êtes stupides!

— Nino!

— Ah! si je pouvais éclairer la pauvre France, je le ferais au prix de mon sang. Si je pouvais la sauver d'un Sadowa! Türr est allé à Paris avec une mission de notre roi, après une entente avec Beust, avec la Hongrie, proposer une alliance à votre empereur qui vit dans la lune, et cet empereur avachi, incapable d'une résolution mâle, a refusé! Votre impératrice, qui croit depuis 1867 que tous les rois et les empereurs sont à ses pieds, et qui d'ailleurs, pour la gloire de la papauté, en bonne espagnole qu'elle est, désire la guerre avec l'Allemagne protestante, votre Eugénie de Montijo a déclaré à Nigra qu'elle s'opposerait de toutes ses forces à une alliance avec l'Italie, alliance dans laquelle le pape serait sacrifié. Oh! mes amis, que j'ai peur pour la France! »

Le général nous énumère les forces allemandes, nous décrit l'organisation de l'armée, nous parle de la valeur de ses chefs, de son entraînement et compare les forces de la France, les habitudes stratégiques de l'armée d'Afrique, si dangereuses dans une campagne européenne avec des soldats impassibles et mécaniques comme les Allemands.

« Vous n'avez ni un Moltke militaire, ni un Bismarck politique, ni un Guillaume à la fois énergique et obéissant.

« Vous serez battus, archibattus ! »

Nino Bixio nous a mis dans un tel état d'esprit que nous décidons de prendre le premier bateau qui passe à Oneglia pour rentrer plus tôt à Bruyères. Le long voyage en voiturin par la Corniche nous paraîtrait à présent mortel.

Nous passons notre dernière soirée à Oneglia avec le général. Nous sommes tristes à mourir. Lui-même l'est aussi pour les raisons qui nous désolent et pour d'autres.

Depuis qu'il a sauvé, à Custozza, le prince Humbert, sur le point d'être fait prisonnier par les Autrichiens, qu'il l'a défendu avec héroïsme en formant ses troupes en carré autour de lui, le prince Humbert le déteste.

Victor-Emmanuel, au retour de Custozza, l'a embrassé en lui disant : « Tu m'as sauvé mon fils ! Je ne l'oublierai de ma vie ! »

Mais Nino sent bien que, si Victor-Emmanuel mourait, il ne pourrait rester dans l'armée italienne sous le règne d'Humbert.

*
* *

En rentrant à Bruyères, je trouve une lettre de Mérimée ainsi conçue :

« *Cannes, 4 avril.*

« Madame, une belle dame à qui j'ai transmis les renseignements que vous m'avez donnés sur la situation de la nièce de Lamartine m'a envoyé

hier le télégramme que je joins à cette lettre.

« A mon retour à Paris j'aurai soin de rappeler l'affaire.

« Veuillez agréer, etc.

« P. Mérimée. »

Le télégramme de la « belle dame » était de l'impératrice.

« *A Monsieur de Mérimée.*

« *Cannes.*

« J'ai reçu votre lettre et recommandé la dame, mais je crois que pour le moment il n'y a pas de place.

« Eugénie. »

* * *

Nous rentrons à Paris. Adam va aussitôt voir M. Thiers et lui redit la prédiction de Nino Bixio. Et M. Thiers lui répond que ces lamentables choses confirment ses craintes en y ajoutant. Quant à nos amis politiques, sauf Nefftzer, ils lèvent les épaules et se moquent d'Adam. Ils sont bien trop occupés de la politique intérieure pour s'inquiéter de ce qui se passe au dehors. Leur révolte contre la loi de sûreté générale, qui menace la sécurité de chaque citoyen, est si violente qu'ils refusent de s'émouvoir des insécurités de la France.

De Ronchaud désespéré vient m'apprendre

que Mme d'Agoult est entrée le 11 avril chez le docteur Blanche.

Elle s'est brouillée avec plusieurs de ses amis comme elle s'est brouillée avec moi, après des scènes violentes et incohérentes.

Je m'étais dit plus d'une fois, en songeant à ma dernière entrevue avec Mme d'Agoult :

« C'est inexplicable, à moins que ce ne soit un acte de folie. »

Et toute mon amitié, toute ma gratitude pour elle, me reviennent, et j'oublie en un instant le chagrin qu'elle m'a fait, puisqu'elle n'en était pas responsable.

« C'est peut-être parce qu'elle vous aimait plus qu'une autre, me dit de Ronchaud, qu'elle a été avec vous la première inconsciemment cruelle. »

Trois mois après, Mme d'Agoult sortait guérie de chez le docteur Blanche.

Nous recevons une lettre de Castelar, un peu naïvement orgueilleux du succès colossal de son discours sur la liberté de conscience. Je lui demande de me le faire traduire. Il le traduit lui-même et me l'envoie. C'est le plus beau morceau d'éloquence latine qu'on puisse lire.

L'approche des élections, fixées aux 23 et 24 mai, absorbe toutes les pensées et concentre toutes les énergies de nos amis politiques. Ils sont pleins d'espoir. Leur haine d'Émile Ollivier s'alimente de tout ce qu'ils apprennent, de tout ce qu'ils constatent, de tout ce qu'ils

provoquent contre lui dans la troisième circonscription. Un grand nombre des électeurs du « rallié » déclarent qu'il ne sera pas réélu.

C'est la première fois que des élections vont se faire sous l'Empire avec la presse libre et les réunions publiques autorisées.

Les préfets fondent des journaux en nombre incalculable, mais les feuilles officieuses n'ont pas d'abonnés. On essaie d'acheter les consciences, donc on doute du succès.

Que d'émotions, que d'espérances !

La lutte suprême se poursuit, nous avons depuis ces derniers mois le sentiment que l'Empire est atteint.

Bien peu parmi nous prévoient que la chute de l'Empire pourrait blesser la France. La République dont on poursuit la réalisation, et qui doit remplacer l'Empire, a toutes les vertus, toutes les beautés, toutes les forces. N'a-t-elle pas aussi toutes les expériences, elle qui sera la troisième ? Cruelle mais triomphante contre l'étranger en 92-93, humanitaire et naïve à l'excès en 48, la République, cette fois, sera la vraie, la définitive, et avant tout la libérale ! Elle n'inspirera pas à l'Europe de craintes de guerre comme l'Empire.

La France pourra être, sous cette République, grande, généreuse, vaillante et pacifique, pratique et idéaliste. L'honneur deviendra la divinité qui dominera tous les cultes.

On dit beaucoup que le *Peuple français* de

Duvernois, auquel collabore Napoléon III, et qu'alimente la cassette impériale, est répandu à des milliers d'exemplaires dans tout le pays. Le gouvernement s'est assuré, paraît-il, le concours du *Soir*, de la *Patrie*, du *Constitutionnel*, de la *France*, du *Moniteur*, de la *Liberté*, on dit aussi des *Débats*, mais, dès que les électeurs flairent un journal officieux, ils ne le lisent plus.

L'Empire a des candidats sans valeur. Il a surmené ses partisans, ne leur permettant aucune opinion, aucune initiative personnelle. Une simple critique suffisait pour qu'ils fussent traités par les « mamelucks » en ennemis de l'Empire. Tous les hommes indépendants se sont découragés et écartés, les autres ont vieilli et se sont amollis dans le succès.

Il est vrai que chez nous les jeunes crient si haut qu'on n'entend plus ni les Carnot, ni les Jules Favre, ni les Grévy; les petits Ollivier restés fidèles à leur chef sont devenus exportation pour la province.

Mais voici les députés de Paris forcés de faire campagne avec les jeunes qui les mènent tambour-battant; quant aux exilés abstentionistes et à notre groupe de plus en plus restreint, ils n'ont voix au chapitre que s'ils combattent pour les candidats désignés par les nouveaux meneurs.

Depuis son succès, Gambetta conduit le parti républicain. Il fait le 5 mai un discours à Belleville qui est un programme et qu'il va falloir accepter en bloc. Il tonne contre la loi de

sûreté générale. Il veut l'entière liberté de la presse, la liberté de réunion, la liberté d'association sans une réserve ni une restriction; la suppression des octrois, des gros traitements, la nomination des fonctionnaires à l'élection, les réformes économiques touchant au problème social, il veut ceci, il veut cela, il veut tout, il veut trop. « On pourra toujours en rabattre, » dit-il dans l'intimité.

Le jour même du discours de Gambetta à Belleville, avait lieu au Châtelet une réunion électorale présidée par Émile Ollivier, et ayant pour but d'exalter sa candidature. La veille, son adversaire Bancel avait été acclamé à la salle Molière. Au Châtelet il y a de la houle. On crie : « Vive Bancel! ». La police fait évacuer la salle, et la foule au dehors crie de plus belle : « Vive Bancel! » C'est, paraît-il, un cri séditieux. La police cogne et charge avec une violence telle qu'un flot de gens s'engouffre dans la brasserie Dréher, qu'une lutte s'engage avec les agents et que tout y est mis à sac.

Mais à mesure que les groupes sont dispersés d'autres se reforment chantant la *Marseillaise*. Finalement on défile en silence dans la rue Sainte-Marguerite où Baudin a été tué.

Paris sait aujourd'hui ce qu'il veut. La victoire y est certaine. Plus la police assommera de gens, plus les voix pour les candidats de l'opposition seront nombreuses.

Au Salon, où je ne suis pas encore allée, il y

a un grand scandale à propos du tableau de mon ami Chenavard placé dans la salle d'honneur. *La fin des religions*, a été enlevé de cette salle, sur l'ordre du ministre des Beaux-Arts. Aussi y a-t-il foule à l'endroit où le tableau est relégué. Le succès en a triplé.

Adam et moi nous rencontrons Jules Simon sur le boulevard.

« La victoire me semble assurée, dit Adam.

— Hélas !

— Pourquoi hélas ?

— Nous allons trop vite et ne songeons pas assez que l'armée est encore impériale ; c'est dangereux. Il nous eût fallu d'abord acheminer l'Empire vers la suppression de l'armée permanente. »

Adam proteste. Il songe aux prédictions de Nino Bixio. Il a d'ailleurs l'horreur des milices nationales. Il aime l'armée, il la défend et déclare qu'un pays sans armée permanente est un pays perdu. Emporté par sa thèse, celui que M. Thiers appelle le général Adam se met en colère et déclare qu'il rendra les sermentistes responsables, eux qui pouvaient voter l'augmentation de nos forces militaires, le jour où les Prussiens défileront sur les boulevards.

La dispute s'envenime, on commence à s'attrouper, quand passe Nefftzer. C'est l'heure des verres de bière. Je lui fais signe et le mets au courant des motifs de la querelle de Simon et d'Adam.

« Vous avez raison tous les deux, leur dit Nefftzer. Il faut à la fois la vieille armée et la milice nationale pour résister à l'envahissement germain qui s'approche... »

Jules Simon lève les épaules. Moi, j'ai mon angoisse, celle que me donne Nefftzer quand il me dit : « Le temps est venu ! »

Les impérialistes, voulant trouver quelque chose de nouveau en face de « l'Union libérale », créent « l'Union dynastique ».

Dans la lutte électorale qui s'ouvrait, la besogne qu'il s'agissait de faire : saper l'Empire, ne se faisait pas toujours à des conditions agréables. Quelques-uns de nos amis comme Adam, trouvaient dur d'être en accord parfait avec l'*Égalité*, journal internationaliste, dont certains arguments étaient peu sympathiques, on l'avouera, quand ils se traduisaient par des formules comme celle-ci :

« Qu'est-ce qu'on fera des bourgeois quand la Révolution sociale les aura expropriés ? se demandait l'un des rédacteurs de l'*Égalité*, et il se répondait : « On leur donnera des bons de soupe. »

C'étaient les jeunes qui imposaient cette tactique au parti « de faire flèche de tout bois ». Où étaient les belles, les nobles luttes contre la royauté orléaniste, le choix des combattants, des armes, des principes ? Le pauvre Adam, ex « gant jaune du *National* », trouvait ce méli-mélo inquiétant et écœurant.

« Les queues qu'on est obligé de couper, disait-il à son ami Duclerc, « *National* » comme lui, ça repousse ! »

Le baron de Heeckeren, un soir à l'Opéra, où Adam voyait *Faust* pour la centième fois et moi pour la troisième, et où nous riions gaiement du fait ; à un entr'acte, dans les couloirs, le baron de Heeckeren nous apostropha ainsi à notre confusion, je l'avoue : « Quel métier honteux faites-vous? nous dit-il. Quoi? vous vous associez dans votre lutte contre l'Empire à la voyoucratie internationaliste, aux gens sans patrie, sans respect d'aucune forme sociale? »

Jérôme David, passant auprès de nous, ajouta :

« Qui vous mangeront, vous dévoreront après vous avoir dépouillés et déshonorés.

— M. Jérôme David! me dit Adam qui le connaissait de vieille date, le rencontrait, mais ne le « voyait » pas.

— Je voudrais vivre pour voir la République que vous préparez à la France avec des parrains comme les Félix Pyat, les Blanqui et leurs disciples, et même avec les Ranc, les Brisson, leur jacobinisme et leur haine de la religion. Venez avec nous, Adam, venez, répéta Jérôme David, il n'y a qu'une forme de gouvernement autoritaire qui puisse refouler et détourner le flot des bas-fonds sociaux.

— Nous aurons avant peu pour chef, dit

Adam, un homme jeune, énergique, capable de tenir tête aux meutes.

— Si c'est pour leur tenir tête un jour pourquoi les déchaîner? Vous voulez parler de Gambetta. Admettez qu'il renverse l'Empire. Qui vous dit qu'un chef d'opposition est toujours un chef de gouvernement? Croyez-moi, Adam, ajouta Jérôme David, un homme comme vous, modéré, sensé, devrait s'en tenir à Thiers. Et si Thiers avait autour de lui un groupe important de républicains de 1848, il ferait ce qu'il voudrait de l'Empire et nous rejetterait nous-mêmes au second plan. »

* * *

Adam voit beaucoup Spuller, dont il aime l'esprit ardent et actif. C'est lui qui a rédigé la fameuse pièce que quinze cents électeurs d'Émile Ollivier, le déclarant indigne d'être réélu par eux, ont signée. Spuller est à la fois modéré et courageux, calme et vaillant. Il a de telles analogies de caractère avec Adam que leur intimité croît chaque jour.

Le nouveau journal, *le Rappel*, inspiré par Victor Hugo et que viennent de fonder Auguste Vacqueric, Charles et François Hugo, il y a quelques jours, prend de l'importance. La lettre de Victor Hugo que contenait le premier numéro a eu un grand succès. Meurice, Rochefort, Arthur Arnould, Claretie, y écrivent.

Jules Vallès, lui aussi, va fonder un journal, le *Peuple*. On peut prédire que sa violence en fera un feu de paille.

* * *

Nous avons changé de jour et pris le mercredi sur la demande de nos amis. Depuis le début de la campagne électorale, ils arrivent souvent en retard et nous quittent de bonne heure, mais, le boulevard Poissonnière étant un centre de nouvelles, nous sommes toujours nombreux.

Hier nous avons failli être treize, Ferry nous ayant manqué. J'avais reçu de lui, à la dernière heure, la lettre suivante :

« Madame, je n'appartiens plus ni à mes amis, ni à moi-même, ni aux choses gracieuses de la vie. J'avais dit hier à M. Adam que je répondrais ce soir à votre aimable carton.

« Or voici qu'une réunion d'électeurs apparaît à l'horizon, un peu plus farouche que votre salon. L'électeur est un maître, vous le savez, et nous ne sommes pas sur un lit de roses; vous m'excuserez donc et vous me permettrez, si ce mercredi soir m'est enlevé, de vous porter mes excuses un matin.

« Veuillez, Madame, etc.,

« Jules Ferry. »

Adam, tout de même, malgré sa tendance à

reconnaître un jeune pour chef, est troublé de voir les candidatures des jeunes menacer celles des vieux. L'ingratitude envers Hippolyte Carnot le navre. A « l'Union libérale », nos amis trouvent le programme de Belleville autoritaire. S'il n'était plus un programme d'opposition et devenait un programme de gouvernement, disent-ils, ce serait celui de politiciens absolus, dominateurs, ne reculant pas devant l'arbitraire, devant le despotisme violent même, contre tout ce qui leur résisterait.

Les libéraux sont ennemis de ce programme et ne l'admettent que comme un instrument de combat. Le *Temps* ne soutient la candidature de Gambetta que par opposition passionnée à celle d'Ollivier.

On parlait, mercredi soir, chez moi, de Darimon, l'un des cinq, converti par Émile Ollivier à l'impérialisme, et qui le dépasse, pour ne pas perdre certaine culotte de satin blanc sur laquelle Millaud a fait les vers les plus spirituels du monde.

Darimon dit haut, paraît-il, qu'il ne comprend pas pourquoi Ollivier livre une bataille électorale à Paris et ne va pas tout de suite dans le Var. Les amis d'Ollivier le sentent donc atteint?

Il faut avouer que l'assaut est superbement conduit. Adam se retrouve dans la mêlée avec toute sa vaillance. Il lui semble voir poindre à l'horizon sa République qu'il attend depuis tant d'années.

« L'action, l'action, répète-t-il, je ne puis plus m'en sevrer ».

Que veut-il dire ? Il m'annonce un beau matin qu'il part pour la Normandie et va se présenter comme candidat à Brionne.

« Et tu prêteras serment, toi ?

— Oui. J'y ai longuement réfléchi. Quelque objection que tu soulèves, je l'ai soulevée et rejetée. »

Je n'en puis croire mon chagrin. Nous sommes désunis, Adam et moi, notre entente est faussée. Il part.

Tous nos amis qui ont prêté serment approuvent ce départ et me donnent tort. Mes raisons se transforment en blâme pour eux.

Je n'ai qu'un appui, celui de Louis Blanc, qui a connu avant moi les résolutions d'Adam par son frère Charles, et qui me répond, à moi, sa désolation de la « défection morale d'Edmond Adam »; il ajoute :

« Les jeunes qui n'ont pas vu l'attentat de décembre, peuvent prêter serment au meurtrier, mais celui qui a vu le sang de ce meurtre, qui a entendu le serment renié, peut-il oublier quand il a l'âme humaine et loyale ? »

Je souffre de mon désaccord politique avec Adam à tel point qu'il me semble qu'un abîme se creuse entre nous. Ce que je ne lui ai pas dit au départ, je le lui écris. Je lui envoie la lettre de Louis Blanc, une autre de Schœlcher, qui contient ces seuls mots : « Madame, dites-moi

qu'il est impossible qu'Edmond Adam que je connais, que j'ai appelé mon ami, prête un serment de fidélité à l'homme de décembre. »

Ma fille partage mes idées. Elle aussi souffre de voir le caractère de son beau-père, qu'elle aime et qu'elle honore, atteint dans l'idéal qu'elle s'en faisait.

Un matin je reçois une dépêche de Brionne avec ce seul mot : « Viens ! »

J'ai senti, dans la dernière lettre d'Adam, une hésitation. Si les miennes, si celles des grands exilés avaient pu le convaincre ! Que d'autres acceptent les formules d'accommodement conseillé par des ambitions impatientes, que d'autres fassent ce que Gambetta appelle « la besogne des égoutiers », mais pas Adam ! Mon amour pour lui s'alimente de respect, et, s'il me l'enlève, c'est la pire des infidélités.

J'arrive avec ma fille à Brionne, chez nos amis Leguerney.

« Es-tu devenue moins sectaire, moins absolue, Juliette ? me demande Adam. C'est aujourd'hui que je signe mon serment de candidat et j'ai voulu que tu l'acceptes, que tu en comprennes l'insignifiance.

— Tú considères comme ton parrain et tu as eu pour conseiller Dupont de l'Eure, président du gouvernement provisoire, répondis-je à Adam ; c'est dans le pays où il est né, où il est mort, dans ton propre pays, que tu vas prêter le serment à l'Empire ; souviens-toi que Dupont

de l'Eure fit délivrer de la prestation du serment les fonctionnaires de Louis-Philippe, déclarant qu'un serment prêté à deux régimes ennemis déshonore celui qui le prête, *déshonore,* tu entends?

« Le serment pour les hommes du gouvernement provisoire, pour Dupont de l'Eure, était un engagement d'honneur. On ne pouvait le prêter deux fois. Lorsque Napoléon III jura entre les mains de ton ami Armand Marrast, président de l'Assemblée nationale, de rester fidèle à la constitution et à la République démocratique, il prit cet engagement d'honneur, dont l'assemblée seule eût pu le relever.

— Voyons, quand Grévy subit ce serment, lui Grévy, est-ce que je ne peux pas le subir?

— Grévy, aujourd'hui, n'est plus pour moi un homme dont l'honneur politique est intact; il perd son caractère et il est maintenant capable d'accommodements avec sa conscience.

— Mais voyons, Rochefort, qui attaque journellement l'Empire, a prêté ce serment.

— Rochefort est un pamphlétaire qui se moque du serment comme de tout ce dont il se moque, et encore je ne répondrai pas qu'il s'estime autant après l'avoir prêté.

— Enfin, que dirais-tu aux électeurs vis-à-vis desquels tu te serais engagé?

— La vérité : qu'au moment de prêter un serment avec les intentions qui y a mises Napoléon III en prêtant le sien, de le trahir, le sou-

venir de ton vieux parrain et conseiller Dupont de l'Eure t'est revenu et que tu t'es dit avec lui que faire un faux serment était se déshonorer et que tu n'en as eu ni la faiblesse, ni le courage. »

Adam était convaincu. Il remercia ses électeurs, et le candidat qui le remplaça fit si bien qu'ils ne lui en voulurent point.

Pour moi, je suis plus fière que jamais de porter son nom.

Avant de rentrer à Paris, nous allons visiter son village, le Bec-Helloin. L'abbaye des bénédictins, vieille de huit siècles, est superbe encore quoique transformée en haras.

Les historiens disent que c'est dans cette minuscule bourgade « que le flambeau des lumières fut apporté d'Italie au XI[e] siècle et que de là il rayonna ».

Adam sait l'histoire de son abbaye jusqu'en ses plus infimes détails. Enfant, il a rêvé dans ses ruines aux grands moines travailleurs et lettrés, à Lanfranc, à Anselme. Il me dit avoir appris de ces évocations l'amour du travail.

Nous rentrons à Paris heureux, Adam autant que moi. Il s'aime mieux ainsi.

On vote. Sur 292 députés à nommer, 205 candidats officiels passent; il est vrai qu'on a mis tout en jeu, tout en œuvre : corruption, menaces, séduction, promesses, engagements: mais 87 membres de l'opposition antidynastique, c'est énorme.

La liste de l'opposition passe tout entière à

Paris. Ollivier est battu ; mais, hélas ! Hippolyte Carnot aussi.

Brisson s'est présenté contre Glais-Bizoin, l'auteur des Saints-Potains ; il a échoué. Jules Vallès s'est dressé en face de Jules Simon comme candidat de la misère, mais inutilement.

Notre ami Victor Lefranc n'est pas nommé dans les Landes ni Jules de Lasteyrie dans Seine-et-Marne ; ils en sont pour leur déshonneur.

Prévost-Paradol n'obtient que 1.500 misérables voix à Nantes contre le docteur Guépin ; c'est maintenant un découragé comme journaliste. Une liberté plus grande lui a enlevé une partie du talent qu'il devait à sa science des sous-entendus. La place des critiques affinés et élégants est prise par les accusateurs violents. Ce n'est plus Prévost-Paradol qui donne le ton, c'est Rochefort. Le temps est passé des ironies enveloppées et couvertes. Pauvre Paradol ! Les journaux impérialistes n'en laissent pas un morceau, la presse républicaine et libérale se ferme peu à peu pour lui.

Nous dînons demain avec lui et Jérome David, chez Odillon-Barot, à Bougival.

Odillon-Barot, qui, comme M. Thiers, ne veut pas détruire l'Empire, mais l'améliorer, prêche, assisté par Jérôme David, Prévost-Paradol dans le sens du ralliement.

Odillon-Barot, à ma grande approbation et à ma joie, soutient la thèse que dès qu'on a prêté

serment à l'Empire, même comme candidat malheureux, on lui est rallié, qu'il faut alors l'accepter et en tirer le meilleur parti possible. Il ajoute que la République est inquiétante comme en juin 1848, avec ses éléments d'anarchie, qu'on n'a d'ailleurs le droit de s'affirmer républicain que quand, comme Edmond Adam, on ne peut se résoudre à prêter le serment à l'Empire.

Je bois du lait. Odillon-Barot, à un moment de la conversation, demande à Adam quel motif précis, quels arguments, l'ont fait hésiter à prêter le serment.

« Le désespoir de ma femme, qui eût souffert, disait-elle, de ce manquement à l'honneur autant que d'une infidélité.

— Franchement, mon cher Adam, lui dit Odillon-Barot, étant données vos opinions, je trouve que Mme Adam a sauvé votre vertu politique. »

Le lendemain M. Thiers me dira que je l'ai perdue.

*
* *

C'est un triomphe ! Au scrutin de ballotage l'opposition gagne trente-trois députés. Nous personnellement nous sommes heureux de voir des hommes de 1848, qui ont tant fait que de prêter serment, comme Garnier-Pagès, encore

debout. Jules Favre et M. Thiers sont nommés. Raspail et d'Althon-Shée, battus. Raspail l'homme de juin, d'Althon-Shée qu'il n'aime pas, ont le sort que leur désirait Adam. Il eût voulu voir Rochefort élu, mais de doubles élections permettront de lui retrouver un siège à Paris.

Adam croit que la première circonscription, où est nommé Gambetta, reviendra sans nul doute à Rochefort, Gambetta devant nécessairement opter pour Marseille.

L'Union libérale, qui nous a été d'un grand secours et a puissamment aidé au succès, retire son appui à l'opposition avancée, parce qu'elle trouve qu'on l'a conduite trop loin. Elle fait alliance avec la gauche dynastique ; c'est Édouard Hervé qui est l'âme de la nouvelle combinaison. Journaliste de grande valeur, il a la femme la plus séduisante de Paris. Son salon groupe les éléments libéraux modérés que la montée des radicaux et des socialistes. les troubles dans la rue aux cris de : vive l'anarchie! les blouses blanches descendant de Belleville, épouvantent.

Or, les blouses blanches, les bandes anarchistes, nous le savons, sont de simples troupes d'agents provocateurs. Nous voyons de notre balcon du boulevard Poissonnière des choses étranges, des conciliabules singuliers, quand le boulevard est vide, après minuit, entre les agents de police et les blouses blanches.

Mais l'Union libérale ne veut rien entendre.

Elle préfère, plutôt que de faire le jeu des avancés, régénérer l'Empire, et l'entente préparée dans le salon de M. Hervé se conclut dans le salon de M. de Janzé.

Fondée par M. Thiers, MM. Dufaure et de Broglie, l'Union libérale se dit dévouée aux principes de 1789 en même temps qu'indulgente à l'Empire.

L'écart se fera de plus en plus entre elle et nous, à mesure qu'elle se rapprochera de l'Empire, nous rejetant vers les partis extrêmes.

L'élection de Bancel contre Ollivier a une grande signification. La faiblesse pour l'Empire chez un républicain n'est pas admise. Le succès des élections va en somme aux victimes de Décembre.

C'est contre Thiers que Gambetta a été élu à Marseille. Leur antagonisme direct commence à ce propos. Gambetta pactise ostensiblement avec les radicaux. Il déclare qu'il patronnera la candidature de Rochefort jusqu'au bout, jusqu'en novembre, malgré tous les événements qui peuvent se succéder d'ici là.

Hetzel nous conte, un mercredi soir, en quel état est Mérimée. Les troubles de la rue l'ont mis hors de lui.

Il trouve le peuple français fou, idiot et, de plus, inquiétant. « L'emballement de la folie et de la bêtise se gagne, comme l'enthousiasme, répète-t-il, et nul ne peut savoir où nous conduiront, en bas et en haut, les deux termes ren-

versés. » Il est convaincu que l'heure est aux paroles et aux actes insensés.

Hier, l'empereur et l'impératrice ont passé sous nos fenêtres. Silence glacial. Nul cri n'est monté jusqu'à mon balcon. Quelques saluts auxquels les souverains répondaient avec empressement, si rares qu'ils fussent. En face de la maison Sallandrouze, que j'habite et que le 2 Décembre a bombardée, Napoléon III s'est-il dit qu'il y a des retours de choses...

En tous cas, il habite dans cette maison et il y vient des gens résolus à le renverser.

Chez nous seulement fréquentent encore quelques membres de l'Union libérale. Adam convient aujourd'hui que, s'il était député, notre salon ne pourrait être aussi ouvert; ses votes le fermeraient à un grand nombre de nos amis. Un salon où se rencontrent le marquis de Lasteyrie et Arthur Arnoult, Edmond de Lafayette et Challemel-Lacour, etc., etc., vaut bien un siège de député.

La lettre de Persigny à Émile Ollivier donne matière à des discussions sans fin. On est d'accord sur ce point qu'à l'avenir « tous les essais de restauration de l'édifice impérial, comme le dit Eugène Pelletan, ajouteront aux dangers de son écroulement. »

Le *Saint Paul*, de Renan, est très discuté. Le scandale ne le porte pas comme il a porté *la Vie de Jésus*. Frédéric Morin, que nous reconnaissons comme le premier critique de son époque,

et qui, publiquement, louange le *Saint Paul*, déclare dans l'intimité que l'ouvrage n'est pas composé, qu'à tout moment l'auteur lâche la figure de son héros pour conter fleurette au paysage.

« Mme Sand peut promener ainsi ses personnages à travers champs, dit Frédéric Morin, parce qu'elle les pétrit dans la nature, qu'elle les fait vivre en elle et d'elle. Mais le *Saint Paul* de Renan s'égare au milieu des descriptions. C'est un saint Paul de parties de campagne; ce n'est pas un saint Paul. »

Nous avions laissé libres nos amis de monter chez nous, le mercredi soir, dans leur tenue de boulevard. Gambetta venait souvent et frappait nos plus vieux amis, comme Hauréau, comme Duclerc, comme de Reims, comme Hetzel, par ce qu'Adam appelait « sa surabondance pondérée, ses passions raisonnables ». Il parlait un peu trop d'Ollivier, qu'il voyait souvent et qu'il regardait manœuvrer avec intérêt, car il croyait à une transition utile par un empire libéral.

Associer l'idée des réformes libérales et d'un gouvernement autoritaire, c'était déjà le sujet de discussions qui devaient, bien plus tard, me séparer de mes amis.

Ernest Picard, Jules Ferry et même Gambetta étaient prêts à prendre part aux essais de cette transformation avec Émile Ollivier, lorsqu'il aurait quelque peu essuyé les plâtres; et, sans la guerre, on les eût vus, comme bien

d'autres personnalités de notre parti, être impérialistes libéraux, après avoir été sermentistes. Empire libéral ou république autoritaire ont tant d'analogies, sauf un rouage différent, qu'un nombre illimité de nos amis eût peu à peu gravité autour du pouvoir impérial, cela se devinait.

Mais ceux-là mêmes qui eussent aidé à la consolidation de l'Empire perdaient leur équilibre au milieu des bourrasques de la rue. Un mélange insensé se faisait entre les agents provocateurs de l'Empire et les pires éléments anarchiques.

Autour de nous, du faubourg Montmartre jusqu'au boulevard des Italiens, les blouses blanches, les casquettes à trois ponts, tenaient le trottoir. La police était impuissante à maintenir l'ordre. D'ailleurs, le voulait-elle? L'insulte devenait à la fois une forme d'opposition et la règle des rapports des partis entre eux. Les « avancés » traînaient dans la boue les Jules Favre, les Garnier-Pagès, les Jules Simon, les Carnot et jusqu'à Pelletan.

Un M. Budaille tenait le pavé, organisant des manifestations socialistes jusqu'à ce qu'on ait découvert qu'il avait proposé, par une lettre à Napoléon III, « sa fidélité au drapeau de ses frères vendéens, qui était l'aigle impériale. »

Nous recevons, de Frappoli lui-même, la nouvelle de sa nomination de grand-maître de la franc-maçonnerie italienne. Il m'écrit le 29 juin,

avec l'en-tête du *Gabinetto del G.·. M.·. della Massoneria in Italia.*

A.·. G.·. D.·. G.·. A.·. D.·. U.·.
S.·. L.·. L.·. F.·. S.·.

Ce déballage de petits trois points m'amuse beaucoup. Frappoli m'écrit :

« Chère madame,

« Je n'ai pu répondre plus tôt à votre aimable missive du 15, car j'étais sous le coup de feu de mon assemblée qui a duré du 15 au 21 ; c'est fini pour le moment, mais j'ai encore pour un mois au moins un travail d'enfer.

« Mon élection de grand-maître, à l'unanimité du scrutin secret, par l'assemblée générale des Loges vous prouve de quel esprit notre maçonnerie est animée, etc. »

Nous dînons chez Szarwady, auquel nous demandons des détails sur la mission de Türr, envoyé par Victor-Emmanuel à Napoléon pour faire cesser l'isolement dangereux de la France. Türr leur a redit, mot à mot, sa conversation avec notre souverain.

Après quelques phrases préliminaires, Türr dit à l'empereur :

« Sire, il faut préparer les bases de la triple alliance, et qu'il n'y ait plus qu'à signer.

— J'en parlerai, dit Napoléon, à deux de mes amis diplomates.

— Vous aurez tort, sire.

— Mais, c'est à Nigra et à Metternich.

— Nigra et Metternich en parleront, l'un au prince Napoléon, l'autre à un colonel hongrois. »

Plusieurs entretiens succèdent à ce premier. Türr se désole, l'empereur lambine, malgré l'insistance et le dévouement de Beust, malgré la volonté de Victor-Emmanuel. Après plusieurs allées et venues du général Türr à Florence, à Vienne, à Buda-Pest, à Paris, Napoléon III refuse de signer l'alliance.

« Et pourtant, répète Türr à Szarwady, l'Allemagne est plus prête encore à attaquer la France qu'elle ne l'était à attaquer l'Autriche. C'est la guerre demain... c'est la France isolée par la faute d'un rêveur aveugle... »

Napoléon III est de plus en plus lassé. Il se débat au milieu des compétitions mesquines, des programmes de Rouher, du prince Napoléon, d'Émile Ollivier, de Duvernois, de Girardin. Rouher ne songe qu'à escamoter les difficultés, et de moins en moins à les résoudre. Il s'acharne au pouvoir. Et cependant les élections viennent de prouver le détachement des masses pour l'Empire d'un Rouher. L'échec a été complet. Paris est totalement perdu, non seulement pour l'Empire décembriste, mais pour l'Empire libéral. Il faut donc que quelque chose de nouveau survienne.

La réaction est un moyen usé. Persigny n'a-

t-il pas déclaré que l'empereur devait continuer à entrer dans les voies libérales, mais avec un autre personnel et des « jeunes » intelligents et courageux ? C'est le prince Napoléon qui mène la campagne contre Rouher, avec Persigny et Émile Ollivier.

Dans les deux camps ceux qui dirigent l'opinion ne parlent que des « jeunes ».

Jules Simon, l'un de ces mercredis, nous a fait toutes ses doléances. L'effacement de ceux qui ont combattu, tracé les voies, lui semble coupable. Paris est fou de Rochefort, qui n'est rien moins qu'un homme politique. Gambetta, dont la jeunesse raffole, est un danger si l'on n'y prend garde. « La toquade de cet athée fanatique, dit Jules Simon, est de lancer notre pays voltairien, malheureusement préparé par le Juif-Errant et son Rodin, contre le clergé. Gambetta imagine la haine religieuse, comme si ce n'était pas assez de la haine politique ; les deux, c'est trop ! Gambetta et ses suivants n'ont pas plus l'amour de la liberté que Rouher. S'ils remplaçaient l'Empire, ils seraient plus autoritaires que lui. Vous n'imaginez pas ce qu'on entend au milieu d'eux. »

Et Jules Simon raconte certains mots de Gambetta, de ses intimes, avec cet art merveilleux de la parole perfide, qu'il tient de son maître Cousin.

Jules Simon se moque d'Émile Deschanel, à qui Duruy a proposé de rentrer en France et

d'y reprendre sa chaire, à la condition de prêter le serment à l'Empire, et qui a répondu : « Ce serment me brûlerait les lèvres. »

« Moquez-vous de moi en même temps, mon cher Simon, dit Adam. J'ai, comme Deschanel, senti que le serment me brûlerait les lèvres.

— Cela prouve, mon cher Adam, que vous êtes aussi nigaud que Deschanel. Il n'y a plus personne pour qui le serment soit une question et puisse devenir un engagement.

— Par ces mots, répliquai-je, vous prononcez l'absolution complète de l'homme de Décembre. »

*
* *

Nous avons une surprise et une joie très grandes. Nous avons écrit à Mme Sand que nous allions passer quinze jours à Pierrefonds. Adam veut faire un pèlerinage là où il m'a vue pour la première fois dans l'intimité de Mme d'Agoult. Nous passons quinze jours heureux, reposants, avec Mme Sand, avec Plauchut, qu'elle a amené. Nous trouvons à Pierrefonds A. Guéroult, sa femme et sa si charmante et si jolie fille. Alice et Marguerite entrent en sympathie immédiate. Il est convenu qu'on ne parlera pas de politique, mais seulement de lettres, de nature, d'art et d'amitié. Nous faisons d'admirables promenades dans la forêt, et, ma fille et moi,

nous recommençons, comme à Bruyères, à courir après les plantes rares pour Mme Sand.

Quand nous nous quittons, il est entendu que nous irons bientôt à Nohant; mais Paris nous reprend, et la politique nous passionne à nouveau.

Le Rappel, le Réveil, l'Opinion nationale, le Siècle, ont des procès. La session extraordinaire s'ouvre : nous sommes haletants. L'interpellation des 116 demandant à Napoléon III « de donner satisfaction au pays en l'associant d'une manière plus efficace à la direction des affaires », nous jette dans des discussions sans fin.

L'empereur fait lire par le sempiternel Rouher un message qui, en vérité, mérite bien son nom d' « extraordinaire ». Il y est dit que le gouvernement va convoquer le Sénat pour lui soumettre une série de réformes libérales allant « bien au delà des propositions des 116 ». Que signifie tout cela? C'est quelque escamotage à l'Auvergnate, un tour de passe-passe de M. Rouher, répète-t-on. M. Thiers a flairé la manœuvre, et il maintient l'interpellation des 116. Alors le gouvernement, pris au piège, annonce que la Chambre est indéfiniment prorogée.

Mme Sand revient à Paris. C'est toujours pour nous une si grande joie de l'avoir auprès de nous.

La Petite Fadette fait son entrée à l'Opéra-

Comique, avec Galli-Marié. Cela amuse beaucoup Mme Sand.

Tantôt nous dînons avec elle chez Magny, tantôt elle dîne chez nous. Le surchauffage des esprits l'inquiète énormément.

« Vous ne gagnerez rien, nous dit-elle, au renversement de l'Empire. Je ne vois que des appétits parmi vos « jeunes », l'irrespect pour les vieux et pour les exilés ; croyez-moi, c'est mauvais signe. Tout le monde veut des réformes et il arrivera ceci : à mesure que vous en obtiendrez, il montera d'autres exigences vers vous et vous serez débordés; rappelez-vous 1848, Adam. Qu'est-ce qui aurait jamais pu satisfaire ceux qui venaient derrière nous ? N'exigez pas des réformes, obtenez-les lentement, pour qu'on en assimile une avant d'en avaler une autre. M. Thiers est le seul homme politique parmi vous tous, croyez-moi.

— Prêchez votre tant ami le prince Napoléon comme vous me prêchez, grand George, répondait Adam. Lui aussi réclame des réformes lentement préparées.

— Je le prêche, et je le voudrais avec M. Thiers plus qu'avec Persigny.

— La Papauté et l'Italie les sépareront toujours.

— On peut faire deux politiques : l'une extérieure et l'autre intérieure.

— Impossible, impossible ! »

Le Sénat, en même temps que la Chambre

était indéfiniment prorogée, a été convoqué pour le 4 août; mais l'escamotage, le tour de passe-passe de Rouher, n'a pas réussi. La crise ministérielle éclate quand même et elle dure dix longs jours, durant lesquels l'agitation va croissant. Après quoi le ministère conserve sa couleur la plus terne et dix ministres gardent leur portefeuille. Quatre autres leur sont adjoints. Mais la grande nouvelle, c'est la suppression du ministre d'État. La chute de M. Rouher est complète. Ses amis espèrent qu'il se retirera sous sa tente et prouvera par là de quel poids il pesait dans la balance impériale.

« Sans lui, c'est la bascule, » répètent les rouheristes.

Tous affirment que sa dignité l'empêche d'accepter l'os à ronger que l'empereur lui jette : la présidence du Sénat.

M. Rouher l'accepte ! Mme Rouher ayant déclaré qu'elle ne pouvait pas se passer d'un palais !

Et tout Paris de rire et les Parisiens de se frotter les mains. Rouher hors du ministère d'État, c'est un succès qu'on leur doit, surtout à eux.

Cette petite satisfaction paraît bientôt insuffisante. Il y a encore, pour Rouher, un rôle à jouer au Sénat. Le Sénat prend figure. Le projet de sénatus-consulte, donnant à la Chambre l'initiative des lois et accordant la responsabilité des ministres, a une certaine tournure. L'Empire se ressaisit.

Emile Ollivier, nommé dans le Var, n'a rien perdu de sa faconde et il parle plus haut que jamais de l'Empire libéral. En revanche, la gauche républicaine n'a pas su trouver un accent, un manifeste, pour constater, devant le pays, son triomphe. Elle s'est laissée mettre à la porte après n'avoir donné signe de vie qu'à la suite de M. Thiers, enrégimentée dans l'Union libérale, dans la gauche dynastique.

La presse impérialiste constate que la gauche républicaine s'enlize dans les partis avancés, tandis que les journaux des partis avancés prouvent qu'elle s'effondre dans l'impérialisme libéral. Jules Favre est accusé d'avoir fait un pacte avec le gouvernement et de n'avoir été nommé qu'avec l'appoint des voix bonapartistes du cordonnier Savart.

« Pourquoi voulez-vous que nous risquions de faire de fausses manœuvres par des manifestes ? disaient nos amis de la gauche républicaine. L'Empire fait trop bien notre besogne. Laissons-lui tenter des réformes dont nous n'aurons qu'à bénéficier ! On verra après. »

Notre ami Charles Edmond a été nommé officier de la Légion d'honneur. Nous ne l'avons pas félicité, mais un jour que nous le trouvons chez Mme Sand, Adam lui dit en riant:

« Je gage que c'est votre livre : *Le Dompteur*, qui vous a fait décorer par le tigre qui nous gouverne ! »

Le maréchal Niel est mort.

« Et avec lui, dit M. Thiers à Adam, la seule énergie organisatrice de l'armée. »

A force de discuter sur les réformes promises par le sénatus-consulte, on en arrive à conclure que ces réformes, augmentant la dictature de la Chambre en raison de celle qu'on retire à l'empereur, entreront dans le jeu de la majorité réactionnaire.

Le sénatus-consulte, à son apparition, avait paru une sauvegarde. Aujourd'hui, la maladie de l'empereur aidant, M. Thiers et M. Guizot répètent :

« C'est peut-être une agonie! »

*
* *

Je suis très souffrante, et au moment où nous allions partir pour le cher Nohant, le médecin m'ordonne les eaux de Wildbad. Je venais d'achever un volume : *Saine et Sauve*, et j'avais trop travaillé.

Nous partons tous trois, Adam, ma fille et moi, très curieux de ce que nous allons voir, nous, les admirateurs des horizons bleus.

Nous nous arrêtons quelques heures à Strasbourg et nous prenons la cathédrale en passion. Le Rhin nous impressionne par sa puissance. Il est trop grand pour tenir dans un verre. Nos yeux ne peuvent s'en détacher.

Nous ne savons pas un mot d'allemand et,

quand nous entrons en Allemagne, Adam confond les heures. A une station, il nous dit que nous pouvons descendre, qu'il y a vingt minutes d'arrêt. Nous nous promenons sur le quai, Alice et moi, Adam fume tranquillement son cigare ; mais la machine siffle, le train part. On nous a dit de monter en voiture sans que nous ayons compris. Ma fille et moi, voyant que nous ne pourrons attraper un vagon, nous sautons sur la machine. Adam accourt à grandes enjambées, et saute à son tour. Nous voilà tous les trois à côté du chauffeur, qui éclate de rire. Il parle un peu le français et nous nous expliquons. Il rit plus fort. Au bout d'un quart d'heure, nous sommes noirs des pieds à la tête, dans nos costumes gris.

Mes bijoux, le manuscrit de *Saine et Sauve* sont dans mon sac de voyage. Si on nous les vole !

Enfin, le train s'arrête à une station. Ma fille et moi, nous nous lavons les mains et le visage, après nous être informés près du chauffeur du temps dont nous disposons, tandis qu'Adam garde nos sacs retrouvés. Nous faisons pour lui une provision d'eau et nous réintégrons notre vagon.

Heureusement, la nuit est venue ; mais c'est égal, nous avons une entrée piteuse à l'hôtel de Wildbad.

Le pays nous plaît, malgré sa monotonie. Adam et Alice font de longues promenades dans

réparer ou en faire bénéficier la France. C'était M. de Morny. Un homme encore a une valeur, parce qu'il a la tradition de M. de Morny, continua le duc de Valençay, cet homme, c'est M. de la Valette. Si on les lui confiait, il mènerait à bien les réformes libérales. Combien de fois Morny m'a-t-il écrit que la Constitution de 1852 était un tout complet, qu'on l'a ébréchée de partout, qu'il ne reste plus rien du plébiscite de 1851, et que le mieux que l'on ait à faire serait d'accepter loyalement le régime parlementaire. Napoléon est très malade, malade autant que l'Empire, et ce n'est pas le prince Napoléon, très dangereux, très ambitieux, d'une intelligence plus élevée que clairvoyante, qui deviendrait une force pour une régence, au moment où il cesserait d'être ce qu'il est uniquement : un désagrégateur.

*
* *

Nous rentrons à Paris, et l'on ne parle que du discours prononcé par le prince Napoléon au Sénat, dans la discussion du sénatus-consulte. Tout le monde est d'accord pour trouver que ce discours est un grand morceau d'éloquence; mais le prince a eu l'impertinence de redire presque mot à mot son fameux discours d'Ajaccio, qui avait été brutalement désavoué quatre ans auparavant.

Le prince Napoléon approuve hautement les

réformes libérales, ce qui ne l'empêche pas de critiquer le sénatus-consulte sur plus d'un point, qu'il trouve insuffisant. Il « réclame » une augmentation du nombre des députés, l'élection des maires par les conseils municipaux », et il termine en défiant, sans le prendre au sérieux, le spectre rouge.

Hetzel nous tient au courant par Mérimée de la maladie de l'empereur; Mérimée dit qu'elle n'est pas dangereuse, mais lui paraît chronique; il faut de très grands soins, et Napoléon III ne les admet guère.

Le sénatus-consulte a été voté avec une majorité écrasante au Sénat, sauf trois voix d'opposition et neuf abstentions.

Mérimée a dit à Hetzel que plus les bourgeois réclament des réformes, plus ils sont désolés qu'on leur en accorde. Au moment où ils les demandent, ils ont peur qu'on les leur refuse, et qu'on fasse de la *réaction!* Au moment où on les leur accorde, ils pensent que les révolutionnaires vont en demander d'autres, et ils ont peur du socialisme!

« La nouvelle que Mérimée m'a lue plusieurs fois, *Lokis*, paraîtra le 15 dans *la Revue des Deux-Mondes*, me dit Hetzel.

— Brrr... elle est inquiétante.

— Il paraît que Mérimée l'a lue à Saint-Cloud, et qu'elle n'a choqué personne.

— Ou on ne l'a pas comprise, ou on n'est pas collet monté à Saint-Cloud! »

Mais la maladie de l'empereur devient, paraît-il, tout à fait grave, et il y a une panique à la Bourse.

Son état a *empiré!* répète-t-on avec infiniment d'esprit, tant d'esprit que même, en entendant le mot pour la centième fois, on s'écrie : « Ah! charmant! »

Nous rions beaucoup, ces choses nous paraissant surannées, d'une circulaire diplomatique de M. de la Tour d'Auvergne, annonçant avec solennité et importance que le gouvernement impérial n'enverra pas d'ambassadeur au Concile.

De plus en plus, le parti républicain s'indigne du rôle du clergé dans les élections. Non seulement, dès la première heure, le clergé a absous et légitimé les crimes de Décembre, mais il n'a cessé de soutenir l'empereur et de l'emprisonner dans les mailles du Papisme.

Ceux qui personnifient la religion devraient rester en dehors des luttes politiques, sans quoi ils amassent des rancunes, provoquent le désir de représailles. Les prêtres s'en apercevront un peu tard si les républicains arrivent un jour au pouvoir.

En 1848, ils bénissaient les arbres de la liberté, ils protégeaient les idées sociales, les disant chrétiennes. Aujourd'hui ils bénissent le sabre.

Seul, monseigneur Dupanloup a des idées un peu moins étroites que les autres évêques,

mais quelles hostilités ces idées provoquent! On prétend dans le monde du clergé qu'il cherche une occasion de schisme.

Les discussions entre notre ami Peyrat, l'ex-pasteur, et notre ami Nefftzer, le théologien, sur monseigneur Dupanloup deviennent épiques. On imagine ce qu'elles sont quelques jours plus tard, quand le père Hyacinthe rompt avec Rome, les bocks s'en renversent.

Castelar nous écrit une longue lettre très intéressante que nous lisons à nos amis.

« L'Espagne, nous dit-il, court après un roi. Elle a sept candidats, mais l'inquiétant pour les républicains, ce sont les intrigues de M. de Bismarck avec Silvela et Rome. « Prenez garde, ajoute Castelar, méfiez-vous, ayez les yeux ouverts. Silvela, Rome et Bismarck ourdissent quelque complot des plus ténébreux contre la France en même temps que contre la liberté espagnole. »

* * *

Rien ne peut donner une idée de l'émotion, de l'horreur causée par la découverte du crime de Pantin. Un laboureur venait de déterrer six cadavres : une femme et cinq enfants assassinés.

La première enquête fit croire que c'était le père, Jean Kinck, qui avait commis l'épouvantable crime ; mais on découvrit son cadavre. Il

avait été empoisonné avec de l'acide prussique.

Mme Kinck venue de Roubaix comme son mari, appelée par lui quelques semaines après son installation à Paris, hôtel du Chemin de fer du Nord, était descendue à ce même hôtel, y demandant son mari. Effarée de la réponse que son absence durait depuis plusieurs jours, elle sortit, mais on ne la revit plus. Par qui avait-elle été attirée dans ce champ de Pantin. Par qui le malheureux Kinck avait-il été empoisonné? Au Havre, un nommé Fish qui voulait passer à l'étranger attira l'attention d'un gendarme à cause d'une blessure à la main. Arrêté sur un soupçon, on trouva sur lui des titres au nom de Jean Kinck.

Voilà ce qu'on racontait, ce qui fut établi aux débats, ce qui souleva le cœur de tout Paris à tel point qu'on en vint à y mêler la passion politique. L'Empire fut accusé d'avoir préparé et fait exécuter ce crime pour occuper l'attention publique et la détourner de la politique.

C'est Piétri, le préfet de police, qui a suggéré ce meurtre abominable à un inconscient, disaient les socialistes. *Le Courrier français*. de Vermorel imprima l'accusation complète. « L'affaire Troppmann est le résultat de la démoralisation impériale, » répétaient des gens qui croyaient ce qu'ils disaient. Nous, nous pensions que de tels crimes ne se commettent qu'au moment où se préparent des événements tragiques.

Napoléon III est tellement malade qu'il s'inquiète lui-même, et nomme un conseil de Régence. On raconte les histoires les plus extraordinaires sur sa maladie.

Ce même Edmond qui m'a prédit, à dix-neuf ans, toutes les aventures bonnes ou mauvaises de ma vie, dont la réputation n'a fait que croître, que tant de mes amis ont consulté depuis, et que je vois quelquefois, m'a conté qu'appelé à Saint-Cloud il avait été questionné par Napoléon III sur sa mort.

« Serai-je assassiné?

— Non, Sire.

— Je mourrai de maladie?

— Oui, dans votre lit.

— De celle que j'ai?

— Oui.

— Tout de suite, dites-moi la vérité, je veux la savoir.

— La vérité, Sire, vous voulez la savoir? Eh bien, il vaudrait mieux pour vous que vous mourriez de suite, car vous allez avoir à subir les plus cruelles épreuves de votre vie avant une année, la France aussi, par vous. L'heure de votre ascension est écoulée, la descente commence.

— Aurais-je pu l'éviter?

— Deux fois, si vous aviez eu l'énergie de vouloir.

— Hume a prédit que mon fils ne régnerait pas.

— Jamais le fils d'un Napoléon ayant régné, ne régnera. »

Edmond me supplie de lui garder le secret jusqu'à la mort de l'empereur.

« Quelle est cette épreuve dont vous parlez, Edmond, pour l'empereur et pour la France?

— « La guerre! »

Hélas! combien de fois me sera-t-elle prédite? Mais je ne veux pas savoir si elle sera malheureuse, je ne le crois déjà que trop.

*
* *

Je remarque au moment où Adam va sortir qu'il a ses gants gris perle. Il doit se passer quelque chose de grave, car il ne met des gants de cette couleur que pour un duel ou pour une manifestation dangereuse.

« Où vas-tu? lui dis-je.

— A la manifestation du 26, jour légal de la convocation des Chambres convoquées seulement pour le 29. La légalité est la meilleure des armes pour un parti d'opposition. »

Adam me rappelle alors que Gambetta, Raspail, etc., ont dans les premiers jours du mois approuvé M. de Kératry d'organiser une manifestation le 26.

Les ouvriers sont très montés depuis que la troupe a fait feu sur les grévistes à la Ricamarie et à Aubin.

Au retour, Adam me raconte que le Préfet

de police a pris des dispositions telles sur la place de la Concorde, que la manifestation n'a pu avoir lieu. Il y a eu des conciliabules aux Tuileries, mais rien de sérieux. Les faubourgs n'ont pas donné, et quand les faubourgs ne donnent pas...

C'est pour Gambetta un échec. Au samedi de Laurent-Pichat, Adam lui explique qu'il a encore en fait de manifestions des leçons à recevoir des « vieilles barbes », « Il faut être sûr des appelés avant de faire un appel, » lui dit Adam.

Tout le monde chuchote à propos du voyage en catimini d'Émile Ollivier. On s'amuse du récit des déguisements qu'il a pris pour aller à Compiègne. Chaque conteur invente une histoire. Napoléon III, cela est certain, avait dit à Duvernois qui préparait l'entrevue :

« Surtout que M. Émile Ollivier s'arrange pour n'être pas reconnu. »

Girardin, qui ne me salue plus quand je suis au bras d'Adam, se précipite pour me serrer les mains quand il me rencontre seule. Il m'aperçoit de sa voiture sur le boulevard des Italiens et court après moi.

« L'Empire libéral est fait! me dit-il joyeusement. C'est la France sauvée si les républicains ne sont pas des fous ou plutôt des criminels. L'empereur a du cœur au ventre à cette heure. Il n'y a pas d'autre forme possible de gouvernement en France qu'une monarchie li-

bérale; croyez-moi, toute autre engendrerait l'anarchie. »

A notre dernier dîner, car nous partons pour Bruyères, nous avons eu tous les « jeunes ». Ils ont des hésitations sur la conduite à tenir en face de l'Empire libéral.

« Si vous n'aviez pas tous admis le serment, dis-je à Gambetta, vous n'hésiteriez pas à combattre l'olliviérisme, et vous seriez en possession de tous vos arguments.

— Nous ne serions pas à la Chambre.

— Vous seriez dans la rue, ce qui vaudrait mieux, aurait plus de crânerie, irait plus vite et éviterait peut-être d'irréparables malheurs.

— Lesquels?

— La guerre...

— Vous croyez à la guerre!

— J'en suis aussi sûre que Nefftzer.

— Vous êtes sorcière.

— Non, mais j'ai pour ami un sorcier.

— Son nom?

— Edmond.

— Je l'ai connu il y a quelques années : il m'a dit des choses extraordinaires.

— Qui se réalisent?

— Oui.

— Moi, je vis une vie prédite dans tous ses événements exceptionnels.

— Moi aussi.

— Jusqu'à ma mort; je mourrai vieille.

— Je mourrai jeune. »

*
* *

A peine arrivé à Bruyères, Adam va voir M. Thiers en ce moment à Nice. Il revient avec Mérimée qui a déjeuné chez M. Thiers. Tous deux trouvent le grand petit homme atteint par la mort de Mme Dosne, sa belle-mère, qui était l'âme de son salon, y attirait et y retenait par son esprit les hommes politiques les plus divisés d'opinion.

Mérimée parle à Adam du voyage de l'impératrice qui va inaugurer le canal de Suez. C'est de Lesseps qui par son insistance a obtenu cela. Au fond, cette visite à Ismaïl, dont les mœurs sont si attaquées, ne lui plaît guère.

Peyrat est aux anges, il m'écrit une lettre d'une verve, d'un esprit étonnants sur le mémoire de monseigneur Dupanloup combattant l'infaillibilité du Pape, et il termine par ces mots soulignés : « Nefftzer et moi nous sommes d'accord sur le fond de la question, mais nous avons encore trouvé le moyen de nous disputer sur la forme ». Peyrat nous assure à la grande joie d'Adam que la candidature de Rochefort est en très bonne voie.

Bientôt nous apprenons qu'il est nommé. Voilà une nouvelle qui n'agrémentera pas le voyage de l'impératrice à Suez, car elle nourrit, ce qui n'a rien d'incompréhensible, une haine spéciale pour Rochefort.

A la fin de novembre, l'ouverture de la session a lieu. Une grande effervescence s'est emparée de tous les esprits dans tous les partis. Napoléon III, à ceux qui lui conseillaient de retarder l'ouverture des Chambres, a répondu qu'il aimait mieux se trouver en face de la situation. Son discours est fort commenté; il est très énergique et insiste sur le maintien de l'ordre qu'il saura imposer.

Notre ami franc-maçon, morale indépendante, le docteur Clavel nous arrive. Il est dans une disposition d'esprit pleine de contradictions et il s'emporte à propos de rien. Il blâme tout le monde : d'abord Gambetta, qui est un italien à combinaisons et qui a peur des coups de fusil. C'est, selon lui, un homme de faux-fuyant. Clavel veut la politique hardie, agressive, au grand jour.

« Et celle que vous faites dans la franc-maçonnerie, est-ce qu'elle est publique? lui dit Adam.

— Non, mais elle inspire celle du grand jour, encore faut-il que cette inspiration soit écoutée et suivie.

— Ah! très bien! c'est vous, francs-maçons, qui ordonnez les coups, et ce sont les autres qui les donnent avec des risques, ou les reçoivent avec des horions. Je ne vous le fais pas dire, mon cher Clavel. »

Notre ami ne veut pas que ce soit *le Rappel* de Vacquerie, de Victor Hugo et des exilés, ni

le Réveil de Delescluze, qui conduisent l'action; il veut que ce soient les loges!

Pendant que le parti républicain est en désaccord, que nous nous tirons les uns sur les autres, Napoléon III se convertit au libéralisme. Duvernois, Schneider, président de la Chambre, trouvent qu'Ollivier peut prendre le pouvoir, maintenant, sans danger pour sa réputation de libéral.

Rochefort, que Napoléon III a laissé rentrer, ce qui ne manque pas d'allure, fait ses débuts parlementaires en demandant la remise à la garde nationale des postes chargés de veiller sur la Chambre.

« Il est, nous écrit Pelletan, plus embarrassé de sa langue que de sa plume. »

Pelletan est furieux contre monseigneur Dupanloup, qui surprend « la religion de ceux qui n'en ont pas », par sa résistance au dogme de l'infaillibilité du pape. Il ne lui pardonnera jamais sa campagne violente contre la candidature de Littré à l'Académie française. Littré, ajoute Pelletan, a fait de son premier volume de la *Langue Française* un monument admirable. Il est désigné plus qu'aucun autre pour l'Académie. Et Pelletan termine sa lettre en disant : « Comment veut-on que nous ne devenions pas intolérants, nous, quand nous voyons à quel point le sont les autres. »

J'ai dit déjà que j'avais mis le docteur Clavel en rapport avec mon ami Büchner, le philo-

sophe allemand matérialiste, et ce rapprochement a porté ses fruits. Francs-maçons tous les deux, ils se sont vite compris. Clavel, d'ailleurs, a du goût pour l'Allemagne; il est l'un des soutiens, des approbateurs, de Jean Macé, et partisan, comme lui, d'une alliance définitive entre la France et l'Allemagne, par l'intermédiaire de la franc-maçonnerie, sur la base de la fraternité universelle.

Jean Macé, comme Clavel, rêve de pétrir par les livres, par la propagande des associations de la libre pensée, la cervelle de l'enfant dans le sens des grandes idées d'humanité, et de mettre la morale indépendante à la portée des générations nouvelles.

« Les vieilles et nobles idées francs-maçonnes de justice, voilà ce qu'il faut apprendre aux petits Français. Plus de frontières, plus de soldats : des instituteurs! C'est par les instituteurs qu'on arrivera à faire pénétrer les idées de « libération » dans l'esprit des enfants. Deux ou trois générations suffiront pour que l'idéal républicain maçonnique et humanitaire règne sur les esprits libérés des entraves cléricales. »

Büchner, vis-à-vis duquel je fais mes réserves, pense littéralement comme Clavel. L'auteur de *Force et Matière,* le traducteur de Darwin, a, dans ses lettres, les mêmes mots, les mêmes visées, poursuit le même but que notre ami, fils d'Hiram et petit-fils de Caïn.

« N'est-il pas admirable que deux étrangers soient frères par l'idée à ce point? me demanda Clavel.

— Certes, et je m'en impressionne. »

Adam et moi sommes préoccupés, comme tout notre milieu, de « l'affranchissement de nos esprits ». Nous ne pouvons y échapper. La science est pour nous la Science! Nos idées se meuvent, plus ou moins étroitement liées à ce mot. Nous sommes d'avis, comme tous nos amis, que « le grand flambeau dominateur des ténèbres est allumé et qu'on ne peut plus le souffler »!

Clavel n'a nulle peine à nous en faire convenir. Nous ne sommes, certes, ni Adam ni moi, fanatiques de science comme mon père, comme Clavel, mais, tout de même, nous entrevoyons notre République dégagée « des préjugés traditionnels » qui, peu à peu, disparaîtront du monde entier.

Macé, au nom du sentiment, Büchner, au nom de la Science, prêchent la venue de cet heureux temps. Massol, Brisson, Clavel, au nom de la morale indépendante, travaillent, par la franc-maçonnerie, à grouper des résistances aux idées arriérées. Büchner, en Allemagne, s'appuie sur les loges et sur le libéralisme de Bismarck; Clavel, en France, s'appuie sur les loges et sur l'opposition républicaine.

L'an dernier, Büchner m'avait écrit de faire, à Cannes, la connaissance d'un docteur Hart-

sen, son disciple, qu'Adam et moi nous avons trouvé trop germanisant.

Cette année, Büchner me conseille de voir à Cannes la princesse de Prusse et la princesse Louise de Hesse, filles toutes deux de la reine Victoria et « très libérales ».

« Elles emportent, m'écrit Büchner, de Darmstadt, où elles sont restées quelque temps, *Force et Matière,* ainsi que mes conférences, qu'elles m'ont demandées en cadeau pour les étudier à Cannes. Vous comprendrez l'importance de gagner de tels personnages à « notre cause », même si ce n'était qu'en partie. »

Büchner me croit inféodée à ses idées et son disciple, quoique je ne sois que son admiratrice.

« Dans le cas où vous parleriez, à Cannes, à ces princesses, ajoute Büchner, et où vous pourriez faire quelque chose à cet effet, naturellement, ce que je n'ai pas besoin de vous dire, faites-le *avec précaution et peu à peu.* »

J'aime beaucoup Büchner, c'est un homme de valeur. Je lui ai facilité l'édition de ses livres en France, parce qu'il m'a toujours paru avoir une haute idée de notre science et de notre esprit ; mais quand l'allemand surgit en lui plus que de raison, je me cabre.

« Si nous avions la guerre, m'écrivait-il dernièrement, nous resterions bons amis. »

Ah ! pour cela, non ! De la haute philosophie dégagée de tous les préjugés antiscientifiques

tant qu'on voudra, mais l'humanitarisme jusqu'à l'oubli de la race, jusqu'à l'internationalisme, mille fois non! Je ne veux pas être Germaine. Je suis Gauloise, je suis Grecque, Latine, mais rien autre. Nefftzer a éclairé en moi la crainte instinctive que j'ai toujours eue du germanisme. Si nous avions la guerre avec la Prusse, je me rappellerais la haine dont ma grand'mère a nourri mon enfance contre les Prussiens.

*
* *

L'impératrice, en Égypte, a eu le plus grand succès. Elle s'est impérialement amusée. On dit même, ô scandale! qu'elle a fait porter Sa Majesté par l'un des petits ânes du Caire. Le triomphe réel, malgré tant de jalousies excitées, a été pour M. de Lesseps, qui a mené à fin l'une des plus grandes œuvres françaises, la plus grande peut-être, et a fait rentrer dans la gorge des Anglais tous leurs mensonges et toutes leurs menaces au sujet d'une si gigantesque et si admirable entreprise.

Napoléon III a nommé M. de Lesseps grand officier de la Légion d'honneur.

Ad. Guéroult, comme tous les saint-simoniens, est hors de lui du succès de M. de Lesseps. Il m'envoie une petite brochure accompagnée d'une lettre dans laquelle il nous prie,

Adam et moi, de lire avec attention ce « mémoire ».

« Il s'agit, nous dit Guéroult, de la part considérable qu'a prise Enfantin dans la préparation d'une moisson que Lesseps a recueillie. Au moment où le monde entier salue son succès et rend hommage à sa persévérance, il nous a paru juste de faire la part de celui qui avait préparé l'entreprise par vingt-deux ans de travaux. Nous n'avons pas voulu récriminer contre Lesseps (assez d'autres s'en chargeront), mais faire une place à celui des mains duquel il reçut l'idée mûre et l'entreprise préparée. Nous adressons cet opuscule, composé presque exculsivement de pièces authentiques, à tous ceux que nous connaissons. Nous avons le goût et la préoccupation de la justice, c'est à ce titre, chers amis, autant que par souvenir d'amitié, que je vous adresse la susdite brochure. La véritable manière de préparer la justice à venir, c'est d'en déposer le germe dans les esprits et dans les cœurs dignes de le recevoir. »

Texier nous écrit que son ami Louis Ulbach est fort heureux de la faveur avec laquelle *la Cloche* a été accueillie. *La Cloche* a remplacé *la Lanterne*. Texier y fait des articles très lus, sous un pseudonyme. C'est Texier qui a donné à Ulbach l'idée de publier les événements de 1851, que la France a oubliés. Le récit détaillé des morts de Martin Bidauré, qui a été fusillé deux fois, a beaucoup ému l'opinion.

Une campagne de Félix Pyat, en faveur des insermentés, fait craindre aux sermentistes d'être reniés un jour par les partis avancés. Ledru-Rollin a voulu être nommé sans prêter le serment; il a échoué, mais il trouve des défenseurs.

« Ceux qui prêtent le serment sont des gens sans conscience », écrit Félix Pyat.

On rappelle le mot de M. Thiers :

« Le serment est une vexation du vainqueur imposant le serment au vaincu. »

Le mot insermenté commence à circuler comme une supériorité, mais la gauche républicaine réveille la faveur qui s'est attachée un moment au mot d'irréconciliable, par haine des attitudes d'Ollivier, et l'irréconciliable noie l'insermenté.

Pelletan est attaqué; on l'accuse, dans une réunion populaire, d'être réconcilié. Bancel ayant dit au moment de son élection qu'il était prêt à mourir pour la démocratie, ses partisans lui reprochent de n'être pas encore mort! Toutes les finesses politiques ont lassé les impatiences des masses. A cette heure, elles veulent des paroles violentes, des coups de poing ou des actes.

Pelletan est désolé! il nous écrit son chagrin. Lui qui avait jusqu'à cette heure le respect absolu du suffrage universel, il le trouve détraqué. La nomination de Rochefort et les dangers qu'il affirme en résulter le mettent hors de lui.

Adam lui répond et se moque un peu de son humeur, en lui rappelant l'une de ses plus belles tirades sur le suffrage universel. De quoi se plaint notre ami? Est-ce que Girardin, en apprenant la nomination de Rochefort, n'a pas dit : « C'est la République que vient de voter le peuple de Paris. » Et alors, pourquoi Pelletan gémit-il à ce point? Les choses ne prennent pas toujours la forme qu'on veut, mais pourvu qu'elles *soient,* n'est-ce pas tout ce qu'il faut désirer?

Adam trouve que Rochefort, s'il a la moindre vocation pour devenir un homme d'État, peut jouer un rôle extraordinaire; mettre les pieds dans toutes les toiles d'araignée du faux-libéralisme, dans celles des oppositions plus ou moins casuistiques et dire :

« Voilà ce que mon élection signifie, voilà ce que le peuple veut : qu'on s'occupe du prolétariat. Qu'on étudie peu à peu, qu'on essaie de résoudre les questions sociales que le présent pose et que l'avenir imposera. Qu'on en finisse avec les chicanes creuses de la politique, sinon c'est un jour, non la République, mais la révolution! »

Le fameux « jeune chef », Gambetta, ne s'inquiète de rien. Il va, vient, parle, bruyant, confiant dans ses ressources de dompteur des foules, ne voyant pas ce qui se déchaîne, se disant qu'il a la voix assez puissante, la main assez ferme pour faire tout rentrer dans le rang, dès qu'il

lui plaira et constatera que le danger est réel! Il sera bien temps!

« L'hydre de l'anarchie » le fait rire.

De Ronchaud qui voit Ollivier m'écrit que les 116 s'agitent et comprennent qu'il est temps de faire quelque chose, qu'on ne peut imaginer l'énervement populaire. Ce qui se passe à la Chambre perd peu à peu son intérêt. On piétine sur place. De Ronchaud ajoute que Jérôme David a fait auprès d'Ollivier une démarche au nom des 116. Il craint que le tiers parti ne renverse le ministère avant que la majorité de la Chambre ne se soit ressaisie. L'interminable prorogation a exaspéré certains membres qui pourraient bien admettre quelque coalition avec le tiers-parti, et, ainsi, le pouvoir tomberait entre les mains de M. Thiers; mais Émile Ollivier ne trouve pas le moment venu de l'éclosion complète de l'Empire libéral. Selon lui, il faut s'accommoder encore quelque temps de ce qui est. La Chambre mûrit, elle n'est pas mûre. Il faut repousser les hésitants vers la droite et faire alliance avec les sincères qui, comprenant que la révolution va déborder, acceptent le programme qui sauvera l'Empire et dont la formule est: « développer largement la liberté. » De Ronchaud me parle du prince Napoléon, qui est devenu un assidu chez Mme d'Agoult.

Le prince Napoléon, voyant l'empereur irrésolu, lui conseille de prendre crânement des hommes de gauche. A son avis républicains et

bonapartistes pourront s'entendre, puisqu'ils sont également fils de la Révolution française. Le programme serait : « Rénovation politique. Réconciliation des frères ennemis au nom de la grande Révolution. »

*
* *

Ad. Guéroult, que nous attendions avec toute sa famille, m'écrit qu'il viendra seul. Il me fait mille excuses pour les siens, excuses dans lesquelles entre la grave question des économies au moment si coûteux des étrennes, et il ajoute :

« Je vous arriverai le 24 ou le 25, à moins que les événements politiques ne se compliquent, ce que je ne prévois pas — tout semble plutôt se pacifier en ce moment. La liberté fait des conquêtes dans des rangs jusqu'ici peu sympathiques, et l'on peut espérer une petite glissade de quelques mois sur le plan incliné qui nous conduira à de nouvelles élections quand on aura voté la loi électorale, la loi municipale et l'abolition de l'article 75. Je crois me rappeler, d'ailleurs, que la piété de nos législateurs chôme régulièrement depuis la Noël jusqu'au jour des Rois. Je puis donc espérer d'avoir une huitaine de répit pour oublier la politique et me livrer tout entier à l'amitié.

« Nous avons été hier voir la première d'Augier : *Lions et Renards,* four complet ; du talent, de l'esprit, quelques situations, mais une

intrigue pesante, compliquée, des caractères ou peu sympathiques ou peu réels. Tout cela ne vit pas, beaucoup d'analyses et peu de charme, d'entrain: on dirait des gens empaillés. L'héroïne est une jeune fille qui a neuf millions et qui ne veut pas se marier de peur qu'on ne l'épouse pour son argent. Quoique très bien joué par Mlle Favart, le rôle n'est pas heureux. Beaucoup d'intrigants, sans compter les jésuites tournant autour d'elle pour faire tomber ses millions du bon côté.

« Je commence à être bien las du spectacle de la pourriture sociale. Pour peu que cela dure, nous avons quelque chance de revenir aux berquinades ou tout au moins à la peinture des passions saines et sincères qui n'ont pourtant pas absolument disparu de ce monde, quoi qu'en disent nos auteurs qui fréquentent sans doute une société trop faisandée.

« Mais je m'aperçois que je bavarde exactement comme cet automne quand j'allais vous voir boulevard Poissonnière; j'aurai grand plaisir à recommencer de vive voix; vous êtes une personne moralement bien portante et qui répand la santé autour d'elle; j'espère qu'il en sera de même physiquement.

« A moins que le diable, auquel je ne crois pas, ne s'en mêle, à bientôt.

« Mille tendres respects, amitiés bien cordiales à Adam et à Mlle Alice.

« AD. GUÉROULT. »

Le diable s'en mêle et Guéroult confesse qu'il est forcé d'y croire. La situation politique l'empêche de venir au golfe Juan. Il ne peut quitter son journal en ce moment.

Le ministère a donné sa démission, et l'empereur, par une lettre à Émile Ollivier, le prie de lui désigner les personnes qui pourraient former avec lui un cabinet homogène résolu à appliquer le sénatus-consulte du 8 septembre.

Nous avons le ministère Ollivier. Enfin, il y a quelque chose de changé ! Le 4 janvier le *Journal officiel* donne les noms des collaborateurs du premier des réconciliés !

Buffet, Daru, de Talhouët, Maurice Richard, Chevandier de Valdrôme, Rigault de Genouilly, Lebœuf, les voilà tous ! Membres du tiers parti, état-major de Thiers, gens de valeur, convenons-en, mais bien peu faits, il semble, pour être conduits par un chef qui n'est ni homme de gouvernement ni homme d'Etat, mais simplement un admirable phraseur.

La grande nouvelle après celle du nouveau ministère est la chute retentissante de M. Haussmann, remplacé par M. Chevreau, avec lequel Adam est très lié malgré sa haine de l'impérialisme.

Mérimée vient nous voir et dit à Adam :

« Ne vous semble-t-il pas que nous allons droit à un bouleversement politique et social bien autrement dangereux qu'en 1848? Plus de problèmes s'agitent, plus insolubles. Je ne

comprends plus rien à rien. Nous savions ce que le peuple voulait en 1848 : du travail; aujourd'hui que veut-il? Tout! Que ne suis-je appelé par le « grand Mécanicien » qui me prend si cruellement tous mes amis l'un après l'autre et qui, très dédaigneusement, à l'air de n'oublier que moi! »

Chose curieuse et qui nous montre à quel moment troublé nous sommes : nous pouvons causer politique avec Mérimée sans que rien nous froisse en lui et le froisse en nous.

Son patriotisme ardent, passionné, nous émeut; il a peur pour la France. De la politique intérieure, il prendrait aisément encore son parti à quelque catastrophe sociale qu'elle nous mène, mais le dehors menace, il voit la patrie en danger!

« Nous sommes tous coupables de tout ce qui va se passer, nous dit Mérimée avec une douleur poignante, lui si maître de lui d'ordinaire. Nous, impérialistes, nous nous sommes endormis dans une fausse sécurité; vous, républicains, vous avez désarmé la France, et tous nous l'avons abandonnée. »

Elles sont loin de Mérimée à cette heure, ses préoccupations d'artiste qui ont eu jusqu'à ce jour une telle importance dans sa vie. L'art, les lettres, peut-on y penser encore?

Et cependant malgré lui, malgré nous, peu à peu nous parlons du froid qui a ravagé nos jardins paradisiaques au milieu desquels Mé-

rimée se plaisait à faire des aquarelles. Tout est noir, tout est gelé, les arbres ne sont plus que loques roussies et pendantes.

Mérimée a vu le volume de Baudelaire sur la table de notre salon.

« Un tel livre, nous dit-il, est le signe d'un temps et ne pourrait avoir été fait en d'autres sans provoquer le dégoût et la révolte. On l'admire. Hugo s'en pâme. Vous ne devriez pas lire ces choses, Madame, elles entament les moralités, alors même qu'on ne les goûte pas. L'art est pour moi un tel sacerdoce que je n'admets, chez l'écrivain, les excentricités nauséabondes d'aucune sorte, ni au moral ni à l'intellectuel. »

Une causerie avec Mérimée a toujours des imprévus, son savoir est si étendu et de qualité si supérieure. Il peut parler de toutes les littératures modernes; il les connaît tellement; quoique enthousiaste de la littérature ancienne, il n'en goûte pas ce qu'il appelle « le suranné », et se croit le droit de tout juger du haut de son temps. Mérimée ne subit aucune école, n'est ni romantique, ni classique, ni naturaliste, ni idéaliste; il prend des écoles ce qui lui paraît valoir. L'exagération déplaît à son esprit mesuré, chercheur d'élégance et de perfection; il aime la nature, mais la voit en peintre, non au « daguerréotype ». On est deux, le peintre et Elle, aime-t-il à répéter, on converse, on s'accorde d'abord, on lui laisse prendre seule ses poses; au peintre ensuite à choisir la meilleure.

Ceux qui braquent sur la nature leur instrument et se contentent de la viser l'assassinent.

« J'admets la passion, l'entraînement, la hâte au début de toute vie d'artiste, me disait-il, mais il faut s'interdire bien vite les emportements qui obscurcissent à la fois l'imagination et la vision du réel; on ne doit garder de la passion que juste la quantité de coloration qu'il faut pour la peindre. »

Mérimée avait une faculté de travail merveilleuse. Il refaisait dix fois la même page, comme Flaubert. L'intensité, selon lui, ne s'obtenait dans le style que par des superpositions de mots qui se rangent dans l'esprit les uns sur les autres. Un mot biffé est un alluvion qui forme un terrain pour le suivant.

Mérimée se livrait rarement dans les conversations. Le sujet, quel qu'il fût, l'intéressait à peine si la personne à laquelle il parlait lui déplaisait. Il répondait alors de façon glaciale. Lui plaisait-on? il semblait qu'il eût hâte de vous dire tout ce qu'il avait amassé de réflexions pour vous prouver son intérêt.

C'était, comme Mme Sand, un lecteur des autres incomparable, et ma reconnaissance est profonde pour les conseils inoubliables qu'il m'a donnés à propos de mes livres.

Il avait un grand dédain, au moins apparent, pour les femmes, surtout pour les coquettes; il les classait volontiers parmi les animaux plus ou moins charmants. Il dit un jour de moi au

docteur Maure la chose qui selon lui devait être la plus flatteuse : « Elle m'a fait comprendre la fraternité. »

Il avait traduit du Pouchkine et du Gogol, et plus récemment *Fumée* de Tourgueneff. Il me raconta quelles difficultés il avait trouvées dans cette traduction et combien Tourgueneff était exigeant et irritant malgré sa grande bonté et sa modestie.

« Être traduit par Mérimée, cela doit rendre tellement difficile, lui dis-je ; rappelez-vous combien vous l'êtes pour vous-même, songez combien de fois vous avez refait Lokis. »

Mérimée nous a parlé de la mort de Sainte-Beuve. C'est pour lui un vrai chagrin, quoiqu'il y ait bientôt trois mois, mais il ne s'en console pas. La petite maison de la rue Montparnasse lui manquera beaucoup au printemps. Il aimait à visiter Sainte-Beuve, à causer de livres nouveaux avec lui. C'était l'homme de lettres dans le sens le plus large du mot. Sans doute il avait des faiblesses, mais il restera, de l'avis de Mérimée, l'un des plus grands critiques qu'il y ait jamais eu. La littérature dominait toutes ses pensées ; la politique même était pour lui de la littérature.

Mérimée s'intéressait à la toilette des femmes. Lui-même s'habillait avec une élégance de très grand goût. Il aimait les pantalons gris, les gilets blancs, les cravates bleues larges et molles, dont le nœud était fait avec art. Ses yeux ronds

brillaient derrière un pince-nez solidement posé sur un nez qu'on ne voyait qu'à lui, tant la forme en était particulière. Son front soucieux, comme balafré de rides, ses sourcils épais, lui donnaient l'air froid, hautain et dur. Il avait l'allure d'un Anglais; sa mère était Anglaise et il aimait l'Angleterre.

« Pays admirable, nous dit ce jour-là Mérimée, où les réformes, d'ordinaire proposées par les majorités libérales, sont votées par les majorités conservatrices. Les réformes libérales faites et appliquées par des libéraux sont toujours insuffisantes; les peuples n'en jouissent pas! Quant au régime de concessions actuelles, à la façon dont on fait les réformes, aux exigences et à l'affolement des partis, je vous répète que tout cela sent la catastrophe. »

*
* *

Maurice Sand m'écrit que je suis une mauvaise parce que j'ai dit à Mme Sand, à son dernier voyage à Paris, que si elle, Lina, le sargent, les petites, ne venaient pas cet hiver au Grand-Pin, nous n'irions plus à Nohant.

Maurice me parle de Flaubert « qui est insupportable aux marionnettes, parce qu'il critique tout et n'admet pas que ce soit idiot ».

« L'ermite du Croisset a lu à Nohant une partie de la *Tentation de Saint Antoine* qui est

superbe, et l'une des plus belles choses qu'il ait écrites. »

Flaubert, devant qui Maurice a dit à sa mère qu'il m'écrivait, le charge de me révéler, à moi qui crois en l'avenir, à la future République, à la délivrance de l'esprit humain, que l'avenir sera hideux, que ma future République deviendra à la longue l'image complète du suffrage universel, c'est-à-dire que la sottise, l'envie, l'incompréhension de tout principe moralisant, triompheront, que la fameuse délivrance de l'esprit humain sera faite de la suppression de toutes les traditions ancestrales qui créent l'homme moral, que l'instruction deviendra l'obstruction, que les âmes s'aviliront, que les classes supérieures seront les esclaves des esclaves des bas-fonds sociaux.

Je réponds à Maurice qu'il dise à Flaubert de ma part qu'étant aristocrate jusqu'aux moelles, il ne peut trouver des vertus et des bienfaisances aux démocraties, que ma République le comprendra s'il ne la comprend pas et qu'il sera de ceux qu'elle enterrera au Panthéon, où l'on rétablira les mots traditionnels : « Aux grands hommes la Patrie reconnaissante. »

Mme Sand m'écrit à son tour qu'elle ne viendra pas cet hiver au golfe parce qu'elle fait un roman « pour changer » ; c'est le roman dont nous sommes allés chercher les paysages au bord de la Meuse. Elle espérait nous envoyer

Planet, mais c'est un vrai Berrichon, il ne peut quitter son trou sans se croire perdu.

« Nous nous reverrons cet été coûte que coûte, mais, hélas! que de choses peuvent arriver d'ici là, me dit Mme Sand. On recommence ce qui a été bête et mauvais en 1848, de part et d'autre; des rouges trop pressés et trop blagueurs, des blancs trop stupides, des bleus trop timides et trop pâles. »

Mme Sand est très préoccupée du peu de succès de *l'Éducation sentimentale*. Saint-René Taillandier, dans *la Revue des Deux-Mondes*, a été mal. Saint-Victor n'a pas défendu Flaubert. Mme Sand voulait faire un article que Girardin a refusé. Elle nous écrit à tous pour nous démontrer la beauté de l'œuvre. Les critiques désolaient Flaubert plus que les approbations ne le satisfaisaient. Mme Sand répétait hautement que Flaubert était un maître, que sa situation dans les lettres irait grandissant.

Elle dédie *Pierre qui roule* à Flaubert. *Pierre qui roule,* ce sont les marionnettes devenues personnages de roman. Quelle joie pour les initiés de retrouver avec une nouvelle apparence de vie tous nos amis du théâtre de Nohant!

Mme Sand me prie d'écrire à Flaubert dès que j'aurai lu *l'Éducation sentimentale*. Ce grand gros à moitié incompris a besoin de réconfort, dit-elle. Son raffinement artistique, sa science, échappent à la généralité des lecteurs, peu de gens le lisent et moins encore l'estiment à sa

valeur. Il lui manque un peu d'attendrissement en art et dans la vie. Il est brusque, violent, mais infiniment bon. Elle a été auprès de lui au Croisset comme elle a été à Bruyères. Elle n'est sûre de ceux qu'elle aime, elle ne les pénètre, que quand elle a vécu quelques jours de leur vie.

M[me] Sand ajoute qu'on ne peut s'imaginer la façon de travailler de Flaubert. Le souci du métier, de l'art d'écrire, son insatiabilité de perfection, sont tels en lui que chacune de ses phrases est un enfantement douloureux. Avec cela, sa peur bleue de se montrer dans ses livres lui fait se donner une peine inimaginable pour se dérober à son lecteur, pour se cacher de lui. Rien ne l'irrite comme lorsqu'il trouve dans les journaux des détails sur son intérieur ou son intimité: il entre en fureur. Jamais il ne permettrait qu'on fît son portrait, et il a l'horreur des endroits où l'on est reconnu. Il ne sait pas s'il est poète ou réaliste et, comme il est les deux, ça le gêne.

M[me] Sand me conseille de lire *Renaissances*, d'Armand Silvestre. Elle a autrefois écrit une préface à ses *Rimes neuves et vieilles*. Elle goûte beaucoup le talent d'Armand Silvestre.

Que de choses à lire en ce moment, qu'il faut avoir lues avant de rentrer à Paris.

L'Homme qui rit est une œuvre colossale. Il y a dans ce livre une érudition universelle presque écrasante. Jamais on n'a parlé de la

terre, du ciel, de l'âme, avec plus de profondeur.

Gaston Paris m'a donné *les Solitudes*, de Sully Prudhomme. Nous les lisons, Adam et moi, sur notre terrasse, dans ce Bruyères isolé où elles sont plus poétiquement compréhensibles.

Notre vieil ami Séchan nous est arrivé, puis un beau matin, pris de la tarentule du bibelot, il est allé passé quarante-huit heures à Gênes. Il en a rapporté une trouvaille extraordinaire qu'il astique et soupèse tout le jour. L'histoire de sa trouvaille est amusante. C'était dans une vieille rue de Gênes. Un homme fendait du bois avec une épée. Séchan en offre 2 francs. S'il en avait offert plus, l'homme se serait méfié. Il l'achète et revient d'une traite, comme si on allait lui courir après. C'est une épée historique merveilleusement gravée. Séchan ne la donnerait pas pour 30.000 francs.

*
* *

Je passe quelques jours dans une agitation compréhensible. Adam a trois duels. Séchan nous irrite, ma fille et moi, à un point que nous ne pouvons dire, dès qu'Adam n'est pas là, en nous chantant avec ses façons de rapin : « Voilà les plaisirs du village. » Il faut avoir bien envie de prouver qu'on est mauvais ami

pour plaisanter en de tels moments. Alice et moi nous le voudrions au diable. Adam n'est jamais plus calme que quand il a « une affaire ». Comme il en a trois, cela devient de la sérénité gaie. Ces trois duels sont : le duel Dollfus, le duel Dubois d'Angers, celui avec sir Tollemache Sinclair.

C'est moi, moi seule qui suis cause de ces duels. Nous causions philosophie, au Cercle nautique, et pénétration des cultes anciens dans les religions qui les remplacent, Mmes Dollfus, Sinclair et moi. Je dis à un moment que j'ai gardé le culte ancestral, que je suis païenne, que je crois aux dieux de la mythologie grecque, et que je les prie, surtout dans ce pays de lumière où la divinisation de la nature est presque visible.

Ces dames se lèvent sans me saluer, vont à toutes leurs amies répéter mes phrases, agrémentées d'injures pour la religion chrétienne. On déclare qu'il faut me mettre en quarantaine, que, quand je viendrai au cercle, toutes les « chrétiennes feront le vide autour de moi ». Le vieux M. Dubois d'Angers se met cahin-caha à la tête de la croisade.

Adam envoie ses témoins à MM. Dubois d'Angers, Dollfus, à sir Tollemache Sinclair. Ce sont : le prince Galitzine et M. de Celigny.

M. Dubois d'Angers fait sur l'heure des excuses plates. M. Dollfus, l'un des meilleurs tireurs de Cannes, met ses témoins en rapport

avec ceux d'Adam, et, dès qu'il sait de quoi il s'agit, il blâme sa femme, déclare que ce n'est pas à une protestante de ne pas admettre la liberté de penser, et que, quand je reviendrai au cercle, il ira, sa femme au bras, me saluer solennellement.

Il ne reste que le duel Tollemache Sinclair qu'Adam ne veut pas lâcher, parce que ledit sir a déclaré que toute la colonie anglaise approuvait sa femme, que pas un Anglais ni une Anglaise n'admettront jamais qu'une païenne continue à faire partie du Cercle nautique.

Le président du Cercle, le duc de Vallombrosa, dit très haut qu'il est de cœur avec nous. Son fils, très jeune encore, qui sera le marquis de Morès, nous salue en agitant son chapeau chaque fois qu'il nous rencontre.

Le duc de Vallombrosa fait une démarche auprès de lord Dalhousie, chef de la colonie anglaise, et lui dit que tout le pays prend parti pour Adam et pour moi, et qu'il craint les suites de cet état d'esprit si son compatriote, sir Tollemache Sinclair, ne se bat pas avec Edmond Adam.

Sir Tollemache Sinclair continue à refuser de constituer des témoins et répète qu'il ne se battra pas.

Adam lui écrit alors la lettre suivante, qu'il fait en même temps publier dans un journal de Cannes.

« *Golfe Juan, 2 janvier 1870.*

« *A sir Tollemache Sinclair.*

« Monsieur,

« Vous avez offert vous-même à mes témoins, puis vous n'avez plus offert, et enfin vous me faites offrir encore par M. Gazagnaire de représenter publiquement lady Sinclair à ma femme. Cette manière de réparer des torts graves que lady Sinclair et vous avez eus envers Mme Adam, je ne la considère pas, ou je ne la considère plus comme suffisante. J'ai pu, dans cette même affaire, accepter une réparation de ce genre, de la part d'un homme trompé et que j'estime, mais de vous je la refuse.

« Je ne voulais de vous qu'une chose : une satisfaction par les armes. Mes amis ne vous ont demandé que cela, rien de moins. Devant vos refus obstinés, je suis bien obligé de renoncer, quant à présent, à l'espoir d'une rencontre honorable. L'affaire reste en cet état jusqu'à ce que le cœur vous revienne. Demain, dans un mois, dans un an, vous me trouverez toujours prêt à recevoir la complète satisfaction que vous me devez.

« En attendant, je m'en remets à vos compatriotes, ainsi qu'aux miens, pour infliger à votre conduite la très sévère désapprobation qu'elle mérite.

« Je vous salue,

« A. Edmond Adam.

« P.-S. Quant à la lettre d'excuses, de dénégations, d'assurances, etc., etc., que vous m'avez fait remettre, je vous la rendrai quand vous voudrez. Je ne tiens pas du tout à conserver dans mes papiers une attestation d'honorabilité pour ma femme et pour moi venant de vous. »

Lord Dalhousie, après cette lettre, conseilla à sir Tollemache-Sinclair de quitter son château de la Bocca pour la saison.

Les jeunes Anglais donnèrent un bal de « bachelors » au Cercle nautique où ils nous invitèrent, Adam et moi, par lettre spéciale. Le duc de Vallombrosa nous demanda d'entrer avec lui, et l'on nous reçut de façon à effacer les dernières traces de cette affaire.

« Voilà les plaisirs du village ! » recommence Séchan.

Renouvier, que j'ai perdu de vue depuis longtemps, se souvient de moi et m'envoie un livre qui est un chef-d'œuvre : *la Science de la Morale*. De plus en plus les idées morales se détachent de la religion et font seules leur chemin.

Nous avions invité Nino Bixio à venir passer avec sa famille quelques semaines à Bruyères. Il est à Livourne, heureux de voir la mer, lui marin, devenu militaire. L'éducation de ses enfants le retient, sans quoi il aimerait à venir au golfe Juan gémir sur les nouvelles qu'il

reçoit de France et qu'il trouve de plus en plus désolantes.

*
* *

On chante sur la route, le soir, *les Brigands,* d'Offenbach. C'est une obsession :

Nous sommes les carabiniers,
La sécurité des foyers;
Mais, par un malheureux hasard,
Nous arrivons toujours trop tard.

Nous n'entendons que cela. Moi qui ai l'horreur d'Offenbach, qui n'oublie pas mes rancunes féroces contre l'insulteur de mes dieux, de mes grandes figures homériques, ce que je donnerais pour être délivrée de cet air. Ah! les brigands que ces brigands!

Guéroult a espéré encore venir vers le 15 janvier, mais la fondation, à côté de *l'Opinion nationale,* d'un journal hebdomadaire, l'en empêche. Le diable s'en mêle de plus en plus. Il nous écrit :

« Je suis contrarié jusqu'au chagrin de ce contretemps. Je me faisais une fête d'aller vous voir, vous et le soleil, de dételer quelques jours, de me laisser vivre auprès de vous, sous un ciel clément, loin de cette politique putréfiée qui se décompose journellement sous nos yeux. J'oubliais que le journaliste est un forçat, un condamné à perpétuité qui ne peut ni se

reposer ni se laisser vivre, et qui doit être aux ordres de S. M. le public, le plus odieux et le plus impitoyable des tyrans, qui ne tolère chez ses esclaves ni distraction ni repos. Mais que sert de se révolter quand la destinée vous tient? Le plus sage est de se soumettre, sinon on se fait luxer les os. »

« Amitiés, etc.

« AD. GUÉROULT. »

Hetzel et Texier nous arrivent. Texier m'apporte un numéro de *la Philosophie positive* dans laquelle est un article de mon ennemie, M[lle] Clémence Royer, à laquelle il a mis une dédicace à être pris de fou rire en la lisant. M[lle] Clémence Royer est censée me rappeler que je n'ai pas acquis de *critère* en mûrissant.

Texier et Hetzel nous racontent tous deux ce qu'on répète partout, qu'Émile Ollivier se tourne et se retourne, tout comme saint Laurent, sur un gril, qu'il voudrait à la fois contenter ses partisans et ne pas effarer l'empereur, hier encore en possession du pouvoir personnel, entouré d'ambitieux qui pouvaient se satisfaire par lui, de gens dévoués même qu'il aimait, auxquels il était habitué, dont il lui faut aujourd'hui se séparer.

« Ce serait une cruauté, dit Ollivier à ses intimes, d'exiger trop à la fois de l'empereur; il pourrait se cabrer, tout briser, et c'en serait fait de la liberté. »

Une polémique est engagée entre About et Prévost-Paradol.

Tous deux se dénoncent de désagréable façon. About avait, paraît-il, proposé à Prévost-Paradol de faire en collaboration avec lui des rapports confidentiels à l'empereur. Il croyait à la « dictature bienfaisante ». Prévost-Paradol, de son côté, finissait par croire à « l'Empire libéral », et les rapports avaient commencé, quand survint le ministère Ollivier, qui rendait inutiles lesdits rapports et supprimait About comme « conseiller intime de l'empereur ». La cessation de l'accord dans un but déterminé brouilla Prévost-Paradol et About, que la plume démange aisément. Et c'est pourquoi nous connaissons le petit secret de leur collaboration...

Nous avons le récit des ragots les plus frais. La séparation de Catulle Mendès et de Judith Gautier. Un article fulgurant de Zola sur *les Vieilles Plaies,* de Paul Alexis. Zola s'étant ému rétrospectivement de ce fait attendrissant que Paul Alexis entrait au collège d'Aix quand lui, Zola, en sortait. Il faut entendre Hetzel et Texier parler des *Vieilles Plaies*.

Les lectures de Lapommeraye, au théâtre de Cluny, ont toujours le plus grand succès, et tous nos amis s'y rencontrent.

On parle aussi de la brusque conversion de Maxime Du Camp à la réaction, au moment même où Napoléon III se convertit au libéralisme.

Cernuschi devait accompagner Hetzel et Texier à Bruyères, mais ce qui se passe l'intéresse trop.

« Je vois des ralliements extraordinaires, écrit Cernuschi à Adam. Guizot, Thiers, Odilon-Barrot cavalcadent autour d'Ollivier. Il y a à gauche un tas de gens qui ne demandent qu'à se mettre en selle, tous prêts à succéder à Ollivier quand il aura sauté le fossé. Il y aura maintenant peu d'assermentés capables de rester irréconciliables jusqu'au bout.

« Quelqu'un, à cette heure, se mord les pouces. C'est cet imbécile de Magne, qui s'est cru absolument nécessaire à la combinaison ministérielle, et s'est imaginé que, si elle échouait, c'est lui qui serait chargé de former un ministère. Il ne se console pas d'avoir refusé à Ollivier les finances.

« Nous verrons, mon cher Adam, si Dieu prête vie à l'Empire, après Ollivier, Picard; après Picard, Jules Ferry; après Jules Ferry, Gambetta. Ce sera le pont d'Avignon!

« Bien à vous. Amitiés à Mme Adam.

« CERNUSCHI. »

Mme Jean Reynaud est au golfe. Elle me parle beaucoup du dernier livre de Legouvé : *les Fils d'aujourd'hui,* « que Jean Reynaud eût beaucoup aimé », dit-elle.

Pour Mme Jean Reynaud, son bien-aimé mari est vivant encore, ou au moins présent. Sa foi

en l'au-delà est telle qu'elle évoque l'âme de Jean Reynaud et la voit... Moi-même, chez elle, il me semble qu'il va entrer. Les conseils qu'elle me donne, je sens qu'elle les a entendus de lui.

*
* *

Jamais ruche n'a bourdonné comme bourdonne le monde politique. Il faudrait citer toutes les lettres reçues par Adam et par moi. Combien de récits avons-nous et sur l'assassinat de Victor Noir, l'un des témoins de Paschal Grousset envoyé au prince Pierre Bonaparte, et sur l'arrestation du dit prince Pierre Bonaparte, et sur les violences du prince Murat, bâtonnant un créancier, sur son envoi devant la Haute-Cour.

La demande d'une autorisation de poursuites déposée par le gouvernement à propos de l'article de Rochefort dans la *Marseillaise,* — article où Rochefort déclare qu'un Bonaparte ne peut être qu'un assassin, et ajoute qu'il faut descendre dans la rue, — fait l'objet de toutes les conversations, nous écrit Pelletan.

A entendre nos amis, l'Empire est perdu! La République est trouvée! L'homme de Décembre est mort! C'est la fin à courte échéance. Nos adversaires ne crient pas moins haut que nous. Magne, Rouher, Persigny, Haussmann, font retentir les échos de leurs plaintes. Chez

Foyot, les sénateurs; au café d'Orsay, les députés entre-croisent leurs espoirs et leurs craintes.

Les vieux impérialistes sont tous d'accord pour trouver que l'empereur va trop étourdiment dans la voie de la liberté, que Morny et Walewski eussent résisté, ou, en tous cas, procédé plus habilement.

« M. Thiers est content, nous dit le docteur Maure. Il déclare ne désirer rien autre que ce qui se fait et se fera logiquement. » Notre vieil ami a redit à Mérimée l'état d'esprit de M. Thiers.

« Alors, si M. Thiers est content, a répondu Mérimée, c'est que tout ce qui se fait est au profit de l'orléanisme. »

Le docteur Maure et Adam savent bien que M. Thiers ne songe pas à l'orléanisme, mais à la République.

About, avec lequel j'étais en grand froid, m'écrit :

« Eh bien! y croyez-vous à l'empire libéral? « Paix et Liberté! » Est-ce assez digne de la France, un tel programme qui se résume par les plus grands mots qu'un peuple puisse prendre pour devise? »

Je réponds à About :

« Tout ce que je demande, c'est que l'Empire soit vraiment la paix avec un rameau d'Ollivier. Si c'est la paix, alors ce qui se passe est admirable, car c'est en même temps un acheminement graduel vers la République, comprise

comme elle doit l'être et lentement amenée, c'est l'éducation libérale du peuple se faisant par des voies préparées. Malgré les apparences et votre foi, je garde ma peur de Napoléon rimant avec invasion. »

Tout le Paris des cercles, des élégants, applaudit aux choix, comme ministres, du marquis de Talhouët et de Maurice Richard.

Mme de Pierreclos ne m'a pas écrit depuis longtemps, mais je reçois un véritable volume dont les premières pages remontent au jour de l'an. Elle m'annonce l'envoi, par le premier de mes amis qui viendra au golfe, d'une étrenne qu'elle a reçue, — elle me l'avoue pour que je ne m'inquiète pas d'une dépense folle de deux sous qu'elle aurait faite ; car je dois supposer, me dit-elle, que, pour cause, elle n'a pas bénéficié de la hausse d'un franc sur la rente ! — Il s'agit d'une *boîte à Taupin*, qui s'est vendue dans les baraques du jour de l'an, et qui a beaucoup amusé les Parisiens, ajoute-t-elle, car les nouveaux ministres y sont empalés l'un après l'autre.

« Le prince Napoléon, ajoute Mme de Pierreclos qui le voit chez Mme d'Agoult, n'était pas à Paris dans les premiers jours de janvier. Il l'a quitté pour qu'on ne l'accuse pas d'avoir pesé sur l'esprit de l'empereur, ou pour qu'à la dernière heure quelque ragot fait sur lui n'irrite pas son fluctuant cousin et ne le fasse pas hésiter. »

Mme de Pierreclos me signale le général Fleury comme le plus acharné contre le nouveau ministère, et le plus courageux dans l'expression de son opinion. Il aurait dit, ces derniers jours : « Je n'ai pas besoin de commander de nouveaux équipages à l'empereur, il n'usera pas ceux qu'il a ! »

« Le nouveau président du Conseil, ministre de la Justice, ajoute Mme de Pierreclos, est plus solennel que jamais. Il prend sa revanche, prétend-il, par la démonstration de la liberté, sur ceux qui l'ont cru seulement ambitieux.

« Mes amis du noble faubourg, me dit Mme de Pierreclos, n'ont qu'un rêve, celui de pousser ce ministère « à octroyer des libertés jusqu'à la « licence », tandis que les radicaux voudraient le pousser à la réaction par quelque répression violente.

« Ces derniers ont organisé une manifestation colossale à l'enterrement de Victor Noir, où cent mille révolutionnaires ont défilé. Un seul mot de Rochefort eût déchaîné la révolution. Il ne l'a pas dit, et ses partisans le lui reprochent ; mais ils essaient de prendre leur revanche, et nous avons des troubles rue Saint-Denis, rues du Caire et d'Aboukir. On tire sur vos derrières, mes amis, et si vous étiez boulevard Poissonnière, vous ne pourriez mettre le nez aux fenêtres de votre cour. Les poursuites contre le cher Rochefort d'Adam sont autorisées. Vous le savez déjà, et vous savez aussi,

n'est-ce pas? qu'il sera condamné à la prison. Il y forgera des traits d'esprit à percer les murs. Moi, j'approuve Rochefort de *n'avoir pas* déchaîné l'émeute le jour de l'enterrement de Victor Noir, et je crois comme lui que la police la voulait et que la révolte eût été écrasée. Revenez de bonne heure cette année, on vous promet du nouveau. Je vous confie que les Daru et les Buffet se préparent à manœuvrer de façon à prononcer eux-mêmes la déchéance de Napoléon III en faveur du comte de Paris.

« Enfin, l'horrible Troppmann est exécuté! Imaginez que j'avais eu le courage d'assister à une audience de son procès. Tout le monde littéraire y venait. Dumas fils était à côté de moi.

« Ah! si je pouvais vous narrer tout ce qu'on dit, tout ce qu'on chuchote, et au milieu de quelles intrigues l'illustre Émile, le grand Ollivier, fait son huile et *onctue* les roues du char de l'État. »

« Votre amie à tous deux,

« CESSIAT DE PIERRECLOS.

« P.-S. — La 5e chambre a condamné Rochefort à six mois de prison et 6.000 francs d'amende. »

Nous allons à Grasse déjeuner chez le docteur Maure; il est en possession de sa lettre de Thiers qui répond à l'une de ses questions : « En vérité, avez-vous dit que votre opinion

était sur le banc des ministres? — Je l'ai dit et le pense, » répond M. Thiers.

Le docteur Maure, qui a vu Mérimée la veille et lui a fait lire la réponse de M. Thiers, ne sait pas ce qui l'emporte en lui, de la pitié qu'il a pour l'empereur ou de l'indignation qu'il éprouve pour la comédie parlementaire qui se joue, pour les effrontés mensonges qui se débitent aux Chambres, pour le mépris des intérêts de la France qu'ont à l'envi tous les partis.

« On pense, on dit, on fait aujourd'hui des choses tellement contraires au sens commun, déclare Mérimée, qu'on se demande si les hommes politiques ne sont pas tous fous. L'imbécillité devient de la grandeur, l'ineptie de l'éloquence. Je me prends la tête et je me demande parfois si ce n'est pas moi, vieilli, qui ne comprends plus rien à rien! »

« Je vous assure, ajoutait le bon docteur, que mon vieil ami Mérimée m'inquiète; lui, si maître de lui, si froid, s'excite, s'emporte. A nos âges, c'est dangereux. »

Girardin est dans la joie, et délaie cette joie en des articles triomphants. L'arrivée d'Ollivier au pouvoir a été pour lui une sorte de victoire personnelle, et il répète que nul n'osera, si cela dure, se dire l'ennemi d'Ollivier et le sien.

Mon père nous avait annoncé que la journée du 7 février serait la revanche du 2 Décembre!

On croyait, à Paris, à la guerre civile: aussi les préparatifs de résistance du gouvernement

ont-ils été formidables. Le ministre de l'Intérieur, M. Chevandier de Valdrôme, était résolu à résister énergiquement. Des troupes à cheval parcouraient Paris en tous sens. On entendait le clairon, les tambours battaient la charge.

Émile Ollivier a prononcé ce jour-là le mot célèbre : « Je n'humilierai pas la liberté devant le pouvoir absolu qui vient d'en bas. »

Rochefort est arrêté rue de Flandre, au moment où il se rendait à une réunion publique. Flourens, qui préside la réunion, apprend l'arrestation de Rochefort, se précipite à Belleville, appelle le peuple aux armes, et revient faubourg du Temple faire une barricade; mais il est à peine suivi, et l'émeute échoue piteusement.

C'est un miracle que mon père soit encore libre à cette heure. Il a rencontré notre ami Clavel, qui l'a emmené au moment où il allait rue de Flandre, sous prétexte que cela *chauffait* plus ailleurs. Si mon père habitait encore rue de Rivoli, il serait depuis longtemps en prison.

C'est la réaction dans toute sa violence, écrivent et répètent nos amis. Le Préfet de police a été jusqu'à refuser l'affichage d'une réunion publique au cirque des Champs-Élysées, où devaient parler Jules Favre et Ernest Picard.

En même temps qu'Émile Ollivier réprimait avec énergie les tentatives de désordre, il se tournait habilement vers la gauche modérée, et créait des commissions extra-parlementaires

dont l'une, chargée d'une proposition de loi sur la presse, réunisssait des hommes comme Jules Simon, Scherer, Barthélemy Saint-Hilaire, Prévost-Paradol, Laboulaye, Saint-Marc Girardin. Une commission de décentralisation était présidée par Odillon-Barot, une autre par M. Guizot, qui étudiait la question de la liberté de l'enseignement supérieur.

Mais des troubles succèdent aux troubles. Adam va tous les jours à Cannes se renseigner. Orléanistes, légitimistes, républicains sont d'accord pour déclarer que c'est la fin de l'Empire, que le peuple en a assez. Les orateurs des réunions publiques ne s'embarrassent plus d'arguments; ils prêchent l'émeute et sont applaudis.

On arrête les gens par centaines.

Deux jeunes agitateurs connus, Protot et Mégy, résistent au moment de leur arrestation. Mégy tue un inspecteur de police et proclame son droit à la résistance.

Odillon-Barot écrit à Adam une longue lettre pour lui dire que tout bon Français doit aider, de tout son pouvoir, avec tout son dévouement, aux essais de liberté; ne pas le faire, c'est être responsable des désastres qui nous menacent et les pires! guerre, révolution. L'ascension des bas-fonds sociaux devient à tel point inquiétante que la France a besoin d'un gouvernement responsable.

« La commission de décentralisation, que je préside, ajoute Odillon-Barot, a pour but de

ressusciter la vieille France, de la faire renaître, de recréer des centres provinciaux qui résistent à l'action dissolvante et révolutionnaire de Paris. Quand cela sera, la France pourra renverser l'Empire et toute monarchie. Les centralisations exigent l'autorité, la décentralisation vit de liberté. »

Jules Simon dépose un projet d'instruction gratuite et obligatoire. Pelletan nous écrit qu'il aurait pu le garder pour la République.

Ed. Texier nous a quittés. Tandis que notre ami Hetzel et son fils rentrent à Paris, Séchan goûte toujours auprès de nous les plaisirs du village.

Nos chers Arlès-Dufour viennent passer quelques semaines à Bruyères. Nous sommes dans la joie. Adam et mon vieil ami s'aiment fort, mais ils se querellent continuellement, Arlès-Dufour prétendant qu'une liberté qui n'est pas doublée d'une autorité n'est liberté que pour les fauteurs de troubles. Il a l'horreur de Thiers, de son protectionnisme, autant que de Rochefort et de son anarchisme.

Mais, avec Arlès-Dufour, on ne reste guère en place. Il faut tous les jours faire une partie nouvelle, visiter ce qu'on ne connaît pas. Nul n'organise une excursion comme le « père », et nous allons à sa suite partout où il nous entraîne.

Voici mars arrivé, et nos pauvres jardins si terriblement éprouvés par le froid reverdissent,

les fleurs repoussent avant la verdure à certains arbres aux feuilles persistantes.

Mme Sand m'écrit que tout le monde a été malade, à Nohant. Il y a fait un froid très malsain. Elle sait par Hetzel que notre « brillant climat » a été aussi éprouvé.

« Quelle année dure à avaler ! me dit Mme Sand. Il y en a comme ça. L'homme n'a pas toutes ses aises sur la planète. Vous ne voulez pas, vous, qu'on aille se réchauffer dans les autres : alors faites que nous sachions rendre celle-ci un peu plus paradisiaque, car on ne prend pas le chemin pour y arriver.

« Il m'était bien impossible, chers amis, d'aller vous voir les dix ou treize jours dont j'aurais pu disposer. Je les ai passés dans mon lit, à Paris. Après cela est venu le travail de nègre pour remettre à flot *ma petite ouvrage*, et j'avais bien besoin de venir ici pour me reposer.

« Mes fillettes ont fait des progrès en mon absence. La petite gazouille, et la grande déborde en discours éloquents très comiques.

« Toute la famille vous embrasse, moi en tête, et bien tendrement.

« G. SAND. »

Louis Jourdan, sachant que son cher ami Arlès-Dufour est chez ses chers amis Adam, nous écrit l'une de ces lettres adorables d'esprit, de bonté, d'affection, pour lesquelles, dit Mme Arlès-Dufour, on n'a sous la plume qu'une

réponse sincère : « Je vous embrasse de tout mon cœur, car personne n'en a un meilleur que le vôtre. »

Adam fait endiabler Arlès-Dufour en se moquant, avec l'irrespect le plus agressif, de la lettre de l'empereur invitant Émile Ollivier à mettre un terme « au désir immodéré de changement qui s'est emparé de certains esprits ».

Mais quelle joie d'avoir « le père » et « la mère » auprès de nous. Leur vieillesse a une grâce, une beauté que, tous trois, nous ne cessons d'admirer. Il faut les voir, le soir sous la lampe, lisant leurs lettres ; le père, dépouillant son énorme courrier d'affaires et sa correspondance amicale si nombreuse. Tout dans leur esprit est en commun. Souvent, la noble tête blanche frôle de près les rubans roses du bonnet de Mme Arlès, et le tableau est d'un grand maître. Nous les regardons et nous échangeons, Adam, Alice et moi, des regards attendris.

« Que c'est beau, la vieillesse ! » me dit un soir ma fille, tout bas.

Mme de Pierreclos nous surprend. Elle ajoute à l'animation de Bruyères. En retrouvant le docteur Maure, elle a pris des airs qui nous ont rendus malades de rire. Lui a fait son incomparable moue et lui a dit qu'il n'espérait pas vivre les jours heureux du revoir.

Mme de Pierreclos, malheureusement, n'est restée qu'une semaine. Elle part quelques

heures avant nos amis Arlès, qui sont rappelés brusquement à Lyon.

Elle nous apprend qu'Émile Ollivier se présente à l'Académie, au fauteuil de M. de Lamartine, après avoir déshonoré son oncle par sa demande d'aumône à la Chambre.

Elle voit Mérimée et le supplie de ne pas lui donner sa voix. Elle menace, le jour de sa réception, d'aller protester au nom de son oncle.

Le prince Pierre Bonaparte est acquitté par la Haute-Cour de Tours, mais les étudiants, au retour du docteur Tardieu dont la déposition a fourni à la défense son meilleur argument, font à son cours un tapage qui l'oblige à l'interrompre.

Arlès-Dufour m'écrit le 27 mars :

« Chers amis,

« Ci-joint un extrait d'une lettre de M[me] de Pierreclos : « Sans parler du profond regret de « ce que je laissais de si bon dans le paradis ter- « restre des Adam, de ces si bienfaisantes ami- « tiés, de cette douce vie, tout ce que je trouve « et vois ici me fait regretter le golfe. »

« Nous ne pourrions mieux exprimer ce que nous éprouvons depuis notre retour ici, ajoute Arlès-Dufour, et je crois que ces sentiments s'aggraveront encore quand nous serons à Paris, le 2 avril.

« Jeudi, nous avons trouvé neige et pluie, vendredi, pluie et neige ; hier, tout le soir,

pluie de neige fondue; aujourd'hui, ciel couvert et temps froid, mais ni neige ni pluie. Jouissez donc de votre ciel et de votre bleu, et que Dieu garde le bon trio en bonne santé.

« A.-D. »

*
* *

Ollivier est nommé par l'académie au fauteuil de Lamartine. Mme de Pierreclos s'est calmée. Peut-être lui demandera-t-elle une carte pour aller écouter son discours.

Déjà le ménage ministériel va mal. MM. Buffet et Daru ne veulent pas suivre Émile Ollivier sur le chemin du plébiscite.

Gambetta ayant au début du ministère Ollivier déclaré que l'Empire et le suffrage universel ne pouvaient vivre d'accord, Ollivier entend prouver le contraire.

Un décret convoque le peuple français dans ses comices le dimanche 8 mai.

Adam s'agite contre le plébiscite; il mène une campagne ardente, mais il se heurte à une incompréhension de la question qui le désespère.

Cette question d'ailleurs est posée de telle façon que les électeurs croient voter pour la paix. Il n'y a pas à les en faire démordre. C'est à renoncer à la lutte. D'ailleurs la formule de ce plébiscite n'a-t-elle pas été donnée par Gi-

rardin, l'homme fatal, dit Adam. Quoi que répondent les électeurs. l'empereur pourra se considérer comme victorieux.

Je reçois une très longue et très belle lettre de Mme de Pierreclos sur la mort de la duchesse de Berry, sur sa vie, sur l'aventure traîtreusement préparée dont elle a été victime. Mme de Pierreclos sait le détail de toutes ces choses, mais sa lettre reproduite me prendrait dix pages et je ne les ai pas.

Nous allons passer quelques jours à Callian chez nos voisins et amis Segond. Paul Segond est l'un des danseurs fort assidus de ma fille. Quoique très jeune il a déjà une personnalité. Il est aussi beau que ma fille est jolie et l'attrait qu'ils ont l'un pour l'autre est déjà visible. Cela n'attriste ni le père ni la mère de Paul Segond, ni moi.

Peyrat nous écrit que l'exaspération des républicains croît en raison d'une recrudescence de popularité de l'Empire, qu'il n'y a rien à faire, que c'est pour longtemps que nous sommes battus. Ollivier connaît trop bien nos idées pour ne pas escamoter, au profit de l'Empire, tous nos projets et nous prendre jusqu'à notre vocabulaire. C'est à désirer que Nefftzer ait raison, ajoute Peyrat, et que la guerre, l'invasion, la défaite, nous délivrent de l'Empire.

Cette fin de lettre de Peyrat qu'Adam nous lit haut, nous indigne tous.

Adam répond à Peyrat qu'il est un sectaire,

un mauvais Français. Maintenant nous sommes, Adam et moi, cœur à cœur, dans cette question de guerre possible avec l'Allemagne. La France d'abord ! Mon bien-aimé mari voit clair enfin et ajoute à mes convictions. Nefftzer, M. Thiers, ont raison. Nous sommes tous coupables, et voilà ce que c'est que de renier l'esprit militaire de sa race : on en arrive à désirer la voir vaincue pour une question de politique.

Autour de nous le peuple comprend; sa haine pour l'Empire l'éclaire. Le Var est le seul département qui ait résisté au 2 Décembre.

Cependant à Paris, sous l'impulsion de Gambetta, des comités antiplébiscitaires se forment. Vermorel s'écrie : « Ne permettez pas à Antée de retrouver ses forces en reprenant contact avec la terre. » Lermina lit à la salle des Folies-Bergère, un acte d'accusation contre l'empereur réclamant sa condamnation comme assassin, voleur, faux-monnayeur, aux travaux forcés à perpétuité. Lermina est condamné, lui, à deux ans de prison.

Notre ami Cernuschi, qui a connu Gambetta chez nous et le voit beaucoup, a donné aux comités antiplébiscitaires 100,000 francs. Il est expulsé comme Italien. De la frontière il envoie cent autre mille francs « pour combattre l'Empire ». Si nous n'étions forcés de rentrer à Paris, nous irions le voir en Italie. Adam lui écrit pour lui dire l'admiration qu'il a de sa générosité.

« Je ne puis admettre, répond Cernuschi, qu'un tyran qui a étranglé la liberté puisse la faire revivre. Vous vous laissez tous séduire par des semblants et vous admettez, vous, qu'un assassin remplace sa victime par un fantoche plus ou moins vivant. Il faut, non pas se prêter à ce que l'homme de Décembre donne des libertés, mais l'empêcher d'en donner, le river à la constitution de 1852. »

Le gouvernement invente un complot ridicule de bombes, ce qui n'empêche pas les « gogos » de s'indigner.

On sait le résultat du plébiscite. Nous sommes à Paris quand on le proclame.

Les oppositions sont atterrées : c'est la défaite absolue, écrasante.

*
* *

MM. de Gramont, Plichon et Mège remplacent les ministres sortants. On dit que MM. Buffet et Daru ne sont pas *fiers de leur flair*.

Quand aux avancés, leur colère se traduit comme toujours par des gros mots. La *Marseillaise* déclare que l'Empire a les voix des opprimés, des peureux, des vendus, des domestiques et des imbéciles.

Au fond c'est l'écrasement, et il faut le regarder en face. Dès que nous sommes rentrés à Paris, Adam croit plus nécessaire que jamais

de créer chez nous un centre énergique d'opposition ; il faut reprendre la lutte en sous-œuvre, unir les forces plus étroitement, n'y engager que des actions communes et réfléchies. Nous recommençons nos dîners et nos soirées, mais le vendredi, un plus grand nombre de nos amis étant libres ce soir-là.

Gambetta est de notre premier dîner et il répond à Adam.

« *Paris, 21 mai 70.*

« Mon cher Monsieur,

« Je n'ai tardé à vous répondre que parce qu'il m'était nécessaire de changer un rendez-vous pour vendredi. La chose est faite et je suis sincèrement heureux de vous dire : Je suis à vous et je serai le premier arrivé.

« Bien à vous,

« LÉON GAMBETTA. »

A ce dîner, on parle surtout de la séance impériale du Louvre où l'empereur, dans un discours triomphant, exprime sa satisfaction sans réserve des résultats du plébiscite.

Gambetta trouvera, dit-il, une première compensation dans la loi promise et qui soumettra au jury les délits de presse; il est certain qu'elle sera votée.

« Les libertés sont pour nous, croyez-le, répète-t-il, elles vont pleuvoir et noyer peu à peu

l'Empire. Nous, républicains, nous n'avons aucun intérêt à voir la Révolution triompher par l'émeute, qui voudrait pour représentants Delescluze, Flourens et Rochefort. »

Gambetta parle ce soir-là avec une autorité, une pondération, qui me frappent beaucoup et qui m'attirent cette réflexion d'Adam lorsque nos invités sont partis :

« Eh bien! crois-tu que ce gaillard-là ait des aptitudes de chef?

— J'en conviens. »

Comme Gambetta le prédisait, les libertés pleuvent : réduction, favorable à la presse, du timbre des journaux et des écrits périodiques; proposition d'une loi qui « élargit » les attributions des conseils généraux, leur permet d'élire eux-mêmes leur bureau et d'émettre des vœux politiques.

« Un peu de décentralisation, nous dit un jour Odillon-Barrot, à propos de la loi sur les conseils généraux. Celle-ci n'a l'air de rien et elle est grosse de conséquences. »

Et voici encore une loi « obligeant le gouvernement à choisir les maires parmi les conseils municipaux ».

« J'ai oublié de dire que Girardin avait été nommé sénateur, qu'il est de ce fait au comble de ses vœux, » me répète Mme de Pierreclos, le tenant de lui-même.

Mais Nefftzer se désespère toujours nationalement et épanche son chagrin dans l'intimité.

Naturellement le *Temps* ne peut exprimer ses craintes et s'aligner seul contre l'opinion.

La Chambre s'acharne à diminuer les dépenses militaires. On réduit le contingent annuel à 90,000 hommes. Le maréchal Lebœuf affirme que c'est suffisant. Quelques jours plus tard, M. Thiers lui prouvera, sur des chiffres qu'il ne pourra démentir, que ces effectifs sont d'une faiblesse dangereuse. L'extrême-gauche hurle contre le militarisme tout le temps.

« Je vous verrai vous arracher les cheveux, dit Nefftzer à Pelletan. L'heure s'avance, l'Allemagne est prête. Je mourrai de chagrin de tant d'aveuglante et d'inconsciente trahison. »

Nous avons promis à Mme Sand d'aller à Nohant aussitôt que mon livre *Saine et Sauve* sera mis en vente et mes numéros d'auteur envoyés à mes amis de la presse. Nous recevons d'elle lettre sur lettre dont plusieurs sont publiées dans sa correspondance, qui nous dit sa joie de nous revoir à Nohant. Maurice a été très malade, mais il est bien guéri. Lina est venue nous voir à Paris et nous a raconté en détail tout ce qui s'est passé cet hiver à Nohant. Peu de marionnettes. Mais Maurice prépare plusieurs *premières* pour notre arrivée.

Lina me dit que Mme Sand est très heureuse des joies du ménage Lambert. Le petit « faux César » comme on l'appelle à cause de l'opération césarienne évitée, se porte comme un charme. Eugène Lambert est, d'autre part, aux

anges d'avoir décroché une médaille au salon.

Mon ami de Ronchaud me parle de Prévost-Paradol, que Mme d'Agoult a vu très intimement depuis qu'il s'est livré pieds et poings à l'Empire libéral. Il paraît qu'il souffrait beaucoup de ses doutes sur « l'honnêteté de ses résolutions ». Émile Ollivier a songé alors à l'éloigner de Paris et l'a fait nommer par M. de Gramont ministre plénipotentiaire à Washington. Sa réputation d'écrivain lui sera, plus qu'une situation de carrière, fort utile en Amérique. Mais à peine nommé, il a été poursuivi par l'idée qu'il avait reçu « le prix d'une trahison ».

« Le dégoût de la presse m'a saisi, écrivait-il le jour de sa nomination à un ami commun de Ronchaud et de lui. Je ressens littéralement des nausées quand je prends la plume. Entrer dans les affaires politiques à la Chambre, c'était évidemment ma voie, mais que pouvais-je espérer après que tant d'efforts inutiles m'avaient prouvé mon impuissance sous ce rapport. »

Mme d'Agoult charge Ronchaud de me dire que mon amitié pour Mme Sand l'empêche, à son grand regret, de me rendre la sienne. Qu'ai-je à répondre à de Ronchaud, sinon la même chose?

Mon vieil ami Arlès-Dufour m'écrit fin juin, à propos d'étoffes de soie de Lyon qu'il veut nous offrir à ma fille et à moi.

« Chère bonne amie,

« 37 degrés à l'ombre, ce qui m'excuse de vous écrire au crayon.

« Je fais chercher encore pour l'étoffe que vous avez choisie. Quant a faire fabriquer, il n'y faut pas penser vu les grèves. On fait de belles et grandes phrases sur et contre les grèves, surtout en plaignant hypocritement les ouvriers, et cependant, lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de violences, elles sont utiles et profitables surtout à l'ouvrier, qui, sans leur moyen, n'aurait jamais obtenu de la philanthropie des patrons ni réductions des heures de travail ni hausse du salaire.

« Que sont les questions politiques que l'élite des Français discute aux Chambres à côté des questions sociales que domine celle du salaire ou du prolétariat, qui est la dernière phase de l'esclavage? Rendez grâce à la chaleur qui fait coller ma main au papier et vous sauve d'une longue tartine.

« Je songe à bouger, mais j'ai une attache : mon *École primaire supérieure libre* pour filles et garçons, que je tiens à faire avant la rentrée. Je me réjouis de vous la montrer. Malheureusement, comme le lièvre qui manque au civet, l'instituteur me manque encore. J'espère que Jean Macé m'en trouvera un bon et bien courageux. Le clergé travaille déjà les familles, insinuant que mon école sera athée. Les braves gens !

« Embrassez Alice pour nous tous, et serrez la main du bon et brave Adam.

« A.-D. »

Quelques jours après la mort de Barbès, Mme Sand, qui a un grand chagrin, m'écrit une lettre attristante. Elle fait une comparaison entre le caractère de Barbès, celui des oppositions avant 1848 et les oppositions d'aujourd'hui. Elle n'est pas indulgente et déclare que c'est la gauche et sa queue, plus que l'Empire, qui méritent d'être accusées de tout ce qui adviendra de fatal à la France.

*
* *

De Reims, qui a beaucoup travaillé et agi en faveur de la pétition des princes d'Orléans, demandant le rappel des lois de bannissement portées contre eux en 1848-1849, est navré du rejet de cette pétition.

Le 3 juillet, le général Prim annonce le choix du prince de Hohenzollern comme candidat au trône d'Espagne. Castelar nous écrit : « Prenez garde! voilà une candidature inquiétante pour la France! »

Une députation d'espagnols, envoyée par Prim à Dusseldorf, était allée offrir la couronne à un prince allemand? Le peuple espagnol eût préféré le duc de Montpensier, mais cette candidature étant personnellement désa-

gréable à Napoléon III, Szarwady nous affirme que c'est lui, l'empereur français, qui a conseillé la candidature prussienne! et que Prim ne l'a admise qu'à contre-cœur. Comment croire à une pareille insanité?

La chose certaine, ajoute Castelar, c'est le traquenard dans lequel Bismarck attire Napoléon III. Il l'enveloppe, le cerne, compte qu'il l'affolera et lui fera commettre quelque sottise favorable à l'Allemagne.

Une interpellation a lieu à la Chambre au sujet de la candidature Hohenzollern, et Nefftzer, par ses craintes, nous met sur le gril. Nous nous réunissons tous les soirs. Louis Bamberger a dit à Adam d'un ton qui l'a irrité plus qu'il n'en convient :

« Cette fois, il faudra céder, les enfants! »

Adam est poursuivi, depuis la réponse de Bamberger, par un mot de Nino Bixio : « Tous les Allemands qui sont autour de vous sont les agents personnels de Bismarck. »

M. Benedetti, que le gouvernement a envoyé à Ems auprès du roi de Prusse, n'a pas encore rempli sa mission, que M. de Gramont a l'imprudence inqualifiable de déclarer à la Chambre que la nomination du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne constituerait pour la France un *casus belli*.

Adam va voir M. Thiers, qui ne répète qu'un mot : C'est de la folie, de la pure folie! nous sommes sur un volcan. Je vous en conjure,

Adam, suppliez vos amis de ne pas jouer avec le feu.

Le soir, un grand nombre de nos amis est réuni chez nous. Adam est très ému des craintes de M. Thiers et de celles de Nefftzer. Je partage son émotion, et chacun nous l'exprimons avec une vivacité qui fait sourire Pelletan.

« Allons, allons, calmez-vous, nous dit-il; nous avons une arme qui vaut toutes celles de la Prusse, c'est *la Marseillaise*, et la France saura faire jaillir de son sol les volontaires de 92.

— Avant qu'un seul bataillon de vos volontaires soit levé, dis-je à Pelletan, les Prussiens seront sur le pont de Kehl! »

Mais M. Benedetti, après une première, après une seconde entrevue, obtient du roi de Prusse la tranquillisante réponse que, dans le cas où le prince de Hohenzollern abandonnerait la couronne d'Espagne, il l'approuverait.

Depuis plusieurs jours nous remettons notre départ pour Nohant, mais la réponse du roi de Prusse nous rassure, et Adam voit M. Thiers qui lui dit :

« Nous avons été à deux doigts de la guerre, mais tout s'arrange. »

* * *

Nous sommes partis le soir pour Nohant. A peine arrivés, Mme Sand nous interroge, elle

est très émue, elle a des pressentiments. « Les événements sont orageux, » dit-elle.

Le soir même, Mme Sand nous parle de Barbès, de ce qu'il a souffert, de l'idéal qui était en lui. Lamennais et Barbès sont les plus nobles âmes, les plus pures qu'elle ait connues. L'un dans l'idée, l'autre dans l'action, n'ont jamais été inspirés que par les ambitions morales les plus hautes.

George Sand nous parle aussi de la mort de Jules de Goncourt. Elle plaint beaucoup Edmond. L'amour intellectuel des deux frères était tel qu'ils vivaient les plus petits détails de la vie de leurs héroïnes. On peut dire, ajoutait Mme Sand, qu'ils ont introduit d'un commun accord dans leur intimité leurs livres sur le XVIIIe siècle, qu'ils causaient de leurs « dames » entre eux comme si elles étaient présentes, ou comme s'ils venaient de les visiter. Mme d'Épinay, Mlle de Lespinasse, Mme de Laval, Mme de Genlis, ne sont pas des portraits, ce sont des êtres.

Les Goncourt ont à tel point fréquenté et aimé les femmes du XVIIIe siècle, me dit Mme Sand, qu'ils détestent la femme du XIXe; ils sont incapables de la comprendre, ils la trouvent grossière, l'avilissent, la matérialisent, ne lui laissant que la méchanceté, la débauche ou l'imbécillité.

Ils sont anti-féministes, dédaignant le rêve dans la femme, l'idéal qui leur échappe parce

qu'ils le nient; quand ils peignent une femme actuelle sympathique, c'est comme malgré eux; ils n'observent que ce qu'ils voient, et systématiquement ils choisissent ce qui crève les yeux en mal plus qu'en bien.

Dès le lendemain de notre arrivée, Nohant nous prenait comme il nous avait déjà pris, par son calme. La grande maison, le parc, le petit cimetière, l'église, le village, la route qui passe, tout nous convie à nouveau à l'existence simple et douce.

Lina, les adorables titi-lolo, Maurice, n'apportent que la paix. le sourire et le bonheur. Adam et moi nous lisons *Callirhoé,* que nous confessons à Maurice n'avoir pas lue encore, et nous l'admirons.

« Tu ne peux pas dire qu'il n'y a que moi qui te trouve du talent, répète George Sand à son fils chaque fois qu'arrive une lettre ou que se formule une félicitation que le sargent est forcé de reconnaître sincères.

— Et que penseriez-vous de moi si vous connaissiez la mesure de ma science de lepidoptérologiste, ô Juliette? » me dit Maurice, qui refuse d'être sérieux.

Artiste, peintre, écrivain, savant, botaniste, géologue, géographe, agriculteur, qu'est-ce que Maurice Sand n'est pas?

Très tard, nous allons avec une lanterne voir au tronc des arbres que Maurice a enduits de miel à la tombée de la nuit s'il y a du butin

pour la lepidoptérologie, et ce mot extraordinaire est le motif de drôleries intarissables.

Il y a les marionnettes le soir de notre arrivée. La pièce est une pièce militaire.

« Juliette, lieutenant-colonel, fusiliers Plauchut et Planet, colonel George, général Adam, vient nous dire Ballandard, il faut vous habituer à sentir la poudre : on ne sait pas ce qui peut arriver. »

Le grand succès est pour une chanson que chante la troupe : *Redevenons militaires, c'est notre caractère.*

« Lina nous a fait un souper « de café anglais » dit Plauchut.

On ne peut imaginer le génie de Lina comme maîtresse de maison. Elle sait tout ce qu'on peut savoir, comme cuisine, comme confiserie, elle prévoit tout, tire parti de tout. A chaque instant on la trouve étendue sur un canapé, et aussitôt après prenant part à la besogne des domestiques, puis revenant causer au salon. ayant lu tous les journaux italiens, tous les journaux français. Romaine, antipapiste, elle se passionne pour l'Italie *Une*. Elle est darwinienne enragée, n'ignore rien de ce qui se publie ; elle est naïve et savante, maligne et bonne : elle chante à ravir accompagnée par Mme Sand.

Notre grande amie nous lit après le souper une lettre de Daniel Lamazière, prisonnier de Belle-Isle avec Barbès et Blanqui, et qui lui parle des incidents dont il a été le témoin. Il

dit à Mme Sand qu'il a réuni ses souvenirs très nets, très complets, que certains faits défavorables à Barbès ayant été publiés depuis sa mort, il conjure George Sand de rétablir la vérité, qu'il tient, en chacun de ses détails et en chacune de ses preuves, à sa disposition.

Représentant du peuple en 1848, condamné à trois ans de prison dans l'affaire du Conservatoire, Daniel Lamazière s'est trouvé à Belle-Isle avec Barbès, dont il était l'ami, et il a partagé sa cellule. Il sait tout ce qui s'est passé entre Barbès et Blanqui, et s'il y a eu culpabilité dans certains faits, elle doit retomber tout entière sur Blanqui.

Adam a connu Barbès et le vénère. Moi, je ne connais Blanqui que pour avoir reçu de lui les deux volumes de *l'Histoire de 1848* de Daniel Stern à la tête, et je ne l'aime guère.

George Sand me fait conter l'aventure et constate que nous serons au moins trois braves gens rendant justice à Barbès.

« Quatre ! dit Maurice.

— Cinq, six, sept, huit, » disent l'un après l'autre, Plauchut, Lina, Planet, Alice.

Les nouvelles deviennent inquiétantes. La note lue aux Chambres par M. de Gramont et qui a paru à *l'Officiel* se termine par un air de bravoure singulièrement dangereuse en la circonstance.

Après avoir parlé des faits qui ont surgi, amenés par la candidature du prince de Hohen-

zollern au trône d'Espagne, des éventualités possibles qui, M. de Gramont l'espère, ne se réaliseront pas, le ministre des Affaires étrangères ajoute :

« S'il en était autrement, forts de votre appui, messieurs, et de celui de la nation, nous saurions remplir notre devoir sans hésitation et sans faiblesse. »

« Quelle imprudence! » dirent à la fois Mme Sand et Adam.

On a raconté plus tard que M. de Bismarck, qui attendait avec impatience *l'Officiel,* s'écria en lisant cette phrase :

« Je tiens ma guerre. »

Une nouvelle dépêche de M. de Gramont à M. Benedetti nous met hors de nous, car elle n'est provoquée par quoi que ce soit. Il ordonne à notre ambassadeur d' « agir avec plus de fermeté ».

« Dieu veut-il perdre le gouvernement impérial en le frappant d'aveuglement? » dit Mme Sand.

Et elle écrit au prince Napoléon une lettre pressante, le suppliant de ramener M. de Gramont au sang-froid.

L'ambassadeur d'Espagne à Paris déclare que le prince de Hohenzollern a retiré la candidature de son fils.

L'affaire devrait être close, archi-close, enterrée.

Mais, à notre indignation, à notre stupéfac-

tion à tous, coup sur coup nous apprenons que M. de Gramont a écrit à M. Benedetti d'obtenir du roi de Prusse une renonciation formelle à la candidature du prince de Hohenzollern pour l'avenir!

C'était bête, c'était inutile, c'était insultant!

Aussi le roi de Prusse se contenta-t-il, car il avait, hélas! beau jeu, d'informer M. Benedetti du désistement du prince Léopold et refusa-t-il de prendre tout autre engagement.

Maurice n'a pas le courage le soir de nous convier aux marionnettes. Nous sommes tous dans un état d'énervement qui ne nous permettrait, ni à Maurice d'avoir de l'esprit burlesque, ni à nous d'en rire.

Nous montons de bonne heure dans nos chambres, attristés, anxieux. Mme Sand me retient. Elle a presque terminé *Saine et Sauve,* et me dit de lui en lire la fin tandis qu'elle fera une patience; je la lui lis.

« Je n'aime pas du tout ce roman, me dit-elle. Pourquoi prendre des types embourgeoisés quand il y en a tant d'autres? L'être exceptionnel est seul romanesque; votre industriel « m'agace ». C'est un homme qui n'a rien d'autre à faire qu'à exploiter ses ouvriers et à s'enrichir. Il ne peut être un héros. La vie banale, courante, n'a pas d'intérêt; le train train de l'existence ne peut exciter l'imagination à trouver un type, pas plus que dans un champ de luzerne, si on ne cueille que la luzerne,

quand on est botaniste, on ne trouve la fleur rare.

« Chaque époque a sa passion de lecture, mais toutes ont fait place à ceux qui ont cherché l'idéal; il faut le chercher, Juliette, vous n'êtes pas bâtie pour le terre à terre.

— Mais mon « industriel » ne pense pas banalement, il a de nobles idées, il est socialiste. Vous avez pris souvent vos héros dans le peuple, parmi les ouvriers, pourquoi n'aurais-je pas le droit d'en prendre un parmi les patrons? Flaubert a bien pris un pharmacien.

— Mais son pharmacien n'est pas le héros. Et puis Flaubert, c'est Flaubert, il fait ses romans comme il lui plaît; il trouve des fonds admirables, des accessoires, c'est un peintre de génie, mais ses romans ne sont pas des romans comme je les fais, comme vous cherchez à les faire. Vous avez sucé mon lait, c'est de mon lait qu'il faut vous nourrir, ne cherchez pas l'art dans les moyennes où il n'est pas. Les milieux supérieurs et inférieurs, mais pas les moyens, fournissent seuls les types exceptionnels qui valent, pour les idéalistes comme moi et comme vous, la peine d'être vitalisés. Et la preuve, c'est que plus l'écart des milieux et des castes est grand entre les héros, plus la passion a d'intensité. Je vous le répète, mon enfant, votre Abel industriel, votre patron, votre bourgeois, me déplaît.

— Je vous en donne autant, ma grande

amie, lui répondis-je avec audace. Votre Abel violoniste, qui aime une grande dame et ne sait pas écrire l'orthographe, me déplaît aussi à moi, voilà! »

Mme Sand éclata de rire en me voyant lui tenir tête.

« Juliette, un peu plus de respect!

— Pardon, pardon!

— Voyons, mon enfant, vous êtes sincère quand vous préférez votre « patron » à mon « artiste ».

— Oui.

— Vous aimeriez plutôt le vôtre que le mien, vous?

— Oui.

— Votre Adam est une nature de héros.

— Certes, mais calme, pondéré, sachant parler « affaires », s'intéressant, se passionnant pour des questions de finance, de commerce, d'industrie. Comme il y avait autrefois des gentilshommes verriers, par contraste il y a aujourd'hui des verriers gentilshommes.

— J'y penserai, me répondit Mme Sand, et je vous dirai, après vous avoir relue, si votre héroïne sort plus saine et plus sauve d'une seconde épreuve. Quand on sait ce qu'on veut et qu'on fait ce qu'on a voulu, cela m'intéresse toujours davantage et j'essaie de comprendre. »

J'embrasse mon admirable, ma loyale amie, et je la quitte, m'en voulant, consciente de mes torts envers elle.

Le lendemain Mme Sand me donnait à moitié raison.

« Les partis pris chez les vieux, me dit-elle, doublent leur âge et les rendent impropres à être utiles aux jeunes. »

*
* *

De Reims écrit à Adam pour lui citer quelques passages d'une lettre du duc d'Aumale, qui lui décrit les deux hommes en présence : Guillaume et Benedetti. L'un, le roi, avec des semblants d'accès de rondeur et de franchise et qui couvre toujours des formes de la gentilhommerie le point sur lequel il entend duper. Une sorte de condamnation de ses actes personnels, de regret de ne pas pouvoir faire comme il désire, correspond sans cesse à la résolution qu'il a de commettre ces actes.

« Benedetti, diplomate de vieille roche, s'efforçant toujours de mettre le bon droit de son côté, mais ayant une logique trop personnelle, ne s'inquiète pas assez des échappatoires de l'adversaire.

« Quand Benedetti se sert vis-à-vis de Guillaume de l'argument que Napoléon III peut-être débordé par l'opinion, il ne voit pas qu'il donne lui-même un argument à Guillaume, dont les sujets préparent depuis un demi-siècle la revanche d'Iéna ; quand Benedetti parle de la crainte de la Révolution, Guillaume sait mieux

que personne que c'est Bismarck qui la prépare en France, et l'y alimente.

« La question de dignité, depuis que l'aveuglement de Gramont l'a posée en termes inutiles, ajoutait le duc d'Aumale, est la même des deux côtés. La situation est donc presque inextricable et me paraît devoir aboutir à la guerre. »

Mérimée a répété à Hetzel, qui nous l'écrit, les paroles que l'empereur aurait prononcées au conseil des ministres : « M. de Bismarck est l'homme le plus dangereux qui soit au monde. La guerre lui servira plus qu'à tout autre. S'il n'a pas la guerre, la Prusse lui échappe. Il ne risque donc qu'une défaite qui ne le mettrait pas en pire état politique qu'il ne l'est. La guerre, depuis longtemps il l'a préparée, il la fera, quoi qu'il arrive, fût-ce au prix d'une énormité, d'un crime. Vaut-il mieux la faire de suite? Je ne la désire pas, mais peut-être allons nous être forcés de la subir. »

Et Mérimée ajoutait : « Bismarck n'accepterait pas que Guillaume s'engage au retrait définitif de la candidature Hohenzollern ; tel que Gramont a posé la question, ce ne serait plus un incident diplomatique, mais un recul de la Prusse. »

Cette lettre d'Hetzel nous donne une impression de tristesse que nous ne pouvons secouer. D'ailleurs, toutes celles que nous recevons, Adam, Mme Sand et moi, ne sont pas faites pour

nous consoler. Hetzel nous a donné l'impression personnelle de Mérimée. Il croit à la guerre, il dit que le maréchal Lebœuf est en grande confiance, que l'armée est pleine d'entrain et d'enthousiasme, mais que le sort des batailles dépend de tant d'aléas qu'on ne peut pas ne pas être inquiet.

Nous ne cessons de parler de ces tristes choses. Mme Sand a un grand sens des événements et elle est un peu voyante. Très patriote, très réformatrice, elle dit que, dans la vie nationale, dans la vie sociale comme dans la vie privée, le secret de la sagesse est dans l'acceptation des à peu près.

Mme Sand trouve les républicains de la Chambre stupides. Depuis le 2 janvier l'Empire libéral la satisfaisait, convaincue qu'elle était que les gouvernements autoritaires peuvent accorder beaucoup de libertés sinon la liberté ; elle croyait que cet Empire libéral était viable. Le plébiscite lui avait semblé un brevet de longue vie à la condition que « l'Empire fût la paix ».

Les bonapartistes du Sénat, qu'on appelle les ex-satisfaits, lui paraissent fous. Ils crient contre la façon dont les négociations sont conduites, les uns par chauvinisme imbécile, les autres par ambition déçue. A son avis, M. de Gramont et l'empereur ont tenu trop de compte de ces criailleries et des opinions débordantes de la presse qui, longtemps comprimée, se déverse par une issue trop largement ouverte.

Rouher, parmi les amis du gouvernement, est le seul qui reste de sang-froid. Il proteste contre la guerre, répétant qu'on pouvait obtenir satisfaction, qu'on l'avait déjà, qu'elle suffisait.

M. de Gramont devient sage un peu tard ; il écrit à M. Benedetti : « Dites bien au roi que nous n'avons aucune arrière-pensée, que nous ne cherchons pas un prétexte de guerre et que nous ne demandons qu'à résoudre honorablement une difficulté que nous n'avons pas créée nous-mêmes. »

Mais le roi de Prusse et M. de Bismarck voulaient la guerre. Ils étaient d'accord pour la faire à une heure donnée et se réservaient de choisir cette heure ; tous deux crurent le moment venu, et l'on sait aujourd'hui les procédés qui furent employés pour arriver à une rupture des négociations.

Le 15 cette rupture est annoncée à la Chambre et au Sénat.

Le Sénat hurle son enthousiasme. M. Thiers, malgré l'exaspération de la droite qui l'injurie cruellement, réclame la communication des dépêches diplomatiques, soutenu énergiquement par Jules Favre et par Gambetta.

Émile Ollivier lit les deux dernières dépêches reçues et prononce ces mots coupables entre tous, qui pèsent sur sa vie et pèseront à tout jamais sur sa mémoire, mots qu'une nation vaincue, amputée, ne peut à aucune heure pardonner : « La guerre est nécessaire, et mes

collègues et moi nous en acceptons la responsabilité *d'un cœur léger !!!* »

Ceux qui ont entendu les paroles prophétiques de M. Thiers ce jour-là n'oublieront jamais l'impression ressentie. La voix du petit orateur était plus aigre que jamais, parce qu'elle était plus émue. Notre France, inquiète des risques qu'on lui faisait courir, parlait par cette pauvre voix.

Sous les interruptions cruelles, sous l'injure, sous l'accusation de lâcheté, M. Thiers, les bras croisés, fait tête à la meute et jette ce cri déchirant : « Offensez-moi, insultez-moi, je suis prêt à tout subir pour défendre le sang de mes concitoyens que vous êtes prêts à verser si imprudemment, et je souffre, croyez-moi, d'avoir à parler ainsi. »

En lisant ce douloureux discours, nous avons souffert de la souffrance de M. Thiers au même degré que lui. Adam nous dit que la petite voix rouillée résonnait à son oreille, tremblante, qu'il y sentait des larmes ; et j'en vois dans les yeux d'Adam, tandis que les miennes coulent.

*
* *

La guerre ! Nous partons tous ce soir avec Plauchut et avec le vieux Séchan qui est venu nous rejoindre. La guerre ! nous ne répétons que ce mot, la guerre !

Notre dernier déjeuner serait lamentable si

Lina n'avait reçu de Florence une lettre de l'un de ses amis, député italien.

Il lui dit que le prince Napoléon a obtenu de Victor-Emmanuel une participation de l'Italie à la guerre; que Cialdini, qui aime la France, heureux de prendre part à sa défense, fera avec 60,000 hommes une diversion en entrant en Allemagne par le Tyrol. Le traité serait prêt à être signé.

Hélas! Napoléon III devait répondre: « Plutôt une défaite sur le Rhin que l'abandon du pape! »

Était-ce donc au cléricalisme que nous allions devoir une chance de moins de vaincre ou de nous défendre?

Après le déjeuner nous étions assis dans le parc silencieux, on parlait par monosyllabes.

« Voilà le pauvre séjour à Nohant fini, dit Mme Sand.

— Hélas! répondons-nous.

— Qui sait ce que les uns ou les autres nous allons devenir? Nous reverrons-nous jamais ici? »

Tout à coup nous entendons battre la charge sur un tambour dont le son est étrange et nous impressionne violemment. Adam pâle est debout. Plauchut se lève. Je me sens comme entraînée. Alice me prend la main.

« Mon cœur bat, » me dit-elle.

Le mien se soulève dans ma poitrine à me faire mal.

Maurice s'avance vers nous, un tambour en bandoulière, un tambour de bois de la première République. Il est aussi pâle qu'Adam.

Arrivé auprès de moi il crie : « Vive la France ! »

Nous répétons ce cri les lèvres tremblantes.

Mme Sand et moi nous éclatons en sanglots.

« Vive la France ! » ce cri, je ne cesserais plus de le répéter et, mon cœur, contrairement à celui d'Émile Ollivier, ne s'allégera plus jamais d'elle.

*
* *

L'homme de Décembre a refusé les conditions de l'Italie comme il avait refusé celles de l'Autriche ; il refuse celles de la Russie. Alexandre II mettait une seule condition à son intervention vis-à-vis de l'Allemagne : l'abrogation de l'article 9 du traité se rapportant à la neutralisation de la mer Noire. L'homme fatal refusa en disant : « Je ne puis manquer aux engagements que j'ai pris avec l'Angleterre. »

Quelques mois après, tout ce que Napoléon III refusait d'accepter pour sauver la France se faisait sans lui et contre lui, quand tout eût permis de le faire avec lui.

Le 20 juillet, M. Émile Ollivier, le cœur toujours léger, lisait la déclaration de guerre à la Prusse, devant le Corps législatif.

« Chère amie, m'écrit Arlès-Dufour, la guerre plus encore que la chaleur tropicale paralyse ma plume depuis sa machiavélique proclamation.

« Mon brave ami Barrier est mort : c'est une grande perte pour les questions sociales, et je doute que la vieille demoiselle Beuque lui survive longtemps.

« Adam dira-t-il encore que je rabâche, quand je répète que nous devons à l'éducation catholique de notre première enfance qui nous rend crédules, de crier avec la même facilité : Vive la paix ! Vive la guerre ! qui fait que tous nos représentants sont cléricaux, et tout en croyant au *bon Dieu* acclament la guerre, c'est-à-dire : Vive l'égorgement entre les peuples qui se disent chrétiens !

« Tandis que ces misérables envoient à la boucherie des milliers de milliers d'hommes, et cela *d'un cœur léger*, tandis qu'ils font chanter sur les scènes aristocratiques et dans les bouges les chants de mort, on pleure dans toutes les chaumières de France et d'Allemagne.

« Et pourtant nous sommes forcés de faire des vœux pour nos armées et nos pauvres soldats. *D'ailleurs l'Empire c'est la paix, et Dieu protège la France,* vérités connues.

« Alphonse m'écrit qu'il a quitté Kreutznach avec toute sa smala, une heure avant que les chemins soient coupés. Il dit que les Allemands ne sont pas prêts, que les récoltes sont sur pied

et que tous les hommes valides partent. Il prévoit une lutte acharnée.

« Gustave et sa femme ont dû quitter Wierzbourg pour Franzensbad le 20 mars. Nous n'en avons pas de nouvelles depuis.

« Voici ce que m'écrit Armand :

« Ta lettre m'arrive au milieu du trouble causé par cette guerre infâme, impie, que les misérables que vous avez soutenus, mon père, font éclater sur notre pauvre France.

« Ce qu'il y a de plus navrant que la guerre, c'est la popularité de la guerre ; comme il faut qu'ils l'aient dépravé, abruti, ce pauvre peuple, pour l'amener à applaudir au massacre de ses propres enfants, à l'anéantissement de sa fortune, si péniblement, si laborieusement acquise. Mes yeux s'ouvrent tous les jours, et je vois aujourd'hui que les irréconciliables *seuls* sont dans le vrai. La guerre civile ne nous coûterait ni autant d'hommes ni autant de millions.

« La plus cruellement touchée de nous tous c'est ma fille Adélaïde, qui ne s'est jamais fait illusion sur l'empereur et sur l'Empire.

« Nous vous envoyons toutes nos amitiés.

« A.-D. »

Tout s'écroulait pour mon vieil ami Arlès, qui avait été l'un des soutiens libéraux de l'Em-

pire. L'état d'esprit de ses enfants reproduisait celui des autres familles françaises.

Nous trouvons, en rentrant, une lettre de Schœlcher qui nous dit que pour sauver la France il faut une garde nationale. « Ah! les exilés, s'écrie Adam, ils subissent la peine cruelle d'avoir été figés au moment où ils ont quitté leur pays. »

Une autre lettre nous révolte et ajoute à la haine de l'Allemagne qui croît à chaque heure en nous. Elle est du « meilleur ami » de tant d'années d'Adam.

« Mon cher Adam,

« Vous ne vous étonnerez pas de me voir bon Allemand et fidèle servant de l'homme que j'admire le plus, M. de Bismarck. Je l'ai écrit en France dans *la Revue Germanique*, je l'ai dit haut au Parlement douanier de 1868, je veux l'unité allemande, comme nos amis italiens veulent l'unité italienne, et je ferai, pour servir l'homme qui me paraît l'instrument providentiel de cette unité et des idées libérales, tout ce qu'on peut faire. Je l'aiderai à grouper les états allemands sous l'hégémonie prussienne. Économiquement, financièrement, pendant et après *la victoire*, je l'aiderai à accomplir sa tâche. Aimez votre pays, Adam, comme j'aime le mien. Je vous envoie un dernier souvenir avant le choc de nos armes.

« LOUIS BAMBERGER. »

« Ces gens-là, me dit Adam farouche, sont de toutes façons plus forts que nous. Jamais nous ne pourrons les battre. »

*
* *

Le fils de Cavaignac, le fils de Jules de Lasteyrie, s'engagent. Il n'y a plus de petits crevés; ils ont disparu comme par miracle et sont devenus des soldats de notre France.

Je vois un jour Mérimée chez Hetzel. Comme il a changé! Je le trouve abattu, désemparé.

« Je n'ai que des craintes, me dit-il. Nous n'étions pas préparés. Nous avons des soldats, nous n'avons pas de généraux. Les Prussiens feront la guerre à coups d'hommes; ils en perdent, ils les remplacent, l'Allemagne sait avoir des enfants. J'ai peur que tout le sang que versent nos admirables troupiers soit versé au profit de la République d'abord et de la Révolution ensuite. Je supplie le grand Mécanicien, si nous devons être vaincus, de faire cesser mes tours de roue... »

Mme Sand m'écrit de lui écrire. Elle me dit qu'elle est brisée, qu'elle rêve que les *alliés*, l'Angleterre en tête, vont nous écraser et nous offrir la paix avec un d'Orléans, un roi constitutionnel.

Et elle ajoute : « Que ne rêve-t-on pas dans ce grand désarroi de l'âme! »

On dit que l'impératrice assiste aux conseils

des ministres, qu'elle n'y prononce pas une parole, mais critique tout une fois rentrée dans son cercle d'amis. Songe-t-elle à ses responsabilités? Le 22 janvier 1853, Napoléon III écrivait d'elle, en apprenant à la France son mariage avec Mlle de Montijo :

« Douée de toutes les qualités de l'âme, elle sera l'ornement du trône, comme aux jours du danger elle deviendrait son plus sérieux appui. »

Nous verrons si, après avoir été par sa beauté l'ornement du trône, elle saura en être l'appui dans le danger. J'en doute.

De Ronchaud me dit que Girardin, qui a été nommé sénateur, n'a jamais vu sa nomination à *l'Officiel*. Il se soucie peu aujourd'hui de ce titre. Depuis le « cœur léger », il est écœuré, outré. Patriote, il avoue à de Ronchaud que tous les combats qui se terminent par des échecs le frappent au cœur, qu'il a l'angoisse, le pressentiment de la défaite...

Prévost-Paradol, en apprenant le mot de son ami et protecteur, Émile Ollivier, en voyant la guerre déclarée par cet Empire auquel il s'est rallié, s'est brûlé la cervelle à Washington.

Mme Sand nous écrit presque chaque jour, soit à Plauchut, qui est notre voisin boulevard des Italiens, soit à moi, soit à Adam. Elle croit au retour des princes d'Orléans, elle le désire, trouvant que la République n'est pas viable après l'Empire. Elle est convaincue que monsieur Thiers travaille à la restauration du petit

fils de Louis-Philippe. C'est le contraire qui a lieu.

Lorsque M. Estancelin demanda, la guerre étant déclarée, au nom des princes d'Orléans, qu'ils fussent autorisés à prendre du service, M. Thiers apostropha M. Estancelin par ces mots :

« Ce que vous avez fait là est absurde. Je veux qu'on sache que je suis opposé à leur folie. Je les renie absolument. »

Bazaine est nommé commandant en chef de l'armée du Rhin.

Je vais à la rue des Saints-Pères voir Toussenel. Je sais qu'il a été mis en rapport avec Bazaine par Considérant.

Toussenel est là qui me répond :

« C'est aujourd'hui un infatué. Ses ambitions n'ont plus de bornes. C'est un homme qui porte un crime, qui ne craindra pas d'en commettre un autre et de perdre un rival qui gênera ses combinaisons, comme il a sacrifié le malheureux Maximilien. J'ai eu la curiosité de causer avec Bazaine, et Considérant m'a envoyé une lettre pour lui. Après dix minutes de conversation, je connaissais l'homme. C'est un faux militaire, je le suis plus que lui. Par exemple, comme politicien, il ne doit pas manquer de ressources diplomatiques ni dédaigner l'intrigue. »

Le patriotisme de Toussenel est à l'état aigu comme le nôtre.

On chante *la Marseillaise* sur les boulevards. Les premiers jours, elle me donnait une émotion angoissante et entraînante. A présent, quand je l'entends brailler par des voyous ou des ivrognes, je voudrais la rentrer dans les caves des Tuileries, où elle était sous l'Empire. Les impérialistes prétendent qu'en laissant chanter *la Marseillaise* ils ont tué la République, qu'elle n'a plus de chant pour la galvaniser. C'est possible. En revanche, on parle de la patrie : le mot était oublié. L'humanitarisme l'avait enterré, il ressuscite, on le prononce avec dévotion. Adam et moi, quand nous parlons d'Elle, nous avons le sentiment qu'elle nous est également sacrée.

L'internationalisme, le cosmopolitisme, l'humanitarisme, tous les mots qui évoquaient pour nous les idées de droit, de justice, de tolérance réciproque entre les peuples, de fraternité universelle, ont sombré, pour ne plus jamais surnager dans le sang de cette guerre.

Saint-Victor est en fureur contre Renan, parce qu'il *byzantinise*, dit-il, au profit de l'Allemagne. Plusieurs de nos professeurs universitaires, de nos savants, n'ont pas encore pris leur parti d'aimer la France plus qu'il n'ont admiré l'Allemagne. Ils répètent que les Allemands sont le peuple le plus instruit de la terre et que leur « haute culture » les empêchera de commettre chez nous les déprédations que pourrait commettre tout autre peuple.

Mme Sand m'écrit, le 21 août, que quoi qu'il arrive elle espère que les ouvriers ne profiteront pas des événements pour nous jeter dans la révolution. Elle trouve que cette révolution peut se faire sans combat entre Français et me dit que les batailles dans la rue laissent des déchirements et des fureurs qui rendent la victoire stérile ou éphémère. Le pouvoir personnel s'écroule de lui-même. Dieu veuille, ajoute Mme Sand, que ce pouvoir soit enseveli par le concours de tous : armée, bourgeois, manœuvres, braves, poltrons, prétendants et radicaux. Alors on aura une révolution sociale viable.

Mme Sand est dans l'anxiété. Il faut, selon elle, que nous chassions les Prussiens et les empires du même coup. Elle me demande si elle peut donner autre chose que du linge aux blessés, si les administrations ne continuent pas à voler. Elle ne veut pas « payer de la poudre à Badinguet ».

Plauchut me dit qu'il a écrit à Mme Sand pour savoir si elle a quelque chose de précieux à cacher rue Gay-Lussac. Elle lui répond que tout lui est précieux, parce que ce qu'elle possède à Paris sont des souvenirs, mais que si les Prussiens pillent elle songera à bien autre chose qu'à ses meubles perdus.

Nous avons la conviction que nous pourrions arrêter les Prussiens en nous jetant au-devant d'eux avec notre furie française et toutes nos forces unies et massées, mais déjà on éparpille

nos soldats. On fait des marches ou des contremarches, on n'avance pas. Il n'y a, comme en Italie, nulle unité dans le commandement. Tous les chefs, à tous les degrés, veulent commander, non obéir. Mérimée me l'a bien dit : « Nous n'avons pas de généraux ! »

Pourtant, le maréchal Mac-Mahon a été investi du commandement en chef des forces d'Alsace, celles de Lorraine étant sous les ordres de Bazaine. L'empereur renonce enfin à conduire l'action.

On ne sait rien ou presque rien. L'impression des échecs est escamotée par des nouvelles trompeuses de succès. La marche de l'ennemi est tantôt signalée dans un sens, tantôt dans un autre. Les dépêches prussiennes annoncent des victoires. Il n'y a pas à en douter : nous ne subissons que des défaites.

*
* *

Comment dépeindre ces jours d'angoisse, de désespérance, cette haine croissante contre ceux qui nous ont jetés au-devant de l'invasion, cet amour douloureux et grandissant du pays ?

La vérité, peu à peu, se fait jour. Elle est atroce. Tout manquait au départ de nos soldats, munitions, moyens de transports, artillerie. On n'a pu donner à nos généraux une seule carte et ils ne manœuvrent qu'en tâtonnant. Nous avons 230.000 hommes, quand les

Allemands en ont le double et qu'il leur en arrive heure par heure, jour par jour. On dit que 1.500.000 sont prêts à se ruer sur la France.

Et avec cela, le système de guerre algérien, l'éparpillement, les « paquets » continuent à nous émietter, à nous livrer par morceaux à l'ennemi. Mac-Mahon s'étale de Wissembourg à Strasbourg.

La fanfaronnade de Sarrebruck n'a rassuré personne, et la dépêche de l'empereur sur la balle *ramassée* par le prince impérial nous couvre de ridicule aux yeux du monde entier...

Les noms des défaites sonnent à nos oreilles le glas des gloires militaires de la France. Nos soldats se battent en héros, mais ils sont un contre quatre.

Wissembourg, Woerth, Reichshoffen, Spickeren, ont pour résultat de livrer les routes de Strasbourg, de Metz, des Vosges. Strasbourg est assiégé. Gravelotte n'est qu'une trêve d'une heure.

Mac-Mahon, de Failly, sont à Châlons. Puissent-ils s'y reformer!

Le courrier du 18 août m'apporte une lettre de Frappoli, le grand maître de la franc-maçonnerie italienne.

« Bien chère amie,

« Souffrez que je vous écrive ce mot. J'ai le cœur navré. N'aurons-nous donc pas une re-

vanche? Le télégraphe ne dit rien, ou il n'annonce rien de bon. Les Allemands, chez eux, sont à la tête de la civilisation; en France, c'est la ruine de la civilisation. Le Guillaume, c'est le sabre et le droit divin. Et mon pauvre Paris! Nous ne pourrons donc plus le voir achevé, nous devrons voir détruits ses beaux bois, abîmés ses monuments. Oh! non, non. Où ces hommes nous ont conduits!

« Ici, j'ai eu à combattre au premier moment les souvenirs si déplorables de Mentana. Mentana et la question de Rome ont empêché que l'Italie ne jetât, d'un bout à l'autre, un cri d'encouragement à nos frères de France. Aujourd'hui, l'Empire est mort et, avec lui, sont parties les sympathies prussiennes qui s'étaient fait jour dans certains cercles populaires. Aujourd'hui, il n'y a plus que les hommes de la Restauration qui aient des sympathies prussiennes.

« L'Empire n'est plus, mais rien n'a encore été élevé à sa place, hormis une dictature de valets de cour. La proclamation de la déchéance à l'ouverture du Corps législatif, l'institution d'un comité souverain de défense nationale, le rappel de l'armée dans Paris, vous eût donné une telle force, que l'Allemagne et l'Europe vous eussent immédiatement offert une paix honorable. Pourquoi a-t-on hésité? Aujourd'hui, l'Empire n'est plus qu'un obstacle à la défense nationale. Je n'en veux pas à l'empereur; il a puissamment coopéré à faire l'Italie,



mais j'aime encore plus la France et le progrès des nations.

« Aujourd'hui, il n'y a plus que la République qui puisse replacer la France à son niveau, la République et les Etats-Unis d'Europe. La France n'a pas de frontières, les événements l'ont prouvé. L'Empire a été impuissant à lui en donner. Il n'y a que la République et les États-Unis d'Europe qui puissent les remplacer.

« Voyez vos amis, nos amis, dites-leur qu'il faut marcher hardiment dans cette voie ; qu'ils se le rappellent bien : *républicains ou cosaques*.

« Nous le savons, nous le sentons, l'Europe entière qui vous menace aujourd'hui, serait demain à vos pieds, car vous auriez les sympathies des peuples.

« Je ne vous parle pas de mes affaires personnelles. Mais, est-ce que je puis y songer? En ce moment, il y a bien autre chose. La maçonnerie même me gêne. Je n'y tiens plus. Je ne puis soutenir cette comédie de neutre.

« Je vous prie de me rappeler au souvenir de M. Gambetta. Dites-lui que nous ne nous sommes que peu vus, mais que j'ai foi en lui.

« Tout à vous.

« FRAPPOLI. »

« *Florence, ce 15 août.*

« *P. S.* — J'ai une douleur de cœur ; l'arres-

tation de Mazzini. Il l'a voulue. Il est vieux, bien vieux. »

Les 29, 30, 31 août, pas une dépêche. On nous dit vaguement que les Prussiens abandonnent la route sur Paris, remontent vers Vouziers et Montmédy. Le 1er septembre, il circule la nouvelle persistante d'une défaite à Beaumont, puis, comme toujours, le bruit d'une victoire nous donne une espérance de quelques heures.

M. Thiers ne cesse de répéter : « Il faut ramener l'armée sur Paris, mais Napoléon III n'ose pas y rentrer ; l'impératrice, prétend-on, lui a télégraphié : « Votre rentrée, vaincu, c'est la révolution. »

M. Thiers insiste, supplie le nouveau ministère de prendre d'énergiques résolutions. Mac-Mahon va être enveloppé et Bazaine doit être déjà bloqué.

Adam veut savoir quelque chose de certain, il devient fou. Il part avec Cernuschi, mais il apprend en chemin qu'un sous-préfet des Ardennes a télégraphié que Mac-Mahon est blessé, l'armée écrasée, la défaite complète, que les fuyards encombrent les routes.

Adam court à la Chambre, il veut voir M. Thiers. Il ne le trouve pas. Il va chez lui, le soir.

Le pauvre prophète, comme il se nomme, est désespéré.

Des dépêches affolantes circulent le lendemain, annonçant des victoires, mais, par les trains de Belgique, d'autres nouvelles arrivent d'une défaite à Sedan. L'empereur serait prisonnier.

Les députés de la gauche se réunissent et proposent le pouvoir à M. Thiers. Mérimée, malade, se traîne chez lui et le supplie, au nom de la France en danger, au nom d'une femme, d'un enfant, de les sauver, de sauver le pays.

Cernuschi veut aller au-devant de l'armée en déroute et vient chercher Adam.

Il donnera toute sa fortune, il se mettra en travers de la panique. Il est dans un état de surexcitation ; son chagrin est tel qu'Adam et moi nous nous prenons à le consoler, nous désespérés.

Il dit : « Si la France est vaincue, je veux être naturalisé Français. »

Adam et lui se jettent dans les bras l'un de l'autre. Le malheur a fait de deux amis deux frères !

M. Thiers propose au Corps législatif « une commission de défense nationale ». Une Constituante serait nommée dès que les événements le permettraient.

Ces projets paraissent à la gauche insuffisants pour parer au désastre.

Lina Sand m'écrit le matin du 3 septembre :

« Ma chère Juliette aimée,

« Que vos lettres me font du bien, et que je

vous sais gré de votre courage! Vous me prouvez qu'il y a encore des citoyennes en France, chose inconnue en Berry, ou du moins dans notre coin de Berry.

« J'ai le cœur soulevé de voir toutes ces mères tâchant de prouver que leurs fils ne sont bons à rien, qu'ils n'ont ni jambes, ni yeux, ni santé, et alors, vraiment, je pleure sur la France.

« Vous, ma brave amie, vous me remontez le moral, vous prouvez par vous-même que cette race latine, dont je suis avec tant d'amour et d'ardeur, n'est pas si dégénérée qu'on veut bien le dire.

« Courage donc à vous, qui pouvez prouver dans cette circonstance que nous avons un idéal dans le cœur, et l'amour et la foi de notre race dans toutes les fibres de notre être.

« Plaignez celles qui, retenues par leur devoir loin de l'action, se préparent dans le silence et l'attente. Elles vous suivent avec leur âme et se tiennent prêtes, si le moment vient, à prouver leur haine à l'ennemi des Latins.

« Grandes amitiés à tous trois. Maurice et sa mère vous envoient leurs tendresses.

« LINA SAND CALAMATTA. »

On disait les princes d'Orléans à Paris hier soir. Que sera pour eux ou pour la République la journée d'aujourd'hui? Ils sont venus, répon-

dant bien tard à la lettre de M. de Kératry, qui conseillait, en 1867, au duc d'Aumale un coup d'État parlementaire *.

Mais, qu'importe par qui le pouvoir va être ramassé, pourvu qu'il sauve la France!

* Ce fut M. de Kératry qui fit reconduire les princes à l'étranger, comme préfet de police, le 5 septembre.

Achevé d'imprimer

le vingt-deux juin mil neuf cent cinq

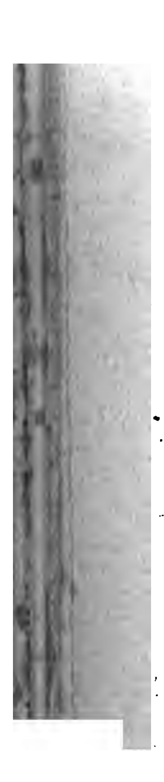
PAR

ALPHONSE LEMERRE

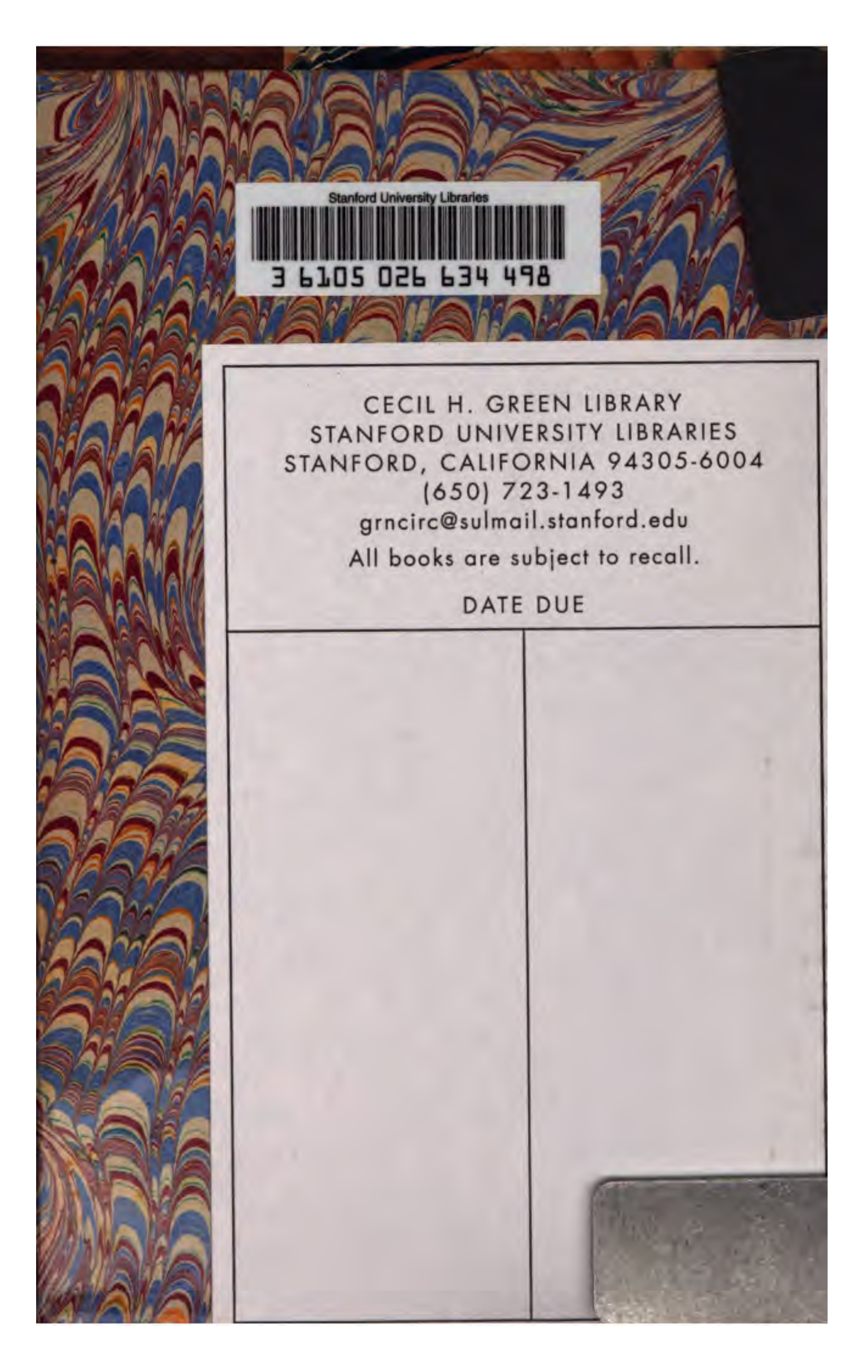
6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

1-2-4. — 4280.






Stanford University Libraries
3 6105 026 634 498
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(650) 723-1493
grncirc@sulmail.stanford.edu
All books are subject to recall.
DATE DUE

